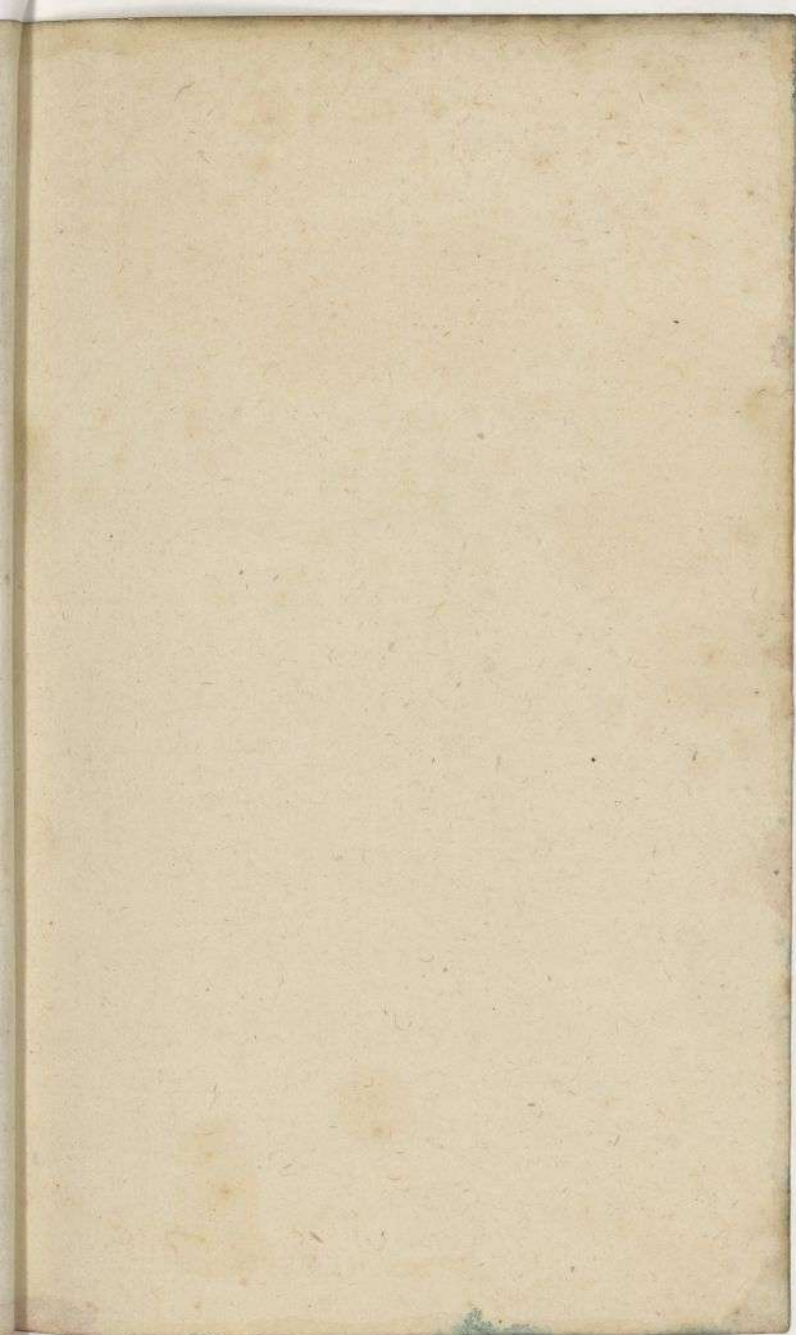


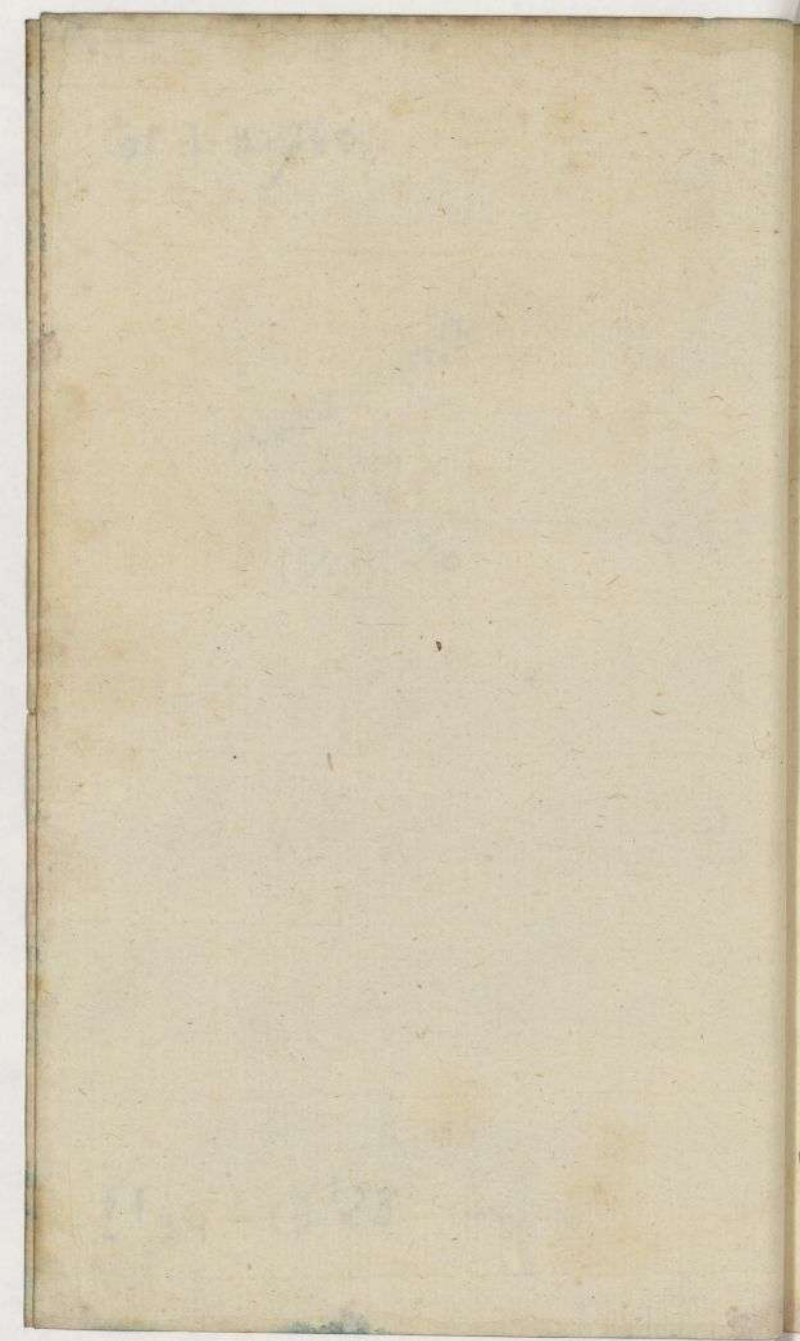


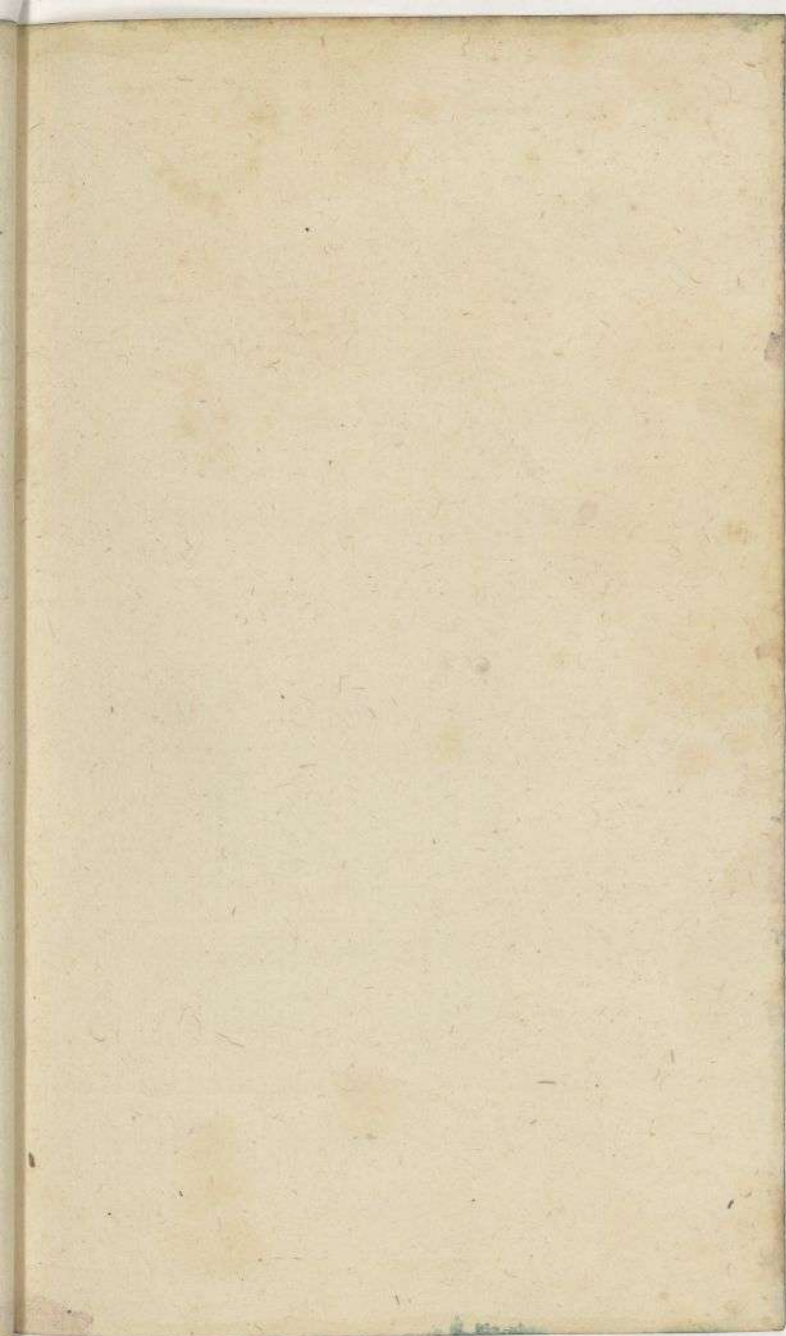
Cat. 1. n: 760

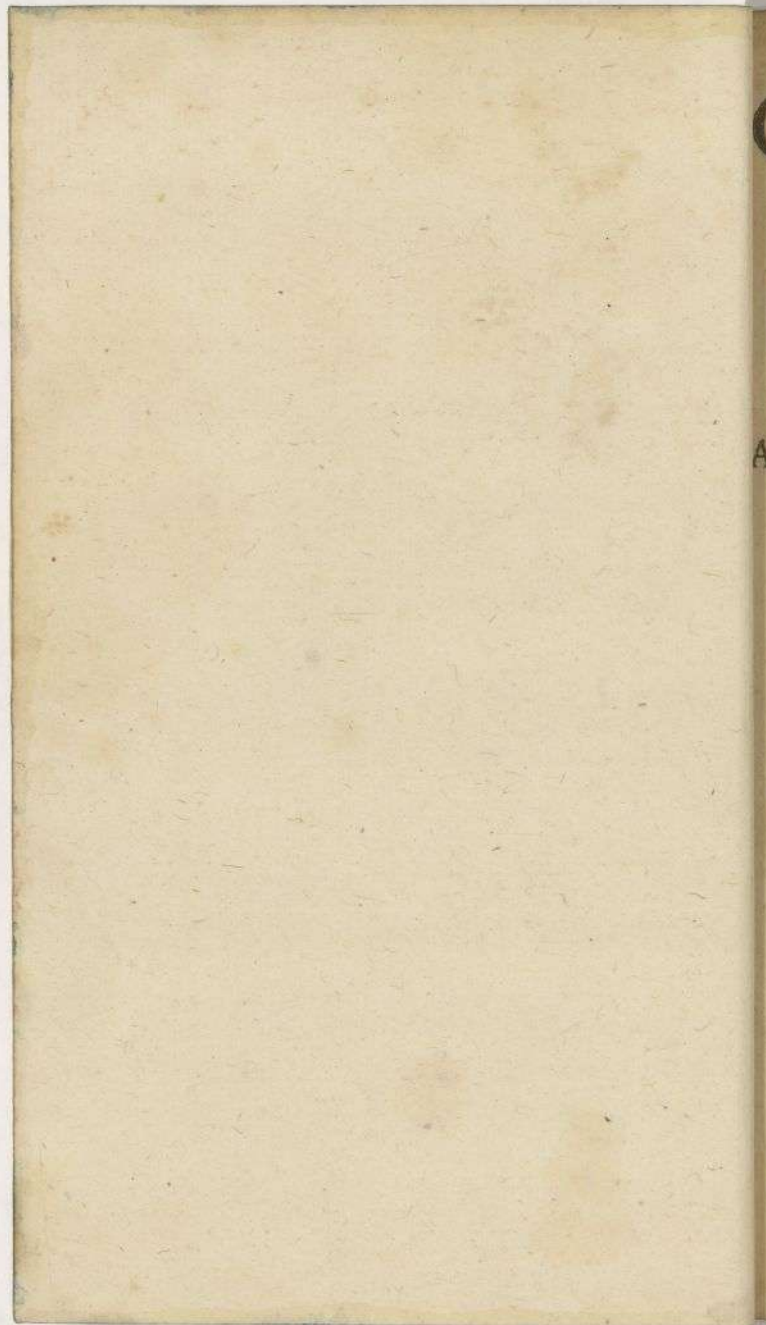
IV. 9. 20

I¹ 24 - O¹ 23









LES
OEUVRES
DE JEAN
GODARD,

PARISIEN,
Divisees en deux Tomes.

A Henry IIII. tres-Chrestien & tres-vi-
ctorieux Roy de France & de Nauarre.

*Plus les Trophees du Roy composez & adioutez depuis
l'impression des presentes auures.*

Second Tome.



A LYON,
PAR PIERRE LANDRY.

M.D.XCIIII.

Avec Priuilege.





*Qui préd ce grand HENRY, celebre en faits diuers,
Tant seulem  t pour Roy de Nauarre & de France
Il fault, car sa bonté, & sa grande vaillance
L'ont desia destiné Roy de tout l'vniuers.*

SVR LES DIVERSES SORTES DE POESIES DE MON-
sieur Godard.

SONNET.

LE grand Meonien fait tout reluire d'armes,
Dans ses vers animez d'une esclatante voix:
Chantât des vieux Troyès & des sages Gregeois
Les combats, les assauts, & les fieres alarmes.
Ouide le mignard va sousspirant les larmes
De l'enfant Cyprien armé d'arc & carquois:
Et le masle Euripide entonne des grands Rois
Le meurtre & la turie, en l'horreur de ses carmes.
Les tours des Iouuenceaux Plaute nous ha chantés,
Le doux Anacreon dix mille gayetez.
Mais vn Godard tout seul nous châte cōme Ho-
Comme Plaute Euripide, Ouide, Anacreon: (mere,
Les armes, la comique, & tragique chanson
La douce gayeté, Cupidon & sa mere.

Iean Heudon Parisien.

A MONSIEVR GODARD
SVR SA PRÉSENTE TRA-
GOEDIE, ET SVR SA FRANCIA-
de qu'il compose.

SONNET.

Godard, de qui les vers, & la Muse chérie
Des hommes & des Dieux surpassent d'A-
Les beaux carmes sacrés, & la docte chāsō (pollō
Qu'il chante quand Iupin se repaist d'Ambrosie.
Si le camp, qui s'anime avec grande furie
Aux combats de la France, oyoit de ton doux sō
Les fredons & les airs: ie croy non sans raison,
Qu'il delaisseroit Mars, pour suiure ta poësie.
Godard, mon seul support, tu dois bien t'estouir,
Puisque le bon destin, qui te veut faire oüir,
T'a fait naistre ici bas pour chäter la vaillāce
De ce grand Francion, lequel par ton pouuoir
Changera, genereux, le nom de Gaule en Frāce,
Et bastira Paris du monde le miroir.

Audebert Heudon Parisien,
frere de Iean Heudon.

ARGUMENT DE LA FRANCIADE

TRAGÉDIE.



PAR I. H. P.

FRANCION ayant passé la rivière du Rheim, & estant entré bien auant dans les Gaules, où pour lors regnoit Sarmante, petit fils de Hercules, enuoye par deuers luy ses Ambassadeurs pour traiter alliance, & luy demander de ses terres: pour y loger la troupe des Troyens, qui l'auoyent accompagné de Chaonie, suiuant les oracles des Dieux, qui leur auoyent commandé de venir en Gaule, bastir vne demeure pour eux & leur posterité. Ce que Sarmante refuse: & pour empescher qu'on n'enuahist ses terres à force d'armes, fait leuer vne armee, laquelle il enuoye sous la conduite de son fils Orolin, contre le prince Troyen, lequel le reçoit en bataille, au milieu de laquelle le ieune prince Gaulois, voyant ses gens sur le poinct de se desbander, cherche de rang en rang Francion pour s'attaquer à luy seul à seul. Ce que Francion connoissant, s'en destourne tant qu'il peut, non pour crainte de sa personne, mais de peur d'offenser au corps vn ieune prince si valeureux, duquel il auoit desia ouy parler. Toutesfois il est tant pressé par luy, qu'il est contraint de se mettre en deffence, pour tascher à

le prendre vif. Mais le mal-heur voulut qu'il esch
 past à Francion, en se defendant, vn coup mort
 duquel Orolin tomba mort à terre, & son arme
 fust aussi tost mise en desroute. Francion desplaisa
 outre mesure de la mort d'un si valeureux ieune pr
 ce, pour faire paroistre au Roy Sarmante qu'il en
 estoit dolent & fasché, renuoye tous les prisonniers
 & par iceux la teste du prince defunct, affin que
 pere & la mere l'honorassent de funebres lamentati
 leur fassent scauoir que ce qu'il retenoit le corps, n'e
 stoit que pour luy dresser vn tombeau digne de
 vertu, dedans l'enceinte d'une ville qu'il pretendo
 bastir & nommer de son nom, & de fait il bastit de
 puis la ville d'Orleãs ainsi nommee du prince Oro
 lin. La Royne ayât entédu la mort de son fils, outre
 de douleur & desespoir, se tue, & le Roy fait les der
 niers regrets, se resoudant de ceder à la volonté de
 Dieux, & à la courtoisie de son ennemi.

LES PERSONNAGES.

L'OMBRE,	DE GAVLAS	MELVNE SA FILLE
SARMANTE,	ROY,	CAROL CAPITAL
FRANCION,	PRINCE TROYEN,	NE GAVLOIS
BAVOS,	FILS DE	CHOEVR DES
SYCAMBRE,	FRANCION,	DRYDES,
OROLIN,	FILS DV ROY,	CHOEVR DES
SOBRINE,	ROYNE,	SOLDATS GAV-
		LOIS,
		CHOEVR DE
		SOLDATS
		TROYENS.

7

L A F R A N C I A D E
T R A G O E D I E.
A C T E P R E M I E R.
L'ombre de Gaulas.

E plaisir, le soulas, la ioye, & la liesse,
Le chant, le ris, l'esbat, qui resioit sans cesse
Les esprits bien heureux des champs Eliseans:
Les gros fleuves de lait qui coulent par leans:
Les parterres fleuris, les courbes palissades,
D'où pendent les raisins & les grapes muscades:
Les arbres de tous fruiçts diuersement chargés,
Les Myrtes, & les Pins à la ligne arrangés
Au verger plantureux de la plaine Elysée,
N'ont encores de moy toute peine chassée,
Lors que i'estoy au monde, où ie vien annoncer
Le mal qui me refait encores trespasser:
Fortune ne me fust iamais fiere & mauuaise:
Et or apres ma mort elle trouble mon aise.
I'auois tout à souhait: ie viuoys bien-heureux
Dans ce riche pays fertile & plantureux
En hommes, & en biens, si iamais en fust onque:
Au comble de mon heur il n'est chose quelconque
Qu'on eust peu souhaiter tant mon sceptre accompli,
De biens & de vertus estoit riche & rempli
Car tout premierement, dès ma ieunesse tendre
Voulant par l'Vniuers ma gloire faire entendre:
Ce peuple ie conquis à coup de coutelas,
Appellant par mon nom les Gaules de Gaulas,
Mon nom celebre & craint: & dans cette contree
Ie logeay quand & moy la Paix avec Astree,

Il ne me restoit plus que d'auoir vn enfant,
Pour luy laisser apres mon sceptre triomphant.
N'ay-ie pas eu aussi mon genereux Sarmante.
Mais helas! c'est son sort qui m'outrage & tourmente:
C'est son sort mal-heureux, lequel me vient priuer
De la paix deüe aux morts, en faisant arriuer
Vn vagabond fuitif, lequel vient prendre place
Dans ce pays Gaulois aux despens de ma race:
Ma race infortunee, & de qui le mal-heur
Doit combler mon palais d'homicide douleur.
Helas! pauvre Orolin seul espoir de ton pere,
Que n'as tu aussi bien la fortune prospere
Comme le cœur vaillant, pour t'oster du danger,
Que tu dois receuoir de ce prince estranger:
Ce meschant Francion, qui d'autant qu'il approche
D'autant rend il ta mort plus voisine & plus proche!
Car ton pere, & mon fils, Sarmante ia grison
T'enuoyra contre luy, qui sans nulle raison
Demandera la Gaule, ou la plus grand partie,
Pour y loger sa gent qui de Troye est partie.
Gros d'un cœur genereux, guerrier & martial
Tu conduiras ton camp contre ce desloyal,
Lequel souuent esfois connoistra ta prouesse,
Et combien en ton cœur loge de hardiesse:
Comme le cerf paoureux fust deuant le Lyon,
Tu feras faire ainsi ces bannis d'Ilion
Deuant le large acier de ton clair cimenterre,
Qui de leur tiede sang abreuera la terre:
Mais dequoy sert-cela, si forcé du destin
Et du vouloir des Dieux tu dois mourir en fin

*Au milieu de l'estour en hortant tes gendarmes
A faire comme toy mille prouesses d'armes?
Tel est l'arrest des Dieux encontre toy donné:
Que tu sois à la fin droict au cœur assené
Par ton fier ennemi, qui de sa claire lame
Tranchera le filet, qui ioint ton corps à l'ame.
O Dieux! iniustes Dieux! m'avez vous fait regner
En ce pays Gaulois, pour le faire gagner
Sur ma race & mes filz, à des Troyens corsaires,
Lesquels en vostre endroit ont esté si fauçaires?
Ces bannis strangers par le monde courans,
Qui n'ont ni feu, ni lieu, viendront donq à garens
Dans cette riche terre, & faudra qu'on leur cede
Le sceptre fleurissant, que ma race possède!
O malheureux Sarmante! ô Sarmante trompé
Par l'espoir que tu as, ton Orolin frappé
Mortellement au cœur en vne triste guerre,
N'aura point apres toy le sceptre de ta terre.
Sarmante tu verras tes soldats desconfits,
Et ton espoir perdu par la mort de ton filz:
Espoir que tu auois, que ta race eternelle
Tiendroit de main en main ta Gaule paternelle.
Las! que i'ay de pitié du mal que tu auras
Par la mort de ton filz, lors que tu la scauras.
Las! que i'ay de pitié de Sobrine sa mere,
Qui en aura au caur vne douleur amere.
La pauvre miserable, ayant ouy conter
Le trespas de son filz, elle fera planter
Le cousteau dans le sein d'une grande furie,
Remplissant ton palais de meurtre & de turie.*

Ab! il eust mieux valu, pauvre Roy malheureux,
Que ie n'eusse domté par mon bras valeureux
Ces peuples que tu tiens, pour auoir la couronne,
Qui si funestement la teste t'environne.

Ab! il eust mieux valu, que iamais sous mes loix
Ie n'eusse point rangé le peuple des Gaulois,
Qui viuoit libre & franc, parauant que ie vinisse
Par mes armes domter leur captiue prouince,
Tu serois à ton aise, à ton aise & sans peur,
Que la fausse fortune au visage trompeur
Ne t'ourdîst tant de maux, de meurtre, & de diffame.
Tu ne verrois mourir ny ton fils ny ta femme.

Chetif, tu ne verrois ta terre fourrager
Par les soldats cruels de ce prince étranger.
Chetif, tu ne verrois sur la fin de ton aage
La perte de ton sceptre, & des tiens le carnage.

- „ Tant plus l'homme mortel a de bien & grandeur,
- „ Tant plus il est puissant, & tant plus il a d'heur,
- „ D'autant il est plus prest à sentir la fortune
- „ Inconstante, legere, infidele, importune.
- „ Le malheur vient alors qu'il est moins attendu,
- „ On n'a iamais grand bien qu'il ne soit cher vendu.

I'auois assuietti sous ma dextre royale
Cette terre puissante, abondante, & loyale:
Et pris son sceptre en main: mais il coustera cher
A ceux de ma maison, qu'il fera tresbucher,
Dans le moite cercueil à la voute relante,
Auançant leur trespas par vne mort sanglante.
Helas! que ie regrette, ah! helas! que ie plain
La mort que doit bien tost receuoir Orolin,

Orolin qu'à bon droit ie lamente & despire,
Voyant finir son iour à son poinct de l'aurore.
Mais ie me reconforte & me console aumoins,
Que sès beaux faits seront de sa vertu tesmoins,
Et que lon parlera à iamais d'aage en aage
De sa grande vaillance, & de son grand courage.
„ Ioint qu'il faut obeir au destin toutpuissant.
„ C'est quelque reconfort aux douleurs que lon sent,
„ De se resoudre en fin qu'il faut qu'on les endure.
„ Vne chose qu'il faut ne doit point sembler dure.
Sarmante prend donc cœur: il te faut supporter
La mort de ton enfant, sans te desconforter.
Tu verras sur la fin de tes vieilles annees
Tourner à ton souhait l'ordre des destinees.
Car en fin les Troyens auparauant hays,
Auecques les Gaulois feront en ton pays
Vn peuple si puissant, que par dessus la nue
Chascun extollera leur prouesse connue.
Leur gloire iusqu'aux cieux se fera renommer.
Leur sceptre ne sera borné que de la mer.
Ie voy desia Francus espouser ta Melune,
Qui reluit ici bas comme au ciel fait la lune,
Ie voy desia comment de ce beau couple heureux,
Basti de deux annés, & de deux amoureux,
Sortira quelque iour comme vne pepiniere
De Princes & de Rois, dont la dextre guerriere
Gouuernerá le monde, & ce grand vniuers
Les verra commander à ses peuples diuers
Aumoins quand vn Henry miracle de Nature,
Et le seul ornement de ma race future

En prouesse & bonté passera ses yeux,
 Deuant qui prenne place & logis dans les cieux.
 Et toy, ieune Orolin, dont la grande vaillance
 Ne scauroit rembarer l'inique violence
 Du sort & de la mort, acquier à ton trespas
 Vn renom bien heureux qui ne perira pas.
 Ie voy desia Francus, Francus ton aduersaire
 Favorisé des Dieux deuenir ton beau frere
 Après t'auoir occis, & ta seur esponsér.
 Ie voy desia comment pour mieux favoriser
 La gloire de tes faits, qui doit estre immortelle,
 Il bastira bien tost vne ville nouuelle,
 Qui sera de ton nom appellée Orleans:
 Pource que ton sepulcre il bastira leans.
 Mais quand ie pense à moy, trop ici ie sejourne,
 Adieu cher Orolin, il faut que ie retourne
 Aux champs Eliseans, à fin d'y retenir
 Vne place pour toy, qui tost y dois venir.

SARMANTE.

„ **L** Es Rois sont ici bas comme vne viue image
 „ Des Dieux qui sôt la haut: on leur fait mesme ho
 „ Qu'on fait à Iupiter, & les mesmes honneurs. (mag
 „ Iupiter a le ciel: du monde ilz sont seigneurs.
 „ Ou bien si ce grād Dieu tient l'air, la terre, & l'onde.
 „ Ce sont ses lieutenans, qui gouernent le monde.
 „ Luy seul cōmande aux Rois: & les Rois ont es main
 „ Le sceptre qui regit la tourbe des humains.
 „ On plustost sont ses filz, lesquels ont en partage
 „ Comme aîsnés ou puisnés du monde l'heritage,

Qu'il

Qu'ils ont à fief de luy, aussy leur magesté
 Ressent ie ne sçay quoy d'humaine deité,
 Qui les fait craindre à tous, & qui fait qu'on reuere
 Leur visage & leur front entre doux & seuer.
 Tout vn peuple les sert, les honnore, & les craint:
 Leur saint commendement par aucun n'est enfrain.
 Ilz ont tout à souhait durant toute leur vie.
 Ilz ne sçauroyent porter à Iupiter enuie,
 Estans ses compagnons, qui de rien n'ont defaut
 En ce bas monde ici, non plus que luy là haut.
 Si ne prise ie tant toutesfois la couronne
 Du royaume Gaulois, qui ma teste enuironne,
 Ny ce sceptre royal par mon pere acquesté
 Dessus ce peuple-ci, lequel il a dompté:
 Que ie fay d'estre issu de la race d'Alcide,
 Le fils du Dieu tonnant, qui sur les Dieux preside.
 Non i'en iure Pluton par serment solemnel,
 Je n'estime pas tant mon sceptre paternel,
 Que i'estime cet heur, ce bien, & cette grace
 Qu'Hercule soit la souche & l'estoc de ma race.
 Car quand ce grand Thebain eut domté les efforts
 Du puissant Gerion, lequel auoit trois corps,
 Laisant derriere luy la terre d'Iberie,
 Où reuerdit tousiours sa loüange fleurie,
 Il s'en vint escheler les monts Pyreneens,
 Qui n'auoyent pas encore vn tel nom en tel temps.
 Descendu de ces monts il vit vne campagne,
 Où habitoit Bacchus & Ceres sa compagne
 Avec leurs bleds & vins: mais sur tout il y vit
 Vne extrefme beauté, qui le cœur luy rauit.

Pyrene estoit son nom, Pyrene la plus belle,
Qui fut iamais au monde, & qui tetta mammelle.
D'elle il eust vn beau fils, qui Gasque s'appella,
Fust ce par sort ou non: depuis ce Gasque là
Surnomma de son nom sa natale prouince
La Gascogne, qui l'eut par apres pour son prince.
Gasque laissa trois fils, dont mon pere estoit l'un:
Il quitta toutesfois l'heritage commun
A ses freres germains & bruslant de vaillance,
Il s'en vint conquerir par le fer de sa lance
Ce peuple des Gaulois, qui se nomme de luy.
C'est d'où vient que ma main tient ce sceptre aujourd'hui
Mais bien que ie soy Roy d'un si puissant royaume,
Où le peuple est adroit à porter le heaume,
La rondache en la main, le coutelas au flanc,
A qui la guerre plait & fait bouillir le sang,
Qui n'a pareil au monde en valeur & prouesse,
Qui n'a pareil au monde en vaillance & adresse.
Et bien qu'Hercule soit tige de ma maison
Fertile en grands guerriers: contre toute raison
Vn banni toutesfois ose tant entreprendre,
Tant il est orgueilleux, que de venir descendre
Auecques ses Troyens chetifue nation,
Dans mon pays Gaulois sans ma permission.
Depuis que ce Troyen, qui s'orgueillit pour estre
L'un des enfans d'Hector dont Achille fut maistre
Achille que tua Paris de peu de cœur:
Ramassa quelques gens sans nom & sans honneur:
Il a tousiours randé vagabend par le monde
Comme brigand sur terre & pyrate sur l'onde,

Trainant avecque luy ce corsaire Francus,
 ne sçay quel ramas des Phrygiens vaincus.
 Tantost dessus la terre ils busquent la fortune:
 ou bien tantost dessus les ondes de Neptune,
 Mais Neptune, & la terre, & tous les autres Dieux
 Ne leur veulent donner pour retraite aucuns lieux:
 Pour auoir merité cette traistresse engeance
 De sentir   iama  la celeste vengeance.
 Le pere de Priam, le faux Laomedon,
 Auoit il pas promis recompense & guerdon
 A Neptune & Ph bus, qui d'une main habile
 Bastirent les hauts murs & les tours de sa ville?
 Ces Dieux furent maçons moyennant certain prix.
 Mais quand il eust faict d'eux il les eut   mespris:
 Et se moquant ainsi il paya de ris es,
 Faussant sa traistre foy, leur peines abusees.
 Vn meschant bien souuent se repent d'estre fin.
 Ces deux Dieux courrouc s l'en punirent en fin:
 Si bien que ses beaux murs luy furent courte ioye
 Ph bus   traits ardens descocha dessus Troye
 La peste au prompt venin, qui long temps sans cesser
 Fit   tas & monceaux le peuple tresp sser.
 On se mouroit par tout: & la bruslante peste
 Rendoit Troye par tout miserable & funeste.
 Neptune d'autre part,   fin de se vanger
 Preparoit aux Troyens vn autre grand danger:
 Car ce Dieu de la mer, qui dans sa dextre forte
 Vn sceptre   trois rameaux magesteusement porte,
 Quand il est sur le dos de ses Dauphins camus:
 Fit saillir vn grand monstre hors de ses flots chenus.

Il luy failloit bailler à ce monstre indomtable,
Pour appaiser des Dieux le courroux redoutable,
Vne vierge chasque an: non celle qu'on voudroit,
Mais celle qui le sort esliroit & prendroit.
La Fortune souuent, qui sans faueur esgale
La cabane champestre à la maison royale
Tomba sur Hesione, elle qui fille estoit
Du Roy Laomedon, qui fort la regrettoit.
Mais c'estoit pour neant qu'il se rompoit la teste:
Il luy fallut mener Hesione à la beste.
Elle estoit desia nue attachee au rocher:
Et desia sur son front la mort venoit nicher:
Quand en ce piteux point elle fut rencontrée
D'Hercule mon ayeul trauersant la contree.
La pitié qu'il en a luy trauese le cœur:
Il iure qu'il seroit de ce monstre veinqueur,
Delirant de tout mal la pucelle Hesione.
Mais à condition qu'en apres on luy donne,
Pour marque de ses faits & de ses beaux trauaux,
Seulement les iuments & cælestes cheneaux
Qu'auoit Laomedon: Laomedon luy iure
Qu'il les auroit aussi: il fut pourtant pariure.
Mais Hercule depuis prit sa ville d'assaut,
Et punit vn meschant ainsi comme il le faut.
„ Souuent de pere en filz vn vice ont voit descendre:
Laomedon engendra le pere de Cassandre
Prestresse de Pallas, qui desirant sçauoir
Les choses à-venir forsit à son deuoir.
Car voyant que Phæbus le Dieu de Prophetie
Auoit de son amour la poitrine saisie,

Elle luy demanda la prophetie en don,
 Luy promettant après son corps a l'abandon.
 Mais sa legere foy fut bien tost violee,
 Lors que Phæbus luy eust sa science baillee.
 Voila le beau mestier, voila les beaux moyens,
 Et la belle façon que tiennent ces Troyens
 Mesmes enuers les Dieux, qui pour leur tromperie
 Ont descoché sur eux les traits de leur furie,
 Rasant leur grande Troye, & sans nulle pitié
 Faisant punir aux Grecs leur fauce mauuaitié.
 Ceux qui restent encore errent à l'auanture
 Tantost cà, tantost là: tantost ilz sont pasture
 Des poissons de la mer: tantost ilz prennent fin
 Mourant de malle mort & de rage de faim.
 Ilz sont chassez de tous, comme traistres infames.
 Ilz n'ont ne feu, ne lieu, ne loy, ne filz, ne femmes.
 Ne pouuant nulle part s'arrester & tenir:
 Ilz osent toutesfois dans ma Gaule venir.
 Ce reste de la mer, de la guerre, & famine
 Dans ma Gaule pourtant desia marche & chemine
 Et si, qui bien plus est, ilz s'osent bien vanter
 Qu'ilz viennent dans ma Gaule vn royaume planter,
 Et fonder de nouueau vne ville Troyenne,
 Qui doit beaucoup passer leur grand' Troye ancienne.
 „ Ilz parlent à leur aise: ont dit facilement.
 „ On n'execute pas pourtant si promptement.
 Desia leur esperance a ma terre englousie:
 Ilz la pensent desia tenir assuiettie,
 Et leur semble desia, que l'empire Gaulois
 Par leurs armes vaincu se soumet à leurs loix.

Tout n'ira pas ainsi: ilz connoistront peut estre
 Que la race d'Hercule, aussi bien que l'ancestre
 Doit punir leur follie & leur temerité,
 Trouuans pour vn royaume vn sepulchre appresté.

CHOEVR DES DRUYDES

Le Dieu de qui nous sommes race,
 Luy qui de noir vestit les cieux,
 Nous fait bien souuent cette grace
 De faire apparoiſtre à nos yeux,
 Par prodigieuse aduanture,
 Le cas d'une chose future:
 Comme il nous fit dernièrement
 Auec vn grand estonnement.

Toute cette troupe sacree,
 S'estant vestue à blands roquets,
 Cherchoit parmi cette contree
 Dans les bois, & dans les bosquets,
 Ou bien le chesne, ou bien le rounre,
 Lequel par grand miracle couure
 Le haut de son tronc, & son chef
 Du Guy, qui chasse tout meschef.

Nous conduisions aux sacrifices
 Deux toureaux d'esgale grandeur:
 Pour nous rendre les Dieux propices,
 Et faire qu'ilz remplissent d'heur,
 Le Guy, qu'aux chesnes on rencontre
 Par miraculeuse rencontre,
 Pour le confort & le soulas
 De tous les hommes d'ici bas.

Ces toureaux auoyent le pelage

Plus blanc que n'est fleur de froment:

Tous deux ilz estoient de mesme aage,

Et tous deux estoient l'ornement ;

De tous les bœufs qui vont en troupe:

Nostre Pontife auoit és mains

La serpe'd'or, dequoy on coupe

Le Guy, salutaire aux humains.

Vn autre portoit vn grand voile,

Selon la coustume & facon,

Fait d'une delicate toile

Plus blanche que n'est vn glaçon,

Qu que l'iuoire, ou que le marbre:

C'estoit pour estendre sous l'arbre,

Et pour luy faire recevoir

Le Guy saint, qu'on y feroit choir.

Nous entendons vne corneille

Parler tout articulément:

Chascun de nous preste l'oreille

Non sans grand esbahissement,

Oyez d'une oreille ententive,

Dit-elle, ce que ie vous dis.

A vous en ce lieu-ci i'arriue

De par le Dieu des noires Nuits:

Pour vous aduertir que Cybelle

En cette terre vient loger,

Auecque la bande nouuelle

Que conduit vn prince estrangier:

Et que dedans peu de iournees,

Suuant l'ordre des Destinees,

Ce prince, qui arriuera,
 Le nom des Gaules changera
 Quand elle eust dit cette parole,
 Plustost que le trait d'un archer
 Loing de nos yeux elle s'enuole,
 Nous laissant ces mots remascher:
 Pluton, Mars, & toy bonne Lune:
 Gardez vos terres d'infortune:
 Amenez y tousiours le bien,
 Et de malheur gardez les bien.

ACTE SECON D.

Francion. Bauos. Sycambre.

FRANCION.

O Deesses des cieux, vous obstinerés-vous
 A nous nuire à iamais d'implacable courroux?
 Et vous n'estes vous point, fatales destinees,
 Saoules de nos malheurs depuis quarante annees,
 Vn peu plus vn peu moins: depuis que l'estranger
 Armé de fer & feu vint nos murs assieger,
 Se campant tout au tour de nostre grande Troye,
 Qu'il mit depuis à sac, à butin & en proye.
 Mais toy, grand Iupiter, dequoy m'a-il serui
 Que tu m'ayes sauué, & qu'encore ie vi?
 Sinon pour estre hélas! le iouet de fortune
 Dessus terre & sur mer que tousiour i'importune,
 Errant deçà, delà, d'un chemin incertain,
 Où me guide à yeux clos vn auengle destin.
 Depuis l'heure & le iour, que laissant Chaonie,
 Et ma mere, & mon oncle à peu de compaignie.

Je m'embarquay sur mer les oracles suiuant.
 M'abandonnant aux eaux, comme ma voile au vent:
 Je croy qu'il n'y a point au monde de contree,
 Qui n'ait veu ma nauire à ses rades ancree.
 J'ay veu où se commence & se finit le iour.
 Nostre flote a vogué toute la mer Maiour,
 Et Mediterranee, ayant dessus la teste
 Cent & cent mille fois l'orage & la tempeste.
 Combien, combien de fois dessus le Pont Euxin,
 Ai-ie craint que la mer n'engouffrat dans son sin
 Nos vaisseaux escheués, auant qu'en Parnonie
 Je peusse prendre port avec ma compagnie?
 Laquelle pensoit bien, comme ie le pensois,
 Fonder en ces lieux-là le royaume François.
 Mais qui ne l'eust cuidé? Helenin grand augure,
 Mon oncle qui connoit toute chose future.
 M'auoit dit qu'il falloit qu'aux champs Peoniens
 J'allasse descharger la troupe des Troyens,
 Laisant faire le reste aux bonnes destinees.
 Suiuant cela mes gens, troupes infortunees,
 Pensant qu'il ne fallust iamais de là sortir,
 Par mon commandement commencent à bastir
 Vne grande cité dedans vne campagne,
 Que de ses froides eaux le grand Danube bagne,
 Fleuve qui dans la mer se desgorge à sept huys.
 Là j'apprend peu à peu d'oublier mon pays,
 Dinisant aux Troyens les champs de Peonie:
 Et pour femme ie prends vne vierge, fournie
 D'aussi grande vertu, que de grande beauté.
 D'elle i'eus vn beau fil & j'appelay ma cité

Du nom de mon enfant la ville de Sycambre,
 Où ie pensois bastir le palais & la chambre
 De mon filz & des miens à tout à tout iamaïs.
 Nous fusmes là douze ans en repos & en paix.
 Mais aussi fut-ce tout. Car vne estrange peste
 Mon peuple empoisonna par son venim funeste
 Au bout du douziesme an: tant qu'en fin i eus aduis,
 Qu'il me falloit quitter cette terre & pays,
 Et trousser mon bagage avec ma compagnie:
 Pour n'auoir pas gardé chasque cerimonie
 Qu'il faut en bastissant nouuelle ville & murs.
 Que ie senty alors les Dieux aigres & durs!
 Que la fortune alors me fut seuer & rude!
 Que ie perdi, perdant ma chere esponse Bude!
 Qu'à l'heure i eus de maux! qu'à l'heure ieus d'ennuis!
 Que ie passay de iours! que ie passay de nuits
 Ayant la larme à l'œil, & au profond de l'ame,
 Vne amere tristesse à cause de ma femme!
 La pitié que c'estoit de nous voir desloger,
 Ainsi comme fuyans & presseZ du danger!
 La pitié que c'estoit d'oïr les voix ameres
 Des peres, & des filz, des filles, & des meres!
 O la grande pitié! ô le grand creue-cœur!
 Ce triste souuenir me fait fendre le cœur!
 De dire qu'il falloit qu'un peuple miserable,
 Lors qu'il pensoit auoir le ciel plus fauorable,
 Et voir tous ses malheurs conduits au dernier point,
 Eust basti des maisons, & qu'il n'en ioïit point!
 Abandonnast sa ville, & comme de plus belle,
 Allast chercher ailleurs vne terre nouuelle,

Eschange

Eschangeant le Danube aus larges eaux du Rhein!
 Nous pliasmes le col sous le ioug du destin:
 Ce nous estoit bien force: & malgré les alarmes
 Des Tudesques guerriers, à viue force d'armes
 Nous nous ouurons chemin par les champs Allemans:
 Par peine, par trauaux, & par mille tourments
 Nous venons, où Mogan se desgorge & descharge
 Dedans les eaux du Rhein fleuue puissant & large,
 Que suiuant les destins il nous falloit chercher.
 Quand nous fusmes au prés sans plus outre marcher,
 Recrus du long chemin & du faix de la guerre,
 Je commence à bastir dans cette estrange terre
 Vne ville nouvelle & tout ce pays-là,
 Qu'abreuue le Mogan de mon nom s'appela,
 Tesmoignant à iamais le trauail & la peine,
 Qu'ont souffert les Troyens dans la terre Germaine.
 Mais au plus fort de l'œuvre il fallut desister.
 Car Cybelle en dormant me vint admonnester,
 Qu'il falloir passer outre, & d'allegresse viue
 Conduire sur le Rhein mes gens à l'autre riuie,
 Pour trouuer les Gaulois peuples à moy promis.
 Autant m'en dit après l'oracle de Themis.
 Et bien i'ay delaisé ma ville commencee:
 A l'autre bord du Rhein ma troupe i'ay passée:
 Je suis venu en Gaule: & tout es fois, hélas!
 En Gaule ie n'ay point ne repos ne soulas
 Non plus qu'au-parauant: il ne m'est pas possible
 D'auoir vn coing de terre, où ie puisse paisible,
 Vser avec les miens le reste de mes ans.
 Contre nous les Gaulois se iettent tous aux champs.

On s'arme contre nous: le filz du Roy des Gaules,
 Pour nous venir combattre arme ses deux espauls
 D'un corselet d'acier. & de toutes les pars
 Formille contre nous un grand ost de soudards.
 M'appeliés vous ici, fatales destinees,
 Pour passer en repos mes dernieres anneés
 D'une telle façon: est-ce ainsi qu'il falloit
 Qu'ici finit le mal, lequel nous travailloit?
 O puissante Iunon, ô grand reine & princesse
 Des hauts cieux & de l'air, ton courroux prenne cesse,
 Appaise la colere, appaise le courroux,
 Appaise la rancœur, que tu as contre nous
 Depuis l'heure, & le iour, & le mois, & l'annee
 Que mon oncle Paris a la pomme donnée
 A la belle Venus: n'auons nous pas assés
 Tout depuis ce temps-là souffert des maux passés?
 N'auons nous pas assés de fortunes souffertes?
 N'auons nous pas assés & trop receu de pertes
 Pour assouuir ton ire, & fournir amplement
 De nous tristes malheurs ton mescontentement?
 Helas! ce ne fut pas ô grand Saturnienne,
 Helas! ce ne fut pas cette troupe Troyenne,
 Qui t'offensa iadis, lorsque tes membres nuds
 Furent iugés moins beaux que ceux là de Venus.
 Ce fut le beau Paris, qui t'a seul offencée:
 Aussi depuis tu as sa maison renuersée,
 Son pere & tous les siens: si encores tu veux
 Son outrage vanger, ie suis de ses neueux:
 Vange le dessus moy: que sa faute ie sente.
 Et laisse en bonne paix cette troupe innocente,

Qui ne t'a point forſait. Et toy Cybelle auſſi,
 Qui de tes Phrygiens as touſiours eu ſouci:
 Puisqu'il faut recenoir la bataille aſſignee,
 Et ſe metre au haſard d'une ſeule iournee.
 O grand'mere des Dieux, où que tu ſois entends
 La priere des tiens, ores qu'il en eſt temps.
 Anime les, Deeſſe, enhardi leur courage:
 Fay les affreux & forts: pique lés de ta rage
 Comme tes Corybans: à fin que, furieux,
 Par ton aide à la fin ilz ſoyent victorieux.
 Ton ſaint commandement nous fit voir cette terre:
 Que ta faueur nous rende heureuſe cette guerre,
 B.A. Prince fatal & deu aux Gauloiſes citez:
 Prince, qui tant de fois tant de maux as domtez:
 Qui as touſiours fait teſte, armé d'un bon courage,
 A la tourmente, aux vens, aux flots, & à l'orage
 Quand tu étois ſur mer: & puis deſembarqué
 Qui as par tant de fois l'ennemi attaqué:
 Qui as eu ſi ſouuent de l'ennemi victoire.
 Dond les armes étoient ſa vergogne & ta gloire.
 Prince, voici le temps, voici le temps qu'il faut
 Avoir la main vaillante & le courage haut,
 Si iamais tu l'as eu. T'apperçois la iournee,
 Qui te doit amener ta bonne deſtinee
 Approcher le grand pas, pour finir ton ennuy.
 Repoſe t'en ſur moy: car ce n'eſt pas d'enbuy
 Que j'ay ceci preueu. Par ma haute magie
 Lors que j'eſtoy encore au pays de Phrygie,
 Où Roy ie commandoy ainſi que mon couſin
 Priam ton bon ayeul, ie connu le deſſein

Des grands Dieux qui vouloyent vn iour faire descendre
Les Gregeois à nos ports pour mettre Troye en cendre.

Quand & quand ie preuy par les astres des cieux,

Qu'un nepueu de Priam fauorisé des Dieux

Iroit en fin en Gaule, en delaisant Epire,

Bastir vne autre Troye & fonder un empire.

C'est d'où premierement ce pays i'ay connu,

Si n'eust esté cela, ie ne fusse venu

Auec tant d'allegresse y bastir à grand'erre

Ma vile de Beauuais, quittant ma propre terre.

Prend doncq courage & cœur, prince, puis que c'est or,

Que tu te dois monstrier le filz du grand Hector:

Et n'aye aucunement l'ame de peur attainte.

FR. Aussi n'ay-ie pas peur: mais i'ay bien quelque crainte.

BA. Que peus tu craindre en Gaule, où tu es appelé?

FR. Ce grand camp de Gaulois contre nous assemblé.

BA. Le destin qui te suit te rend inuulnérable.

FR. Ouy Bauos: mais non pas ma troupe misérable.

BA. Tous tes braues Troyens ce sont autant de Mars.

FR. C'est pourquoy ie plain tant de si braues souldards.

BA. Comme si leur deffaite estoit ia toute seure.

FR. Ilz auront bien du mal au moins, ie m'en assure.

BA. Mais qui est le deuin qui te l'a de noncé?

FR. On iuge l'auenir selon le temps passé.

BA. Le passé t'a pourueu d'une vaillance experte.

FR. Ouy mais au dam des miens, & à leur grande perte.

BA. Qu'en ont ilz tant souffert & quelz maux endurés?

BA. Le fer, la mer, la peste, en à tant deuorés.

BA. „ On ne peu pas tousiours à son souhait tout faire.

FR. Et c'est pourquoy ie crain d'auoir bien de l'affaire.

BA. Tes peines & trauaux approchent de leur fin.

FR. „ Aussi est-ce à la queue où gist tout le venin.

BA. „ Iupin gouuerne tout avec la destinee.

FR. Iunon en son courroux est encore obstinee.

BA. Si ne peut elle rien au destin limité.

FR. I'ay trop connu combien peut sa grand' deité

BA. Non, non, race d'Heëtor à cela plus ne pense:

Voici le iour fatal, le iour qai recompense

Tous les trauaux passez, de toy & tous les tiens,

Et qui remettra sus la gloire des Troyens.

Auant qu'un iour entier franchisse sa carriere,

Tu verras là plusspart de tes soucis arriere:

Tu te verras vainqueur, tes ennemis vaincus,

Et ton peuple crier, viue, viue Francus,

Monioye, io monioye: Echo demideesse

Fera bruire par tout ce beau chant de liesse.

Tandis aduise à toy: ramasse dans le cœur

De tes braues soldats, ce qu'ilz ont de vigueur:

Mets leur s le cœur au ventre, & comme tu sçais faire,

Aduise de bonne heure à toute ton affaire.

FR. Roy deux fois couronné, truchement des hauts Dieux,

Venerable vieillard, qui connois tous les cieux,

Leurs cours, leur mouuement: qui par l'aspeët des astres,

Peus predire aux mortels leur bien, & leur desastre:

Qui connois ce qui est sous la terre & les eaux:

Qui entend le iargon & la voix des oiseaux:

Sage Bauos, aduienne ainsi comme souhaite,

Et comme me predit ta parole prophete.

Mais i'apperçoy Sycambre: il accourt le grand pas

Droit vers nous en ce lieu: ne nous en bougeons pas.

- BA. Prince, rend grace aux Dieux: pource que ie presage
 Ie ne sçay quoy de bon, lisant en son visage.
- FR. Sycambre, qui a il? ST. Ie vous cherche monsieur.
- FR. Que ce soit en bonne heure, & à nostre bon heur.
 Mais pourquoy mon enfant, cherchez vous ma presence?
- ST. Affin de vous prier qu'avec vostre licence
 Ie soy à la iournee, & aux proches combats:
 Ou vous deüés ruer vos ennemis à bas:
 Que i'y soy comme vn autre armé de pied en teste.
- FR. Ah! ce n'est pas pour vous encore chose preste.
- ST. Avec vostre congé si l'espere ie bien.
- FR. L'enfant ne connoit pas ny son mal, ny son bien.
- ST. Si voi-ie bien que là ne gist pas mon dommage.
- FR. Ie voy bien en cela, mon filz vostre courage.
- ST. Si i'ay là du courage, encore ai-ie raison.
- FR. Tant de raison n'est pas en si ieune saison.
- ST. En si ieune saison ie dois marcher en guerre.
- FR. Trop foible est vostre pied pour courir si grand erre.
- ST. Que ie soy foible ou fort: si m'est il commandé.
- FR. Mon seul commandement doit estre bien gardé.
- ST. Avec celuy des Dieux, & d'Hector, mon grand pere.
- FR. Et bien ie le veux bien: ie ne vay au contraire.
- ST. Accordés moy cela, puis qu'ilz me l'ont enioint.
- FR. Hector! comment Hector? ven vous ne l'aués point.
- ST. Et quand ce ne seroit que par sa renommee.
- FR. Aussi est-ce le tout, ma race bien aimée,
- ST. Monsieur, sauf vostre honneur, il m'a arraisonné.
- FR. Helas! il estoit mort, que vous n'estiés pas né.
- ST. I'ay pourtant ouy sa voix & si ay ven sa face.
- FR. En quel temps, dittes moy? quel lieu, & quelle place?

SY. Cette nuit en dormant, comme ie sommellois.
 FR. Est-ce là tout, mon filz, ce que tu me voulois?
 BA. Vnique enfant d'Hector prestons vu peu l'aureille,
 En escoutant ton filz à si douce merueille
 Or sus, petit ami, contés de point en point
 Cette vision là, & ne vous troubles point.
 SY. A l'heure, ou enuiron qu'en la plaine estoilee.
 Le tard bouuier conduit sa charrete atteelee
 De ses trois limonniers, & qu'il finit son tour
 Lors que la nuit commence à faire place au iour:
 Quand l'artisan soigneux se leue de sa couche,
 Pour se mettre en besogne: & lors que le ciel louche
 N'est tout clair ny tout noir: & droit dessus le point
 Qu'on ne sçait s'il est iour ou bien s'il ne l'est point.
 L'aduise en mon dormant, l'image & le fantosme,
 Qui se pre sente à moy d'un grand & puissant homme
 Tel comme l'un de vous: encore l'ay-ie aux yeux.
 Il auoit l'œil serein courtois & gratieux:
 La chere fort humaine où pourtant, ce me semble,
 Se voyoit la douceur & le courage ensemble.
 On voyoit sur sa teste vn effroyable armet:
 Vn horrible lion estoit tout au sommet,
 Qui demi pied de long sa langue auoit tiree.
 D'un corselet doré il auoit emmuree
 Sa poitrine & son dos: l'air estoit esclaire
 Des rayons que iettoit son estoc acéré.
 Au bout d'un large cuir bouché par le derriere
 Luy pendoit à son col sa rondache guerriere.
 Où c'est que se voyoit les ailes allongeant,
 Dedans un champ d'asur, la blanche aigle d'argent.

FR. Voila mon pere Hector ses armes, & sa face.
Tel il estoit alors, quand d'une braue audace
A la barbe des Grecs il brusla leurs vaisseaux,
Taillant ses ennemis en pieces & morceaux:
Et leur faisant sentir sa vaillantise amere.
Tel me le depeignoit Andromache ma mere.
SY. Quand ie l'eus quelque temps à mon aise œilladé:
Et quand il m'eut aussi longuement regardé:
Auecqu'un tel propos il rompit le silence.
C'est Hector ton ayeul, dond tu vois la presence,
Le pere de ton pere: aussi ie vien ici
Affin de le tirer de peine & de souci.
Auant que le soleil rentre dans la marine
Auecque ses coursiers à la rouge narine,
Ne faux à luy conter le tout par le menu:
Et comme deuers toy ie suis ici venu.
Qu'il prenne hardiment la bataille assignee:
Il ne luy reste rien de triste destinee.
Dedans bien peu de temps les bons destins amis
Luy feront receuoir, ce qu'ilz luy ont promis.
Sycambre, au reste il faut qu'en cette grand' bataille
Tu paroisses armé de cuirasse, & de maille,
Destoc & de pauois: car en plus heureux iour
Tu ne peus commencer à te metre en l'estour.
Ce commencement là te sera honorable
D'auoir marché en guerre en iour si memorable.
Voila comment Hector mon grand pere parla:
Et puis de mes deux yeux tout court il s'enuola,
Plus viste qu'un torrent ne descend des montaignes,
Et plus viste qu'un cerf ne court par les campagnes.

Fassent tous les bons Dieux qu'il vous aduienne ainsi:
Et que i'aille au combat à mon souhait aussi.

BA. T'auoy-ie pas bien dit, ô race Priamide,
Que c'estoit vn bon vent, lequel ameine & guide
Ton Sycambre en ce lieu: ne disoi-ie pas bien,
Que ton filz te venoit annoncer vn grand bien?
Tous les Dieux sont pour toy, le iour, le mois, l'annee,
Et pour toy maintenant marche la destinee.

FR. Voila de beaux propos: vn songe mensonger
Ne me fait pas pourtant croire si de leger.

BA. „ La verité souuent est predite en vn songe.

FR. „ Le songe bien souuent n'est que fausse mensonge.

BA. Ouy bien celuy du peuple & des plus simples gens.

FR. Et mesme ceux des Rois, des prince s, & des grands.

BA. Si est-ce que souuent ilz y mettent creance.

FR. De moy, ie n'en fay cas: c'est erreur que ie pense.

BA. Pourquoi donc pour vn songe en Gaule es-tu venu?

FR. L'oracle de Themis me l'auoit maintenu.

BA. Ton destin peut-il pas estre autant qu'un oracle?

FR. Mon destin a peut estre encore trop d'obstacle.

BA. Rien pour l'empescher plus ne se met au deuant.

FR. „ Selon que lon desire, on cuide bien souuent.

BA. Non ce n'est pas cuider: car c'est ferme croyance:

Je connoy bien cela par ma seure science,

En laquelle iamais ie n'ay point fouruoyé.

Repose t'en sur moy: les Dieux ont enuoyé

Ce songe à ton enfant, pour t'annoncer & dire,

Que le combat sera tel que ton cœur desire.

„ Les songes, que les Dieux enuoyent aux humains,

„ Ne sont pas tousiours faux, ny mensongers & vains:

„ Si ce ne sont ce ux-là, qui durant la nuit brune,
 „ Viennent à ceux qui sont de la simple commune.
 „ Mais les songes des rois, des princes, & des grands,
 „ Ce sont comme herauts, & messagers errants,
 „ Par lesquels Iupiter en la nuit noire & sombre
 „ Leur annoncent leur bien, ou bien leur triste entom bre,
 „ Pour y pourvoir à temps. Car Iupiter a soing
 „ Des rois, princes, & grands, quand il en est besoing.
 „ Viença, ne sçais tu pas qu'Hecube ta grand'mere,
 Vn peu deuant la couche, & la gesinc amere
 De Paris le fatal par le vouloir des Dieux
 Songea qu'elle enfantoit vn flambeau radieux,
 Qui par tout embrasoit les terres de l'Asie?
 Les Dieux de grand pitié ayant l'ame saisie,
 Par ce songe annonçoient le malheur des Troyens,
 Affin qu'on y pourueust par bons & deux moyens.
 Tout de mesme les Dieux, qui t'aiment & cherissent,
 De ton heur & ton bien maintenant t'aduertissent
 Par ce songe ioyeux, que raconte ton filz.
 Car dedans peu de iours les Gaulois desconfits
 Receuront malgré eux le preux peuple de Troye:
 Tien cela pour le seur: & cependant octroye
 Les armes à ton filz, puisque le mandement
 De ton bon pere Hector y est expressement.
 ST. Accordés moy, monsieur, ce que ie vous demande:
 Mon ayeul vostre pere Hector me le commande:
 Auecque les grands Dieux, & puis est-il pas temps
 Maintenant que ie soy' au ranc des combatans?
 Voulés vous que tousiours ie languisse en paresse?
 Et que ie passe oisif les ans de ma ieunesse

Ainsi qu'un faineant sans monst rer que i'en suis
 Hector & Francion, desquelz enfant ie suis?
 Ne vous excusés point, s'il vous plait, sur mon aage.
 Je suis ieune, il est vray, mais aussi mon lignage,
 Et vos beaux faits connus par tout le monde rond
 Me donneront courage, & me renforceront.
 Un autre, qui n'est pas de race si vaillante,
 Croupisse à son plaisir dans sa paresse lente,
 Alle tard à la guerre, & qu'il ne suive pas
 Sinon que desia grand la guerre & les combats.
 Mais moy qui suis sorti d'un si genereux pere,
 Et d'un si grand ayeul, la guerre me doit plaire
 Tout ieune que ie suis, & le cri des soudards,
 Les lances, les panoi s, les piques, & les dards.
 Car si ie n'auoy l'ame à telle chose prompte:
 Je degenereroy des miens à ma grand honte.
 FR. Mon filz, que i'ay de ioye à t'entendre parler:
 Ton cœur est bien assis: puis que tu veux aller
 Et marcher à la guerre: or sus qu'ainsi aduienne.
 Si c'est ta volonte aussi est-ce la mienne.
 Mais garde, mon enfant, de trop te hasarder.
 Je te donray des gens, affin de te garder.
 Fayce qu'ilz te diront, attendant que ton aage
 S'accroisse en te faisant plus prudent & plus sage.
 Quand au reste, Bauos, temps est que nous allions
 Mettre ordre à nostre camp, & à nos bataillons.
 Allons dresser nostre ost: allons prendre les armes:
 Et allons donner cœur à nos braues gendarmes:

A quoy pensent nos ennemis,

De nous vouloir faire la guerre:

Puis que les Dieux nous ont promis

Que nous possederons leur terre?

Les destins tant & tant de fois

Ont sommé Francus, nostre prince,

De venir au pays Gaulois,

Luy promettant cette prouince.

Mille & mille fois le destin

Luy a dit que le ciel octroye,

Qu'il puisse fonder à la fin

En Gaule vne seconde Troye.

Et non pas fonder seulement

Vne grande Troye seconde:

Mais y fonder entierement

Le plus grand royaume du monde.

A cause de cela Francus,

Et nous qui sommes de sa bande,

En la Gaule somme venus

Comme le destin nous commande.

Nous mesmes sommes esbahis

Comment nous auons tant peu faire:

Que de venir en ce pays:

Tant le sort nous estoit contraire.

Tout sembloit estre contre nous.

Contre nous estoit la fortune:

Et contre nous à tous les coups

Se coleroit le dieu Neptune.

Cent & cent mille fois la mer

Nous a menacez du naufrage,
Faisant flot sur flot escumer
Ses ondes couuertes d'orage.

Maint banc, main roc, & main escueil
Avec la tempeste aboyante,
Ont cent fois tasché pour cercueil
Nous bailler la plaine ondoyante.

Nous n'auons pas eu du repos
Guere d'auantage sur terre.
Car sur les bras à tous propos
Nous auions le faix de la guerre.

Mais outre toutes les fureurs
Du cruel Mars & de Neptune:
Nous auons ressenti d'ailleurs
Encore mainte autre infortune.

La peste avec la palle faim
Nous a chassés de Pannonie:
Lors que nous pensions voir la fin
De nostre misere infinie.

En Germanie apres cela
Nous auions fait nostre retraite:
Mais Francus pourtant quitta-là
Sa ville presque à demi faite.

En fin voici les champs Gaulois
Feconds en richesse & en hommes,
Qui doiuent obeir aux loix
Du preux Francus, à qui nous sommes.

Car estans ici arriués
Après tant & tant de miseres:
Les Dieux ne nous ont pas sauués,

*Que pour dompter nos aduersaires.
 Monstrons leurs donq quelz sont nos cœurs,
 Quelz sont nos cœurs & nos courages,
 Qui ont esté desia veinqueurs
 De tant de maux & tant d'orages.
 Faisons, faisons leur donq sçauoir
 Que nous sommes de vieux gendarmes,
 Qui par le monde auons fait voir
 Ia tant & tant de beaux faits d'armes.
 Faisons leur voir que nous pouuons
 Par armes conquèster leur terre:
 Et qu'entre nos mains nous auons
 Ensemble la paix & la guerre.
 La guerre nous donra la paix
 Aprez la bataille gagnée:
 Et nostre sera pour iamais
 La Gaule par vne iournee.*

A C T E III.

Orolin. Sarmante.

O R O L I N.

*Ne seray-ie iamais en plein champ de bataille?
 Ne verray-ie iamais ce temps là que i'assaille
 Ce Troyen fugitif, qui masque d'un destin
 Son desir de piller & de faire butin?
 Ne seray-ie iamais deuant luy face à face?
 Ne rabatray ie point aujour d'huy son audace,
 En despit de ses Dieux, que ce faux mensonger
 Dessus mer & sur terre a tant fait voyager,*

Les traisnant avec luy en les faisant coupables,
 De ses meschancetez & tesmoins veritables?
 Je suis impatient: ie creue de despit,
 De voir qu'il faut qu'il aye encores du respit
 Jusqu'à vne heure ou deux: mais les grands Dieux i'atteste
 Que c'est bien pour le plus que ce temps-la luy reste.
 Ou bien, ou bien au fort c'est pour le plus aussi
 Que lon me verra viure encore au monde ici.
 Car i'ay deliberé, & quoy qu'il en aduienne,
 D'esprouuer auourd'huy ma personne à la sienne.
 Et dea ie seroy bien de lasche & petit cœur:
 Si ie ne repoussoy de mon bras belliqueur
 Ce Troyen eshonté, qui superbe demande
 Part au pays Gaulois, pour y loger sa bande.
 Le roy là refusé, aimant trop micux mourir.
 „ Le sceptre ny l'amour ne peuuent pas souffrir
 „ Iamais un compaignon. Ce seroit vitupere
 A moy de l'endurer: puis que le roy mon pere,
 Pour l'amour qu'il me porte à moy son heritier,
 Vent auoir son royaume à par-luy tout entier:
 Affin que quelque iour, il me laisse & me donne
 Entierement son sceptre avecque sa couronne.
 Et puis que ce Troyen demande audacieux
 Part au pays Gaulois, acquis par mes yeux.
 Qu'il s'y vienne frotter: qu'il debate & querelle,
 Comme son propre bien, ma Gaule paternelle.
 Qu'il demande sa part du royaume Gaulois:
 Qu'il me priue, s'il peut, de mes biens & mes droits.
 Pense-t'il qu'il n'y ait qu'à demander & prendre?
 Sil est prest d'assaillir, ie suis prest de deffendre.

Il a beau se vanter d'estre cheri des cieux,
 D'estre guerrier pratic, & d'auoir veu maints lieux.
 Il a beau s'appuyer dessus ses destinees,
 Pour qui ses troupes sont en Gaule acheminees.
 Je ne m'estonne point de tout cela qu'il dit.
 „ L'effet, & non le mot doit auoir du credit.
 C'est enhuy qu'on verra s'il a tant de prouesse:
 S'il a tant de vaillance, & tant de hardiesse.
 C'est enhuy qu'on verra, si ie ne peux pas bien
 Maintenir contre luy, & contre tous mon bien,
 Deffendre mon pays, mon sang, & parentage:
 Et conseruer le droit de mon propre heritage.
 „ Vn sceptre ne deust pas à celuy-là venir,
 „ Qui ne le peut garder, deffendre, & maintenir.
 „ Contre tous & chascun: il deust seulement estre
 „ A qui le garde bien, quand il en est le maistre.
 Je rends graces aux Dieux, que i'ay desia monstré
 Que ie merite bien d'estre un iour ensceptré:
 Puisque depuis trois ans, de brane vaillantise
 J'ay reprimé l'orgueil & la fiere bestise
 De Brimon le geant, qui vouloit s'innestir
 Du royaume Gaulois à son grand repentir.
 Cet enorme geant de la race d'Antee,
 Auoit une hauteur & grandeur indomptee:
 La masse qu'il portoit dedans ses fermes poings,
 Pesoit bien trois quintaux encore tout au moins.
 Au derriere du col pendoit sa cheuelure
 Comme crin de cheual: au pas de son allure
 Il faisoit tout trembler: la terre n'auoit pas
 Le dos assez puissant, pour soustenir ses pas.

Ce n'estoit rien qu'horreur, & qu'effroy de sa face,
 Qui tenoit bien autant de largeur & d'espace
 Comme vne plaine lune: au lieu de deux yeux beaux,
 Il auoit deux tisons: ou deux rouges flambeaux.
 Bref ce n'estoit qu'horreur, que terreur, que puissance
 De ce monstrueux corps, rempli d'outrecuidance.
 Chascun le redoutoit: tout trembloit à son nom
 De crainte & de frayeur: & desia ce Brimon
 Auoit presque reduit sous sa main redoutee,
 Environ les deux tiers de la Gaule domptee:
 Mon pere estoit tout triste: & nous ne scauions tous
 De quel bois faire fiesche. En fin ie me resous,
 Quoy qu'il en deust venir, au peril de ma vie
 D'arracher de ses mains nostre terre rauie,
 De combattre en champ clos, & d'entrer en duel,
 En despit qu'on en eust avecques ce cruel.
 Le roy ne vouloit pas, ny la reine ma mere
 Que ie le combattisse: en fin ie delibere,
 Bon gré malgré qu'on eust de dire tout à plat
 Que ie vouloy aller luy liurer le combat.
 Par force ieus congé avecques pleurs & larmes.
 Ie fus en peu de temps armé de toutes armes:
 Et puis tout aussi tost, l'aillay pour deffier
 Cet orgueilleux geant, lequel estoit si fier,
 Et si fort arrogant, qu'il n'en faisoit pas conte.
 I'auroy, ce disoit-il, grand vergogne & grand honte
 De m'armer contre toy, qui es plus violent,
 Plus temeraire & fol, que sage ny vaillant.
 Mais puisqu'en me cherchant tu cherches ton outrage:
 Voici qui rabattra l'orgueil de ton courage.

Il happe sa massue affin de m'en frapper.

*Mais ie gauchi au coup, & le vint attraper,
Luy iettant vn estoc, sous la gauche mamelle,
Et chassant aux enfers son ame criminelle.*

*Puisque i'ay renuersé les deux pieds contre-mont
Ce grand corps monstrueux, cet enorme Brimont:*

*Que songe ce Troyen? qu'est-ce qu'il pense faire
De comparoistre armé contre tel aduersaire?
L'espeffeur des sondards ne le pourra sauuer.*

I'iray de ranc en ranc affin de le trouuer.

*Car il faut qu'aujour d'huy i'en passe mon enuie:
Et que ma vie il ait, ou que i'aye sa vie.*

Mais voi-ie pas le Roy: il vient tout à propos.

Sire, voici le iour, qui doit mettre en repos

*Vous & vostre couronne, & vous rendre vangeance
De ce beau Phrygien rempli d'outrecuidance.*

*SAR. C'est vraiment enhuy, mon filz, que vous deuez
Monstrer la grand' valeur laquelle vous auez:*

*Et vostre vaillantise, & vostre grand courage,
Rembarrant ces Troyens, qui vous font plus d'outrage
Qu'ilz ne font pas à moy: car vous ne doutez pas,*

*Qu'estant desia si proche & voisin du trespas,
Le sceptre est plus à vous qu'il n'est pas à moy mesme.*

Ce n'est pas ma couronne, & ny mon diademe

Que veulent ces Troyens: c'est le vostre vraiment.

Car le sceptre de Gaule est vostre entierement.

Ma vieillesse à toute heure est de la mort suiue.

I'ay regné paix & aise, & le cours de ma vie

Est tantost acheué: ce sceptre n'est plus mien:

Il est vostre à present: deffendez vostre bien,

Gardez

Gardez vostre royaume, & chassez de vos terres
Ces bannis estrangers, qui nous causent ces guerres.

O R O. Sire, ie vous entends: vous voulez m'esmouoir
Par le sceptre à venir: mais mon iuste deuoir,
I'en atteste les Dieux, m'esmeut bien d'auantage
A combattre pour vous, que pour vostre heritage.

S A R. Vous parlez sagement: ie suis aise & ioyeux
Qu'en vous luit la vertu de vos sages ayeux.

Or allez donc, mon filz, vous armer à cette heure.

Vostre camp vous attend: la trop longue demeure,

Et le trop grand sejour ne vous peut apporter

Maintenant rien de bon. O R O. ie m'en vay m'aprestier

Aussi tout de ce pas, & vestir ma cuirasse,

Et ceindre sur mon flanc ma large contelasse.

Ie seroy ia dans l'ost si ce n'estoit que i'ay

Attendu iusqu'ici, Sire, vostre congé.

Mais puisque ores ie l'ay: sans autre chose attendre

I'iray tout aussi tost tout droit au camp me rendre.

S A R. Venez donc vous armer: i'y veux estre present

Pour vous ceindre l'espee, & vous faire present,

D'un pauois, que portoit autresfois à la guerre

Gasque, qui donna nom à la Gasconne terre.

C'est vostre bisayeul, lequel y fit grauer,

Comme le grand Hercule vn iour alla trouuer

La princesse Pyrene, & s'amourachant d'elle

Fit tetter par aprez ce Gasque à sa mamelle.

Sobrine. Melune. Orolin

S O B R I N E.

Si chascun scauoit bien combien est desloyal

Letrosne des grand Rois, & leur sceptre royal.
Si chascun scauoit bien le mal qui enuironne,
Et qui suit pas à pas la royale couronne:
Les hommes pour le seur n'en feroient point de cas:
Et si on leur offroit ilz ne la prendroyent pas.
A causes des soucis, & des peines cuisantes,
Qui suivent sans cesser les couronnes puissantes,
Bons Dieux! que de trauaux, de peines, & de douleurs,
De soins, & de soucis, de maux, & de malheurs
Accompagnent vn sceptre, & luy font compagnie,
L'enuironnant tousiours d'une troupe infinie!
Helas! ie le scay bien: ie le scay bien pour moy,
Qui suis reine de Gaule, & femme d'un grand Roy.
Qui ne suis en grandeur à pas une seconde:
Et qui suis toutesfois plus chetiue du monde.
Et de a, pourroy- ie bien me vanter que depuis,
Que i'espousay Sarmante, & que reine ie suis,
I'aye ven quelque fois vne seule iournee
Qui fust totalement heureuse & fortunee?
Non, ie ne le peux pas: ie ne dy pas pourtant,
Que par fois le bon-heur ne rende vn Roy content.
Mais c'est comme vn rosier, où les plaisantes roses
Sont d'esperons aigus & d'espines enclôses.
A peine les peut-on cueillir & arracher,
Sans se piquer au moins iusques au sang la chair.
„ Le plaisir, le soulas, la ioye qui se trouue
„ A la cour des grands Rois, la plus part du temps couue
„ Et traïsne apres sa queue, vne peine, vn ennuy,
„ Qui vend cher le soulas, qui estoit deuant luy.
I'ay connu mille fois, mille fois en ma vie,

Que ma bonne fortune estoit tousiours suiuite,
 Et fust-ce tost ou tard, d'un mal qui s'aprestoit:
 Et que tousiours un bien, un grand mal me coustoit.
 Ce n'est encore ici que la troisieme annee,
 Qu'un grand geant espris d'une audace effrenece
 Vouloit rair le sceptre au Roy mon cher espoux,
 Et son pays Gaulois, bon gré malgré de tous.
 Cet enorme geant estoit si redoutable,
 Si grand, gros, & puissant, & si espouventable,
 Qu'à son commandement chascun obeissoit:
 Mesmement à son nom le monde fremissoit:
 En moins d'un tourne main la Gaule fust rangee
 Presque toute sous luy: combien fus-ie rongee
 De tristesse & de smoy? combien en ce temps-là
 De crainte & de frayeur dans mon cœur se mesla?
 Qu'à l'heure i'eus de peur, que ma race priuee
 Du sceptre paternel ne me fust enleuee,
 Avecque le royaume & mon royale spoux:
 Et que de puissans roys, nous ne deuinsions tous
 Esclaues malheureux de ce geant inique,
 Lequel vouloit porter un sceptre tirannique,
 À nos cousts & despens: mais combien redoubla
 Ma crainte & ma frayeur, quand mon filz s'en alla
 Deffier ce geant: aucune langue humaine
 Ne scauroit declarer le tourment & la peine,
 Que ie sentis au cœur: tant de crainte i'auois
 De perdre en mesme temps & l'empire Gaulois,
 Et mon cher Orolin: iamais chetive reine
 N'endura tant d'esmy, de tristesse & de peine.
 Tout alla bien pourtant: & la grace aux bons Dieux

Mon vaillant Orolin reuint victorieux:
Alors cessa la peur qui me rendoit troublee.
Alors ie fus autant de lieſſe comblee
Qu' auparauant d'ennuis.bref ie ne pense point,
Que reine fut iamais plus aise de tout point
Qu'en ce temps là i'estoy. Mais pauvre infortunee
Que ie ſuis maintenant, la chance eſt bien tournee!
La ioye & le plaisir ſe retire de moy:
Et rapelle à ſon lieu la triſteſſe & l'eſmoy.
C'eſt bien pis que deuant. Car au lieu d'un ſeul homme,
Qui nous vouloit raur le ſceptre & le royaume:
Vn grand oſt de Troyens contre nous animez,
Pour raur noſtre empire auiourdhuy ſont armez.
Qui ſeroit celle-là qui eſtant à ma place
Ne changeaſt de couleur, de viſage, & de face?
Qui ſeroit celle-là qui n'euſt l'eſprit trouble,
Et d'eſpineux ſoucis entierement comblé,
Se voyant au peril où ie ſuis à cette heure,
De perdre ma couronne, & que mon filz ne meure?
Quand ie penſe à par moy, combien c'eſt qu'eſt pipeur
Le bon-heur des grands Roys, ie friſſonne de peur,
Ie friſſonne de peur, de grand peur ie friſſonne,
Quand ie penſe à cela: & quand ie m'arraiſonne
Et diſcours à par moy, ſur l'auengle deſtin
Des combats de la guerre où tout eſt incertain.
„ La fortune & le ſort gouuerne tout en terre:
„ Muſ principalement au haſard de la guerre.
Helas!helas!bons Dieux!bons Dieux!c'eſt auiourd'huy
D'ou depend tout mon bien, ou bien tout mon ennuy.
Car ſi mon Orolin remporte la iournee,

Je suis à tout iamais heurense & fortunee.
 Mais las! sil aduenoit, ce qui n'aduienne pas:
 Qu'il receut aujourdhuy la mort & le trespas:
 Se seroit fait de moy: ie ne voudroy plus viure.
 Je voudroy quand & quand dans le tombeau le suiure.
 Et toutesfois ie crain, que le mal plus leger,
 Et plus prompt que le bien, ne nous vienne outrager.
 M^E. Madame à quel propos tenez vous ce langage?
 Que vous peut faire ainsi perdre espoir & courage?
 Qui vous fait perdre cœur? qui vous peut esmouuoir
 A tenir ces propos? on ne vous deust pas voir,
 Sans la correction, si fort descouragée.
 On doit marcher enhuy en bataille rangee,
 Vous me dirés cela, & que le sort douteux
 Des guerres & combats rend vostre cœur paoureux.
 Et bien, ie le veux bien: ie l'accorde & l'aduoné.
 „ La fortune & le sort à la guerre se iouè,
 „ Et rend tousiours la fin douteuse du combat:
 „ Mais par tout le bon droit contre le sort debat.
 Vous ne deussies pas tant prendre de fascherie,
 De tristesse, & d'esmoy: de grace, ie vous prie
 Qui doit auoir plus peur, nous, ou nos ennemis?
 Nous gens passent en nombre, & son bien vingt pour dix
 Au reste nos Gaulois, vous le scauez, madame,
 Portent dedans le sein vne genereuse ame.
 Ce sont gens aguerris, puissans & genereux,
 Dont la main est guerriere, & le cœur valeureux.
 La guerre est leur plaisir, & l'espee, & la lance,
 Et le sang dans leur sein bouillonne de vaillance.
 Ceux qui ont vn grand ost de si braue souldards,

Ne doiuent redouter les trauerses de Mars,
 Mais quant au Phrygiens engeance effeminee
 C'est vne nation laquelle n'est point nee
 Aux guerres & combats: c'est leur propre mestier
 De se parfumer tant que dure vn iour entier,
 Et de se testonner auecque l'esconnette:
 Et friser leurs cheueux & s'oindre de cinette.
 Le plus mol, & mignard, plus poupin, & pompeux,
 Il est le plus vaillant, & plus prisé d'entre eux.
 O les braues guerriers! contre telles armées
 Il ne faudroit auoir sinon que de Pigmees.
 Et quant est de leur chef & de leur Francion,
 Il est aussi bien qu'eux Troyen de nation.
 Mais vous ne doutez pas, que du tout au contraire
 Le vaillant Orolin vostre filz & mon frere,
 Est preux & valeureux autant qu'autre qui soit.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que chascun l'aperçoit:
 Il en a fait l'espreuue il y a long espace:
 Il ensuit ses maieurs, aumoins s'il ne les passe.
 Puis nous auons le droit, & les Troyens le tort.
 „ Ce sont les puissans Dieux, qui gouernent le sort,
 „ Pour le rendre au meschans, meschant & miserable.
 „ Et pour le rendre aux bons prospere & fauorable.
 S O B. Melune, vous parlez: mais s'il estoit ainsi,
 Je n'auroy pas au cœur tant de soing & souci.
 „ I'ay connu de tout temps que nostre race humaine
 „ Est subiecte à douleur, à tourment & à peine,
 „ Les Dieux font des humains leur esbat & iouiet.
 „ Nous sommes tous assis sur l'instable roiet
 „ De fortune aux yeux clos: elle est traistresse & fausse

„ Elle abaisse les vns, les autre elle hausse,
 „ Ainsi comme il luy plait, tout son esbatement
 „ Ne consiste rien plus sinon qu'au changement:
 „ Et de tous changemens celuy plus luy agree,
 „ Dond la fin & l'issue est la moins esperee.
 „ C'est là qu'elle se monstre, & qu'elle nous fait voir
 „ Son authorité grande, & son puissant pouuoir.
 „ Le camp le plus guerrier & qui le moins s'en doute,
 „ Elle le fait fuir souuent à vau-de route
 „ Vaincu, rompu, deffait: & le Roy plus puissant,
 „ Est celuy qui plustost sa desloyauté sent.
 „ O qu'heureux est celuy, lequel passe sa vie
 „ Sans qu'il soit enuie, & sans qu'il porte enuie
 „ Aux richesses des Roys, viuant de peu content.
 „ Le foudre de Iupin ne va point s'esclatant
 „ Que sur les mōts plus hauts, plus hauts & plus superbes,
 „ Et non sur les valons, qui tapissent leurs herbes
 „ A l'abry de tous vents: la fortune tousiours
 „ Vse de sa finesse & fait voir de ses tours
 „ Aux princes & aux Rois. M E. L'incroyable vaillance
 D'Orolin peut domter l'inique violence
 De fortune & du sort: s'il luy vouloyent enhuy
 Iouer vn mauuais tour & faire de l'ennuy.
 Il est sage & vaillant: le conseil la prouesse,
 La vaillance, le cœur, avec la hardiesse
 L'accompagnent par tout: ie croy que le soleil
 Ne scauroit voir au monde encore son pareil
 Tant il est accompli: nous pouuons tous bien croire,
 Qu'avec l'aide des Dieux il aura la victoire.
 S O B. I'ay veu, i'ay veu souuent le contraire aduenir.

De ce que lon pensoit pour assurez tenir.

„ Mars est bien iournalier, la guerre est iournaliere,

„ La victoire incertaine, & fortune legere.

ME. A ce que ie peux voir, il n'est pas de besoing
Que non-obstant cela vous prenés tant de soing.

„ SOB. Vous n'aués pas tout veu il n'est telle science,

„ Que celle qui s'aquiert par longue experience.

Mais voy-ie pas mon filz? oüy c'est luy, le voila

Armé de pied en cap: voyez comment il a

Le visage enflambé d'une ire genereuse!

Les Dieux facent enhuy sa main victorieuse.

Vous estes, Orolin, à ce que ie peus voir,

Prest & appareillé pour faire bon deuoir

Contre ces Phrygiens. ORO. ouy madame i'en iure.

Ie suis prest à vanger le grand tort & l'iniure,

Qu'ilz font au roy mon pere, & à vous quand & quand.

SOB. C'est bien fait, Orolin, il ne faut pas pour tant

Dea vous aduanturer: gardés bien ie vous prie

D'exposer temeraire au hasard vostre vie.

ORO. Tousiours vn braue chef se met des plus auant.

„ SOB. Qui s'aduanture trop, y demeure souuent.

„ ORO. Souuent vn chef couard fait perdre son armee.

„ SOB. Ce qui est violent s'en va comme fumee.

„ ORO. Ouy quand la violence est hors de sa saison.

„ SOB. Iamais cela n'a lieu qui est contre raison.

„ ORO. La raison ne peut rien, quand l'ire nous trāsporte.

„ SOB. Pour commander partout la raison est prou fort.

„ ORO. Quand ont est en fureur, on dit bien autrement.

„ SOB. Qui se met en fureur ne fait pas sagement,

„ ORO. La fureur au combat donne force & courage.

SOB. Vn chef n'a pas beſoing d'eſtre ſi fort, que ſage.

ORO. La proueſſe du chef donne cœur aux ſoldat.

SOB. Vn chef qui conduit bien, eſt preux, & prou combat.

ORO. Encore il n'eſt qu'un chef, qui luy meſme chamaille.

SOB. Autant en fera bien un ſimple homme en bataille.

ORO. Comme un chef il ne peut tout koſt encourager.

SOB. Mais un chef haſardeux met tout l'oſt en danger.

ORO. Qui craindra le peril n'aille point à la guerre.

SOB. Voſtre propos me tue, helas! le cœur me ſerre.

Orolin, Orolin, mon filz, ſi vous auez

A moy quelque reſpect, comme me vous le deuez:

Par l'honneur naturel, qu'on doit à vne mere:

Par les flancs où vous fuſte, & par la crainte amere

Où pour vous ie ſuis ore: & par le grand amour,

Que ie vous ay porté, & pourteray tout-iour.

Orolin, Orolin, mon filz, ie vous en prie

N'expoſez temeraire au haſard voſtre vie.

ORO. Madame à quel propos me pries vous ici?

Madame, à quel propos me priés vous ainſi?

Pour quelle occaſion me priés vous, madame?

Ne tien-ie pas de vous & ma vie, & mon ame?

Ne me deuez vous pas commander librement:

Et moy executer voſtre commandement?

Non, ne me priés point: commandez ie vous prie.

Ie vous obeiray tout le temps de ma vie

Encela & en tout: puis que vous le voulez,

I'eutieray la charge & les coups plus meſlez.

SOB. Vous me redonnez cœur, les grands Dieux equitables

Vous ſoyent touſiours benins, & touſiours fauorables

Pour mon ardent deſir pour leur grande bonté.

Pour leur sainte iustice, & vostre pieté.
Mais cependant ie vay leur faire des prieres,
Pour vous, pour tout vostre ost: & vos troupes guerrieres,
Auecque sacrifice: affin que mon enfant,
Ie vous embrasse enhuy veingueur & triomphant.
ORO. On ne croiroit iamais, qu'une mere eust en elle
Tant de bonté, douceur, & d'amour maternelle.
O que la reine est triste! elle a le cœur transi
De crainte, de frayeur, de soing, & de souci,
Tant elle me tient cher, & m'aime d'amour forte!
Mais cette grande amour, laquelle elle me porte
Renuerse ses propos, & m'incite au danger
D'exposer ma personne, affin de la vanger,
A quel prix que ce soit, de ces Troyens pariures.
Qui luy font tant de tort, d'outrages, & d'iniures.
Les desloyaux qu'ilz sont, il leur vaudroit bien mieux,
Qu'ilz fussent auioird'huy encore sur les lieux
De leurs maistres Gregeois, en leur seruant d'esclaves,
Que venir à leur dam ici faire les braues.
Mais les Dieux l'ont voulu: les Dieux & le destin:
Affin que les Troyens seruissent de butin
A la race d'Hercule: aussi bien qu'à l'ancestre,
Luy qui Troye pillà, & qui s'en fit le maistre,
Qui prit & qui raut ses tresors & moyens:
Pour se vanger du tort des pariures Troyens.
Le ciel, pour le certain, veut que i'aye vangeance
De cette nation & cette fausse engeance,
Qui s'ose bien vanter, ô mot audacieux!
Que l'empire Gaulois leur est promis des cieux:
Qu'ilz le doiuent auoir: & que la destinee,

Qui les aime & chérit, leur a Gaule donnée.
 Avant soleil couché ie leur feray sçauoir,
 Si c'est à telles gens un tel empire auoir:
 Et si de telles gens d'une course legere
 Peuvent si tost gagner une terre estrangere:
 Et mesme en vne Gaule, en vne Gaule où sont
 Les plus braues guerriers de tout ce monde rond:
 Et doud le camp iamaïs pour crainte ne recule:
 Et donq le camp pour chefs à la race d'Hercule.
 Ce braue Francion, trop prompt & diligent
 À flater ses desirs, se promet en songeant
 L'empire de la Gaule, & bouffi d'arrogance,
 Pense qu'il aduiendra tout ainsi qu'il le pense:
 Il pense que tout doine à souhait luy venir:
 Il pense ia la Gaule & son sceptre tenir.
 Mais il sentira bien plustost que ma main paie,
 Que le sceptre Gaulois, qu'il se donne à son aise.
 Ou s'il veut estre roy, qu'il s'en aille valler
 L'empire de Pluton: ie luy feray aller:
 Ie luy douray passage: & luy feray la voye,
 Avant que ie me couche & que la nuit ie voye.
 Mais ie m'amuse ici: & ne sçay ce- pendant
 Ce qu'à cette heure fait mon ost en m'attendant.
 Ie croy qu'il est desia tout mis en ordonnance,
 Et qu'il n'attend plus rien que ma seule presence.

C H O E V R D E S S O L D A R D S
 Gaulois.

„ Vn homme lequel a du cœur,
 „ Ne prise rien tant que l'honneur

D d 2

„ N'y

- „ Ny que la douceur de la gloire:
„ Pour qui mesmes il ne craint pas
„ Ny les cousteaux, ny le trespas,
„ Ny la mort, ny la parque noire.
„ Aussi la gloire, qu'on acquiert
„ Faisant bien, iamaïs ne se perd:
„ A tout iamaïs elle demeure:
„ Et fait par vn doux souuenir
„ Vn homme immortel deuenir
„ Bien que son corps trespasse & meure.
„ De tout ce que tient en sa main
„ Entierement le genre humain
„ Rien au trespas ne nous peut suiure:
„ Fors qu'un nom reluisant & beau,
„ Qui saute & franchit le tombeau:
„ Et qui les hommes fait reuiure.
„ Iadis par ce beau renom-là,
„ Hercule droit au cieux vola
„ Faisant ses ailes de sa gloire,
„ Qui l'esleuerent dans les cieux,
„ Et qui à la table des Dieux
„ Le doux Nectâr luy firent boire.
„ Heureux qui a l'occasion
„ D'acquérir vn heureux renom,
„ Et vne memoire immortelle.
„ Mais plus heureux, qui le pouuant
„ Ne permet d'eschaper au vent
„ Vne commodité si belle.

Nous auons, nous autres Gaulois

Bien le moyen à cette fois

D'acquérir



D'acquérir immortelle gloire:
 Et de couronner nos beaux faits,
 Nous eternisant à iamais,
 D'une heureuse & riche memoire.

Voici le iour que nous deuons
 Monſtrer le cœur que nous auons,
 Nostre adreſſe, & noſtre couraſſe.
 Voici le iour, qui fera voir
 L'amour, que nous deuons auoir
 Au pays & au parentage.

Pluſtoſt nous verrons reiaillir
 Loing noſtre ſang, que de faillir
 A ſecourir noſtre patrie.

„ Il n'y a honneur quel qu'il ſoit,
 „ Si grand que celuy, qu'on reçoit,
 „ Perdant pour ſon pays la vie.

Si ces Phrygiens effrontez
 Maſquez de leurs fatalitez,
 Choſe fauſſe quilz font entendre.
 S'expoſent au dernier haſard
 Pour auoir en la Gaule part,
 Où ilz ne doiuent rien pretendre.

Auec quel courage & courroux
 Nous autres donques deuons nous
 Deffendre noſtre propre terre,
 Femmes, enfans, biens, & moyens,
 Et faire à ces laſches Troyens
 Vne iuſte & cruelle guerre?
 Et ſi ces Troyens malheureux
 S'oſent bien vanter que pour eux

Sont les Dieux & la destinee,
 Venant mettre à feu & à sang
 Cette terre qu'à nostre rang
 Nos bons peres nous ont donnee.
 Nous donq armés de saintes loix,
 Gardant nostre pais Gaulois,
 Terre à nous seulement commune:
 Deuons nous pas, bien mieux qu'eux tous,
 Dire que nous auons pour nous
 Le ciel, les Dieux, & la fortune?
 Sans donq courage, compagnons,
 La la victoire nous tenons:
 La la victoire est toute nostre.
 Nous chasserons de ce pays
 Embuy ces Troyens esbahys,
 Contrains d'en rechercher un autre.
 Non, non, ilz n'eschaperont pas:
 Il faut qu'ilz passent tous le pas:
 Il faut que tout leur ost y meure.
 Affin qu'auienne leur destin,
 Et qu'en mourant en Gaule en fin:
 En Gaule leur troupe demeure.

ACTE IIII.

Melune.

„ Bien souuent les mortelz ont quelque connoissance
 „ De leur proches malheurs: mais non pas la puissance
 „ De les chasser arriere, en les preuoyant bien.
 La reine est toute triste, & n'aura point de bien,
 Jusqu'à tant que son filz s'en retourne & réuienne

Veinques

Vainqueur & triomphant de l'escadre Troyenne.
 Je ne sçay quel souci luy ronge tout le cœur,
 Luy fait geler le sang, & la glace de peur.
 Mais i ay peur que sa peur ne soit preuue certaine
 D'une plus grande peur, & d'une plus grand'peine.
 Craignant que son esmoy ne vinst à s'augmenter,
 J'ay fait bien sagement de ne luy pas conter
 L'horrible vision, qui durant la nuitee
 En dormant dans mon lit s'est à moy presentee.
 Quand mon esprit y pense, & qu'il en est recors,
 Vne froide sueur me baigne tout le corps,
 Je suis à demy morte, & presque sur la place,
 Y songeant tant soit peu de crainte ie trespasse.
 Dieux, ô Dieux tout-puissans, Dieux, empeschez l'effet
 Du songe merueilleux, que cette nuit i ay fait.
 Il me sembloit aduis que ie voyoy Cybelle,
 La grand mere des Dieux à la large mamelle,
 Au haut front tourelé, & qui porte en sa main
 Les bleds & l'aliment dont vit le genre humain.
 Elle estoit dans son coche assise en grande pompe.
 Vn prestre Phrygien embouchant vne trompe
 Son mistere annonçoit: tout l'air estoit battu
 Du long mugissement de son airain tortu.
 Deux grands lions affreux, l'un de l'autre bien proche
 Enbarnachez de pourpre alloient tirant son coche
 Superbement pompeux: elle qui les menoit
 Auec sa gauche main les resnes soustenoit.
 Mais elle auoit en l'autre vn sceptre ce me semble,
 Où c'est que tout autour maint espi de blé tremble.
 Estant en telle pompe & telle magesté,

Vn grand peuple ſuiuant alloit à ſon coſtè
 L'accompagnant ici dedans noſtre contree.
 Elle ſe preparoit à faire ſon entree
 Dedans noſtre grand ville, ô ſonger inhumain!
 Orolin qui pour lors eſtoit à ſon chemin,
 Ne s'en retire point pour luy faire paſſage,
 Auſſi toſt la Deeſſe en flamme ſon courage
 De colere & courroux: & voulant ſe vanger
 Deſtache contre luy vn lion bien leger,
 Qui rugit, qui tempeſte, & qui ſaute & s'eſlance
 Deſſus mon panure frere en grande violence,
 Le deſchire, le tue, & le deſſeche en fin
 En cent mille morceaux eſpars par le chemin.
 Voila la viſion qui en cette nuitee,
 En dormant dans mon lit s'eſt à moy preſentee.
 Qu'elle m'a fait de peur & donné de tourment!
 Je crain que ce ne ſoit vn triſte truchement
 De nos maux à venir lequel nous faſſe entendre
 Le treſpas de mon frere, & noſtre grand eſclandre,
 O bons Dieux, tout puiffants, ne le permettez point:
 Mais faites, ô bons Dieux, que tout nous vienne à point.

Chœur des filles de la Royne.

- „ L'amitié vaut beaucoup le ſang & parentage
 „ Vaut pourtant bien autant ſ'il ne vaut dauantage.
 „ Car la nature veut, qu'avec la parenté
 „ L'amitié toujours marche & ſoit à ſon coſté.
 „ Et bien que l'amitié s'eſuanouiſſe & meure

„ Le lien naturel infqu'à la mort demeure,
 „ Sans qu'on puisse iamaïs de luy se departir:
 „ Et si iamaïs le sang ne se peut dementir.
 Al œil nous le voyons: il semble qu'on deuale
 Nostre reine au cercuil, tant elle est triste & palle,
 De la crainte qu'elle a qu'Orolin son bon filz
 Ne meure en la bataille, & ne luy soit occis.
 Sa fille est tout de mesme: elle tremble, elle pleure
 De la crainte qu'elle a que son frere ne meure.
 Si est-ce toutesfois qu'elles ne deussent pas
 Tant redouter sa mort, & craindre son trespas.
 Il est preux & vaillant: & ne scauroit on dire
 Qu'il y en ait un tel encore en cet empire.
 Mais quoy? qu'y feroit-on: ceux que nous aimons bien,
 Nous craignons leur desastre, & desirons leur bien.
 La moindre occasion laquelle se presente
 Pour leur donner ennuy: tout outre nous tourmente
 Crantifs nous fremissons & pensons à tous coups
 Que la mort les retire & separe de nous:
 D'une triste palleur nostre face en est peinte.
 „ Ce qu'on aime beaucoup, donne beaucoup de crainte.
 Mais bien qu'elle soyent ore en peine & en souci:
 Elles ne seront pas beaucoup de temps ainsi.
 Avec l'aide des Dieux la victoire certaine
 Les osterà bien tost de tourment & de peine,
 De soing & de souci: toutesfois ce-pendant
 Elles souffrent beaucoup de peine en attendant.
 Mais d'autât qu'une eau fresche est plus douce & plaisante:
 Après la longue soif & la chaleur cuisante:
 Et apres le chemin le repos au passant:

Et la santé après un grand mal que lon sent.
D'autant ny plus ny moins, la ioye inesperee,
Après vne grand crainte, est bien mieux s'auouree.
Que le bon roy Sarmante, & la reine, & la cour
Auront d'aise & plaisir en voyant le retour
Du vaillant Orolin! ô qu'on aura de ioye,
Mais qu'ici triomphant & veiqueur on le voye.
Que la reine & sa fille à l'heure sentiront
De ioye & de soulas alors qu'elles verront
Les lauriers replisseZ en couronne tournee
Faire ombrage à son front venant de la iournec.
Le cœur leur volera de ioye & de plaisir,
Et du contentement, qui les viendra saisir.
Comme elle ont maintenant vne extreme destresse:
Elles sentiront lors vne extreme allegresse.
Iamais ieune berger ne se vit plus content,
D'auoir recoux du loup son mouton tremblotant:
Que la mere & la fille auront lors de liesse
Renoyant Orolin plein de vie & prouesse.
Que la reine & le Roy embrasseront leur filz.
Qu'on fera mention des Troyens desconfitZ
A leur grand deshonneur, & a leur grande honte.
Du plus grand iusqu'au moindre, vn chascun fera conte
De ses faits valeureux: chascun se vantera:
Chascun à qui mienx mienx ses beaux faits contera,
Dedans le champ d'honneur en se donnant carriere.
„ La gloire suit tousiours la personne guerriere,
„ Qui renient de la guerre, & fait seruice à Mars.
„ La vanterie est propre aux guerriers & soudards,
Aussi peuuent-ilZ bien se donner de la gloire:

Quand ilz ont remporté l'honneur de la victoire,
 Mais comme en l'Océan se rendent toutes eaux:
 De mesme aussi l'honneur des exploits les plus beaux
 Sera sur Orolin: la gloire & renommée
 Retombe entierement sur le chef de l'armée.

Francion. Bauos. Carol.

FRANCION.

Dieux, ô Dieux, ie rends grace à vostre magesté,
 De l'aide & du secours que vous m'auex presté.
 Je vous rends grace, ô Dieux, d'auoir peu desconfire
 Les Gaulois bataillons, lesquelz ont eu du pire.
 Je vous rends grace ô Dieux, d'auoir en route mis
 Le grand camp des Gaulois nos mortelz ennemis.
 Bauos, c'est maintenant, maintenant que j'espere
 Que les Troyens auront la fortune prospere
 Beaucoup plus que deuant: puisque-ici desormais
 La victoire pourra nous faire auoir la paix,
 Que i'ay tant desirée: affin que nos gendarmes
 Tout recreus de labours & du lourd faix des armes,
 Se peussent repaser apres tant de trauaux
 Pris sur terre, & sur mer, & par montz, & par vaux.
 Mais bien que nostre camp fremisse d'allegresse:
 Qu'il soit victorieux: & chante de liesse:
 Et qu'il semble à nos gens, que fortune aujourd'huy
 Ait banni d'avec moy pour iamais tout ennuy:
 Ah! si sent-ie au cœur, ha! toutesfois, si est-ce,
 Que i'ay dedans mon ame vne grande tristesse,
 B A. Comment, prince Troyen fauorisé des cieux,

Quel

*Quel tourment, quel meschef, quel ennuy soucieux
Te reste il encore, apres telle victoire.*

*Qui te fait tant de bien, tant d'honneur, & de gloire?
Et qui dans peu de temps te doit faire iouir
Du royaume Gaulois ia prest à i'obeir?*

Quelz labours de nouveau? quelle Gauloise terre?

*Quelle mer à voguer? quelle fatale guerre
Te peut rester encore & te mettre au cerueau
A iuste occasion quelque doute nouveau?*

Fortune, qui te rit, auecque toy se ioue:

Et te fait prendre place au plus haut de sa roue,

Qu' auec vn clou d'airain elle attache bien fort.

Affin de t'asseurer malgré tout autre effort.

Vn prince comme toy si vaillant & si sage

Deuroit, à mon aduis, auecque bon visage

Receuoir vn grand bien, que les Dieux comme amis

Pour le fauoriser, dans les mains luy ont mis.

Tout te vient à souhait: tout te rit: & me semble

Que pour te rendre heureux tout le bon-heur s'assemble.

FR. Je sçay bien qu' auiourdhuy i'ay receu des grands Dieux

Vn grand heur & grand bien, est ant victorieux:

Je ne veux pas nier, que leur puissance grande

Veinqueur & triomphant auiourd huy ne me rende:

Je ne veux pas nier aussi ie ne le puis,

Que la grace aux bons Dieux victorieux ie suis.

Mais si est-ce pourtant qu'à mon regret i'esprouue,

„ Que iamais ici bas bien parfait ne se treuue.

Je le sçay bien pour moy: trop heureux i'eusse esté,

Ayant sur les Gaulois le triomphe emporté,

Si i'eusse vne fois pris, comme i'auoy ennie,

En plain champ de bataille Orolin plein de vie,
 Pour le rendre à son pere, & luy faire sçavoir
 Que ie ne viens en Gaule, à celle fin d'auoir
 Sa couronne & son sceptre, où ie ne doÿ pretendre:
 Mais faire ce qu'il plait aux Dieux me faire entendre.
 I'eusse par ce moyen acquis le cœur du Roy:
 I'eusse par ce moyen acquis sa bonne foy:
 I'eusse acquis son amour: & si las! hélas! ore
 Le vaillant Orolin seroit en vie encore.
 Bons Dieux: le cœur me fend, ie frissonne d'effroy,
 Quand ie pense à la mort de cet enfant de Roy.
 Vingt & cinq ans à peine estoÿent dessus sa teste:
 Et si desia sa main comme foudre & tempeste
 S'esclatoit dans l'estour, & renuerçoit à bas
 Les plus braues guerriers, au milieu des combats.
 O digne enfant de Roy, par tout où soit ton ombre,
 Ou bien dedans les cieux, ou bien avec le nombre
 De ces nobles Esprits, qui viuent bien heureux
 Aux champs Eliseans en tout bien plantureux:
 Trois fois te saluant, à haute voix ie crie,
 Repose à ton souhait, & trois fois ie te prie,
 O digne Enfant royal, & trois & quatre fois
 Pardonne à Francion la mort que tu reçois
 Ce malheureux iour ci: pardonne ame royale,
 Pardonne à Francion ta mort triste & fatale,
 Et ton triste trespas, qui m'emplit de douleurs,
 Et qui me fait sentir mille maux & malheurs,
 Hélas! connois au moins, ame toute celeste,
 Combien c'est que ta mort me tourmente & moleste.
 Hélas! connois au moins, que ie n'y pensoÿ pas,

Quand

Quand tu receus de moy la mort & le trespas.
„ Vn fait de guet à pens hommes & Dieux irrite:
„ Vn mal non pourpensé grace & pardon merite.
Ta miserable mort, qui m'emplit de douleur,
N'aduiant pas par mon mal: mais bien par mon malheur.
Ou s'il y a du mal, de grace ie demande,
Que tu prennes mes pleurs pour vne iuste amande.
I'arrouseray ton corps des larmes de mes yeux:
Ie te feray bastir vn tombeau somptueux.
Et si iamais le ciel peut estre fauorable
A moy, qui pour ta mort m'estime miserable.
Ie feray vne ville auprès de ton tombeau,
Laquelle portera ton nom illustre & beau:
Affin qu'à tout iamais ta claire renommee
Par ce rond vniuers soit esparse & semee.
Affin que ta memoire, ainsi que les prés verts,
Reuerdisse chasque an par ce rond vniuers:
Et que par tous les lieux, où le soleil eslance
Ses rayons flamboians on sçache ta vaillance.
Mais tout cela n'est rien: cela n'empesche pas,
Orolin, Orolin, ton funebre trespas:
Et qu'un prince vaillant & plus preux de la terre
Ne soit mort aujourd'huy en bataillant en guerre.
Cela n'empesche pas qu'un prince trop vaillant,
Si ieune que rien plus ne soit mort bataillant:
On peut bien s'asseurer qu'à ta mort s'est flestrie
La genereuse fleur de la cheualerie:
Son tronc deuient tout sec, ses feuilles vont tomber,
Sa plante panche en bas & commence à courber,
Sa racine se meurt, sans qu'elle pousse & leue,

Au tige, feuille, & fleur, ni son suc ni sa sève.
 Helas! helas! pourquoy ô prince malheureux,
 Etois tu si vaillant, & si cheualeureux?
 Pourquoy logeois tu tant dans ton cœur de courage?
 De coups en ton estoc? & en ton bras d'orage?
 N'estoit-ce pas assez d'auoir rompu le rang
 De me braues souldards, qui nageoyent dans leur sang?
 N'estoit-ce pas assez d'auoir mis en desfroute
 Par deux diuerses fois presque ma bande toute,
 Tout mon ost, & mon camp, sans t'ataquer au chef,
 A mon grand desplaisir, & à ton grand meschef?
 Tu auois trop de cœur: ta vaillance hautaine
 Est cause de ta mort: c'est chose bien certaine.
 Ou bien si ce n'estoit le respect que ie doy
 A la grandeur des Dieux, volontiers ie diroy,
 Que te voyant parfait plus que personne aucune,
 A grand tort contre toy ilz conceurent rancune,
 Et en furent ialoux, & firent accourir
 Le filet de ta vie, en te faisant occir.
 „ B A. En vain nous regrettons la chose qui est faite.
 „ Vne affaire ne peut iamais prendre autre traite,
 „ Que celle, que les Dieux luy ont voulu bailler:
 „ Contre leur saint vouloir on ne scauroit aller.
 „ Et s'il faut au surplus que l'homme se propose,
 „ Que ce que les Dieux font ne se fait point sans cause.
 Prince, songe au futur, laisse là le passé,
 Et pour suy bien ton cas desia bien commencé.
 Encore as tu moyen selon ta fantasie
 De faire voir au Roy quelle est ta courtoisie,
 Luy donnant iour d'aduis, & sans nulle rançon

Delirant

*Delivrant les Gaulois, que lon tient en prison:
FR. I'y ay pourueu aussi: voici l'heure nommee,
Que Carol lieutenant de la Gauloise armee
Me doit estre amené. I'ay commandé aussi
Que le chef d'Orolin on m'apportast ici.
Mais i'apperçoy Carol. Carol, tu ne fais doute
Que tout le camp Gaulois est mis à vau-de-route:
Et qu'un heureux destin en Gaule nous attrait:
Et qu'Orolin est mort à mon tresgrand regret.
Iaçoit qu'il s'opposast à ma bonne fortune,
Et qu'à tort & sans cause il me portast rancune.
Car ie ne suis venu comme i'ay déclaré:
Aussi tost que ie suis dans les Gaules entré.
Pour luy voler son sceptre & raurir son empire:
Comme le roy verra ores qu'il a du pire.
Si veinqueur ie vouloy ma pointe poursuivre,
Qui me peut empescher d'arracher & raurir
Son sceptre de ses mains? toutesfois ie n'ay garde.
Ie suis venu en Gaule avec la sauue-garde
Des grands Dieux immortelz, qui m'y ont appelé,
Non pour porter en main quelque sceptre volé
Mais pour les reuerer & rendre obeissance
A leur commandement & leur sainte puissance.
Aussi n'ay-ie iamais à ton roy demandé,
Tout depuis ce temps-là que ie suis abordé
A son pays Gaulois, sinon qu'un peu de terre
A sa discretion: affin que plus ie n'erre
De pays en pays, estant paruenù là
Où c'est que le destin de tous temps m'appela.
Il n'en fit aucun conte, & secoüant la teste,*

D'un rogue hausse-bec mespris a ma requeste:
 Je ne veux pas pourtant l'en faire repentir.
 Au contraire ie veux luy faire ores sentir
 Vn trait de courtoisie au lieu de sa rudesse,
 Et de son grand mespris: A present ie te laisse
 Libre & maistre de toy sans aucune rançon,
 Et tous autres Gaulois que lon tient en prison.
 Tien prens aussi ce plat, dans lequel ie te baille
 La teste d'Orolin occis en la bataille.
 Son trespas luy est bien par sa faute aduenu:
 Tu conteras au roy le tout par le menu.
 Mais ne faut quand & quand de luy bien faire entendre
 L'occasion pourquoy, ie n'ay pas voulu rendre
 Le corps mort de son filz, que ie veux honnorer
 Luy dressant vn tombeau pour l'ensepulturer.
 Que le roy de sa part en face tout de mesme:
 Et verse mille pleurs dessus la face blesee
 De son pauvre Orolin: il a bien merité
 D'estre des estrangers & des siens regretté.
 Et quant est du surplus: si le roy se desole,
 Consôle-lé, Carol, & note ma parole.
 Dyluy qu'il n'ait point peur aucunement de moy.
 Je feray retirer pour l'oster hors d'esmoy
 Demain mon camp d'ici au poinct de la iournee,
 Iusques à tant qu'il ait quelque place assignee
 A moy & à mes gens dans son pays Gaulois,
 Où selon les destins viure & mourir ie dois:
 Et où ie suis venu par oracle & presage.
 Or part quant tu voudras pour faire ton message.
 CA. Bien que i'aye raison, pour l'amour que ie doy

*A ma chere patrie, à mon prince & mon Roy,
 Qui ont de toy receu aujour d' huy grand dommage,
 Prince, de te hayr: si n' ay- ie pas courage
 De le faire pour tant, veu ta grande bonté,
 Ta grande courtoisie & liberalité.
 Je voy bien maintenant, que le ciel fauorise,
 Pour tes grandes vertus toute ton entreprise.
 Que puisse-til tousiours accroistre ton bon heur,
 Tes desirs, tes desseins, ta gloire, & ton honneur,
 Que puisses- tu tousiours l' auoir pour fauorable.
 Et face enhuy le ciel qu' vne paix memorable
 Se puisse contracter entre Sarmante & toy,
 Donnans tous deux ensemble à nos Gaules la loy.
 Tandis pour t' obeir, ô prince preux & sage,
 Je m' en vay de ce pas accomplir mon message.*

C H O E V R . D E S S O L D A R D S T R O Y E N S

Ode Pindarique.

D A N S E.

*Iò triomphé! monioye!
 Iò victoire! qu' on oye
 Du leuant iusqu' au couchant,
 Et du Pontique riuage
 Iusqu' à l' Affrique sauuage
 Retentir nostre beau chant:
 Nostre beau chant d' allegresse
 Malgré les peuples de Grece,
 Et ces peuples ci vaincus.
 Iò monioye victoire!
 Iò celebrons la gloire
 Et les beaux faits de Francus,*

Qui la bataille a gagee:

Et lequel à cette fois

Accomplit sa destinee

Domptant les peuples Gaulois..

ARRIERE-DANSE

Io, io, preux gendarmes,

Assemblons toutes les armes

De nos vaincus ennemis,

Morion, cuirasse, & greue:

Puis qu'un trophée on esleue

A Francus, qui a soumis

Par ordonnance fatale

Sous luy la Gaule totale

Où c'est que pour tout iamais,

Il faut qu'un empire il fonde

Le plus grand qui soit au monde,

Soit en guerre soit en paix.

Io dressons luy des temples

Comme à quelque Dieu guerrier:

Io couronnons ses temples,

Et ses cheueux de l'aurier.

P A V S E.

Cette belle victoire

Luy acquiert de la gloire,

Du loz, & du bon-heur:

Qu'il esgalle & surpasse,

Les premiers de sa race

En vertus & honneur.

Car on le voit ensuiure

Hector, qu'il fait reuiure

*Par sa gloire & ces faits
Celebres à iamais.*

DANSE

*C'est luy qui enhuy contente,
Par la victoire presente
Tous nos vieux trauaux passez:
C'est luy, c'est luy qui nous baille,
Par le gaing de la bataille
De la recompense assez
Pour nos trauaux & nos peines,
Lesquelles ne sont pas vaines:
Puisqu'à present nous auons
Dedans la Gaule saisie
Retrouué vn autre Asie:
Et puisqu'ici nous pouuons,
Auecque allegresse & ioye,
Rebastir à cette fois
Vne autre seconde Troye,
Dedans ce pays Gaulois.*

ARRIERE-DANSE.

*Rendons-en grace immortelle
Aux Dieux qui ont la tutelle
De nostre camp Phrygien.
ça esté par leur puissance,
Par leur grace & assistance,
Par leur aide & leur moyen,
Et par leur sainte conduite,
Quoy que Iunon soit despitée,
Que nos maux qui sont commis
Par toute la terre ronde,*

Et aux quatre coings du monde,
 A leur fin sont paruenus:
 Après auoir tant sur terre
 Et sur la mer enduré,
 Tantoſt les maux de la guerre,
 Tantoſt du flot coléré.

P A V S E.

Quand l'homme misérable
 Sent le ciel fauorable
 Luy donner du bon heur:
 Il doit en recompense,
 De toute ſa puiſſance
 Rendre aux Dieux tout honneur.
 Affin que, ſi en peine
 D'une cheute ſoudaine
 Il tombe encore apres,
 Les Dieux pour luy ſoyent preſts.

D A N S E.

Nous donc, qu'un bon-heur celeſte
 Oſte de peine moleſte,
 Rendons grace à Iupiter,
 Pere de la deſtinee
 Qui nous a Gaule donnee
 Pour y venir habiter,
 Gaule qui eſt riche & belle.
 Mais ſur tout chantons Cybelle.
 Car par ſon ayde & moyen,
 Le ciel ſe rend fauorable
 A la troupe misérable
 Du pauvre peuple Troyen.

C'est cette grand Phrygienne
 Laquelle a de nous souci:
 C'est, c'est-elle qui moyenne,
 Que Troye on releue ici.

ARRIERE-DANSE.

Nous te saluons, Cybelle,
 Deesse dond la mamelle
 Allaita les puissants Dieux:
 Ideane, D'yndimene,
 Qu'un char & carrouse meïne
 Par deux lions furieux.
 O deesse Phrygienne,
 Grande Berecynthienne,
 Ici nous te saluons:
 Nous te saluons, Deesse,
 Et pour la sainte maïstresse
 Des Troyens nous t'auoïons.
 Puisque tu nous és propice:
 Et puisque heureux tu nous fais:
 Nous te ferons sacrifice
 Dans la Gaule à tout iamais.

PAVSE.

Bruyans comme tempeste,
 Nous prendrons ta trompette,
 Avec ton tabourin,
 Courant de roche en roche
 Tout autour de ton coche:
 Et des clairons d'airain
 Aux bouches enrouées,
 Nous ferons nos huées,

Qu'on entendra dans l'air
Courre, bruire, & voler

D A N S E.

Au son de tes saquebutes,
De tes cornets, & tes flustes,
Qui de tous costez bruiront
Sur les montagnes pierreuses
Ceintes de forests ombreuses:
Tous les Gaulois accourront,
O Deesse tourreee,
Et d'une longue hurlee
A gosiers arriere ouverts,
Auecque leur voix barbare
Ilz feront un tintamare
Sur les monts d'arbres couverts:
Au bruit de leurs cris sauvages,
A qui nous ioinurons nos voix,
Retentiront les riuages,
L'air, la campagne, & les bois.

A R R I E R E - D A N S E.

Et voy, ô Deités saintes,
Qui dans les larges enceintes
De ce pays habitez,
Où nostre bande est venue:
Chascun de nous vous salue,
O puissantes Deités,
Nymphes, de ces belles plaines,
Nymphes, des belles fontaines,
Nymphes, des forests & bois,
Nymphes, des prés & riuages,

Et 4

Nym-

*Nymphes, des monts & bocages
De ce beau pays Gaulois:
Permettez qu'ici habite,
O puissantes Deités,
Nôtre bande, qu'ont conduite
Ici les fatalités.*

P A V S E.

*Comme le ciel assemble
Nos deux peuples ensemble,
Les Troyens & Gaulois:
D'une même manière,
Nôtre troupe guerrière
Rendra tout à la fois
Sacree obeissance,
A vôtre grand puissance
Deités de ces lieux,
Comme à nos Troyens Dieux.*

A C T E V.

Sobrine. Carol. Sarmante.

S O B R I N E.

*O misérable reine! ô femme infortunée!
Orolin mon enfant a perdu la iournée!
File à file nos gens reuiennent desconfits!
Et ie ne sçay encore qu'est deuenu mon filz.
Ha! Dieux! que i'ay d'esmoy! que i'endure de peine!
Ie n'en sçauroy sçauoir de nouvelle certaine,
Le bruit en est confus, & confus le rapport.
Ie ne sçay pour le seur, ou s'il est vif, ou mort.
Mais ô Dieux! ô bons Dieux! de crainte ie trespasse:
Ne voy-ie pas Carol triste deuant ma face?*

Quel malheur est-ceci, couuert d'un creſſe noir,
 Qu'il tient dedans vn plat & me l'apporte voir?
 C A R. Que tu es malheureux! que tu es miſerable.

Infortuné Carol! le ciel peu favorable
 A gardé tous les maux, ie croy depuis cent ans,
 Pour le verſer ſur toy tout en vn meſme temps.
 O cheriſ que ie ſuis! qu'eſt-ce que ie doy faire?
 Diray-ie cette mort, ou ſi ie la dois taire?
 Doy-ie dire à la reine, ou taire cette mort?
 Je ne la diray point: car helas! ie crains fort
 Si ie luy vay conter, qu'elle treſpaſſe & meure
 De deſtreſſe & douleur, ſur le champ tout à l'heure.
 Mais helas! de quoy ſert? de quoy ſert de celer,
 Le mal, que toſt on tard il conuient reueler?
 Mais ie crains à bon droit d'autre part que la reine
 De douleur ne ſe tue, ou ne meure de peine.

O que ie ſuis confuſ! ô que ie ſuis douteux!
 Je ne ſçay lequel prendre ou choiſir de ces deux,
 Ou le taire, ou le dire: & ſ'il eſt neceſſaire
 De faire l'un des deux, ou le dire, ou le taire.

Helas! Je ne ſçay pas quel des deux ie prendray:
 Mais au moins ie ſçay bien & ſuis bien aſſeuré,

Que iuſqu'ici ma vie eſtoit bien fortunée:

Et que i'ay trop veſcu d'une ſeule iournée.

O ſi i'eſſe receu anjourd'huy ce bon heur,

De mourir au combat dedans le lit d'honneur!

Ah! il ne faudroit pas qu'à preſent ie me viſſe,

Après vn ſi long temps, & vn ſi long ſervice

Que j'ay fait à la reine, & que j'ay fait au Roy

Contraint de les combler de miſere & d'effroy.

En leur contant le meurtre, ô chose espouventable!
 De leur pauvre Orolin à iamaïs regrettable.
 Ce m'est force pourtant: il faut passer par là:
 Et la charge accomplir laquelle on me bailla
 Je ne puis eschaper que la reine ne sçaché,
 Que c'est que dans ce plat ce long cresse noir cache.
 Autant vaut l'aborder, & luy offrir le chef
 De son pauvre Orolin, luy contant son meschef.
 S O B. O Dieux! ô Dieux! ie meur: la tristesse me tue:
 Mon Orolin est mort: ie suis femme perdue!
 Helas! las! ie me meur: ie me meur: autant vaut.
 Hé! hé! hé! hé! ie meur: le pauvre cœur me faut.
 C A R. O misere! ô malheur! ô malheur! ô misere!
 O qu'auioird huy nous est la fortune aduersaire!
 La reine va mourir: au secours, au secours:
 Helas! la reine tire à la fin de ses iours,
 Au secours, mes amis, au secours, viste, viste.
 Je crain que son esprit n'ayt desia pris la fuite.
 Madame, qu'est-ceci madame, ouurez vostre œil:
 Resueillez vous vn peu d'vn si profond sommeil.
 Vn mot, madame, vn mot, vn petit mot, madame.
 Helas! ce n'est plus rien qu'un pauvre corps sans ame,
 Qui a desia senti les efforts du trespas:
 C'est fait, c'est fait que d'elle, elle a passé le pas.
 Toutesfois, ô bons Dieux! la voila qui respire:
 Faites, Dieux! ô bons Dieux! que son mal ne s'empire.
 Madame, dormez vous? ouurez vn peu les yeux.
 S O B. Hé! hé! C A. madame, vn mot, vn petit mot. S O. ô Dieux
 C A R. Madame, qu'est ceci? où est vostre courage?

Vous vous monstriez tousiours si prudente & si sage:

Vous avez iusqu'ici brauement combattu.

La fortune & le sort, des armes de vertu.

Voulez vous tout d'un coup leur ceder vostre gloire?

Et leur rendre la place avecque la victoire?

Tenez encore bon, reprenant force & cœur.

„ C'est la fin du combat d'où depend tout l'honneur.

Resistez brauement. S O B. l'angoisse me transporte:

Pour combattre mon mal, ie ne suis assez forte.

„ C A R. Quand le ciel est voilé d'un nuage plus noir:

„ C'est alors que Phæbus fait bien mieux apparoir

„ Sa force & sa clarté, dissipant ce nuage

„ Obscur & tenebreux, des rais de son visage.

„ Quand il vien vn malheur: c'est à l'heure qu'il faut

„ Monstrer en le domtant, ce qu'on peut & qu'on vaut.

Madame, cuidez vous? bien que vous soyés reine,

Et de tout ce pays la dame souveraine

Auecques vostre espoux, pensez vous toutesfois?

Madame pensez vous, que le peuple Gaulois

Admire tant vos biens, & vostre grand' richesse,

Qu'il fait vostre vertu & vostre grand' sagesse?

„ On reuere les Rois: mais ce n'est pas en tant,

„ Qu'ilz possèdent des biens, comme on dit, tant qu'autant:

„ C'est pour leurs grand' svertus, qui leurs sont necessaires

„ Plus qu'au simple commun, en leurs grandes affaires.

Reprenés donc courage, & vous resouuenez.

Ores qu'il en est temps, du rang que vous tenez.

S O B. Qu'elle vertu pourroit, tant fust elle puissante,

Domter une douleur si forte & si recente?

Qui est le cœur d'acier d'airain, ou diamant,

*Qui ne receust douleur d'un tel euenement?
Quelle ame de courage & constance targuee
Ne seroit en tel cas vaincue & subiuguee?
Les rochers mesmement en receuroient douleur:
Et ie seray constante en un si grand malheur?
Non non, ie ne le puis, & ne le veux pas faire,
Après un tel malheur, tout malheur me doit plaire.
Ie doy fuir la ioye & fuir tout plaisir.
La tristesse & l'esmoÿ doit estre mon desir:
Mon desir me doit estre en chose desirable.
Ce qui aux autres plait, m'est à moy miserable.
Ie ne veux plus ouir de tous les chant d'oiseaux,
Que ceux là des-hibous, chouettes & corbeaux.
Ie quitte l'incarnat, le vert, & blanc d'ynoire:
Ie ne veux plus porter que couleur brune & noire.
Ie ne veux plus ouir de propos gracieux:
Ie ne veux plus tenir que propos sôcieux.
De courtoise ie veux deuenir aspre & rude.
Ie fuiray les citez cherchant la solitude.
Au lieu des belles fleurs les chardons me plairont:
Au lieu des clairs ruisseaux les torrens qui bruiront.
Ie changeray mes chants en des plaintes funebres.
Les plus beau iours d'esté me seront des tenebres:
Et si possible estoit i'arracheroy des cieux,
Pour ne voir plus le iour, le soleil radieux.
Ie suis toute changee en autre creature,
De celle que i'estoy, & en autre nature.
Iusqu'ici ie craignoy le triste euenement:
Maintenant au rebours ie cherche le tourment.
Maintenant ie ne quiers pour toute compagnee,*

Que tristesse, qu'es moy, que peine infortunee.
 J'ay changé de nature, & les choses, qui sont,
 Ores autour de moy, tout de mesmes en font.
 La guerre m'est la paix, la paix m'est vne guerre.
 Mon plaisir c'est le mal, qui plus m'outrage & serre.
 La peine les douleurs, les malheurs, les tourmens,
 Son maintenant mes ieux, & mes esbatemens.
 Le plaisir, le soulas, la ioye, & la liesse,
 Sont maintenant mon dueil, mon mal, & ma tristesse:
 Je les hay à poison; qui me veut contenter
 Me doit faire du mal, ou du mal me conter.
 Sus sus donques Carol, contez moy ie vous prie
 Le trespas d'Orolin, avecque la turie
 De nostre ost desconfit, & d'un fil continu
 ConteZ moy comment c'est que tout est aduenu,
 Sans me celer ici chose aucune aduenue.
 Ne cachez rien: ie suis à tout mal resoluë.
 C A R. Puisque vous le voulez, madame, & qu'il vous plait,
 Je vous diray le tout ain si comme il en est.
 Si tost que les deux chefs graues de contenance,
 Firent mouuoir leur osts marchans en ordonnance:
 De toutes les deux parts les prompts aduanturiers,
 Et les enfans perdus, miserables guerriers,
 Commencent l'escarmouche, & de traits & de flesches
 Assez legerement font les premieres bresches.
 Pendant les deux camps s'approchent aussi tost.
 Mais quand ce fut au ioindre, que l'un & l'autre ost
 Vint à se rencontrer: ce n'estoit que hurie,
 Que cris, que playe, & sang, que meurtre & que turie.
 Les larges contelas de tous costez flamboyent.

HOMERES.

Hommes, cheuaux, pietons, & cheualiers tomboyent:
Froissiez, naurez, occis: & mainte longue lance
S'esclatoit en tronçons par grande violence.
On n'eust pas entendu alors le ciel tonner.
Vous eussiez oui de coups les armets ressonner,
Craquer les corselets, siffler à viste traite,
De tous costez dans l'air le trait & la sagette,
Hannir les fiers cheuaux, les oreilles ferrant,
Frappant du pied la terre, & la narine ouurant.
La poussiere par tout sous les pieds esleuee,
La plainte des naurez, avecque la huce,
Et le cri des deux camps faisoient bruire & voler,
Vn meslange effroyable au plus profond de l'air.
Les coups drus & menus & l'espeffe poussiere
Aux yeux des combatant desfroboyent la lumiere.
Mais sur tout les deux chefs Orolin & Francus,
Plus preux & plus hardis, & mieux armez d'escus
De cuirasse & d'estoc, fendoient de grand'vaillance,
Et rompoient tous les rangs malgré la resistance.
Tout ainsi comme un ours, qui descend d'un haut mont
Fait fuir deuant luy les bergers, qui s'en vont
Effroiez & courans dans quelque grotte basse,
Où ilz se tiennent cois tant que la beste passe.
Ou bien comme au matin l'Aurore aux beaux cheueux
Fait suivre deuant soy les estoiles des cieux.
Ces deux princes de mesme escartoyent les gendarmes,
Qui trembloient & fuyoyent deuant leurs fieres armes.
Celuy qui les eust veu exploiter tant alors,
Eust creu que Iupiter eust armé leurs bras forts
De sa guerriere Aegide, & de son puissant foudre,

Ales voir terrasser tant d'hommes sur la poudre.
 Ilz ne deslachoient coup qu'ilz ne missent à bas
 Avec leur brand d'acier, espaule, teste, ou bras.
 Cependant la vïstoire à leschine emplumee
 Voloit deçà delà sur l'une & l'autre armee
 Sans ce point arrester en l'une ou l'autre part:
 Jusqu'à tant qu'Orolin prince brusque & gaillard,
 Suiui de peu de gens, à corps perdu s'eslance
 Au plus fort de l'estour, en monstrant sa vaillance.
 Il crie viue Gaule: il blesse, il tue, il fend,
 Il fracasse, il rompt tout où son estoc descend.
 Les Troyens sont contrains de reculer arriere,
 Et de quitter la place à sa force guerriere
 Malgré qu'en ait Francus: à l'heure nos soudars
 Se monstrant genereux & vrais enfans de Mars
 Donnent donnent dedans, & de vaillance prompte
 L'auangarde Troyenne ilz font fuire en grand honte.
 S O B. O fortune legere & traïstre tant & plus!
 Ceux qui estoient veinqueurs furent en fin veincus.
 C A R. Francus tout estonné, voyant qu'on tranche & taille
 Tellement ses soldarts, fait venir sa bataille
 Tout au plus tost qu'il peu, & en bien peu de mots
 Pour donner cœur aux siens il leur tint ce propos.
 Courage, compagnons, c'est ici la iournee,
 Que promise nous à l'antique destinee.
 Voici, voici le iour, où nous ont reserués
 Les destins & les Dieux, en nous ayant sauuez
 De tant de maux cruels, en despit de fortune,
 Pour nous rendre aujourd'huy cette terre commune
 A nous & nos enfans: mettons nous en propos

De trauailler enhuy, pour nous mettre en repos
Le reste de la vie, & prenons bon courage.
Les Dieux, qui sont pour nous, nous douront l'auantage,
Orolin d'autre part, affin de soustenir
Le renfort des Troyens, de mesme fait venir
Sa bataille à la haste: à l'heure la trompette,
Le fifre, & le tambour, bruit, bourdonne, & tempeste
D'un meslange confus acharnant des deux parts,
Guerriers contre guerriers, soldarts contre soldarts.
A ce choc si horrible & si espouuentable.
Il sembloit que la terre estant peu ferme & stable
Tremblast tout'estonnee, & vinst à s'escrouler:
Ou que le vieux Chaos voulut tout rebrouiller.
Iamais on ne vit tant de meurtre & de carnage.
Le sang de tous costez dans la campagne nage.
Les cheuaux sont au sang dessus les pasturons:
Le champ rougit de sang, & tous les enuiron.
Le bruit & le chapplis d'une telle meslee
Faisoit retentir l'air & la voute estoilee.
Car les camps ennemis à ce commencement
Firent vn grand deuoir de charger viuement.
Chascun faisoit merueille: & n'eust-on sçeu que dire,
Lequel des deux costez auroit en fin du pire.
Des deux costez les gens à pied & à cheual
Combatirent long temps avec vn sort esgal,
Tant qu'en fin les Gaulois ayant plus de courage
Pour auoir emporté le premier aduantage,
S'ennuyrent de voir si long temps bat ailler,
Ceux, qu'ilz auoyent desia contrains de reculer.
Le courage leur croist avecque la furie:

Ilz font des Phrygiens carnage & boucherie:
 Ilz les chargent au double, & malgré leur effort
 Ilz les font reculer, & les chassent bien fort.
 Francus se met deuant pour les garder de fuire.
 Sa force, & ses beaux faits, sa langue, & son bien dire
 N'y firent rien pourtant: à l'heure furieux
 Il tance ainsi son ost de mots iniurieux.
 Où fuyez vous couards? qu'elle seure retraite
 Cherchez vous dans la Gaule après vostre desfaite?
 Où est vostre courage? où est vostre deuoir?
 Et la foy qu'au destins vous souliés tant auoir?
 Fuyez tout vostre saoul: au moins cette iournee
 Je feray le deuoir seul pour toute l'armee:
 Me suive qui voudra. Ont vit tout à l'instant
 Au tour de son armet vn grand feu voletant.
 Adonq il s'eslança au milieu des gendarmes.
 Iamais prince ne fit tant de vaillance & d'armes.
 Il se fourroit par tout allant de ranc en ranc,
 Remplissant tous les lieux de carnage & de sang,
 Tous nos soldards d'effroy, & les siens de courage:
 Qui en reprenant cœur à l'heure firent rage.
 On eust dit proprement à les voir charpanter,
 Qu'un foudre sur nos gens se venoit esclater,
 De façon qu'ilz alloient: vne tremblante crainte
 Au fond de nostre cœur à l'heure fut empreinte:
 Toute nostre armée branle: & les plus assurez
 Voudroyent bien volontiers estre bien retirez.
 Nous ne songeons qu'à fuir: les Phrygiens qui voyent
 L'effroy où nous estions, toute leur force employent
 A charger dessus nous, pour mettre en desarray,

Et rompre nostre camp desjà rempli d'effroy.

Nous ne peusmes iamais soustenir leur vaillance:

Il fallut faire place à leur grand violence,

Et leur quitter le champ. Orolin irrité

Perd alors patience estant tout transporté:

Il enrage tout vif: il huche, crie, appelle

Au combat Francion, qui fait la sourde oreille.

SOB: O le lasche coüard. CAR. Toutesfois Orolin

Rencontra deuant luy Francion à la fin.

Il l'aborde en fureur, tout à la mesme sorte

Qu'une lionne fait celuy-là qui emporte

Ses faons & petits, il flambe de courroux,

Dessus son ennemi desserrant mille coups.

Mais toutesfois Francus n'auoit pas le courage,

Le voyant si vaillant de luy faire vn outrage.

Il paroît seulement: mais vn coup eschapa,

Qui en fin droit au cœur nostre prince frapa.

SOB. O miserable enfant! ô miserable mere!

CAR. Lors le reste du camp prend la fuite legere:

Chascun lors se desbande: & les Troyens dessus

Mutilant, meurtrissant, massacrant tant & plus.

Après que Francion eust gagné la iournee:

Et que la trompette eust la retraitte sonnee:

Il fait soudain venir à luy les prisonniers,

Dans le nombre desquelz ie ne fus des derniers:

Et faisant ce sembloit, vn assez bon visage,

Parlant à moy pour tous vsa d'un doux langage,

Me disant qu'il n'estoit dans les Gaules entré,

Comme des sa venue il auoit déclaré,

Pour voller aux Gaulois leur sceptre & leur empire:

Comme le roy verroit ores qu'il a du pire:
 Et qu'il ne vouloit pas sa pointe pour suivre,
 Ores qu'il peut son sceptre enleuer & ravir.
 Trop bien qu'il veut auoir en Gaule quelque terre,
 Pour y loger sa troupe, afin que plus il n'erre
 De pays en pays, étant paruenù-là,
 Où c'est que le destin de tout temps l'appela
 Cela fait il nous mit en franchise premiere.
 Alors il me donna charge particuliere
 D'apporter dans ce plat cette teste & ce chef:
 Et s'il m'en chargea encore de rechef,
 De bien faire sçauoir & de bien faire entendre
 L'occasion pourquoy il n'a pas voulu rendre
 Le corps entierement, qu'il desire honnorer,
 Luy dressant vn tombeau pour l'ensepulturer:
 Priant bien fort le roy, & vous aussi de mesme,
 Que vous vous contentiés de cette face blesme.
 SOB. A ce conte, Carol, ainsi comme ie vois,
 Grace aux Dieux nous auons vn ennemi courtois.
 Allez le dire au roy, lequel en sa misere
 A ce confort d'auoir vn si doux aduersaire.
 Mais laissés-là ce plat sans le point emporter:
 Car ie veux voir ce chef pour me reconforter.
 CAR. Puisquil vous plait ainsi, ie le feray, madame.
 SOB. O miserable reine! ô miserable femme!
 O miserable mere! ô Dieux! hélas! bons Dieux!
 Quel spectacle cruel se presente à mes yeux!
 Quel effroy! quel horreur à mes yeux se presente:
 Est-ce ô clair Soleil ta lumiere luisante:
 De grace cache toy, cache toy viftement.

*Et toy, obscure Nuit, au noir habillement.
Haste vn peu ta carriere, ô Nuit obscure & coye,
Desrobe moy le Iour: affin que ie ne voye
Vn si estrange cas, vne si grande horreur,
Et vn si triste obieët, qui me creue le cœur.
Et vous ô Dieux du ciel, auenglés moy la veüe,
Pour ne point voir helas! ce malheur qui me tue.
Ah! non ô Dieux puissants, ô pitoyables Dieux,
Non, ne me priués pas de mes deux pauvres yeux:
Affin qu'encore vn peu ce pauvre chef ie voye:
Et le voyant ici que mes deux yeux i'employe
A l'honorer de pleurs: & verser dessus luy
Mes larmes, & mon sang, ma vie. & mon ennuy.
Que maudit soit cent fois l'an, le mois la iournee:
Et maudite, cent fois l'heure que ie fus nee:
Et maudite cent fois, cent fois encores plus,
Le iour, le mois, & lan, quand espouse ie fus.
Amour ne conduit point mon triste mariage:
Ce fut pour le certain quelque infernale rage.
La nopciere le non ne daigna s'y treuuer.
Proserpine elle seule y voulut arriuer
Auec ses troys fureurs, qui en malle iournee
Chanterent a ma nopce vn funebre hymenee.
En maudissant la couche & le lit nuptial,
En maudissant l'espouse, & son espous loyal,
En maudissant leur race, & leur future engeance:
Pour prendre, que ie croy, quelque vieille vangeance.
Au lieu de renuerser des fleurs dessus le lit,
Elles faisoient plenuoir tout du long de la nuit
Des pauots, des chardons, & des ronces piquantes:*

Au lieux de pins noptiers & de torches flambantes,
 Elles firent flamber leurs tisons ensouffrés:
 Et au lieux de semer des noix par les degrés
 Et par tout le palais, ces Fureurs, que ie pense,
 Jetterent des caillous à l'infertile panse.
 Helas! mon cher enfant mon cher enfant, pourquoy?
 Pourquoy? pourquoy iamais accouchay ie de toy?
 Pourquoy? pourquoy iamais ay-ie esté en gesine?
 Pourquoy iamais pour toy inuoyay-ie Lucine?
 Il eust bien mieux valu en mon travail d'enfant,
 Que la mere fust morte & le filz quand & quand:
 Il eust bien mieux valu que i'eusse esté sterile:
 Il eust bien mieux valu, que ma mere infertile.
 Ne m'eust iamais fait voir le iour luisant & beau:
 Ou bien quand ie nasqui qu'on m'eust mise au tombeau.
 Mon enfant, Orolin, mon filz, ma chere race,
 Mon filz, mon cher enfant, regarde moy de grace,
 Et parle vn peu à moy: n'as tu plus de vertu?
 Tu ne me responds point: que ne me responds-tu?
 Ah: n'as tu point pitié de ta dolente mere?
 N'as tu point de pitié de la douleur amere
 Qu'elle endure pour toy? si tu as quelque soing
 De moy mon cher enfant, dy quelque mot aumoing.
 Il semble que ma voix ton oreille ne touche.
 Pour respondre à ma voix tu n'ouures point ta bouche:
 Au lieu de regarder tu fermes tes deux yeux.
 Au moins dy moy, mon filz, les funebres adieu x.
 Mais ie perd bien mon temps: l'oreille est sans ouyye:
 La bouche sans parole, & la veüe esblouye
 Est du tout sans clairté: ha! mon filz tu es mort.

Mais c'est bien par ta faute & par ton propre tort
Ha! mon filz tu es mort: mais si tu m'eusse creüe,
Ton ame de ton corps seroit encor vestue.
Tu serois plein de vie, en vie tu serois:
Et pour ta triste mort pas ie ne pleurerois:
Ny ne sentiroy pas la douleur qui me dompte.
De mon commandement tu ne fis aucun conte:
Ie t'auoy commandé de ne t'exposer pas,
Sinon bien à propos au hasard des combats:
Tu n'en as tenu conte, en mesprisant ta mere.
Aussi tu en as eu la mort, pour tout salere.
Les Dieux t'en ont puni: pourquoy, mauuais enfant,
Mesprisois tu ta mere, & son commandement?
Pourquoy n'as tu tenu conte de ma parolle?
Mais que di-ie? que fai-ie? ou suis-ie? suis ie folle?
Quelle fureur me tient? qu'elle rage d'Enfer
Me vient ainsi si fort de colere eschauffer?
Quel Demon infernal? quelle infernale rage
Me vient saisir le cœur, le corps & le courage?
I'outrage mon enfant par iniurieux mots!
I'outrage mon enfant & luy fay mille maux!
Il est mort pour les siens, & pour tout son salaire,
Ie vomy dessus luy les flots de ma colere!
O Dieux? ie l'iniurie, & ne luy permetz pas,
Qu'il sente le repos après le dur trespas.
O quelle façon: ô façon trop nouuelle!
O miserable mere! ô mere trop cruelle!
Les tigres, les lions cherissent tant leurs fans:
Et moy aprez leur mort i'outrage mes enfans!
Orolin, mon enfant, mon filz, ma geniture,

Mon cher filz, mon enfant ma chere nourriture,
 Pardonne moy, mon filz, pardonne moy l'excés
 Pardonne moy le tort, qu'à grand tort ie te fais.
 Et vous nobles Esprits, ses Manes & ses ombres,
 Qui errés maintenant parmi les Enfers sombres,
 Ne vous irrités point des mots iniurieux
 Que m'a fait prononcer mon tourment furieux.
 Helas! ce n'est pas moy qui vous fay cet outrage:
 C'est la rage & fureur qui dompte mon courage.
 C'est le mal qui me tue, & l'extreme douleur,
 Qui m'a fait prononcer ces mots pleins de fureur
 Toutesfois ce n'est pas pour payer d'une excuse
 Le mal que ie t'ay fait: non non, ie ne refuse:
 Ie ne refuse point à te propicier
 Les Enfers par mon sang & me sacrifier
 Ie te veux par mon sang Pluton rendre propice,
 Pour toy ie luy feray de mon sang sacrifice,
 Sacrifice funebre, & qui en peu de temps
 Appaisera, mon filz tes esprits mal contens.
 Mais ie brusle, ie meur, ie forcene chetive,
 Ie creue de despit, i'enrage toute viue,
 I'enrage, que ie n'ay, que ie n'ay le moyen
 D'occire quant & moy ce barbare Troyen,
 Qui m'a tué mon filz: c'est la plus belle offrande,
 Que l'ombre d'Orolin pour son repos demande.
 Que ne le tien- ie ici! ie luy arracherois
 Les deux yeux de la teste avec mes propres doigts.
 Ie mangeroy son cœur d'une dent violente:
 Ie teindroy dans son sang ma maschoire sanglante:
 Ie luy fendroy le ventre & à bras retroussés

*I'en tireroy dehors ses boyaux creuassés.
Ie fouleroy son chef, & sa teste escachée.
Ie semerois au chiens sa ceruelle espanchée:
Et douroy pour repas son ventre & ses boyaux
Aux loups, & au mastins, aux vautours & corbeaux
Mais ie ne le peus faire: & i'en suis bien marrie.
Au fort si ie ne peus luy nuire estant en vie:
Vn iour aprez ma mort i'en viendray bien à bout:
D'une partie aumoins si ce n'est pas du tout.
Quand ie ne seray plus qu'une ombre tenue & gresle,
Ie luy feray du mal plus qu'aus vignes lagresle,
Que la nielle au blebs, que le tam aux troupeaux,
Au fleurs le chaud d'esté, aux cailles les pipeaux:
S'il vogue sur la mer, m'accompagnant des Rages
Et des noires Fureurs, ie l'empliray d'orages
De tempeste & de vents: affin qu'en son vaisseau
Il ait sa sépulture, & sa nef dedans l'eau.
S'il pense reposer dessus la molle couche:
Alors qu'il dormira d'un fantosme farouche,
Cruel espouventable, & horrible, aussi tost
Ie rompray son sommel l'esueillant en sursaut.
Quand il sera à table usant de la viande,
Ie l'empuantiray tant soit elle friande:
Ie l'infecteray toute, en semant par dessus,
De la bourbe & de l'eau des infernaux palus.
Noires Rages d'enfer, d'aignés ma voix entendre.
Quand ie seray là-bas ne me veuillés deffendre
Quelque fois la sortie: ains plustost avec moy,
Sortés sortés, Fureurs, pour emplire d'esinoy,
De misere & tourment ce Troyen detestable,*

Et receues ma mort pour offrande agreable.
 Car ie me sacrifie aux Ombres de mon filz,
 Et des Gaulois qui sont tués & desconfits.
 Maisquoy qu'attend ie plus: sus ô lame pointue,
 Metz fin vistre à ma vie, & tous mes ennuis tue.

SARMANTE. CAROL.

SAR. O comble de mes maux, & de tous mes soucis!
 Orolin à ce conte a donque esté occis.
 Francion a tué donque de main felonne,
 Celuy lequel deuoit heriter ma couronne.
 Il l'a donque tué: mon filz est donque mort.
 Et i'ay donque perdu mon unique suport,
 Et l'unique esperance & l'unique liesse,
 Laquelle soustenoit ma debile vieillesse.
 Mais ô Dieux inhumains! Dieux meschans & cruels!
 Comment vous m'accablés de maux continuels!
 O Dieux! iniques Dieux! ô cruelle iournee!
 O royalle maison au meurtre abandonnee!
 O malheurs coup à coup l'un à l'autre atachez!
 O malheurs coup à coup: contre moy descochez!
 Ma femme s'est tæe! ô l'horrible carnage!
 Son corps de toutes pars dans son sang flote & nage!
 Le voila dans son sang estendu à l'enuers!
 Et d'un cruel poignard percé tout à trauers!
 Miserable chetif, que te sert de plus viure?
 Il faut faire comme elle: il faut ta femme suiure:
 Il faut suiure ton filz: & tirer hors de toy,
 Par un coup de poignard ton ame & ton esmoy.

CAR. Ah! Sire qu'est ceci: ah! que voulez vous faire?

S A R. Me priver tout d'un coup de vie & de misere.

C A R. Sire, ostés ces propos, & ne redoublez pas
Tant de morts, tant de sang, de meurtres & trespas.

Asses desia le sang noye, emplit & inonde
Vostre pauvre palais qui en meurtres abonde.

S A R. Ce propos est en vain en vain & pour neant:

Desia pour m'engloutir l'Auerne est tout beant:

Il faut que ce poignard en perçant ma poitrine,

M'y conuoie, & conduise, & qu'il m'y achemine.

C A R. Ah! si vous ne voulés, Sire, viure pour vous:

A tout le moins vueillés, Sire viure pour nous.

Viué pour vostre peuple & pour vostre contree,

Que vostre mort rendroit perdue & desastree

Du tout entierement: viué, Sire, viué

Pour ce royaume-ci qu'encores vous auez.

Vostre ennemi courtois rien qui soit ne demande,

Qu'un champ pour habiter en Gaule avec sa bande.

Ou si vous ne pouués vous esmouuoir pour tous

Vos peuples larmoyans: au moins souuenés vous,

Sire, souuenés vous de vostre chere race

Melune, qui toute autre en toute beauté passe,

Et en toute vertu: sauf vostre magesté,

Si vous l'abandonniez, ce seroit cruauté,

Sans vous que deviendrait la pauvre infortunee?

Qui luy procureroit un nopcier Hymenee?

Qui est-ce qui auroit de ses nopces le soing?

Et qui ce-temps pendant l'aideroit au besoing,

Estant en son endroit charitable & fidelle:

Si son pere & son Roy n'a point de pitié d'elle?

S A R. Ah! tout le cœur me fend, l'amour & la pitié

De Melune me fend le cœur par la moitié!
 Tout le corps m'en fremit, & mon ame troublée,
 En est plus que deuant de tristesse accablée.
 CoAR. Sire, pensés à elle, & en vous conseruant,
 C nserués son bon-heur & son aage suiuant.
 SAR. O que ie suis confus! ô que i'ay de trauerses!
 O que de passions estranges & diuerses
 Enuelopent mon ame! ô que d'ardans ennuys
 M'empeschent maintenant de scauoir qui ie suis,
 Que ie dy, que ie fay, ou dois dire ou doy faire,
 Et de voir qui me nuit, ou qui m'est necessaire.
 Lequel premierement de ma femme, ou mon filz,
 Ou du camp des Gaulois tués & desconfits,
 Soldards infortunés à la guerre & aux armes,
 S'arrosera des flotz de mes premieres larmes?
 Pour qui de ces trois là doy-ie premierement
 Verser mes chaudes pleurs, & pleurer chaudement?
 Pour qui de ces trois-là du filz, ou de la mere,
 Ou du camp desconfit feray-ie plainte amere?
 Pour qui de ces trois là, tout confit en douleurs
 Doy ie premierement verser mes tiedes pleurs?
 O chetif que ie suis! & mes pauvres gendarmes,
 Et la mere, & l'enfant me demandent des larmes.
 O chetif que ie suis! il demandent tous troys
 Mere, enfant, & soudards mes pleurs tout à la fois.
 Et toutesfois helas! les larmes que ie tire
 De mes yeux à tous troys ne peuuent pas suffire.
 La source de mes pleurs ne iallit assés haut,
 Pour les pleurer tous troys ensemble comme il faut.
 Mes pleurs pour les pleurer ont trop lente leur course:

Mes pleurs pour les pleurer ont trop petite source.
Miserable vieillard, ouvre ouvre donq ton flanc,
Et au defaut de pleurs, pleure larmes de sang:
Perce ton estomac, où ton ame demeure,
Et pour renfort de pleurs, de pur sang larmes pleure
Tant que finalement il soit tout esgouté.
Mais ah! que doy tu faire? hélas? d'autre costé,
Que de confusion! ta fille infortunee
Se verra par aprez du tout abandonnee:
La miserable aprez ne verra que dangers,
Que luy prepareront ces banis estrangers.
I'offenceroy mon filz: i'offenceroy ma femme,
De l'exposer ainsi en peril & diffame.
Je vous suruiuray donq à ma femme & mon filz:
Je vous suruiuray donq ayant tousiours bouffis,
A force de pleurer, mes yeux & ma prunelle,
Qui tousiours verseront vne source eternelle
De pleurs pour vous pleurer: & d'ores en auant
La tristesse & le dueil tousiours m'ira suiuant,
Pour n'auoir pas moyen de mourir & vous suiure.
Car aussi n'est-ce pas pour moy que ie veux viure:
Tant seulement ie vy pour trouuer les moyens,
Puisqu'ainsi plait aux Dieux, d'apaiser ces Troyens:
De peur d'abandonner au vouloir d'un seul homme,
Tout ensemble ma fille & ce pauvre royaume.
Tandis, nobles Esprits, viues viues là-bas
Aux champs Eliseans en aise & en esbats:
Et moy-ce temps-pendant, ayant tousiours enuie
De vous suiure bien tost, ie traineray ma vie.

LES DESGVISES,
COMOEDIE DE IEAN
GODARD PARISIEN.



*Argument sur la Comœdie de Iean Godard,
Par Claude le Brun iurifconsulte
Beaujoulois.*

Ceux, qui ont de toute ancienneté embrassé par effect les salubres preceptes de la vraye philosophie, ont estimé, que la poésie estoit vne peinture parlante, par laquelle nous estoient viuement représentés les traits les plus nayfs de cette vie humaine: mesme passans plus auant, ont asseuré qu'elle estoit la plus ancienne philosophie, par laquelle sous la douce & plaisante lecture de diuerses narrations fabuleuses, les Poëtes faisoient glisser és ames des lecteurs, tres-vtiles preceptes, que leur groussier ou farouche naturel n'eust aucunement peu ou voulu receuoir: Imitans en cela les medecins, qui emmiellent ou sucrent les bords du gobelet, dans lequel ils preparent au petits enfans vn salutaire breuuage d'Absynthe. Or comme toutes les actions humaines se referent, ou aux gestes des Grands, ou aux negoces des petits: les poëtes ont de tout temps traité l'un en la Tragœdie, & l'autre en la

la comœdie : comme estants ces deux genres de poë-
nes le plus aptes à l'expression de ces deux argumens.
Ainsi que l'ont fait paroistre entre les Grecs Euripi-
de, Sophocle, & Menandre : entre les Latins Seneca,
Plaute, & Terence : & entre nos François Garnier,
& nostre autheur, lequel en cela excelle sur les
deuaniciers, d'autant que chascun d'eux n'a touché qu'un
genre de poëne, se cõtentants de traiter les vns la Tra-
gœdie, les autres la Comœdie : au lieu que nostre Gar-
dard ne fait pas moins paroistre la fluide facilité de
son doux style en la Comœdie, que la sentëtieuse gra-
uité de son vers à la Tragœdie, ornant d'autant bonne
grace le theatre françois de la lamentable tristesse de
l'vn, cōme de la recreatiue ioye de l'autre : ainsi qu'on
prez la lecture de sa graue Frâciade, vous connoistrez
par la lecture de cette douce & plaisante Comœdie, le
subiect de laquelle est, que Pierre Galand bourgeois
de Valence en Dauphiné, ayant enuoyé Oliuier Ga-
land son filz en l'vniuersité de Toulouse pour y em-
ployer le temps en l'estude du droit ciuil, suivi de Mandole
son seruiteur : il deuient amoureux de Louyse fille
d'un sire Gregoire marchant de Toulouse, à laquelle
ne trouuant aucun moyen de faire ouuerture de ses
amoureuses passions, & ayant communiqué la cause
de son tourment à son Mandole, il descouure par son
moyen, que le sire Gregoire a besoing d'un seruiteur
& par son aduis ayant eschangé leurs habits l'un l'autre,
Oliuier s'offre en tel equipage au seruice du sire
Gregoire, qui y reçoit aux conditions entre eux con-
uenues. Desguisé donc en telle sorte il fait entendre
quel il est, & la cause de sa presente seruitude à Louyse
sa Maistresse, laquelle apres quelque refus confesse

vn mariage futur avec luy, sans exceder les bornes de la pudicité sous le bon plaisir de son pere: Ce pendāt le sire Gregoire cōnoissant l'industrie de son nouveau seruiteur & assure de sa fidelité, luy descouure, comme ayant eu la tutele d'un Prouentard qui suiuoit les armes luy estant demeuré reliquataire & contable en grand sommes de deniers, il estoit par luy tourmenté & braué tous les iours, n'ayant trouué meilleur expedient pour s'oster de cette fascherie, que de luy offrir sa fille en mariage: estimant, attendu qu'elle estoit son heritiere vniuerselle, qu'il deust accepter cette offre, laquelle toutesfois il auoit refusee: ne scachant lors le vieillard à quoy se resoudre en telle perplexité. Oliuier Galand craignant que ce Prouentard, chāgeant d'opinion, ne le frustra de son bien pretendu, donne aduis au sire Gregoire que par la familiere hantise, qu'il a avec plusieurs Escoliers, il a descouuert, qu'un ieune hōme de tresbonne & treshonnestre famille, est extremement amoureux de sa fille, laquelle prenāt en mariage il le pourroit facilement deliurer des mains de ce Prouentard, & de la fascherie qu'il luy faisoit: à quoy condescendant le bon homme, luy commande faire venir promptemēt le ieune homme, qui estoit amoureux de sa fille. Aprez donq'en auoir aduerti sa maistresse, Oliuier, en dissimulant son nom, se faisoit apeller Roland, fait venir son Mandole, luy commandant de feindre qu'il auoit nō Oliuier Galād, & qu'il estoit filz de Pierre Galand. Arriué qu'il est vers le sire Gregoire & par luy estāt interrogé sur le cōsentemēt de son pere, il luy promet incōsideremēt de luy faire agréer ce mariage: voire de le faire parler à luy le mes

me iour: sans confiderer que promettât vne chose impossible, telle que estoit cette-là, c'estoit pour perdre & faire desesperer son maistre. Cela estant ainsi passé & Oliuier desesperant l'issue de son affaire, attendant l'impossibilité de l'effet de la promesse faite par son seruiteur, ilz rencontrent fortuitement vn viel marchand nommé Passetrouuant, inuentorifant quelques bagues & pieces d'or, qu'il venoit de trouuer dans vn bourse: Ioyeux d'auoir trouue si belle occasion ilz s'adressent à luy, auquel, aprez plusieurs menaces de le faire constituer prisonnier comme larron, ilz promettent finalement de luy rendre la bourse, dont ilz s'estoyent saisis, s'il se veut dire Pierre Galand pere d'Oliuier, & en telle qualité traiter le mariage de son filz avec la fille du sire Gregoire, auquel le vieillard (ayant condescendu à cela) s'adresse asseurement, & sur la demande par luy faite, luy est la fille accordée pour Oliuier, qu'il dit estre son filz: remettant la passation du contract, & la celebratiō des solēnités nuptiales à l'assemblée de leurs parens. Pendant que toutes ces choses-là se faysoient ainsi, Pierre Galand estoit desia arriué, pour quelques siens affaires, à Toulouse, où marchand par la ville il auoit perdu sa bourse, qui estoit tombee entre les mains de Passetrouuant. Mais il n'estoit pas toutesfois si fâché de telle perte: comme il estoit triste de ce qu'il ne pouuoit auoir nouuelle de son filz, duquel ayant fait diligente perquisition aux escoles, & par la ville: il s'adresse finalement au sire Gregoire, qu'il rencontre fortuitement par la rue, lequel, ayant ouy qu'il demandoit celuy auquel il auoit

promis sa fille, estime que Pierre Galād soit quelque refuseur ou escornifleur: qui pour estre du festin se dit pere d'Oliuier Galād: & sur quelque cōtestatiō qui se meut entre eux suruiēt Passetrouuāt, qui s'estoit dit pere d'Oliuier, auq̄l le vray pere s'attaquāt de colere, Passetrouuāt s'esforce de soustenir qu'il est Pierre Galād: & le nouveau venu vn imposteur. Cōme il tire par sa cōtestatiō sire Gregoire en cette opiniō: suruiēt Mādolé vestu des habitz d'Oliuier, leq̄l, voyāt le vray pere de son maistre inopinēmēt deuāt luy, trēblāt de frayeur luy reqert pardon. Pierre Galād soupçonnāt par le chāgemēt du nō, & par les habitz de son filz, q̄ son seruiteur l'eust fait mourir entre en extresme courroux: iusques à vouloir outrager Mādolé: mais le sire Gregoire le retient & le prie d'ouir le seruiteur, qui adōq̄ cōte de poinct en poinct comme les choses s'estoyent passées. Alors Pierre Galād ayāt ouy nouuelle de sa bourse commande a Mādolé d'aller au logis du sire Gregoire pour voir si son filz y estoit & pour l'aduertir de sa venue & pour luy cōmāder aussi de luy attendre: autāt luy en dit le sire Gregoire pour sa fille. Ce qu'il fait, cōtāt aux deux amās commēt leurs amours estoient descouuertes. Sur cela arriuēt les deux peres, qui apres auoir repris aigremēt leurs enfās, touchant leurs menées à la requelle d'Oliuier Galād aprouuēt & authorisent les promesses du mariage encōmécé: pour leq̄l plus ioyeusement acheuer, & pour deliurer le sire Gregoire de peine: Pierre Galād pmet vne siene fille à Prouuētard, q̄ en estāt ioyeux outre mesure asist a la celebratiō des nopces d'Oliuier, pmettāt de faire tout à l'amiable avec le sire Gregoire touchant l'administration de son bien, & de ce qu'il luy deuoit.

A NICOLAS DE
 LANGES, PREMIER
 PRESIDENT AV
 PARLEMENT DE DOMBES,
 & au Siege presidial
 à Lyon.

*

Ant de corps differens & tant d'effets diuers,
 Que nature produit en ce grand Vniuers,
 Sont semblables, De Langes, à la douce harmonie
 D'un luth, que doctement un bon maistre manie,
 Qui de tons & d'accords de diuerse façon
 Ensemble raportés, compose sa chanson,
 Laquelle gracieuse & plaisante à merueille
 Au luth les escoutans attache par l'oreille.
 Car la varieté des effects & des corps,
 Que la Nature met à toute heure dehors,
 Son fon & sa matrice à merueille seconde,
 Les conioignant ensemble enfante ce grand Monde,
 Lequel prend sa naissance & sa grande beauté
 Des diuerses façons, que la Varieté
 A toute heure luy donne, & fait si bien en sorte,
 Que tout ce qu'elle fait en un corps se rapporte.
 Cette Varieté, au desir inconstant,
 Et au bigeare front, ne pourroit pas pourtant

Mais

Maintenir l'Vniuers par sa seule puissance:
 Si la Mutation, à qui plait l'inconstance,
 Ne l'aidoit elle mesme, & si à tous les iours
 Elle ne luy donnoit de l'aide & du secours:
 Et si l'entretenant en sa grandeur entiere,
 Elle ne luy offroit à toute heure matiere,
 Effet & argument, cause & occasion:
 Tant de pouuoir au monde a la Mutation,
 Qui les choses faisant incessamment renaître,
 Conserue l'Vniuers & le Monde en son estre.
 Il n'y a chose au monde, où l'on ne puisse voir,
 De la Mutation la force & le pouuoir:
 Tout l'Vniuers l'honnore, & d'autorité grande,
 Ace grand vniuers sans cesse elle commande,
 Comme en estant la reine, & la dame, qui peut
 En disposer ainsi comme c'est qu'elle veut.
 Elle change les nuits en des claires iournees:
 Puis par elle les nuits sont apres ramenees.
 Tantost le iour est long & tantost la nuit l'est,
 Selon qu'elle en dispose & selon qu'il luy plait.
 Elle change l'Hyuer herissé de froidure,
 Au gracieux Printemps habillé de verdure:
 Et puis le gay Printemps elle change en apres
 Al'Esté, qui iaunit les espis de Cérés:
 Puis encore l'Esté par apres elle change
 Al'Autonne, qui a le soing de la vandange:
 Et puis l'Autonne en fin, quand on à vandangé,
 En froidureux Hyuer son temps trouue changé.
 Mais la Mutation constante en inconstance
 Dessus cela n'a pas tant seulement puissance:

Elle tient sous son iong & sous sa main nos corps,
Qu'elle rend maladifs ou sains, foibles ou forts:
Changeant nostre ieunesse en saison refroidie,
Ou bien la santé gaye en triste maladie.
Et dauantage encore elle change souuent
En misere le bien qu'on auoit parauant:
Ou s'il luy vient à gré, le dueil & la destresse
Elle change soudain en ioye & allegresse.
Mais ce qui bien plus est, cette Mutation
Par fois change l'estat de quelque nation,
Ou de tout vn royaume, ou de tout vn empire,
Ou en estat meilleur, ou en vn estat pire,
Selon que le pays, ou elle se fait voir,
A fait enuers le ciel bien ou mal son deuoir.
Quand la France iadis, nourrissoit en sa terre
Vn peuple, qui hayoit la discorde & la guerre,
Qui aimoit la iustice avec la pieté,
Et le quel estoit plein de debonnaireté:
La Mutation lors qui survint à la France,
Changea son bas estat en plus haute puissance,
Elle haussa son trosne, & son sceptre allongea,
Et sa simple couronne à l'heure elle changea
En couronne emperiere: & Rome Rome mesme
Humblement reuera son sceptre & diademe,
Se soumettant à elle, & receuant les loix,
Que luy bailloit alors nostre empire Gaulois,
Qui grand & fleurissant deffous vn Charlemaigne,
Tenoit deffous sa main la guerriere Allemagne,
Avec la Lombardie, à qui Charles guerrier
Donna pour roy son filz, en dechassant Didier,

Qui souuent infidelle, à son dam fit la guerre
 Au grand Euesque assis au siege de saint Pierre.
 Mesme l'Espagne alors vit de toutes les parts
 Dans ses champs vndoyer nos François estendarts,
 Qui premiers luy pourtoient, marqués d'une croix blanche,
 Au lieu du paganisme vne foy pure & franche.
 Et brest toute l'Europe estoit entierement,
 En ce temps là subiette au seul commandement
 De la France, qui peut si puissante se faire,
 Que l'Empire à ses rois estoit hereditaire.
 Mais à l'henre qu'un peuple est plein de mauuaistié,
 Et quand c'est qu'il merite en estre chastié:
 Lors la Mutation pour punir sa malice,
 Ses fautes, ses pechés, ses forfaits & son vice.
 Change sa paix en guerre, en peine son repos,
 En tristesse son aise, & son bien en cent maux,
 Qui foisonnent tousiours, comme vne source viue,
 Ou plus on puise d'eau, & plus d'eau y arriue.
 Il est vray toutesfois que cela ne vient pas
 D'une course subite & marchant le grand pas.
 Car la Mutation n'est pas souple & legere,
 Et tousiours deuant soy elle a pour messagere
 Sa sœur Mallauanture, & Merueille qui vont
 Bien long temps deuant elle, & le chemin luy font:
 Car iamais un estat en autre ne se change,
 Qu'il n'apparoisse auant quelque prodige estrange,
 Qui menace le peuple auant un tel danger,
 Pour luy faire sçauoir qu'il se doit corriger.
 Le ciel par cent façons à tel peuple mal sage,
 Ayant pitié de luy, sa misere presage.

Predisant son malheur, & son grand changement,
Et sa perte, tantost par le desbordement
Des fleuves & des eaux, qui rompant leur riuage
Font nager leurs poissons parmi le labourage:
Tantost il fait la terre esbranler & crouler:
Tantost parmi les airs il fait estinceler
Vne estoile en plein iour, qui longue & cheuelue
Saisit de grand frayeur celuy-là qui la veüe:
Ou tantost il y faict combattre des soudards,
Et deux camps bien armés de piques & de dards,
Qui se choquent l'un l'autre: & la celeste plaine
De carnage & de sang semble alors estre pleine.
Voire mesme le ciel fait parler quelque fois,
Les bestes, cas estrange! avec l'humaine voix:
Et quelque fois, aussi d'un grand bruit il estonne
Le peuple & le pays, où son presage il donne,
Quand le peuple Romain de richesses gorgé,
Eust presque l'Vniuers sous ses armes rangé:
Par luy fut à la fin la vertu mise arriere,
Qui du Monde auoit fait Rome seule Emperiere.
Lors la Mutation, pour ses vices punir,
En fin delibera d'arriuer & venir
Deuers sa grand cité, & deuers sa grand ville.
Pour eschanger sa paix à la guerre ciuile
Ses triumphes en pleurs & sa grand liberté
En grande seruitude, & son autorité
Au pouuoir d'un seul homme, à qui faudroit complaire,
Au monarque eschangeant l'empire populaire.
Mais cela toutesfois n'aduint pas coup à coup,
Ny en bien peu de temps: long temps deuant beaucoup,

Le ciel, lequel a soing de nostre race humaine,
 Predit tous ces malheurs à la ville Romaine.
 Un iour comme le ciel estoit serain & clair,
 A Rome en plein midy on ouit dedans l'air,
 Lequel estoit purgé de brouillats & de nuë,
 L'espouuentable son d'une trompette aigue:
 Toute Rome en trembla avecque ses sept monts:
 Et le Tybre Toscan se cacha tout au fonds
 De ses tremblantes eaux, qui comme luy craintiues
 Arresterent leur cours au milieu de leur riuës.
 Mallencontreuse France, hélas! combien de fois
 Le pitoyable ciel, à ton peuple François
 A-t'il predit le mal, le tourment & la peine,
 Que la Mutation laquelle estoit prochaine
 Te deuoit apporter, dressant un eschaffaut
 Dans ta large campagne, où c'est que tout au haut,
 Mars tout rouge de sang, d'une rage hardie,
 Et rempli de fureur iouiroit sa tragédie?
 Malencontreuse France, où les cités ne sont
 A présent qu'une forge, où les armes se font.
 Mallencontreuse France, où les guerres ciuiles
 Mettent à feu & sang, tes peuples & tes villes,
 Le ciel par cent façons deuant n'auoit-il pas
 Predit ces troubles-ci, ces noises, ces debats,
 Ces ciuiles fureurs, ces meurtres, ce carnage,
 Et ce sang espanché, que l'infemale Rage,
 Pour estancher sa soif à cœur saoul va beuuant?
 Le ciel n'auoit il pas, di-ie, long temps deuant
 Presagé les malheurs, les peines, & les pertes,
 Que cinq ans tous entiers tu as desia souffertes?

Helas! chetive France. ô France, souvien toy,
Que perdant à Panie & ton ost & ton roy:
Et puis voyant tomber sous la tombe relante,
Henri second son filz par la iouste sanglante:
Et puis voyant mourir de ce Henri second
Coup à coup le lignage en miseres fecond;
O France souvien toy, que c'estoit le presage,
Qui comme auancoureur t'apportoyt le message
De la Mutation, qui vengeance les forfaits
De ton peuple m'eschant deuoit changer la paix,
Et l'aise & le repos de ta chose publique,
En cette horrible guerre, où ton pays s'applique.
Et dea? n'as-tu pas veu par tant & tant de iours,
Tes peuples assemblés dedans tes carrefours
Sous Charles & Henry en faces chagrineuses
Regarder dans le ciel des Cometes crineuses,
Qui, rouges comme sang, apres elles trainoyent
Des cheueux enflambés, qui le monde estonnoient?
Puis la Famine haue, & maigre & debifée,
Et la mortelle peste à l'haleine eschauffée,
Apportant à tes filz la mort & le trespas,
Les troubles où tu es n'annonçoient elles pas?
Si tu eusses fait lors ton profit pauvre France,
Des maux qui predisoyent ta future souffrance,
Tu serois maintenant aussi bien que iamais,
Encores en repos en liesse & en paix:
Et tu ne serois pas par ta civile guerre,
La fable & le denis de toute l'Angleterre,
D'Italie & d'Espagne, où le peuple en repos
De tes miseres tient mille & mille propos.

Mais face en fin le ciel, qui sur ta teste roule,
Et lequel te donna tes Lis & ton Ampoule,
O France infortunee, ô France que tu sois
En paix & en repos sur ton trosne François:
Et que le Lis celeste, autour de ta couronne
Avec la pieté plus que iamaïs fleuronne:
Affin qu'en peu de temps, ta pauvre nation
Soit remise en repos par la Mutation,
Laquelle puisse en bref changer en paix durable,
Après tant de malheurs ta guerre miserable.
Mais la Mutation, qui change les estats
Des princes & des Rois, prend aussi ses esbats
A hanter quelque fois le simple populaire,
Luy estant ores douce & puis ores contraire,
Et changeant coup à coup & comme en moins de rien,
Tantost son bien en mal, tantost son mal en bien:
Tefmoins ces Desguisès, & cette Comédie,
Que ma Muse, Delanges à present te dedie:
La la Mutation, qui tient entre ses mains,
Reine de l'Vniuers, l'empire des humains,
Fait mille changemens, & legere & diuersé
Elle esleue tantost, & tantost bouleuerse
Ces Deguisès ici, à qui le changement
Apporte vn sort diuers de moment en moment:
Car l'estat de ce monde est ainsi qu'une boule,
Laquelle tourne, & vire, & qui sans cesse roule.

F I N.

LE PROLOGVE.

Messieurs, ie vien vers vous de la part du Poëte,
 Lequel à tout iamais heur & bien vous souhaite
 Et qui est fort ioyeux de cette attention,
 Que vous aués donnée au prince Francion
 Arriuant dans la Gaule, avecque son armee.
 Gaule qui à bon droit France est ores nommee
 Du non de ce Francus: puisqu'il vient d'arriuer
 Dedans les camps Gaulois, qu'il desiroit trouuer,
 Depuis vn si long temps qu'estant sauué de Troye
 Pour venir en sa Gaule il s'estoit mis en voye.
 Iamais auparauant il n'auoit veu le Rhein:
 Ny les murs de Francfort, dont il fut souuerain,
 Et qu'il fit bastir mesme auparauant la Meuse,
 La Marne, ny la Seine à la riue escumeuse
 N'auoyent point abreuué les soldats de Francus.
 Ny iamais les Gaulois n'auoyent este vaincus
 Par luy auparauant. Car bien que ce grand homme
 Qui auoit pris naissance au pays de Vaudosme,
 Eust promis & iure au bon prince Troyen,
 Qu'il le feroit venir par son ayde & moyen
 En Gaule, où l'appeloit son heur & son courage:
 Il le quita pourtant au milieu du voyage
 Avecque tout son train: & Francus estonné,
 Faute de guide, auoit en chemin seiourné

Jusques à ce iour ci, qu'il a fait son cntree
Dedans les champs Gaulois sa royale contree
Bon-gré mal-gré Sarmante & Orolin son filz:
Et mal-gré le grand ost des Gaulois desconfits.
Plaise à Dieu quelque iour que la paix ancienne,
De chascun regrettee, en la France reuienne:
Plaise à Dieu que bien tost nous puissions nous vnir:
Et que bien tost la paix nous voyons reuenir.
Ah! fil estoit ainsi la neuue Franciade
Marcheroit coste à coste avecque l'Iliade,
Avecque l'Æneide: & France quelque iour
Se verroit ccelebree à la fin à son tour.
Desia nostre Poëte à force de courage,
Commence de bastir vn si penible ouurage:
Il s'est ia mis apres: mais tel oeuvre a besoing
Qu'un grād prince & grād Roy luy mesme en prē-
Si faut-il esperer. Mais ce-pēdāt i'aduise, (ne soing)
Que sans estre auoué de ceci ie deuise.
I'ay charge seulement de vous remercier
De vostre attention, & de vous supplier,
Que vous daigniez ouyr tantost la Comœdie,
Comme vous aués fait desia la Tragœdie.
Car on a bien voulu pour mieux vous contenter:
Dessus cet eschaffaut ici représenter
Ces deux poëmes-là, qui vous feront entendre

Que

Que la fortune peut ses longues mains estendre
 Aussi bien sur les grands, comme sur les petits,
 Qui ne soulent pas tant ses cruels appetits,
 Comme fôt les grāds Roys, les princes & monarques
 Qu'elle marque tousiours de ses sanglātes marques
 Au lieu qu'elle se iouē, & que par passetemps
 Les petits elle estonne, & puis les rend contens.
 Chose qui vous sera bien facile à comprendre:
 Si vous voules aumoins encore vn peu attendre
 Nos Desguises, qui son prestz de ce faire ouyr,
 Pour vous desennuyer, & pour vous resiouyr.

LES PERSONAGES.

Gregoire vieillard.

Nicole seruante.

Oliuier escolier.

Louyse fille de Gre-

Maudolé seruiteur.

goire.

Prounentard capitaine.

Passetrouant viellard

Vadupié laquais.

Pierre Galand viellard

LES DESGVISES,

COMOEDIE DE IEAN

GODARD PARISIEN.

A Nicolas de Langes , president au parlement de
Dombes, & au Siege presidial
de Lyon.

ACTE I. SCENE I.

GREGOIRE.

En'est sans cause, que ie porte
Grand ennuy, pour ma femme morte,
Que ie vay tousiours regretant.

Car certe elle estoit sage autant

Qu'aucune femme de son aage:

Elle gouuernoit son mesnage,

Et tout le train de sa maison

Avec grand prudence & raison.

Ie n'auoy qu'à faire à ma guise

Mon traffic & ma marchandise,

Sans qu'aucun souci mesnager

Me vinst à toute heure ronger

L'entende-

L'entendement & la pensee.

Mais depuis qu'elle est trespassee:

Ce mesnage continument

Me donne tourment sur tourment.

„ C'est le propre de l'homme, à faire

„ Quelque traffique, ou grand affaire,

„ Et non d'auoir tousiours les yeux

„ Sur vn mesnage soucieux,

„ Où c'est que plus propre est la femme.

Ie l'ay bien connu, par mon ame,

Depuis ce malheureux iour-là,

Que la mort ma femme appella.

Depuis cette triste iournee,

Ma maison s'est diminuée

Presque de moitié pour le moins:

Non que ce soit par mes mau-soins:

Chascun connoit bien te contraire.

Il n'y a ie croy pauvre haire

Qui ait plus de peine & d'esmoy,

Ny qui traueille plus que moy.

Car il n'y a foire en l'Europe,

Où ie ne coure & ne gallope,

A celle fin de m'enrichir.

Et n'ay pas pour me refrechir

Par fois vne pauvre sepmaine:

Tant ie me tourmente & me peine.

Ie cours mille chemins diuers:

Tantost ie m'en vais à Anuers.

Tantost par mons & par campagne

Ie cours aux foires d'Allemagne,

Qui sont à Strasbourg, & Francfort.
Mais ce pendant qu'ainsi si fort
Le me tourmente & me trauaille,
On fait grand-chere & ripaille
En mon absence à ma maison,
C'est d'où vien ma destruction:
Car ma ieune fille Louyse,
Inçoit qu'elle soit bien apprise,
Si ne peut elle pas si bien
Garder ma maison & mon bien,
Que faisoit ma femme discrete.
C'est pourquoy tant ie la regrette.
Je n'eusse pas iamais pensé,
Deuant qu'elle m'eust delaisé,
Combien à la maison proufite
Vne femme au mesnage duite.

» Quand c'est que lon iouyt d'un bien,

» C'est alors qu'on ne sçait combien

» Il est vtile & necessaire.

» Mais si on le perd par misere,

» Alors on connoist sa valeur:

Comme moy, qui plein de douleur

Tout depuis que ma femme est morte,

Connoy combien de bien apporte

Vne femme à vne maison.

Qui sçait avec discretion

Gouuerner son petit mesnage.

Depuis sa mort il m'est dommage

De trois ou quatre mille escus:

Encore peux-je dire plus:

Et si ne sçay à qui m'en plaindre.
 Mais pour me r'acheuer de peindre,
 Et de me combler de malheur:

Autresfois on me fit tuteur
 D'un soldat qui vient de la guerre:

C'est ce qui plus le cœur me serre,

Car desia il se vante bien,

De me faire rendre son bien,

Tout iusqu'à dernière maille.

Que fust-il encore en bataille:

Mais peut estre il n'y fut iamais.

S'il veut trop faire du mauuais,

Il appaisera sa colere.

Car quant à moy ie ne peux faire

De la neceßité vertu,

Il aura beau estre testu.

Et me vouloir faire tout rendre.

„ Comme on dit, on ne sçauroit prendre

„ Vn homme raiß par les cheueux.

Au reße prier ie le veux

D'auoir vn peu de patience.

Au pis aller i'ay confiance,

Que Dieu ne me delaißant point,

En fin tout ira bien à poinct.

SCENE. II.

O L I V I E R.

IE ne croy point qui m'oüisse dire,
 Ny exprimer le grand martire
 Que recoiuent les amoureux

O combien ilz sont malheureux.
Nul ne le sçait qui ne l'esprenue:
Quant est de moy i'en fais esprenue
Depuis quinze iours, que l'amour
Me bruste de nuit & de iour,
Pour les grand's beautés d'une dame,
Qui m'a ravi le cœur & l'ame,
Et m'a tellement asservui,
Que pour elle seule ie vi.
Aussi est-ce la creature
La plus parfaite que Nature
Forma iamaïs dessous les cieux.
La premiere fois que mes yeux
La virent si belle & parfaite,
Ie receus au cœur la sagette,
Avec l'amoureux brandon
Dond lors m'assaillit Cupidon.
Dés lors ie sentis en mon ame
S'espandre sa torche & sa flame:
Et dés l'heure son trait vainqueur
Me perça le sein & le cœur.
Depuis ce temps là quelle peine!
Quelle misere, & quelle geine
Endure-je continument!
Quelle tourture & quel tourment!
Pauvre Olivier que tu endures,
Depuis ce temps de peines dures:
O que depuis ce temps aussi
Tu as de mal & de souci!
O combien depuis ce temps souffre

Ton cœur, de flammes & de souffre,
Qui le brusle iournellement
Et toutesfois ton grand tourment,
N'a point de peine si cruelle,
Que ta maistresse est rare & belle.
Et pour vne si grand' beauté
Tu n'es pas assés tourmenté.
La peine que depuis i'endure
La plus cruelle & la plus dure,
Ne me cause tant de tourment,
Comme i'ay de contentement,
Alors que i'ay la iouissance
De sa face & de sa presence:
Que ie prise plus mille fois,
Que les tresors des plus grands roys.
Mais aussi quel grand soulas est-ce
De voir cette demi-deesse?
Quel grand soulas est-ce de voir
Son front plus poly qu'un miroir,
Et le beau lustre de sa face,
Qui en blancheur la neige passe?
Vit-on iamais deux yeux plus beaux
Que les siens, qui sont les flambeaux
Dond Amour brusle ma poitrine?
Ce petit enfant de Cyprine
A choisi ses beaux yeux ardents:
Affin de forger là dedans
Ses traits & ses dards qu'il descoche
A celuy-là qui s'en approche.
Et si c'est là, où Cupidon

Toujours allume son brandon,
Duquel puis aprez il consomme
Maint & maint pauvre amoureux homme.

Vit ont iamaïs plus beaux sourcis
Que les deux siens, qui sont noircis
D'un petit trait de noir ebène
Aussi delié qu'une vène:

Delié di-ie tout ainsin,
Comme vne vène de son sin.
Et quant à sa vermeille ioüe,
Il semble que l'œillet y ioüe
Avec la rose & les lis,
Qui sont tout feschement cueillis.

Et semble qu'on voye debatre
Le vermillon avec l'albâtre,
Aqui premier place y aura.

Mais qui est celui qui pourra
Assés louer la blonde tresse
Et le beau chef de ma maistresse?

Comme au doux printemps, les oiseaux
Volent dessus les arbrisseaux
De branche en branche avec leur aile:

D'une maniere toute telle,
Les petits Amours fretillards,
Comme sur des tendres fueillardes
Volent dessus la blonde tresse,
Et sur le poil de ma maistresse:

Ainsi que sur ses tetons nus
Logent les Graces de Venus,
Qui pour palais ont sa poitrine.

*Mais comment sa leure pourprine
At-elle trouué tant d'œillets,
Et tant de boutons vermeillets,
Desquels elle est enuironnee
Et si gentiment couronnée?
Heureux! qui les pourroit toucher,
Et qui s'en pourroit approcher,
Pour y prendre à la desrobée
Vn petit baiser de Sabeé
Odorant & délicieux.*

*Que les propos sont gracieux
Qui sortent de si belle bouche,
Qui ne sçauroit estre farouche,
Ny ressentir sa cruauté,
Ven sa douceur & sa beauté.
Au surplus ses dents blanchettes
Paroissent comme des perlettes,
Que lon apporte d'Orient:
Quand elle les monstre en riant.
Plus droit qu'un ionc est son corsage.
Au reste c'est bien la plus sage
Et mieux aprise à mon aduis
Que iamais en ma vi'e vis,
Et de la plus gentille grace.
En fin si faut-il que ie face
Qu'elle sache mon amitié,
Et qu'elle me prenne à pitié.
Car si mon mal tost ie n'allege,
Il me faudra mourir ce croy-ie,
Tant mon amour est vehement,*

Et me tourmente assidument.
 Partant ie suis d'aduis de dire,
 Et de declarer mon martire
 A mon valet & seruiteur:
 Affin qu'il cherche à ma langueur
 Quelque remede & allegeance
 Auecque grande diligence
 Mais ce me semble le voici,
 Lequel s'en vient tout droit ici.
 Qui du loup parle en voit la queue.

SCENE III.

Maudolé. Oliuier.

MAV. I'ay le foye & la rate esmeüe,
 Tant il m'a fallu cheminer,
 Pour vous dire qu'on va disner,
 Et qu'on s'est desia mis à table.

OLI. Helas! MAV. Quel mot espouuantable!

Hé! se faut-il ainsi fascher,
 Quand c'est qu'on parle de mascher?
 Depuis un temps sans cesse il grogne:
 Et contrefait tousiours la trogne
 De quelque pourceau mau-bruslé.

OLI. O petit Dieutelet ailé!

MAV. Il me faut en tristesse mettre:

» Si ioyeux ou triste est le maistre,

» Le valet le doit estre aussi.

Ab! helas! que i'ay de souci,
 D'ennuy de peine, & fascherie,
 Que ma fressure est marrie.

Hb 3

OLI.

OLI. O' petit Dieutelet ailé!

MAV. Helas! OLI. Hé! qu'a mon Maudolé?

Ta-t-il quelque malencontre

Qui me vienne encore à l'encontre?

Il me le faut sçavoir de luy.

Maudolé, dy moy ton ennuy:

Et d'on procede ta destresse?

MAV. Mais vous, d'où vient vostre tristesse?

Vous estes maistre, & moy valet:

Parlés le premier s'il vous plait.

OLI. Parle le premier, ie t'en prie,

Puis ie diray ma fascherie:

Dyla tiemme premierement.

MAV. Puisque c'est par commandement,

Ie le veux. Il vous faut entendre,

Que vous me faites trop attendre,

Et ie n'ay point mangé d'ennuy.

OLI. Vrayment tu as bien de l'ennuy.

Pleust au bon Dieu, que mon martire

Et que mon mal ne fust point pire.

MAV. Mais ce pendant vous me deüés

Conter le mal que vous aués:

Puisque i'ay dit ma maladie.

OLI. Bien, il faut que ie te le die.

Mais il te faut estre discret,

Et tenir cela bien secret,

Et auoir tousiours bouche close.

MAV. Vertudienne de quelle chose

Me venés vous ici parler?

Ie ne pou rroy rien engouler

Si iefermoy tousiours la bouche.

Cela par trop de prez me touche.

Ie vous pri ne me dites point

Plustost le mal qui vous espoingt.

OLI. Mandolé, que ta teste est folle:

Tu ne prens pas bien ma parole.

Car c'est adire que tu sois

Tresbien discret en bon François,

Sans auoir la langue trop prompte.

MAV. Bien, bien, pour suiues vostre conte

OLI. Ce qui me rend si douloureux:

Ahic'est que ie suis amoureux.

L'amour me consomme & me mine.

MAV. On le voit bien à vostre mine.

Vous este amoureux tout contant,

Mais si suis-ie amoureux pourtant,

Autant que vous & dauantage.

OLI. De quoy amoureux? MAV. d'un potage.

Car ie n'ay d'enhuy desieuné.

OLI. Tu me rends despassionné:

Est il temps de gaudir & rire,

Me voyant en vn tel martire?

Qui me fera bien tost mourir,

Si tu ne me veux secourir.

Car l'affection que ie porte

A celle, que i aime, est si forte,

Qu'a grand'peine la diroit on.

MAV. Mon maistre, vous aués raison:

La peste, la faim, & la guerre,

Ont rué tant d'hommes par terre,

Qu'il en est bien mort la moitié:

Et vous qui en aués pitié,

Vous voulés repeupler le monde.

O L I. Voyés ce sot comme il se fonde

En ses raisons profondement:

Au lieu d'apaiser mon tourment

Et de tant faire qu'il l'allege,

C'est luy qui mes peines rengrege.

MAV. Mon maistre, ne vous fachés point.

Car ie crains que les coups de poingt

En fin ne trotassent en place.

Ie suis vn peu poltron de race:

Qui me batroit me feroit tort.

N'entrons point nous deux en discord,

Ny en noise le vous en prie.

Ma foy ma pauvre friperie

Que ie croy ny gagneroit rien.

O L I. Tais toy donq & m'escoute bien:

Car ie voy bien, si Dieu ne m'aide,

Et si tu ne trouues remede

A mon tourment & mon esmoy,

Que c'est maintenant fait de moy.

Ie iure au reste en conscience

Que ie mets en toy ma fiance.

Si en cela tu me fers bien.

Croy que ie te feray du bien.

MAV. Voyés vous comment il me flate:

Comment il me chatouille & me grate,

Pour me faire estre bien & beau

Son ioli petit maquereau.

C'est un galand & maistre sire:

Comme il m'appatelle & m'attire.

Passés plus outre s'il vous plait:

Et me dites celle qui est

Si auant en vos bonnes graces.

OLI. Deuant que d'ici tu desplaces,

Je te la veux nommer aussi:

Elle demeure prez d'ici.

C'est la fille au sire Gregoire.

MAV. Quoy la belle Louyse? OLI. Voire.

C'est elle qui m'a surmonté.

MAV. Vous n'estes pas trop desgouté,

Ny elle trop desloquetée.

Quant à moy, pour vne nuittée

Ma foy ie m'en passeroy bien.

Or ne vous souciés de rien:

Tout ira bien comme ie pense.

Car i ay un peu de connoissance

Au seruiEUR de là dedans:

Deuant qu'il soit un peu de temps,

Vous verrez ce que ie scay faire.

Laiissés moy conduire l'affaire,

Qui i espere aura bon succès.

Et tandis vous resiouissés,

Sans tant de soing & peine prendre.

11 Tout vient à poinct qui peut attendre.

Au reste allons disner tout droit,

Car le potage est desia froid,

Hh 5

A C T E

ACTE II. SCENE. I.

Prouentard. Vadupie.

PRO. Vien-ça Vadupie, mon laquais,
Escoute. suy moy de bien prez:

Affin de mieux faire aparestre

Pour le moins que ie suis ton maistre.

Et me fay tousiours de l'honneur,

Comme à ton maistre & ton seigneur.

Aussi és-tu ma creature.

Tu as de moy ta nourriture:

Et si ie t'entretien fort bien:

Et te feray vn iour du bien.

VAD. Mais sur le tard comme ie pense.

P R O. Tu auras bonne recompense

De moy comme bon seruiteur:

Lors que mon poltron de tuteur

M'aura rendu mon bien par conte.

VAD. Il me fera baron ou comte:

Ou bien à tout le moins laquais.

P R O. Suy moy donq tousiours de bien prez,

Quand nous irons parmi la ville:

Affin que la tourbe ciuile

Des bourgeois & des citoyens

Connoisse que i'ay des moyens.

C'est bien raison que ie chemine

En bonne morgue & bonne mine,

En bonne conche & bon arroy,

Moy qui ay fait seruice au Roy

*Autant comme homme de la France.
I'ay fait connoistre ma vaillance
Au pays de Flandre, où i'ay mis
Cent fois à sac le ennemis.
Cinq cens porteront tesmoignage,
Que iamais homme dauantage
N'a couché d'hommes à l'enuers,
Que moy au tumulte d'Anuers.
Car ie m'y defendi en sorte,
Alors que ie gagnay la porte,
Pour me sauuer & pour m'enfuir,
Que i'en fis pour le moins mourir
Sept ou huit cens ou presque mille.
S'il y eust eu dedans la ville
Bien trente François comme moy:
Nous eussions mis, comme ie croy,
En desconfiture tresgrande
Cette fausse race Flamande.
Mais quoy? tout le monde n'a pas
Comme moy vn si vaillant bras.
I'amaïs ne fut, qu'en ma ieunesse
Ie n'eusse vne grand' hardiesse,
Estant vn vray Richard sans peur.
I'estoy tousiours chez l'escrimeur:
I'alloy tousiours tirer en sale:
Et d'un bras vertueux & masle,
Ie donnoy souuent de tels coups,
Que ie renuersoy deuant tous
D'une façon rude & farouche,
Ceux à qui ie donnoy la touche,
Il me souient bien qu'une fois,*

*Ce fut vne veille des Roys,
I'estoy encore en fort bas aage,
Mon pere tenoit ce langage
A des gens qui soupoyent chez nous:
Mon petit filz le voyès vous?
Quant à moy Dieu aydant, i'espere
Qu'il fera honneur à son pere,
D'auoir engendré tel enfant:
Sans doute il sera tresuaillant,
Si iamais il vit aage d'homme.
Je pense que d'ici à Rome
Ny a point enfant si hardi.
Il n'a garde d'estre engourdi.
Il va, il vient, il court, il trote,
Il escrime, il combat, il frote
Les enfans qu'il trouue en chemin.
Croyès moy, qu'il aura lamain
Aussi valeureuse & soudaine,
Que iamais ait eu capitaine
Lequel se soit fait renommer.
Quelque fois il se veut armer,
Tant il a desia de vaillance:
D'une broche il vous fait sa lance:
Puis son espee est la culier:
Après il prend pour son bouclier
Le couuercle d'une marmite.
Et à celle-fin qu'il imite
Entierement vn vray souldard,
Qui est armé de toute part,*

Au lieu d'un morion à creste
Il met la marmite en sa teste.
Cela presage qu'il aura
Bien du courage, & qu'il sera
Quelque iour un grand capitaine.
Sa prediction fut certaine,
T'ay tousiours eu commandement
Pour m'estre pouté vaillamment,
Et fait un bon deuoir aux guerres.
T'espere qu'en suiuant mes erres
T'auray bien tost un regiman,
Ou seray mareschal de camp.
Aussi net trouerat on homme,
Pour le certain dans ce reyaume,
Qui se soit trouué tant de fois
En si dangereux endroits.
N'ayant ni cuirasse, ny maille
T'ay planté dessus la muraille
Vingt fois pour le moins, l'estandard,
En donnant courage au soudard,
Et en criant ville gaignee.
Au reste en bataille ordonnee
Quinze fois ie me suis trouue:
Et si ie me suis esprouué,
Dix & huit fois sans la premiere
D'une braue audace guerriere
Dedans la bresche combatant.
V A D. Bref vous aués fait tant & tant
De beaux fais, qu'on ne les peut dire.
P R O. Ie ne veux qu'une poille à frire

Contre

Contre quarente hommes armés.

VAD. Moyennant qu'ilz fussent liés,

Et qu'ilz ne se peussent defendre:

Voila comme il se doit entendre.

Car autrement en bonne foy

Vn enfant le batroit-ie croy.

PRO. Au surplus ie ne veux pas t aire

Que i enttends bien l'art militaire,

Autant qu'homme qu'on puisse voir.

Il n'est que moy pour bien scauoir,

Comme il faut dresser l'escalade:

Ou bien surprendre en embuscade

L'ennemi qu'on fait estonner.

C'est à moy à faire sonner

La casse deffous la seruiette:

Ou bien avecque la trompette

La sourdine bien proprement,

Pour faire trousser vistement

Aux gents de cheual leur bagage,

De peur d'y demeurer pour gage:

Quant l'ennemi est le plus fort,

Et quand c'est qu'il approche fort.

C'est moy qui scay de quelle sorte

Vn petard enfonce vne porte.

Ie suis, ie suis maistre passé

A franchir d'un saut vn fossé,

Vne muraille, ou pallissade.

Quant à la cargue & camisade,

C'est mon plus familier esbat.

Pour donner au reidre au combat,
Je pense aussi bien n'y entendre,
Qu'un homme qui soit d'ici en Flandre,
Et bien dresser un bataillon.

VAD. Vous aués prte le haillon
Aussi à ce que i'ay oï dire.

PRO. Quoy? suis-iu gueux? tu te veux rire:
Iet'escourcheray comme un veau.

VAD. Je vouloy di le drapeau:
Pardonnés moy, sauié la vostre.
Monsieur nous disons l'un pour l'autre:
Sans esgard à nostri pay'.

PRO. Aussi i'estoy bien esbahi,
Si d'une façon trop hardie
Tute mocquois à l'estourdie.

Iamais homme ne se mocqua
De moy, ny i'amaïs m'attaqua,
Que d'une main soudaine & preste
Je ne luy aye cassé la teste.

Si tu t'estois moqué de moy
J'eusse iette en bonne foy
Aumoins ton bonnet contre terre.

VAD. C'eust esté un beau fait de guerre:
N'est-il pas homme bien vaillant
Pour faire si bien du Roland.

PRO. Car ce n'est pas moy qui endure,
Qu'on me face affront ou iniure,
Par la char, le ventre, & la mort,
Iamais homme ne me fit tort,
Que par aprez il ne s'en sente:

Et ne pense pas que ie mente:
 Tu verras aujourd'huy comment
 Je meneray bien rudement
 Mon tuteur poltron & villaque.
 Il faut que ie luy donne attaque,
 Et que ie le face aller droit.
 Le poltron qu'il est, il me doit,
 Pour son prouffit, mon bien me rendre.
 D'eust-il plustost sa maison vendre:
 Et tout son vaillant engager.
 Mais sans plus long temps langager:
 Je le vay treuuer à cette heure,
 Sans faire plus longue demeure.

SCENE. II.

Gregoire.

Iay tant de soins, & tant d'ennuys,
 Que ie ne sçay plus où i'en suis.
 Bon conseil m'est bien necessaire.
 Je ne sçay que ie doy faire:
 Je n'ay point d'argent d'un costé:
 De l'autre, à dire verité,
 C'est raison que le bien ie rende
 A Prounentard, qui le demande.
 Et lequel m'a fait dire enhuy
 Qu'il me fera bien de l'ennuy,
 Et du tourment & de la peine:
 Si au bout de cette sepmaine
 Je ne luy remetZ tout son bien.
 „ A cette heure ie cognoy bien,

Que c'est vne charge pesante
Qu'une tutelle qu'on presente.
Jamais on ne reçoit qu'ennuy,
De se mesler du fait d'autrui.
Mais quoy? si faut-il que j'essaye
De guerir vne telle playe,
Et de radoubier tout mon cas.
Puisque finance ie n'ay pas,
Il me faut trouuer la maniere,
Sans qu'il faille despendre guiere,
De tascher à le contenter,
Luy qui tasche à me molester,
Me demandant son bien par conte.
A-certes ta tutele monte
A plus de bien que ie n'ay pas.
Il faut que j'alle de ce pas
Parler à ma fille Louyse,
Fille bien belle, & bien apprise:
Affin de luy persuader,
Qu'on me l'est venu demander
Au nom de Prouentard à femme.
Il faut tant faire, par mon ame,
Que cela ce face aujourd'huy.
Au demenrant quant est de luy,
Il est ce me semble en bon aage,
Pour penser à son mariage,
Je suis d'aduis de l'acoster,
Et ma fille luy presenter,
Elle est bien sage & bien apprise.

Peut-estre que mon entreprise,
 Aidant Dieu viendra à souhait.
 Si ce mariage estoit fait,
 Ce me seroit vne grand'ioye.
 Car sans argent & sans monnoye,
 Je contenteroyle galand,
 Qui tranche si bien du Roland.
 Mais qui ouvre ainsi nostre porte?
 Je le verray:il faut qu'il sorte.

SCENE III.

Gregoire. Louyse.

GRE.C'est ma fille. Il luy faut parler.
 LOUYSE, où voulés vous aller?

LOV. Mon pere droit ie m'achemine
 Au logis de nostre voisine.

Pour faire tailler des coletz,
 Affin de les coudre en-aprez
 Estans taillés par la lingere.

GRE.C'est fait en bonne mesnagere,
 De s'occuper soigneusement:

Aussi faut-il dorenavant
 Que vous soyeZ prudente & sage.

Car vous aués desia de l'aage

Pour gouverner vne maison:

Et si il est desia saison

Que vous songieZ à mari prendre.

C'est pourquoy ie vous fay entendre,

Que l'on vous à fait demander,

Je n'ay rien voulu accorder

De telle chose en vostre absence.

Mais puis qu'il faut qu'ores ie pense

A vous marier & pouruoir:

Declarés moy vostre vouloir.

Si vous voulés que ie vous nomme

Qui est le personnage & l'homme,

Lequel m'en a fait de sa part

Parler enhuy, c'est Prouuentard.

LOV. Certes ie seroy bien, mon pere,

Fille digne de vitupere,

Si i auoy du vouloir en moy.

De vous ie doy prendre la loy:

C'est vous qui me la deués faire,

Ainsi qu'il sera necessaire:

Et comme il vous semblera bon,

Faites de moy selon raison.

GRE. Vous m'aués respondu Louyse,

Comme vne fille bien apprise,

Qui est sortie de bon lieu.

Au demeurant, s'il plait à Dieu,

A vostre tresgrand auantage

Ie poursuiuray le mariage.

Qui est à demi commence,

Deuant qu'aujourd'huy soit passé,

Avec l'aide de Dieu i'espere

Mener à chef toute l'affaire:

Ou bien poar le plus tard demain.

Or sus allés vostre chemin.

LOV. I'y vay, puisqu'il vous plait mon pere,

GRE. Voila commencement prospere.

A ma fille ne tiendra pas,
 Que ie ne face bien mon cas.
 Je voy bien qu'elle en est contente.
 Reste maintenant que ie tente,
 Et voire plustost que plus tard
 La volonté de Prouentard,
 Ainsi que i ay fait de Louyse.
 Mais n'est-ce pas luy que i auise?
 Ouy c'est luy, qui s'en vient ici,
 Pour me donner peine & souci.
 Il a iecté sur moy sa veüe:
 Il est temps que ie le salue.

S C E N E I I I I.

Gregoire. Prouentard.

Vadupié.

GRE. Dieu vous gard' monsieur Prouentard.

PRO. Sire Gregoire, Dieu vous gard'.

GRE. Qui est le bon vent qui vous meine?

Certes i'estoy en grande peine
 De vous aller querre & chercher.

PRO. Est-ce affin de me relascher
 Mon bien, & le rendre par conte?

Ce vous seroit vne grand' honte,
 Si vous en auiez fait refus:

Et si ie vous rendroy confus,
 En toute façon & maniere;

Et pource sans tarder plus guiere:
 S'on m'en croyés, vous ferez bien.

De me rendre viste mon bien.

GRE. Dea, ie ne dy pas le contraire.

Mais il se presente vne affaire,

Que vous pouués bien pratiquer:

Dond ie vous veux communiquer.

PRO. Ie ne veux mettre en ma ceruelle

Pour le present autre nouuelle,

Si non que soyeZ diligent

A me conter bien tost argent,

Pour payer deux Ienets d'Espagne,

Et deux beaux rousins d'Allemagne,

Que ie veux aller acheter:

A celle-fin de me monter,

Et de m'en retourner grand erre,

Dans bien peu de temps à la guerre,

VAD. Et sus, sus, viste, viste, aprez.

Il faut vendre les petits préz,

Les vignes, & pieces de terre,

Pour faire du brauache en guerre:

Et puis après tous ces beaux ieux,

Dieu gard le capitaine gueux:

GRE. Mais encore ayés patience

Douir quelque cas d'importance,

Lequel vous pourra proufiter.

PRO. Or bien ie vous oyray conter:

Mais que soit en peu de langage.

GRE. Ie considere qu'en cet aage,

Ou vous estes pour le present,

Vous denés d'ores-en-auant

Tascher à trouuer vne femme:

*Je sçay vn party par mon ame,
Qui ne ce se doit pas refuser:
Si vous y voulez aduiser.*

La fille & belle & bien apprise.

*PRO. Qu'est-elle? GRE. Ma fille Louyse,
Laquelle, comme sçaués bien,
Heritera de tout mon bien.*

PRO. Voici chose digne de rire.

Est-ce ce que vous voulés dire:

Au lieu donque de me bailler

Mon bien, vous voulés m'engeoler,

Et me payer d'un beau langage

Et me parlant de mariage.

VAD. Vert & bleu ie pensoy tantost

Estre à uopce, & manger du rost.

Mais mon esperance est perdue

De faire vne bonne repue,

Et de faire frisque & gaillard

Chere, nopce, & patés de lard.

GRE. A tort vous faites le colere.

PRO. Non, non, c'est chose necessaire,

Que vous me rendiez tost mon bien.

Si vous n'eme rendés le mien:

Ie le r'auray bien par iustice.

Il n'est chose que ie ne puisse.

Par le sang, le ventre, & la mort,

Vous vous repentirez du tort

Que vous me faites est-ce ainsi comme

Il faut traiter vn gent il-homme?

VVD. Noble maistre à noble valet.

GRE. Je croy que c'est homme là est
Tombé en quelque frenaisie.

Mais dites moy, ie vous supplie,
Quand vous seriez plus grand seigneur,
Ne vous fay-ie pas de l'honneur,
Quand ma fille ie vous presente?

PRO. Tout cela point ne me contente:

Ie veux mon bien tant seulement:

Et si ie l'auray promptement,

Entendés vous? ie vous en iure.

I'ay vne espec à ma ceinture:

Et si ie n'ay que trop d'amis,

Pour vous faire voir qui ie suis.

GRE. Voyés vous-là la sage teste.

N'est-ce pas vne vraye beste,

Sans raison & sans iugement?

Il s'en va furieusement

Rempli de colere & de rage,

Sans qu'on luy ait fait nul outrage.

Mais quoy? i'ay beau faire le fin:

Ie voy bien qu'il faut à la fin

Que son bien, bien tost ie luy rendre.

Ce m'est vne charge bien grande.

Mais à tout rompre i'emploiray,

Tous les bons amis que i'auray:

Car aussi bien, quoy que ie targe,

Il faut qu'en fin ie m'en descharge.

SCENE V.

Maudolé. Oliuier.

MAV. Ne vous auy-ie pas bien dit,
Que i'emploiroy tout mon credit.

Pour vous oster de facherie?

OLI. Dy moy Maudolé, ie t'en prie,

Tout ce que tu as exploité.

MAY. I'ay tant couru, & tant troté,

Et ay tant fait par mes iournées,

Que vous aués villes gagnées:

Tant ay-ie pris pour vous de soing.

Le sire Gregoire à besoing,

Ainsi que lon m'a fait entendre,

D'un nouueau valet, qu'il veut prendre.

Car i'ay aujourd'huy acosté

Son homme, qui me la conté,

Lequel d'auec luy se retire.

Sçaués vous que ie vous veux dire?

Ne laissés pas perdre cet heur.

Habillés vous en seruiteur:

Et faites bien semblant de l'estre,

Et saignés bien de chercher maistre.

Nous changerons nous deux d'habits:

Puis irez droit à son logis

Luy presenter vostr. seruice.

Ce vous sera chose propice

De demeurer en sa maison:

Car vous aurez l'occasion

nouueuse carresse,

A sa fille vostre maistresse,
A laquelle dans peu de iours
Vous declarerés vos amours.

OLI. Meilleur conseil ne scauroit estre.

MAV. Alons donc au logis, mon maistre:
Allons y tost sans plus targer,
Pour nos habits contre changer.

ACTE III. SCENE I.

Maudolé, Oliuier.

MAV. Vertugoy, vous voila, i'en iure,
Braue & beau filz outre mesure.

O que vous estes vn beau filz
Maintenant avec tels habits.

O que vous tenés bonne mine.

Jamais amoureux de cuisine

Ne fut plus braue que cela.

OLI. Or sus Maudolé te voila

Desia dessus la raillerie.

MAV. Qui ne riroit, ie vous en prie:

En voyant vn tel amoureux?

Vous voila fait en maistre gueux,

Qui cent lieues à la ronde assemble

Les poux d'un hospital ensemble.

Ma foy vous voila beau garson:

Vous voila fait à la façon

D'un maistre gueux comme de cire.

Mais ce-temps pendant ie desire

Que lon me rende mes habits.

Car ceux-ci sont par trop petits.

Voici vn pourpoint qui m'estrange.

Vertudienne comme il me sangle:

Il me fera peter d'ahan.

Il y a ie croy plus d'un an,

Que iene fus en telle feste.

O L I. Tu monstres bien que tu és beste,

Et que tu és sans sentiment.

MAV. I'ay pour vous peine & grand tourment,

Et si vous me dites iniure.

Halie-n'en feray rien, i'en iure

Ma foy, il n'y a plus d'amis.

Ca, ça, ça, ça, ça, mes habits:

Prenés les vostres à cette heure.

O L I. Maudolé, maintenant ie meure

Si ie ne parloy en riant.

MAV. Et moy ie parle à bon esciant.

O L I. Maudolé encore peut-estre

Auras tu pitié de ton maistre.

Ie me rioy en bonne foy.

MAV. Ce temps pendant destaches moy,

Vne esguillette par derriere:

Car quant à moy ie n'aime guiere

Estre si serré que ie suis.

En fin rendes moy mes habits

Tout rondement, sans flaterie.

O L I. Voy tu Maudolé, ie t'en prie,

Ne me parle plus de cela.

MAV. Ie m'en doutoy fort bien, voila

Comment c'est que vous voulez estre

De mon bien le seigneur & maistre.

OLI. Tay toy, tay toy, tout ira bien.

MAV. Ouy bien au despens de mon bien.

Et de mon habit que lon porte.

OLI. Mais, Mandolé de quelle sorte

Portes-tu ces deux gands ici?

Vois-tu, ilz seront mieux ainsi:

Ta ceinture est mal equipee.

MAV. Raoustres un peu mon espee:

Car elle me blesse en ce point.

En despit soit fait le pourpoint:

Tant me serre-t-il & me blesse.

Bien peu s'en faut que ie ne laisse

Pourpoint & haut de chausse aussi:

Et que tout ie ne quite ici.

Fy d'un habit qui par trop serre.

Ha! ha! mon manteau chet à terre:

Ie ne l'ay point senti glisser.

OLI. Ie m'en vay te le ramasser.

MAV. Mon chapeau tombe de ma teste.

OLI. Attens que ie te le remette

Bien proprement sur tes cheueux:

Est-ce ainsi comme tu le veux?

MAV. Le voila bien, ie m'en contente.

Mais maintenant sans plus d'attente,

Puisqu'il faut battre le fer chaud:

De ce pas aller il vous faut

Au logis du sire Gregoire:

Et moy ce-pendant i iray boire,

Pour me rafraischir le poulmon:

OLI. Mais le voici. MAV. Ma foy c'est-mon.

Serviteur il vous convient estre:

Allés sus allés chercher maistre.
Puis qu'il se presente en ce lien,
Je vous delaisse à dieu. OLI. à dieu.
Ce m'est ici vne iournee
Bien heureuse & bien fortunee,
Si enhuy-ie reçoÿ cet heur,
D'estre receu pour seruiteur
Au logis du sire Gregoire.
I'ay cela plus cher que de boire
Auec Iupin là haut aux cieux,
Du Nector si delicieux.
Si auecque luy ie demeure,
Il n'eschapera pas vne heure
Que ie ne voye anpres de moy,
Mon soulas & mon doux esmoy,
Sa fille là belle Louyse,
Que cent mille fois plus ie prise
Que les perles, & les rubis,
L'or, la pompe, & les beaux habits
De tous les plus grands Rois du monde.
Toute beauté luy est seconde:
Et mesme celle de Cipris.
Et dea qui ne seroit espris
D'une beauté si nompareille?
Mais il faut que ie m'apareille
Pour aller son pere acoster,
Et mon seruice presenter,
Tandis qu'il est emmy la rue.

SCENE II.

Oliuier. Gregoire.

O L I. Monsieur, Dieu vous gard' & saluë.

G R E. Mon ami, Dieu vous gard' aussi.

O L I. Monsieur, iestoy venu ici

Pour vous presenter mon seruice,

Si au moins ie vous suis propice,

Et si il vous plait me receuoir:

Car quelque vns m'ont fait sçauoir,

Connoissant que ie cherchoy maistre,

Que vous me receuriez peut estre

Ayant besoing d'un seruiteur.

G R E. Qui vous là dit n'est pas menteur.

Car i'en cherche vn, pour vous le dire,

Qui sache vn peu lire & eserire.

O L I. Monsieur quant à moy grace à Dieu,

Je lis & escriis quelque peu:

Et si ie veux bien faire emtendre,

Que s'il vous plaisoit de me prendre,

Qu'à tout faire ie m'emploiray,

Et que mon deuoir ie feray.

G R E. Aussi veux-ie que lon trauille:

Qu'on coure, qu'on trote, & qu'on aille

Deçà, delà, de bout en bout:

Et qu'on se mette à faire tout:

Je veux qu'on s'employe à tout faire.

O L I. Monsieur, Dieu aydant i'espere,

Si vous me, voulés accepter,

Que ie vous pourray contenter.

G R E.

GRE. Sans vser de plus grand langage,

Que voulés vous auoir de gage?

O L I. Monsieur, ainsi que vous verrés

Que ie feray, vous me ferés.

Essayés moy demie annee.

GRE. Or sus la parolle est donnee:

Faites comme m'aués promis,

Et puis nous serons bons amis.

Puisque c'est fait, sans plus attendre

Allons droit au logis nous rendre.

SCENE III.

Maudolé.

ET bien suis ie pas maintenant

Gentil, gaillard, & aduenant

Aut aut qu'autre qui se presente?

Au flanc mon espee est pendante.

De soye ie suis tout vestu.

Ie ne voudroy par la vertu

Estre encore à faire & à naistre.

Ce temps pendant mon pauvre maistre

Est habillé en pauvre gueux,

D'un habit tout gras & crasseux,

Qui sen sont serf & son esclaué,

Mais quant à moy ie pompe & braue.

SCENE IIII.

Prouuentard. Vadupie. Maudolé.

PR O. Par le sang. i'auray ma raison

De ce villaque & ce poltron.

Qui mon bien ne me veut pas rendre.

Que n'ay-ie icy à qui me prendre

Pour ma colere de charger.

A D. Ma foy il y a grand danger,

Quand il a le feu à l'oreille,

Qu'il ne desfit vne bouteille:

En que d'une estrange façon

Qu'il n'assaillit vn limaçon,

Et qu'il ne luy fit cette escorne

De luy faire cacher sa corne.

PRO. Ha! Je renaque! ô teste! ô mort!

Il se repentira du tort.

MAV. Mais ie veux voir de quelle sorte

Est cette espee que ie porte.

O la belle lame qu'elle a.

PRO. Qui est cet homme, que voilas

Auecque vne espee? qui est-ce?

VAD. Il tremble de grand'hardiesse

Mon maistre, tant il est vaillant.

MAV. Elle à bonne pointe & taillant:

C'est vne lame de Vienne.

PRO. C'est quelque querelle ancienne,

Qu'on ma gardeé iusqu'ici.

C'est de la part peut estre aussy

Du sire Gregoire qui sogne

A me faire mal ma besogne:

Affin de posseder mon bien.

Mais ie les empescheray bien

De me tenir, & me surprendre.

Et deusse ie la fuite prendre.

Mais s'ilz viennent pour me fraper,

Par où me pouray-ie eschaper?

VAD. O le valeureux capitaine!

PRO, Deusse-ie estre à la grosse haleine,

Ie m'en fuiray bien vistement.

Car ie ne sçauroy nullement,

Contre tant de gens me deffendre.

VAD. Monsieur, ce n'est pour vous reprendre:

Mais il n'y à qu'un homme là.

PRO. Et qui t'assure de cela?

Peut estre maintenant qu'il huche,

Les autres qui sont en embusche,

Pour me charger d'apointement.

VAD. Ie vous diray tout promptement,

Pour en sçavoir quelque nouuelle,

Et pour vous oster de cernelle,

Auancés vous pour escouter.

PRO. Mais toy, va t'en te transporter

Vn peu plus pres, pour tout entendre.

VAD. Ha! ma foy i'ay la peau trop tendre:

Ie n'aime point estre gratté.

PRO. Tu iras bien en seureté

En marchant d'une façon coye.

VAD. Ie crain trop d'auoir la monnoye

De cinq ou six coups de baston.

PRO. Or bien ie te diray, garçon,

Il faudra donq, mieux ce me semble,

Que nous allions tous deux ensemble.

Or sus donq, sus viste, aprochons,

VAD. Or sus donc, sus, allons, marchons.

PRO. Descouurons. VAD. Allons reconnestre.

PRO. Marche laquais. VAD. Marchés mō maistre,

Je ne suis que le seruiteur:

Allés le premier par honneur.

MAV. Il faut que de l'espê ie ioüe

Bout aprendre à faire la roüe,

Avec les petits molinets.

PRO. Halme voila perdu, laquais:

On vient pour me donner la charge.

VAD. Vert & bleu la rue est si large,

Tirés vous à quartier tout coy:

Je decouriray fort bien tout, moy.

PRO. Cest ce que le plus ie desire.

VAD. Comme il s'enfuit & se retire

Ce capitaine morfondu:

Il est vrayment plus esperdu,

Que ne seroit pas vne femme:

Tant il a peu de cœur & d'ame.

Mais si me faut-il descourir

Ce que c'est, deussé- ie mourir.

MAV. Je pompe, ie morgue ie braue.

VAD. Cettuy ci n'a què de la baue.

1. Communement vn grand diseur,

2. Se trouue en fin petit faiseur:

Tesmoing mon braue capitaine,

Dond la parole est si hautaine,

Et si lasche couïard le bras.

MAV. Je croy qu'on ne me prendroit pas

Pour vn seruiteur à cette heure.

VAD. Vrayment tout maintenant ie meure,
Si ce n'est là un maistre veau.

MAV. N'est-ce pas là un cas nouveau,
Qu'un valet soit mieux que son maistre:
Mon maistr e maintenant, peut estre,
A bien de la peine du & du mal,
A froter quelque grand cheual,
En soufflant à la grosse haleine.
Et tandis moy ie me promeine
A mon aise où c'est qu'il me plait.

VAD. Vert, & bleu, ce n'est qu'un valet
Habillé comme un gentil homme.
Il vaudroit mieux qu'il fust à Rome
Que de s'estre trouué ici.

Il connoistr a si c'est ainsi,
Qu'il falloit faire peur au monde.
Corps de ma vie qu'on me tonde.
Si tantost il n'est bien froté.

Mais pour remettre en seureté
Mon maistre, qui est en ceruelle,
Ie vay luy conter la nouvelle.

Mais le voici : ha! vert & bleu,
Tout va tresbien, la grace à Dieu,
Moy seul il faut que ie le gripe,
Ce n'est qu'un pauvre fripe-lipe
De seruiteur, lequel a pris
De son maistre les beaux habits:
Ce n'est que cela somme toute
Et si vous en estes en doute:
Il ne faut que l'ouïr parler.

PRO. Escoutons donq. MAV. Je peux aller
En bonne conche & contenance.

Car maintenant le monde pense
Que ie soy vn homme d'honneur.
Qui me prendroit pour seruiteur,
En voyant l'habit que ie porte?

PRO. Sus Vadupié, fay moy escorte.
Qu'il soit roide mort abatu.

Donnons dedans: tu', tu', tu', tu',

MAV. A l'aide au meurtre: ha! on me tue.

PRO. Il a ia gagné, l'autre rue,
Le vilain, il est eschapé.

Ha! s'il eust esté atrapé,
Je l'eusse tué que ie pense.

VAD. C'eust esté si grande vaillance,
Qu'on en eust parlé à iamais.

PRO. L'eusse bien maintenant deffaits
Des soldards vne cinquante aine.

VAD. O le valeureux capitaine?
O qu'il s'est bien monstre vaillant?

Je suis d'aduis que maintenant,
Monsieur sans attendre à dimanche,

Vous vestissiez chemise blanche:
Vous vous este eschauffé bien fort.

PRO. C'est tresbien dit: mais par la mort
L'accommoderay bien, i'en iure,

Quiconque me fera iniure:

Et m'en voudra d'orenauant.

Mais cependant marchons auant:

Vne chemise il me faut prendre.

Kk =

Allons

Allons droit au logis nous rendre.

S C E N E V.

Nicole. Louyse.

NIC. Et bien, vous souueués vous point
De cet affaire & de ce poinct,
Que vous me vouliez faire entendre?
Tantost lorsque vous vouliez prendre
Le loisir, de me le conter,

Vostre pere est venu heurter
Al huis rompant vostre parole.

LOV. Je te diray que c'est Nicole,
On me veut bailler vn mari.

NIC. Qu'est-il cettuy là? ie vous pri,
Dites le moy, i'en suis en peine.

LOV. C'est ce brauache capitaine,
Qui vient par fois à la maison.

NIC. Ha! vraiment, c'est vn braue oison,
I'en aimeroy bien la copie.

LOV. Si est ce toutesfois, mamie,
Que mon pere le veut ainsi.

NIC. Ma foy si vous faites ceci,
Vous en receurez fascherie.

LOV. Mais qu'y feroiy ie, ie t'en prie:
Quant à moy ie n'ay nul pouuoir.

C'est à mon pere à me pouruoir,
Et faire ce que bon luy semble.

NIC. Vous y aués tous deux ensemble,
A mon aduis grand interest.

LOV. Si le prendray ie s'il luy plait,

Il faut que ie luy obeisse.

„ Il n'y a chose que ne puisse

„ Vn pere dessus son enfant:

Il n'y a remede. NIC. Vraiment,

Sion fait vn tel mariage:

Vn iour vous maudirez, ie gage.

Ceux qui en ont parlé iamais.

On n'a pas gardé d'estre en paix

Auecque telles gens de guerre,

Qui font plus de bruit qu'un tonnerre,

Et qui ne font que tempester,

Et lesquelz fors que se vanter,

Ne scauent faire aucune chose:

Faut qu'une femme se propose

D'auoir bien du mal auec eux.

Ily a quelques fois des gueux,

Et des pauvres garçons i'en iure,

Qui sont mieux appris de nature

Que de telles gens sans raison.

Voyés vous ce pauvre garçon,

Qui sert maintenant vostre pere?

Il scait cent fois plus de bien faire,

Que ce beau capitaine-là.

LOV. Mais mon pere le veut, voila.

Or à propos de ta parole:

Qu'est-ce qu'il te semble, Nicole,

De nostre seruiteur nouveau.

NIC. C'est vn garçon de grand cerueau,

Et bien appris & bien honneste.

Il scait iouer de l'espinette:

*Car sur la vostre mesmement
Ie l'ay veu ioier brauement.
Puis il scait bien lire & escrire:
Et scait bien que c'est de bien dire.
LOV. En verité il semble bien
Sentir son honneur, & son bien.
Iamais il ne chomme & repose:
Car il fait tousiours quelque chose,
Et s'employe continument.
Mais quand i'y pense, en deuissant
Tout doucement le temps se passe.
Sus sus despeschons nous, de grace,
D'aller aprester à disner.
Car mon pere doit retourner,
Que ie croy, bien tost de la ville.
NIC. Ne vous souciés ie suis habile:
I'espere de faire bien tost
Entierement tout ce qu'il faut.*

S C E N E VI.

Oliuier.

Q*ue i'ay de bien & de liesse,
En voyant ma chere maistresse!
Pour le present ie ne voudrois
Estre quelqu'un de ces grands rois,
Qui ont tant d'or en leur puissance.
J'aime bien mieux voir la presence
De ma maistresse, que d'auoir
Tout l'or du monde en mon pouuoir,
O que cet habit-ci ie prise:*

Car par son moyen, ma Louyse,
 Mon bien, mon cœur, & mon amour
 Est prez de moy le long du iour.
 Tout le long du iour ie contemple
 Sa beauté tresgrande & tresample,
 Et ses beaux yeux d'amour si pleins.

S C E N E V I I.

Maudolé. Oliuier.

MAV. Où diable sont-ils mes vilains,
 Qui vouloyent m'estriper le ventre?

Que iamais en enfer ie n'entre,
 Si ie n'ay fuy bien vaillamment:

Il faut pour viure longuement

Être un peu poltron de nature,

Et fuir les coups & la bature.

Ma foy qu'on ne me parle point

Alors qu'il s'en faut fuire à poinct:

Bon pié vaut mieux que bonne espee.

S'ilz eussent ma teste attrapee,

Ilz eussent mis en deux ma peau.

Par ma foy, ie n'ay qu'un chapeau,

Ie ne veux auoir qu'une teste.

Que Maudolé n'est pas si beste,

De vouloir endurer cela.

Mais qu'est-ceci, que ie voy là?

C'est mon maistre: la vertudienne

Il faut bien que viste il reprenne

Tous ces beaux petits habit-ci.

Voyés vous l'amoureux transi,

Comme il ressent son gueux de race:

Tant il porte de bonne grace

Ces habits là de Frantaupin.

On le prendroit pour Turlupin,

A voir sa façon & sa mine.

Mais il faut que ie m'achemine

Tout droit à luy pour luy parler,

Et ses habits luy rebaiiller.

O L I. Tout aussi tost que ie demeure,

Sans voir madame vne seule heure,

Je suis comme vn homme perdu.

M A V. Que le grand diable soit pendu:

Si vostre habit là ie ne plante.

O L I. Quelle colere violente

T'esmeut si fort, di Maudolé?

M A V. I'eusse este tresbien estrillé,

Si ie n'eusse prise la fuite:

Et si ie n'eusse fuy bien viste.

O L I. Qui at-il donque de nouveau?

M A V. Ca, ça, rendés moy mon chapeau,

Tost, tost, tost reprenés le vostre:

Et rechangeons d'habit z l'un l'autre.

O L I. Qui a til? ne le cele point.

M A V. Tost reprenés vostre pourpoint:

Viste que le mien on me rende.

O L I. Mais, Maudolé, ie te demande,

D'où c'est que peut venir ceci?

M A V. Hò, hò! tuer le monde ainsi.

O L I. Dea, qui veulent dire ces choses?

M A V. Ca, ça, ça, ça, mon hant de chausses.

Tenez, voila vostre manteau,

Vostre espee, & vostre chapeau:

Ie vous rends tout vostre bagage.

OLI Voici vn merueilleux langage.

Ie ne sçay où c'est que i'en suis:

Qui a-til donc? MAV. Ca mes habits.

OLI. Et bien ie te le veux bien rendre:

Mais pour le moins fais moy entendre,

Qui t'à en colere ainsi mis:

Dyle moy donc. MAV. Ca mes habits.

OLI. Voici chose bien fort estrange:

Deslors que nous auons fait change

D'habillement: dy moy depuis

Qui a-til eu? MAV. Ca mes habits.

OLI. Tu es vne estrange personne:

Tu fais que ie depassonne:

Tu me feras mourir d'ennuys

Que i'estime. MAV. Ca mes habits.

OLI. Tu auras tes habits beau sire:

Mais dy moy ce que ie desire,

Et me conte d'où vient cela,

Que tu iettes mes habits là:

Qui a-til eu, dy ie t'en prie.

MAV. Dea! i'ay cuidé perdre la vie

Pour vostre braue habillement.

Sans dire ny quoy ny comment

Non plus qu'en vne momerie,

Deux pendars sur ma friperie

S'estoyent voulu venir ruer:

Et moy de fuir pour me sauuer.

Quand i'ay mes chausse & ma casaque:

Iamais persone ne m'attaque.

Car à mon habit on voit bien,

Que ie suis vn homme de bien.

Rendés le moy ie vous en prie:

Dea, i'ay cuidé perdre la vie

A cause de vos beaux habits.

Or sus il ny'a plus d'amis,

Si ie n'ay mes habits, i'en iure.

O LI. Tu és colere outre mesure:

Encor' faut-il ouïr raison.

L'habit n'est pas occasion

D'une telle descouuene:

C'est qu'on t'a pris parmy la rue

Pour quelque autre qu'on hayssoit,

MAV. Qu'en peux ie mais? quoy que ce soit?

Mais, quand i'y pense, sauf la vostre:

Ie n'estoy pas pris pour vn autre.

On m'eust tresbien battu pour moy.

O LI. Va va n'en sois plus en esmoy.

La bonne Fortuue te monstre,

En t'ostant de ce malencontre,

Qu'elle t'aime & te cherit bien.

MAV. Si c'est cela ie ne dy rien:

Ouy dea, ie le croy & l'espere.

Car desia ie commence à faire

Le gentil homme à tour de bras.

Mais dea, vous ne parlés pas

De vostre gentille maïstresse.

Et bien? qu'en est-il? quoy? qui est-ce?

OLI. J'ay bien ce bon heur de la voir:

Mais ie n'ay peu encore auoir

Le moyen de luy pouuoir dire,

L'occasion de mon martire:

Nymon amour luy descourrir.

Mais ne la voy-ie pas venir?

C'est elle mesme en assurance.

Ie n'ay iamais eu que ie pense

Tant de moyen & de loisir,

De luy parler à mon plaisir.

Mais puisque j'ay le temps propice

De luy presenter mon seruice,

Et mon amour luy declarer:

Ie te pri de te retirer

Tan seulement pour demie heure:

Et moy sans plus longue demeure

Ie vay l'aborder de ce pas.

MAV. Ie ne vous empescheray pas:

Desapresent ie me retire.

Mais n'obliés pas à bien dire.

SCENE VIII.

Oliuier.

A H! que ie me trouue confus!

En verité ie ne scay plus,

Où i'en suis: tant me tient en transe

La Crainte avecque l'Esperance,

Et la Vergone avec l'Amour.

Qui me tourmentent tour à tour

Et quelque fois eux tous ensemble.

*La crainte est cause, que ie tremble:
Et l'Esperance qui m'assaut,
Pour entreprendre me rend chaud.
La Vergogne me tire arriere:
Et l'Amour me met en carriere.
Et me veut pousser plus auant.
Mais Vergogne se met deuant:
Et me repousse & me rechasse.
Que de maux me donnent la chasse!
Doy ie vers ma maistresse aller?
Tost ou tard il luy faut parler.
„ Il faut que le malade die
„ Au medecin sa maladie,
„ S'il veut receuoir guerison.
Mais helas! de quelle façon
Entameray ie mon langage!
I'ay peur d'esmouuoir son courage
Et de l'irriter contre moy.
Ie crain de causer mon esmoy
Et d'auoir mal pour allegance.
Mais quoy? tost ou tard quand i'y pense,
Ou bien demain, ou bien enhuy,
Il luy faut dire mon ennuy.
C'est vne chose qu'il faut faire.
Mais si elle est rude & seuer,
Ie suis perdu d'autre costé.
Ah! que ie me sens tourmenté
D'Amour, d'Esperance & de doute!
Mais quoy? si faut-il somme toute.
Auoir á la fin mieux ou pis.*

On dit qu'Amour aide aux hardis,
 Qui se iettent à l'aduanture:
 Et non a ceux, qui de nature
 Sont lasches, craintifs & couards.
 Sont deduit-ce sont les hasards.
 Aussi, dit-on qu'il est sans veüe:
 A cause qu'à boule perdue,
 Ou bien, comme on dit, à clos yeux
 Par tout-il va chercher son mieux:
 Il fait donc que ie m'aduanture
 Pour chercher ma ioye future,
 Et pour faire auancer mon bien.
 Mais ma maistresse me voit bien:
 Elle me voit bien, que ie pense,
 Il est grand temps que ie m'auance,
 Et que i'aille la saluer.
 Mais elle s'en vient me trouuer.

S C E N E V I I I I.

Louyse. Oliuier.

LOY. Qu'est ce donc de bon que vous faites
 Ici tout seul comme vous estes?

OLI. Madame, vous voyés de quoy.

LOY. D'où vient que vous estes tout coy:

Et tout seul sans nulle personne?

OLI. La peine qui me passionne,

Et ma misere, & mon tourment,

Ne permettent aucunement

Que ie sois tout coy & paisible

OLY. Que dite vous? est-il possible.

Et

Et qu'est-ce donq que vous auez?

Et quelz m'aux aués vous trouués?

OLI. *Si vous les sçauiez, que ie pense,*

Madame, en bonne conscience,

Vous auriez pitié des ennuis,

Où c'est que maintenant ie suis.

LOV. *De grace, dites ie vous prie*

Qui peut estre la facherie,

Qui vous tourmente tellement.

OLI. *Par vostre bon commandement,*

Madame ie vous veux bien dire

L'occasion de mon martire.

Ce m'est vn tresgrand creue cœur

D'estre maintenant seruiteur,

Moy qui n'aguere soulois estre

En beaucoup de façon le maistre.

LOV. *Parlés à moy plus clairement:*

Ie ne vous entents nullement.

OLI. *Pour ne desguiser chose aucune:*

La cruelle & fiere Fortune

Me met en l'estat où ie suis.

Car helas! ces pauvres habits,

Qu'à l'heure prensente ie porte,

Ne sont pas habits de la sorte

Que ie me souloy habiller:

Car aussi ie suis escolier

Qui suis venu en cette ville

Estudier à la Loy civile.

Mon pays est le Dauphiné:

Et de Valence ie suis né:

Où mon pere est encore en vie,
Lequel ne porte point d'enuie,
A pas vn de ses citoyens,
Pour les richesses & moyens,
Dond grace à Dieu il a bon nombre.
Et toutes fois mon triste encombre,
Qui me donne ennuy sur ennuy,
Me met en l'estat où ie suis.

LOV. Dea! quelle chose aués vous faite?

Vous cachés vous pour quelque dette?

OLI. Non, ie ne doy pour le present

La grace à Dieu aucun argent.

LOV. Est-ce point pour quelque castille
Des escoliers de cette ville?

Car bien souuent vos compagnons

Se batent contre les fourrons,

Puis aprez ilz en sont en peine.

OLI. Ce n'est pas cela qui me geine:

Non, madame n'en doutés point.

LOV. Quel mal est-ce donq, qui vous poind?

OLI. Que seruiroit-il de le dire?

Seroit rengreger mon martire,

Et peut estre vous enuy.

LOV. Ne vous faites point tant prier.

Croyés que si i' auoy puissance,

De vous donner quelque allegeance,

En ce malheur qui vous assaut,

Il m'y employeroy bien tost.

Ie croy qu' aussi feroit mon pere.

OLI. Madame il vaut bien mienx se taire,

Quelque

„ Quelquefois que de mal parler.

LOV. Je vous assure de celer

Tout ce que vous me voudrez dire.

OLI. Puisque vostre cœur tant desire

De sçavoir d'où vient mon tourment,

Je vous suppli' tres humblement,

De me pardonner mon offence.

Madame, hélas! vostre excellence

Et vos rares perfections

Sont cause de mes passions.

Pour auoir le temps plus propice

A vous presenter mon seruice,

Je me suis ainsi desguisé.

LOV. Comment! meschant, traistre, & rusé,

Où pensés vous auoir à faire?

Mais il vaut beaucoup mieux me taire,

Et quitter entierement là,

Vn tel malheureux que cela.

S C E N E

X.

Oliuier.

O Miserable! ô temeraire!

Qu'est-ce, hélas, que ie vien de faire!

Où me suis-ie percipité!

Pour ne m'estre pas contenté

Du bon heur & de la lieffe,

Que i'auoy de voir ma maistresse,

Et pour auoir trop entrepris:

Je me trouue à present surpris

De la plus grand' desconuenüe,

Que pauvre amant ait iamais eüe:
Je suis reduit au deſeſpoir.

Helas! ie ne pourray plus voir

Les rares beautés de madame,

Qui eſtoit l'ame de mon ame.

Helas! à preſent, ô mes yeux,

Tous ne me ſerez qu'ennuyeux,

Et rien qu'une charge inutile:

Puiſque la dame autant gentille,

Qu'autre que l'on voye deſſous

Le ciel ſe retire de nous.

O miſerable, ô folle langue,

Qui as prononcé la harangue,

Dou procedé tout mon malheur!

C'eſt toy qui cauſes ma douleur,

Et la miſere qui m'aſſolle.

1. Iamais vn propos n'y parolle,

2. Dond on ſe pourroit repentir,

3. De la bouche ne d'euſt ſortir.

4. O grand malheur! quand i'y penſe,

5. L'auoy toujours en deſſiance

6. Du mal, qui deuoit m'aduenir.

7. Mais ie ne me ſuis peu tenir

8. De parler trop à la volée.

9. Amour a la teſte eſueillée:

10. Amour eſt hardi tant & plus:

11. Il ſuy failloit comme à Bacchus

12. Donner quelque ſage nourrice,

13. Laquelle corrigeaſt ſon vice.

14. Quand Iupiter vit ſon enfant

Bacchus chaud & rouge en naissant:

Il le porta sans tarder guieres

Tout droit aux Nymphes des riuieres,

Pour le nourrir & le lauer.

Aussi falloit-il esleuer

Amour, qui a la teste prompte,

Auec la crainte & la honte,

Qui plus rassis l'eussent rendu.

Helas! ie me suis bien perdu,

A faute d'un peu de prudence.

Car il ne faut plus que ie pense

Aucun bien iamais esperer.

Autant vaut-il me retirer

En quelque desert solitaire,

Pour y deplorer ma misere.

ACTE IIII. SCENE I.

Louyse. Nicole. Oliuier.

NIC. *Qui a-t-il donc? cõtés le moy.*

LOV. *Nicole, ie iure ma foy:*

Que tu seràs bien esbahie,

Quand c'est que tu auras ouïe

Chose que ie te veux conter.

NIC. *Ie vous prie de vous haster*

De m'en faire viste le conte.

LOV. *Bien ie seray soudaine & prompte*

A conter tout par le menu.

Nostre valet nouueau venu

Est escolier en cette ville,

De bonne maison & famille:

Son pays est le Dauphiné.

NIC. Je croy que s'il auoit tonné,

Je ne seroy plus estonnée.

Il brasse donc quelque menée,

Puisqu'il s'est desguisé ainsi.

Je me doutoy bien de ceci,

Vous sa grace & sa gentillesse.

Mais ie vous en prie, qui est-ce,

Qui ce propos vous a deduit?

LOV. Luy mesme tantost me la dit:

Et au surplus m'a fait entendre,

Que c'est l'amour qui luy fit prendre

Ce pauvre habit qu'il a porté:

Et qu'il à seruiteur esté

Affin d'auoir le temps propice

Pour me presenter son seruice.

NIC. En bonne foy, cela va bien.

Ce seroit, ie croy, vostre bien

Que vous fussiez plustost sa femme,

Que de Prouentard, par mon ame:

Puisque de vous il est espris:

Vous scaués qu'il est bien apris.

Et que c'est vne creature

D'aussi douce & bonne nature,

Qu'au monde l'on puisse point voir,

Et puis les hommes de scauoir

Sont tousiours bien plus honorables,

Plus faciles & maniables,

Que les gendarmes & soudards:

Qui sont farouches & hagards,

„ Et de difficile acointance.

LOV. Pour vous dire ce que i'en pense,
Sans vser de plus long deuis,
Ie serois bien de vostre aduis:
Pourueu que cela se peust faire
Par le bon vouloir de mon pere.

NIC. Mais ie vous prie dites moy
Que vous luy aués dit. LOV. Ma foy,
Ie l'uy quitté dessus la place,
En trouuant de mauuaise grace
Le propos qu'il m'auoit tenu.

NIC. Et depuis qu'est il deuenue?
Mais n'est-ce pas luy qui chemine?
Ouy, c'est luy: voyons quell'mine
Et quelle façon il tiendra:
Et ce qu'en fin il deviendra.

OLI Non quelque chose que ie face,
Ie ne peux esloigner sa face,
Sa face dy-ie & ses beaux yeux,
Qui font honte au soleil des cieux.
Quand il faudroit que i'en mourusse,
Et quand il faudroit que ie fusse
En aussi grande affliction,
Qu'un Tantale ou qu'un Ixion:
Sans que plus long temps ie seiourne,
Il faut qu'au logis ie retourne
Pour auoir ce bien de la voir.
Mais ah! si elle a fait sçauoir,
Ce qui s'est passé, à son pere:
Peut estre qu'esmen de colere

Il me fera vn mauuais tour.
 Que me conseilles-tu, Amour,
 En chose si fort ambigue?
 Mais là voila: ha! ie l'ay veüe
 Tout à propos à ce coup-ci.
 Il faut deuant partir d'ici,
 Que ie redouble ma priere.
 Mais voy-ie pas sa chambriere?
 Certes les voila toutes deux.
 J'ay desia esté hasardeux:
 Il faut qu'encore ie poursuiue:
 Et que ie meure, ou que ie viue.
 Pour sa seruante il ne faut pas
 Que ie craigne auancer le pas.
 Car peut estre elle luy a dite
 Ma qualité, & ma poursuite.
 NIC. Je gage qu'il vient deuers nous.
 OLI. Helas! madame serez vous
 En mon endroit inexorable:
 Ne serez vous point pitoyable
 Enuers vn si fidele amant,
 Qui pour vous a tant de tourment,
 Et vous presente humble requeste!
 LOU. Autre part metés vous en queste:
 Et autre part qu'ici portés
 Tous ces beaux discours affetés.
 OLI. S'il estoit possible, madame,
 Que vous peussiez lire en mon ame
 La douleur, qui mon cœur espoind:
 Je croy, que vous, n'oseriez point

*En mon endroit de tel langage:
De peur d'accroistre d'auantage
La grand'peine & le grand tourment,
Lequel i'endure en vous aimant.*

*LOV. Ie ne sçay quelle est vostre peine,
Mais quant à moy ie suis certaine:*

„ Que toute fille de bon cœur

„ A plus de soing de son honneur,

„ Qu'elle n'a de sa propre vie.

*OLI. Helas! ie n'ay aucune enuie
De vous le faire perdre aussi.*

De vous ie ne requiert ici,

Qu'un legitime mariage.

LOV. Vous ne manqués pas en langage.

OLI. Encor moins en affection.

LOV. Ou bien plustost en fiction.

OLI. Si il est ainsi, tout à cette heure

Que ie trespasse & que ie meure

Deuant que de partir d'ici.

Mais, madame, s'il est ainsi,

Que vous doutiez de ma constance:

Pour vous en donner assurance:

Mon sang ie vous sacrifiray,

Et moy mesme ie me turay,

Si ma mort vous est agreable.

Aussi bien suis-ie miserable,

Si vous ne me faites cet heur

De m'accepter pour seruiteur.

NIC. Madame, vous estes cruelle,

De voir vn amant si fidelle,

Qui vous porte tant d'amitié,
Sans en prendre aucune pitié.

LOV. Me conseilleroy tu, Nicole,
Que ie me monstasse si folle,
Que de forfaire à mon honneur.

NIC. Il est trop vostre seruiteur,
Pour poursuiure vostre dommage:

Vous requiert de mariage,
Que vous pouués honnestement
Luy accorder tout promptement.

LOV. Cela ne se peut sans mon pere.

OLI. Madame, laissés moy tout faire:
Accordés seulement ce poinct,
Et du reste ne craignés point.

Car moyennant vostre licence,
Avec ma bonne diligence
J'espere bien de faire tant,

Qu'à la fin ie rendray contant
Entierement vostre bon pere.

LOV. Gouvernés donq bien cette affaire,
Car pour ne vous en point mentir:
Amour son feu me fait sentir.

Mais hélas! gardés moy de blasme.

OLI. Cent fois i'aimeroy mieux, madame,
Endurer tous les iours la mort,

Que de vouloir faire aucun tort
A vostre honneur & renommée.

NIC. Sur tout bouche close & fermée.

Mais tandis qu'itons ce lieu ci,
De peur qu'en ne nous trouue ici.

SCENE II.

Oliuier. Gregoire.

O LI.O heureuse, heureuse iournee!
Qui en fin ma peine à bornee,
Et qui d'un chetif amoureux,
A fait vn amant bien heureux.
C'est dorenanant, quand i'y pense,
Qu'on me doura la recompense
De tous mes maux qui sont passes:
Puisque i'ay eu si bon succès,
Et la fortune si henreuse,
En ma passion amoureuse.
Amour, qu'à tort i'y accusé:
Tu es sage & bien aduisé,
Cent mille fois plus qu'on ne pense.
Car tu ne donnes recompense,
Qu'alors qu'on la merite bien.
Quiconque se dit estre tien,
C'est raison qu'il en face esprenue,
Auant que recompense il treuve:
Et deuant que par ton secours
Il vienne à chef de ses amours.
Mais ne voy-ie pas par rencontre
Le sire Gregoire ici contre?
Peut estre qu'il me veut parler:
Il luy faut au deuant aller,
Pour voir s'il y a quelque affaire,
On besongne qu'il faille faire
Il m'a bien aperceu de loing.

Monsieur,

Monsieur, si vous aués besoing
De mon seruice pour cette heure:
Commandés moy, & sans demeure
Selon vostre commandement,
l'excuteray fidelement
Ce qu'il vous plaira quoy qu'il couste.

GRE. Vraiment ie n'en fais point de doute.

Car depuis que ie vous ay pris,
Ie vous ay trouué bien appris
Autant & voire dauantage,
Qu'autre ieune homme de vostre aage.

Aussi vous connoissant discret,
Ie vous veux dire vn mien secret,

Lequel m'est de grand'importance:

Où vous pourrez comme ie pense,

Paraduanture encor m'ayder.

OLI. C'est à vous à me commander:

Et à moy seruice vous faire.

GRE. Or escoutés donque l'affaire,

De laquelle il est question.

Ie vous feray narration

Du tout bien soudaine & bien promte.

Où me contraint à rendre conte

D'une curatelle que i'ay,

Où c'est que ie mis suis chargé

De dix mil francs & dauantage.

I'ay des fonds & de l'heritage,

Grace au bon Dieu, quatre fois plus:

Si me trouue-ie bien confus,

Pour n'auoir aucune finance.

Car Prouuentard plein d'arrogance,

C'est celuy là dond i'ay le bien,

Se vante qu'il me fera bien

Trouuer dans peu de temps monoye:

Et qu'il faut bien que ie le poye,

Dedans bien peu de iours d'ici.

I'en suis en extreme souci:

Je ne peux si tost argent faire.

Voila pourquoy ie delibere

Par deuers luy vous enuoyer:

A celle fin de le prier,

Qu'il ait vn peu de patience,

Tant que i'ay recourré finance.

S'il m'eust creu, comme il ne fait pas,

Nous eussions bien fait nostre cas:

Je luy offroy ma fille à femme.

OLI. Il est indigne d'une dame

Si honneste que celle-là.

GRE. Ouy, mais ce temps-pendant voila:

Tout à plat ma fille il refuse.

„ OLI. Tel refuse, qui apres muse,

Comme on dit ordinairement.

I'ouy parler dernièrement

D'un fort honeste personnage,

Lequel n'a pas tant que luy d'aage:

Et qui est bien de meilleur lieu,

Et qui voudroit qu'il pleust à Dieu,

Qu'on luy eust fait offre pareille:

Il luy presteroit bien l'oreille.

GRE. Dea, qui est-il ce bon seigneur,

Qui me desire tant d'honneur,
Que de vouloir estre mon gendre?

OLI. Je m'en vay vous le faire entendre.

Ily a force escoliers,

Que ie connoy, de nos quartiers:

Ils sont fort bonne compagnie,

Lesquelz sont en chambre garnie,

Où on les visite souuent:

Entre autre un homme sçauant

De bon lieu & de bonne race,

Bien honnestes & de bonne grace,

Ordinairement les va voir:

Et luy mesme ma fait sçauoir

L'amour grande puissante & forte,

Laquelle à vostre fille il porte.

C'est là que depuis peu de iours

Il m'a declaré ses amours.

GRE. Vous l'estimés donq riche & sage?

OLI. Encores dy-ie dauantage,

Que ie ne vous peux declarer.

GRE. Je desireroiy conferer

Auecque luy, si bon luy semble.

OLI. Je vous feray parler ensemble,

Tout aussi tost que vous voudrez:

Car il demeure ici tout pres.

GRE. Or sus donq, faites luy entendre,

Qu'au logis ie le vay attendre:

Et vous en allés de ce pas,

Le querir & n'y faillés pas.

OLI. I'y vay, monsieur, ie vous assure.

SCENE III.

Oliuier. Louyse,

OLI. C'est cette heure-ci chose seure
Que mes affaires iront bien:

Et si il ne s'en faudra rien.

Tout conspire pour ma liesse.

Mais ie voy venir ma maïstresse:

Auant que de ce lieu partir,

Il la faut du tout aduertir.

Madame, par cette entre-uenë

Ie suis tres aise d'auoir eüe

L'occasion de vous parler.

Vostre pere me fait aller

Chercher vn ieune personnage,

Pour vous donner en mariage,

Ainsi comme il m'a dit, à luy.

LOV. Helas, combien ie sens d'ennuy,

De mal, de peine & de misere!

O LI. Laissez moy tout le discours faire:

Et vous verrez par mon discours,

Que tout va bien pour nos amours.

LOV. Vostre propos me reconforte:

I'estoy desia à demi morte.

OLI. Ie vous diray tout ce que c'est,

Si vous voulez & s'il vous plait

Loisir & patience prendre.

Vostre pere m'a fait entendre,

M'estimant loyal seruiteur,

Qu'il a eslé le curateur

D'un soldat, ie ne sçay quel homme,
Lequel Prouuent ard il me nomme:
Qui le poursuit & presse bien
De luy rendre bien tost son bien.
Mais voyant qu'il n'a pas finance,
Pour luy bailler tout en presence:
A celle fin de l'apaiser,
Il vous vouloit faire espouser,
Ce disoit-il, à ce gendarme.
Ce propos m'a donné l'alarme,
Aussi tost que ie l'ay ouy.
Pour m'oster de doute, & d'ennuy,
Et d'un tel soupçon qui mesmaye,
J'ay donné vne telle baye
A vostre pere promptement.
Car ie luy ay conté comment
Un ieune homme de bonne grace,
De bon lieu, & de bonne race,
Et tant espris de vostre amour
Volontiers vous feroit la cour,
Pour vous auoir en mariage.
Tant qu'en fin en peu de langage
Vous voyés qu'il me fait aller
Le querir tost pour luy parler.
Escoutes comme ira l'affaire.
Lorsque ie vins chez vostre pere,
Je pris l'habit de mon valet:
Et luy maintenant où il est
Au lieu du sien le mien il porte.
Si bien que ie veux faire en sorte

Qu'estant

Qu'estant vestu de mes habits,
Il s'en vienne à vostre logis
Se presenter à vostre pere:
A celle-fin de contrefaire
De l'amoureux bien finement.
Alors vostre pere voyant,
Qu'on vous demande en mariage,
Ne parlera plus dauantage
De vous bailler à Prouentard.
Et par ainsi ce beau soudard
Ne nous fera plus peur aucune.
Car peut estre que par fortune
Vostre pere vous promettra
A mon seruiteur qui viendra.
Si ainsi est, comme ie pense,
Nous serons hors de defiance:
Et si lors selon mon desir,
J'auray le temps & le loisir
De faire nos amours entendre,
Et le aïre en bonne part prendre
Et à vostre pere & au mien:
Tellement que tout ira bien.
LOV. Vous aués tresbien fait de feindre
Cela: car nous auions à craindre
Ce beau soudard eceruelé,
Dond mon pere m'auoit parlé.
Grace à Dieu, tout s'achemine.
OLI. Mon homme tiendra bonne mine,
Ie m'asseure, il n'y faudra pas:
Ie le vay querir de ce pas.

LOV. C'est tresbien fait. dea, qui est celle
 Voyant vn amant si fidele,
 Et de si bon entendement,
 Qui ne l'aimast pareillement?
 Vraiment ce n'est pas vne buse.
 Regés vous la gentille ruse,
 Qu'il a rencontré, á propos.
 Affin de nous metre en repos.
 Je ne m'en peux tenir de rire.
 Mais il faut que ie me retire
 Dans le logis en attendant:
 Et ilz viendront ce-temps pendant.

S C E N E IIII.

Maudolé. Oliuier.

MAV. Et vraiment dea, ie suis bien aise,
 Aprez auoir fait la mauuaise,
 Qu'elle vous aime encore en fin.

OLI. Il faudra bien faire le fin:
 Et sur tout se garder de rire,
 Pour faire ce que ie veux dire.

MAV. Quoy donques? quoy qu'est-ce? comment?

OLI. Il nous faut aller promptement
 Au sire Gregoire mon maistre,

Et deuant luy tu feindras estre
 De sa fille amoureux bien fort:

Et si tu seras ton effort,
 Qu'il te l'accorde en mariage.

MAV. Et d'où vient tout ce beau mesnage?

OLI. Je te diray d'où vient ceci.

Je suis certes en grand souci,
En grand esmoy, & en grand transe:
Tan-i ay peur qu'on ne la fiance
Et promette à vn sot soudard,
Que l'on appelle Prouuentard.
Partant, ainsi que ie desire,
Fay ce que ie te vien de dire
Pour ce mariage empescher.
Tandis il me faudra chercher
Vn bon iour, & vne bonne heure,
Et quelque occasion meilleure,
Pour faire entendre tout ceci
A mon pere, & au sien aussi.
Mais pour te faire tout entendre:
Mon nom il te conuiendra prendre
Te nommant Olinier Galland.
Je me fais appeller Roland,
A la maison où ie demeure.
MAV. Or bien allons à la bonne heure:
Je me feray bien ce qu'il faudra.
OLI. Peut estre qu'il te demandra,
Comment on appelle ton pere.
Dy luy d'une mesme maniere,
Que c'est Pierre Galland aussi:
Car mon pere se nomme ainsi.
Au reste tien fort bon visage:
I'ay dit que tu estois bien sage:
Et de plus, que tu auois bien
Des heritages, & du bien.
C'est ce qui l'a mis aux alteres:

A cause qu'il a des affaires,
 Esperant de se preualoir
 De l'argent qu'il pourroit auoir,
 Et par emprunt, qu'il pourroit prendre,
 En vn tel besoing, de son gendre,
 MAV. I'entend bien tout. OLI. Mais le voici,
 Lequel nous attendoit ici.
 Je te pri' fay moy cette grace,
 Que de tenir bonne grimasse,
 Et bonne mine à mauvais ieu.
 Auancons nous iusques au lieu,
 Où nous voyons qu'il se promeine.
 MAV. Bien, ne vous donnés point de peine.

S C E N E V.

Oliuier. Gregoire. Maudolé.

OLI. Monsieur, ce seigneur, que voici,
 Vous est venu trouuer ici,
 Pour chose qu'aues entendue.

GRE. Ha! monsieur, que Dieu vous saluë.

MAV. Monsieur, que Dieu vous saue & gard.

GRE. Tirons nous vn peu à l'escart,

De peur que nul ne nous escoute.

Je croy que vous scaués sans doute,

Pourquoy ie vous desire voir:

C'est pource qu'on m'a fait scauoir,

Que vous aimiez d'amour entiere

Ma fille, ma seule heritiere:

Et que vous voudriez l'espouser.

Je ne la vous veux refuser,

M m

Si

Si vous l'aimés d'amour si bonne.

MAV. Monsieur, à grand'peine personne

Luy peut porter affection,

Si grande qu'est ma passion:

On ne peut aimer davantage.

GRE. Mais quel est vostre parentage,

Vostre pere, & pays aussi?

MAV. Je ne suis pas de loing d'ici.

GRE. Mais dites moy mon gentil-homme,

Comment est-ce que l'on vous nomme?

MAV. On m'appelle Oliuier Galland.

GRE. Et comment va-on appellant

Vostre pere? MAV. Rien ie ne celle:

C'est Pierre Galland qu'on l'appelle.

GRE. Dites moy seroit-il content

De ce mariage-ci? MAV. Tant

Et plus que l'on ne sçauroit dire.

GRE. Deuant rien faire, ie desire

De luy parler & de le voir:

Pour plus asseurement sçauoir,

Tout-ce qu'il en dit & en pense.

Car vous n'aués pas la puissance,

Pour n'estre pas assés aagé,

D'espouser la fille que i'ay.

Puis en cela vous deués faire

Sur tout honneur à vostre pere,

Lequel a sur vous tout pouuoir:

Ne le pourrons nous pas bien voir?

MAV. Ouy dea, ouy, sans plus de demeure

Je le vays querir des cette heure.

Il vous viendra voir aujour d' huy.

OLI. Je suis perdu! ha! quel ennuy!

Quel honte & quel vitupere!

Il promet d' amener mon pere,

Qui est bien à cent lieues d' ici.

Ha! que ie suis en grand souci!

GRE. Ce sera bien fait ce me semble.

Car nous accorderons ensemble

Toute chose: & n' y faudrons pas.

MAV. Je le vay querir de ce pas:

Afin que sans plus estre en peine,

Toute l' affaire soit certaine.

Il faut battre le fer tout chaud.

Adieu, monsieur, GRE. Jusque à tantost.

S C E N E V I.

Maudolé. Oliuier. Passetrouuant.

MAV. Comme vn autre ay-ie pas la langue

Pour bien dresser vne harangue?

Nay-ie pas brauement ici

Contrefait l' amoureux transi?

Quant à moy ie discours & braue.

OLI. Va, va, tu n' as que de la baue.

Par ton caquet tu m' as perdu.

Car tantost i' ay bien entendu.

Que tu dois amener mon pere.

Vien-ça, comment se peut il faire?

Il est plus de cent lieues d' ici.

MAV. Ma foy c' est mon: il est ainsi.

Si i' ay gasté toute l' affaire:

Aumoins c'estoit pensant bien faire.

On me le doit bien pardonner.

OLI. Quel ordre peut on la donner?

Certe il ne faut point que i'en mente.

Cela grandement me tourmente.

Quand point on ne l'amenera,

Le sire Gregoire verra,

Et connoistra bien que c'est fourbe.

I'ay peur que cela ne detourbe

Et ne ruine entierement

Tout ce que i'ay fait ci-deuant.

„ MAV. Il n'est que d'auoir bon courage.

„ Quelque fois on est dauantage

„ Heureux, que l'on ne pense pas.

Ne perdes cœur pour peu de cas.

Mais qu'est cettuy-ci qui chemine,

Et qui fait ici tant de mine?

Voyés la grimasse qu'il tient:

Où va-t-il: d'où c'est-ce qu'il vient?

PAS Sur tout il me faut prendre garde,

Que personne ne me regarde.

MAV. Dea, que veut dire cettuy-ci?

Il y a quelque chose ici:

Tenons nous cois pour tout entendre.

Et affin de le mieux surprendre,

Je vay passer d'autre costé.

OLI Ne fay donc pas de l'esuanté:

Et garde bien qu'il ne te voye:

A celle fin que tout on oye.

PAS. Que ceci m'est bien arriué:

De ce qu'aujourd'hui j'ay trouué
 Cette bourse, qui est si grosse.
 C'est dequoy faire chere & nopce:
 Il me faut regarder dedans,
 N'y a-t'il point de regardans
 Ou personne, qui me descouvre?
 Non, non: il est temps que ie l'ouure.

Ca, ça, voyons ce qu'il y a:
 La belle che sine que voila!
 O quelle est grosse, & quelle est grande!
 Mais voici encore vne bande
 De pistolets & beaux escus:
 Il y en a bien cent & plus.

MAV. Au larron, qui a pris la bourse.

OLI. A la recourse, à la recourse.

Car vilain ça, rendés cela.

PAS. He! messieurs, tenés la voila:

Ne me faites point d'infamie.

OLI. Si en perderez vous la vie.

MAV. Vous estes larron esprouné.

PAS. Helas! messieurs, ie l'ay trouué.

Helas! messieurs, misericorde.

Vous en passerez par la corde:

Puisque vous estes un larron.

Sus, sus sus, menons-le en prison,

PAS. Ne me faites pas cet outrage:

Ayez quelque esgard à mon aage,

Ie vous en prie au nom de Dieu.

Aureste ie suis de bon lieu:

Et tien rang assés honorable:

Je vous dy chose veritable.

Laiſſés m'en aller, ayés vous ?

Je vous en prie à deux genoux.

Et ſans me faire faſcherie,

Prenés la bourse ie vous prie.

OLI. Eſcoutés: ſans vous mentir point:

Si vous me promettés vn poinct,

Qu'aieſement vous pouués bien faire:

Nous ne vous dourons point d'affaire:

Et ſi la bourse vous aurez.

PAS. Je feray ce que vous voudrez.

MAV. Nous voici tantost hors de peine.

Il faut qu'ici preſ ie vous meine

Vers vn homme ſans plus tarder,

Auquel i'ay fait ia demander

Sa propre fille en mariage.

Vous luy tiendrez fort beau langage:

Et ſi luy direz que ie ſuis.

Oliuier Galland voſtre filz.

Et ſur tout faites luy entendre,

Que s'il ſe veut bien condeſcendre

Au mariage, où ie pretend:

Que vous en eſtes treſcontent.

PAS. I'entend ce qui eſt neceſſaire:

Ne vous ſouciés: laiſſés moy faire.

OLI. Je vous rendray la bourse aprez.

PAS. Marchons quand c'eſt que vous voudrez.

SCENE

SCENE VII.

Gregoire. Maudolé. Passetrouuant.
Oliuier.

GRE. Je sortiray de fâcherie.
G., Car comme on d t, apres la pluye

A la parfin vient le beau temps.

Quant est de moy, bien ie m'attends

Que par le moyen de mon gendre,

Dans peu de temps ie pourray rendre

Le bien à ce faux Prouuentard.

Ce sera plus tost que plus tard:

Car à peine pourray-ie viure.

Si bien tost ie ne suis deliure

De la peine, & du grand tourment,

Qu'il me donne iournellement.

OLI. Sus, monstres vous prudent & sage:

Car i aduise le personnage,

Duquel c'est qu'il est question.

MAV. Aprochons nous: il est saison

De luy faire la reuerence.

Monsieur, vous voyés en presence

Mon pere, que i'ay amené.

GRE. Que le bon iour vous soit donné:

Monsieur, Dieu vous doint bonne vie.

PAS. Monsieur, ie vous en remercie:

Entor' meilleure l'ayez vous.

Or ça, monsieur, que dirons nous?

Pour n'vser point de grand langage:

Quoy? ferons nous un mariage

De vostre fille & de mon filz?

GRE. Onque en mon aage ie ne fis
Chose qui me fut plus plaisante.

PAS. Vostre parole me contente,

Et me resiouit grandement.

Car mon filz desire ardemment

Que cette chose là se face.

Mais dites, monsieur, quand sera-ce

Que le contract se passera?

GRE. Chascun de nous assemblera

Vn de ces iour son parentage:

Pour parfaire ce mariage,

Et pour passer outre en apres:

Et ce sera quand vous voudrez.

PAS. Tandis nous songerons à faire

Tout preparatif necessaire,

Qui est en vn tel fait requis.

Mais vous estes vous bien enquis.

Si vostre fille en est contente?

GRE. Ce luy sera chose plaisante:

Elle n'a vouloir que le mien.

PAS. I'en suis bien aise, tout va bien.

Tenant pour fait ce mariage,

Sans vous ennuyer dauantage

Ie vous dis à diu en ce lieu.

GRE. A diu monsieur, MAV. Monsieur à diu.

SCE-

SCENE VIII.

Passetrouuant. Oliuier. Maudolé,

PAS. Ay-ie bien fait mon personnage?

OLI. On ne peut faire dauantage.

PAS. Or ça, messieurs mes bons amis,

Faites ce que m'aués promis:

Rendés moy la bourse trouuée:

Puisque vous aués esprouuée

En vostre endroit ma volonte.

OLI. Vous nous aués en verité

Fait une grande courtoisie.

MAY. Mais toutesfois, ie vous en prie,

Ne rendés la bourse si tost:

A cause qu'encore il nous faut

Bien tost seruir de luy, peut estre.

PAS. Aumoins veuillez moy donq promettre,

Que vous me la rendrez vn iour.

Vous ayant ioué si bon tour.

OLI. Ouy ie vous la promets, i'en iure:

Vous l'aurez, c'est chose seure:

De vous la rendre i'auray soing.

PAS. Quand vous aurez de moy besoin:

Comment le pourray-ie conneestre?

OLI. Le sire Gregoire est mon maistre,

L'homme que venés de voir:

Le visitant i'auray pouuoir

De vous parler, & vous tout dire.

PAS. I'gray par fois, ie me retire

Ce temps-pendant à ma maison.

M m s A die u

Adieu messieurs. OLI. Or à dieu donc.

MAV. Tous. va-t-il pas le mieux du monde?

Ha! ie veux bien que lon me tonde,

Si nous ne venons bien à bout,

Ie vous di, ie vous di, de tout.

OLI. Aumoins ay-ie bonne esperance.

Car ie ne crain point qu'on fiance

Ma maistresse à ce Prouuentard,

Qui fait tant du mauuais soudard.

Et si qui plus est, ma maistresse

Me cherit, m'aime & me caresse.

Maintenant rien ne manque point

Que le troisieme & dernier poinct:

Qui est de faire tout entendre,

Et de faire en bonne part prendre,

D'ici à quelque peu de iours,

A tous nos parens nos amours.

Non ie n'ay plus sinon qu'à faire

Entendre ce-ci à mon pere:

Et de l'y faire consentir.

I'auray bien du mal sans mentir:

Ie n'ay pas besogne acheuee.

MAV. Il ne reste qu'une coruee,

Dond nous viendront à bout bien tost:

Ce n'est pas grand' chose qu'il faut,

Pour tout parfaire & tout conduire.

OLI. Il est temps que ie me retire:

Le sire Gregoire pourra

Demander où Roland sera.

Trop long temps ici ie demeure.

Mais tantost reuien de quelque heure
 A petit bruit secretement:
 Affin d'auiser sagement
 Ce qu'il sera besoing de faire,
 Comme i'ay dit, touchant mon pere.
 C'est tout ce qui reste en ce cas.
 Or allons nous en de ce pas.

ACTE V. SCENE I.

Pierre Galland.

ON dit bien vray, une fortune
 Touseiours en ameine encore vne
 Aprez elle ordinairement.
 Quand vn mal vient, communement
 Aprez luy encore il ameine
 Nouueau mal, & nouuelle peine,
 Et quelque nouuelle douleur.
 Ie le voy bien par mon malheur.
 I'ay perdu à mon arriuee
 Ma bourse, que tel a trouuee
 Qui rendre ne la voudroit pas.
 Et encore apreZ vn tel cas,
 Ce qui me tient plus en ceruelle:
 Ie ne scauroy auoir nouuelle
 En nulle façon de mon filz,
 Depuis ces deux iours que ie suis
 En cette ville de Toulouse.
 Hal vraiment ie veux qu'on me touse,
 Sice n'est vn vray desbauché.
 Aux escoles ie l'ay cherché,

Autant

Autant qu'il ma esté possible:

Ie ne scay s'il est inuisible:

Ie ne l'y ay point aperceu.

O qu'un pauvre pere est decen,

Quand son filz est loing aux escolles!

On le poye en belles paroles:

On luy fait croire ce qu'on veut.

Tandis il fait plus qu'il ne peut:

Il faut qu'à toute heure il enuoye,

Qu'il finance, & fonce monnoye.

Car quant aux estudians aux loix:

Il faut qu'il soyent vestus en Rois,

Et ayent la bourse garnie,

Pour se trouuer en compagnie,

Pour brauer, paroistre, & iouer,

Au lieu qu'ilz deussent estudier.

Et ce-pendant qu'ilz font ripaille:

Vn pere se tue & traueille,

Affin de les entretenir,

Et leur pouuoir argent fournir,

Durant le temps de leur estude.

Ne m'est ce pas chose bien rude,

Qu'estant venu en ce pays

Ie n'aye scieu trouuer mon filz

Au lieu où c'est qu'il se deust rendre,

Pour estudier & pour aprendre?

Si faut-il pourtant auioirdhuy,

Que ie le trouue & parle à luy.

SCENE II.

Gregoire. Pierre Galland. Passetrouuant.

GRE. Que maintenant ce capitaine,
Qui tenoit morgue si hautaine,
Viene un peu à moy se froter.

Tesoy fol de luy presenter,
Quand c'est que i'y pense, ma fille.

PIE. Voici un homme de la ville:

Puisque si pres de luy ie suis,
Je veux m'enquister de mon filz,
Deuant qu'il passe cette rue.

Dieu gard, monsieur. GRE. Dieu vous salue,

Monsieur que Dieu vous gard aussi.

PIE. Ne connoissés vous point ici

Un escolier assés ieune homme,

Qui Oliuier Galland se nomme?

Il n'est pas natif de ce lieu.

GRE. Si ie le connoy: de par Dieu,

Ouy ie le connoy: c'est mon gendre:

Il doit ma fille à femme prendre,

Encore sera ce bien tost.

Quoy? aués vous flairé le rost?

Voulés vous estre de la nopce?

PIE. Dea, est-ce ainsi que lon se gausse

Des gens en ce pays ici?

GRE. Hâ! vraiment nous y voici.

Je vous pri ne me point distraire

De la besogne & de l'affaire,

Que ie rumine en mon cerueau.

PIE.

PIE. N'est-ce pas vn cas bien nouueau,
De dire qu'un filz se marie
Sans son pere? GRE. Je vous prie,
La teste ne me rompes point.

PIE. Aumoins respondes moy un poinet:
Qui baille congé de ce faire
A Oliuier Galland? GRE. Son pere:

A moy luy mesme il parla,
Estant trescontent de cela.

PIE. Voici vn cas estrange & rare!
Qui vit iamais telle fanfare
Tel charinary & tel lieu!

GRE. Vous me rompes la teste, à Dieu.

PIE. Vraiment vraiment ie delibere
De renuerser bien cette affaire.
Et dea, ie suis son pere moy.

GRE. Ce n'est pas fait, comme ie voy:

Cestuy-ci plein de resuerie
Veut iouer vne mommerie.

Je ne scay que l'ameine ici.

Pourquoy me dites vous ceci?

Estes vous fol? estes vous beste?

Vous aués bien mal à la teste:

Prenés vostre bonnet de nuit.

PIE. Souuentesfois trop parler nuit.

Je vous feray connoistre en somme,

Que ie ne suis pas vn tel homme,

Ny si fol comme vous pensés.

GRE. Vous aués du babil, lassez.

Que chascun de nous se retire.

PIE. Vous feriez bien mieux de me dire,
Où est mon filz sans gausser plus:
De peur d'estre à la fin confus.

GRE. Voulés vous que ie vous le monstre?

PIE. Je desire fort sa rencontre.

GRE. Bien, bien vous verrez Olinier:

Il le faut enuoyer prier.

Qu'il me vienne voir à cette heure.

PAS. Peut estre que trop ie demeure,
Sans aller voir mes deux frelots.

GRE. Voici qui vient tout à propos,
Ainsi comme ie le desire.

Vous verrez maintenant, beau sire,

Le pere d'Olinier Galland.

Le voici: allons au deuant.

Dieu gard, monsieur. PAS. Dieu vous doint ioye.

GRE. Fort à propos à nostre voye

Vous vous estes trouué ici.

PAS. Pourquoi? que veut dire ceci?

GRE. Parce que vous entendrez dire

Chose qui vous fera bien rire.

PIE. Comment? vous moqués vous des gens?

Si i'auoy ici des sergens

En prison ie vous feroiy mettre.

GRE. Non feriez, non feriez peut estre.

PAS. Il y a donques entre vous,

Ace que ie voy, du courroux.

Ce n'est pas chose qui soit belle.

D'où peut venir vostre querelle?

GRE. A cause de vous, sur ma foy.

PAS.

PAS. Et comment à cause de moy?

Ny de ma vi, ny de mon aage

Je ne vy onq' ce personnage.

Qu'estes vous, monsieur? PIE. Qui ie suis?

Je suis le pere de mon filz.

PAS. Dea, ie ne dy pas le contraire.

GRE. Ce n'est pas tout, il se dit pere,

Oyez vous? d'Olinier Galland:

O de pardieu c'est vn allant.

PAS. Ha! vous me parlés d'autre chose.

PIE. Est-ce donq' vous qui estes cause

De tout ce different ici:

Et qui vous dites estre ainsi

De mon filz Olinier le pere?

GRE. Tantost i'ay bien eu de l'affaire:

Maintenant c'est à vostre tour.

PAS. Affin de vous le couper court:

Et de laisser toute querelle:

Comment est-ce qu'on vous appelle?

PIE. On m'appelle Pierre Galland.

PAS. Ouy ce dites vous: & comment?

Mais c'est moy, qui ainsi me nomm

PIE. Allés, vous estes meschant homme:

Car c'est moy qui m'appelle ainsi.

Comment me dites vous ceci?

Est-ce pour me la bailler belle?

Et vostre filz comment s'appelle?

PAS. Olinier Galland est son nom.

PIE. Ha! c'est mon filz GRE. Je dis que non.

PIE. Je dy que c'est mon filz, i'en iure.

AS. Allés, vous me faites injure,
me tenant de telz propos.

IE. Je n'auray iamaïs nul repos,
que tost ie ne vous face faire
connoître, que ie suis son pere.

AS. Non, vous ne le fustes iamaïs.

vous pri laissez moy en paix:

allez chemin sans plus attendre:

car c'est mon filz GRE. Il est mon gendre:

et ma fille il espousera.

IE. Et ie vous dy que non fera.

GRE. Si fera, car voici son pere,

qui luy a permis de ce faire:

il espousera sur ma foy.

IE. Il n'a autre pere que moy:

et luy en feray bien deffence:

et j'ay dessus luy toute puissance.

AS. Vous estes un vieux radoteur.

IE. Mais vous radoteur, & menteur.

et controuueur de chose fauce.

AS. A pen tient que ie ne vous hausse

le menton assez rudement.

IE. Me hausser le menton: comment!

Cet imposteur plein de fallace

Encore à la fin me menace.

Ha! deuant que d'ici partir,

je vous en feray repentir.

Car n'est pas moy qu'on bat & frote.

GRE. Voyés vous pas bien qu'il radote?

et ses propos vous le voyés.

Nn

Lais-

Laiſſons-le là s'ou m'en croyés.

S C E N E V.

Gregoire. Maudolé. Pierre Galand.
Paſſetrouuant.

MAV. *Il me faut droit mon chemin prendre
Vers mon maistre, ſans plus attendre.*

Je croy qu'au logis il m'attend:

Et qu'il eſt touſiours eſcoutant,

S'il entendra point ma venue.

GRE. *Je voy mon gendre cmm̃y la rue:*

Il le faut appeller à nous.

Monsieur mon gendre, approchés vous.

PIE. *Ha! où eſt-il? que ie le voye.*

MAV. *Meſſieurs, ſalut, honneur & ioye.*

Qui vous euſt cuidés en ce lieu.

Ha! ha! P. E. Et dea! MAV. *Ha! ha! mon Dieu!*

PIE. *Ha! qu'eſt-ceci! MAV. Miſericorde.*

PIE. *Meſchant, il faut que ie te torde*

Le col, & tout preſentement.

GRE. *He! quel eſtrange changement:*

Je ne ſçay, ſi ie dors ou veille,

PIE. *Ca que ie te coupe l'oreille,*

Et te meurtriſſe à coups de poingt.

GRE. *He! monsieur, ne le tués point:*

Laiſſés paſſer voſtre colere.

PIE. *Vilain, meſchant plein de miſere,*

Je ne ſçay où c'eſt que i'en ſuis.

Meſchant, tu as tué mon filz.

MAV. *Helas! monsieur, ſauue la voſtre:*

Nous changeaſmes d'habits l'un l'autre.

PIE. Ha! malheureux, que me dis-tu?

De ses habits tu t'es vestu.

Tu l'as tué, ie m'en assure:

Tu l'as tué, c'est chose seure.

Tu l'as fait passer comme vent.

MAY. Sauue la vostre, il est viuant:

Je le vous feray bien comprendre,

Amoins s'il vous plait de m'entendre.

PIE. Malheureux, tu l'as fait mourir:

Et encores tu veux courir,

Et desguiser vn tel outrage.

Ha! malheureux i' auroy courage

De t'estrangler à belle main.

GRE. Ne soyeZ pas si inhumain:

Et n'entres point en telle enuie.

Vostre filz est encore en vie.

Tuyés vous pas comme il le dit?

PIE. Mefchāt, malheureux, & maudit,

I' auroy courage de t'occire.

Despeſche viste de me dire,

Sans plus me faire attendre ici,

Comme est tout venu ceci:

Et où est mon filz à cette heure:

Et en quel lieu c'est qu'il demeure.

MAY. Je vous diray par le menu,

Monsieur, comment tout est venu,

Je suis vestu en cette sorte:

Pour autant que vostre filz porte

Marchausses auec mon pourpoint:

Car il s'est vestu en ce point.

Par finesse & par artifice:

Affin de se mettre en service

Chez sire Gregoire, où il est

Comme seruiteur & valet.

PIE. Mais qui l'a fait ainsi se rendre

Serviteur, & tes habits prendre?

Dy moy tost, sans estre menteur,

Pourquoy il s'est fait seruiteur.

MAV. C'est pource qu'un iour ayant veüe,

Comme il passoit parmi la rue,

La fille de leans-dedans:

Il en deuint en peu de temps

Amoureux iusqu'à toute outrance,

Non sans grand peine & grand souffrance.

En fin ayant pris mes habits,

Il fut seruiteur au logis

Du sire Gregoire son maistre,

Où en service il s'alla mettre:

Pour espier à son plaisir,

L'heure, le temps, & le loisir

De pouuoir declarer & dire

Son grand tourment, & son martire,

A la premiere occasion,

A la fille de la maison

La belle Louyse, qu'il aime

Cent & cent fois plus que luy mesme.

GRE. O dieu puissant! ie suis perdu!

Traistre, desloyal, que dis-tu?

O miserable! ô meschant homme!

Villain, il faut que ie t'assomme.

O que me voici ésbahi!
Miserable tu m'as trahi
Par la plus grande piperie,
Et la plus grande tromperie,
Qu'on ait iamaïs oüy parler.
Mais à qui premier doy-ie aller?
Tray-ie à ma maison surprendre,
Avant qu'ilz puisse point entendre
Que tout leur cas est descouvert,
Ma fille, & celuy-la qui perd
Le bon bruit & la renommee,
De ma fille diffamee?
Je ne sçay si i'y doy courir:
Pour les faire tous deux mourir.
Mais il vaut mieux que sur la place,
Traître meschant, ie te desfaee
Avant que d'ici desloger.
Et toy, faux-vieillard mensonger
Impositeur rempli de diffame:
Il faut que ie t'arrache l'ame,
Et que ie la tire dehors
Ton meschant & malheureux corps.
Il faut que tous deux ie vous tue.
Que n'ay-ie ma dague pointue,
Pour vous tuer tous deux de coups!
PIE. Ne vous mettés point en courroux,
Ny en fascherie si grande.
En tout mal ne gist que l'amande:
Et si peut estre, n'aués vous
Pas cause de si grand courroux.

MAV. Monsieur, ie vous iure mon ame,

Que toute l'affaire est sans blasme:

Et qu'en tout ce qui s'est passé

Vostre honneur n'est point offensé.

GRE. Sus, epeſche donq. miserable,

De faire vn discours veritable:

Et nous conte de bout en bout,

Comment c'est que s'est passé tout.

MAV. Aussi feray-ie, & vous iure.

Mon maistre ayant p'is ma vesture,

Et seruant à vostre maison,

Scent tant faire par sa raison,

Par ses propos, & son langage,

Qu'ilz conuindrent de mariage:

Vostre fille & luy à la fin,

En s'entre-touchant dans la main.

Mais vostre fille, qui est sage

Autant que fille de son aage,

Fit l'accord à condition,

Qu'on espiroit l'occasion

De vous faire le tout entendre:

Auant que l'affaire peust prendre

Plus grande traite aucunement:

Affin que du consentement

Des parens & du parentage,

On accordast ce mariage

Amplement de chasque costé.

Tandis auecque honnesteté

Toutes ces choses se sont faites.

Cependant sur ses entrefaites

De promesse & d'honneste amour:

Vous dites à mon maistre vn iour,

Que vous presentiez vostre fille,
A un ieune homme de la ville.
Luy qui estoit accort & fin,
Affin de rompre tel dessein,
Dessus le champ vous fit entendre,
Que vous pourriez auoir pour gendre,
Un lequel auoit bien du bien,
Et qui vostre fille aimoit bien.
Voyant vous plaire son langage,
Et que vous y aui e& courage,
Il me vint le tout declarer:
Et sans longuement demeurer,
J'allay par finesse subtile
Lors vous demander vostre fille.
Feignant d'estre le poursuivant
Qu'il auoit dit auparauant.
Vous me parlastes de mon pere:
Et ne voulustes pas rien faire,
Que vous n'eussiez premierement
Son aduis & consentement.
Alors d'une façon peu caute,
Je vous dy que sans nulle faute
Mon pere en seroit content:
Et qu'il viendrait tout quand & quand,
Pour conclure le mariage.
Vous ayant tenu ce langage,
Je m'en vins & vous quitay là.
Mais quand mon maistre vit cela,
Que ie deuoys mener mon pere
Vers vous, il fit piteuse chere,

Et enfut triste grandement.
Car il ne scauoit nullement,
Comment cela se pourroit faire.
Comme nous traitions cette affaire,
Nous surprismes ce bon viellard
Que voici, le voyant gaillard,
Et ioyeux d'auoir releuee
Vne bourse par luy trouuee,
Plaine de bagues & d'escus.
Nous le rendismes tout confus
Prenant la bourse sur la place:
Et en luy vsant de menace,
De l'aller mener en prison,
Comme étant aprouué larron.
Mais toutesfois, comme il nous prie
De ne luy faire fascherie,
Nous luy promismes à la fin,
Que s'il vouloit faire le fin,
Et tenir asseuré langage
Pour m'aider en vn mariage,
Pour mon vray pere se portant:
Qu'en fin nous le rendrions content
Malgré la fortune rebourse:
Et que nous luy rendrions sa bourse,
Qu'à present mon maistre a en main.
Lors nous nous mismes en chemin
Droit deuers vous, pour contrefaire
Ainsi moy le filz, luy le pere.
Vous scaués tout le demeurant.
GRE. O quel estonnement me prend!

Jamais onque en iour de ma vie,
Telle chose ie n'ay ouie.

Ie ne sçay où c'est que i'en suis.

PIE. Certes quant à moy ie ne puis
Que ie n'en sois plein de merueille.
Ie ne sçay si ie dors, ou veille.

Sans doute iamais ie ne fus

Si estonné, ne si confus.

Quelle menée, & quel mesnage!

GRE. Mais vous qui estes personnage,

Et homme d'aage & de raison,

N'en point honte estant grison,

Et ayant desia tant d'annees

D'auoir conduit telle menées?

PAS. Il me doit estre pardonné.

Par force à vous ie fus mené.

» Puis on dit en commun langage

» Qu'il faut ayder vn mariage.

Ce que i'ay fait: bien qu'il fust feint,

Tendoit au mariage saint.

Mais affin de le mieux entendre:

Soum'en croyés, sans plus attendre

Vous verrez de vos propres yeux,

Et l'amoureuse & l'amoureux.

PIE. C'est bien dit. GRE. Ie le vouloy dire:

C'est ce que le plus ie desire,

Que les voir tous deux front à front.

Carson, sus à courir sois prompt.

Vers ma maison & ma famille:

Pour voir si ton maistre, & ma fille

I font: haſte toy de marcher:

Sinon qu'on les aille chercher.

MAV. I'y vais en toute deligence.

PIE. Meſſieurs, à par-moy ie repenſe

A la bourse, dont a parlé

Entre autre choſe Maudolé.

Pource qu'ici à ma venue

En cette ville i'ay perdue

Ma bourse, ſans ſçauoir comment:

Ni meſme en quel lieu bonnement.

Sans mentir, i'en ſuis en grand peine.

Car il y auoit vne cheine

De fin or, & ſi au ſurplus

Il y auoit bien cent eſcus.

C'eſt vne aſſés facheuſe perte.

PAS. Dequoy eſtoit-elle conuerte?

PIE. Elle eſt faite de velours gris.

PAS. Sans mentir ie me trouue eſpris

D'eſtonnement, & de merueille.

Voici rencontre nompareille,

Laquelle ſe fait entre nous.

Sus monsieur, reiouyſſés vous.

La fortune m'eſt arriuee,

Que i'ay voſtre bourse trouuee.

PIE. Dieu ſoit loué: voici vraiment

Choſe digne d'eſtonnement

De ioye, & de reſiouyſſance.

Dieu ſoit loué: tout, quand i'y penſe,

Va mieux que ie ne cuidois pas.

GRE. Or ſus tant mieux, mais de ce pas,

Alions tout dous sans plus attendre,
Tout droit à la maison nous rendre.

SCENE IIII.

Louyse. Oliuier. Maudolé,

L O V. Je vous pry', seigneur Oliuier,
De tant faire, que d'obuier
Ama peine & ma facherie.

Faites si bien ie vous en prie,
En vous monſtrant discret & fin,
Que nôtre affaire ait bonne fin.
Ie crain d'en recevoir deſtreſſe:
Et crain que mon pere ne preſſe
Le mariage ſimulé,

De moy avecque Maudolé
Il croit cela pour choſe ferme.
Nos affaires ſont en tel terme,
Qu'il eſt beſoing de reculer.
Ou bien de plus auant aller
Dans peu de temps & peu d'eſpace.

OLI. Madame, deſia, la Dieu grace

Tout a eu bon commencement.

Ieſpere que finalement,
Nôtre affaire & nôtre mencee
Sera heureuſe & fortunee:

Iy ſonge & penſe plus que vous.

MAV. Ce n'eſt pas tout vn que des choux,

Il y aura bien de la greſſe

Vous tous deux, valet & maïſtreſſe,

M'en

M'en sçaurez que dire tantost.

LOV. Ah! qui at-il le cœur me faut

De crainte presque ie me pisme.

OLI. Ne vous estonnés pas, madame:

Ce n'est qu'un fol esceruelé.

Qui at-il dunque, Maudolé?

Qu'elles affaires? quelles choses?

MAV. C'est ce coup que le pot aux roses

Est entierement descouuert.

Ma foy vous estes pris sans vert.

C'est fait de vous ie vous assure:

Quand à vostre pauvre fressure,

Ie n'en donnerois pas cinq soulz.

OLI. Ah! qui at-il conte le nous:

Dy & raconte ie t'en prie,

Quel mal & quelle fascherie

Tasche à nous mettre mal en poinct.

MAV. Quel carillon de coups de poingt

On vouloit sonner sur ma teste!

Iamais ny foudre ny tempeste

Ne m'a tant fait craindre & trembler.

Il me vouloyent mesme estrangler.

Me disant mille vituperes.

OLI. Qui sont ceux là? MAV. Sont vos deux peres,

Qui me vouloyent tuer tantost.

LOV. Helas! ie suis morte, aut ant vaut.

OLI. Voila vne chaude nouuelle:

Vraiment tu me la baille belle.

Tu viens pour te gauffer de nous.

MAV. A ce que ie voy, quant à vous,

Vous

Vous pensés que soit moquerie.

Jamais en iour de vostre vie

Vous n'aues propos escouté,

Qui continst plus de verité,

Verité dy-ie necessaire.

OLI. Quoy? que dis-tu? se peut il faire,

Que mon pere ait parlé à toy?

MAV. C'est chose vraye sur ma foy.

En cela vous me deués croire:

Luy, avec le sire Gregoire,

Et ce bon homme qui feignoit

Estre mon pere ici tout droit

Mont enuoyé tous trois ensemble.

OLI. Je fremis, ie frissonne, & tremble,

Et perds presque tous mes esprits:

Tant ie suis de merueille espris:

Et tant mon ame est-elle atteinte

Ensemble de merueille & crainte.

Mais comment se sont ilz tous troys,

Ainsi assemblés à la fois?

MAV. Je n'en scay rien mais somme toute,

Ie les ay tous ostés de doute:

Et leur ay declaré comment

L'affaire alloit entierement.

Mais ie me doute de l'affaire:

C'est vne chose necessaire,

Que vostre pere par hasard

Les trouuant ensemble, ou apart,

Leur ait demandé de fortune,

S'ilz ne scauoyent nouvelle aucune

D'un

D'un ieune homme Oliuier Galland.

Et sur cela moy suruenant,

Et tombant en tresgrande peine,

Leur ay-dit nouuelle certaine

De tout ce qui s'estoit passé.

Leur courroux est presque cessé:

Pour cela ne perdés courage.

Encores viendrez vous, ie gage,

En fin à bout de vos amours.

Ce pendant i'ay couru tousiours,

Pour de leur part vous faire entendre,

Que vous ayez à les attendre.

Car ilz m'ont fait viste marcher

Pour cela, & pour vous chercher

Tout incontinant sans demeure,

Si ie ne vous eusse à cette heure

Tous deux à la maison trouués.

LOV. Que de maux me sont arriués

A la fois! ô que de misere!

Helas! que me dira mon pere!

Helas! bon Dieu que i'ay d'esmoy!

Bon Dieu! que sera-ce de moy!

OLI. N'abandonnés pas tant, madame,

Au desespoir vostre pauvre ame:

Et ne vous mettés pas si fort

En desespoir & desconfort.

Mais au contraire vous souuienne,

„ Qu'il ny a mal que bien n'en vienne.

Quant à moy i'espere aujourd'huy

Voir la fin de tout nostre ennuy:

Car ce mal-ci, comme i'espere,
 Nous sera heureux & prospere.
 Mais pour un peu nous r'asseurer,
 Au logis nous faut retirer,
 Où nous attendrons leur venue:
 Et Maudolé emmy la rue
 Ici deuant les attendra:
 Et puis il nous aduertira,
 Quand c'est qu'il sera necessaire
 De sortir, pour leur aller faire
 La reuerence & le deuoir.
 MAV. Bien, ie le vous feray sçauoir.

SCENE V.

Maudolé. Pierre Galland. Gregoire. Passetrouuant.
 Oliuier. Louyse. Prouentard. Vadupié.

MAV. Dieu sçait si là crainte tourmente
 Maintenant l'amant & l'amante:
 Et Dieu sçait s'ilz tremblent tous deux
 Et l'amoureuse & l'amoureux.
 Ie m'assure qu'ilz ont les fiebures:
 Et qu'ilz ont plus peur que des lieures.
 Mais ne voy-ie pas arriuer
 Leurs peres, qui le vont trouuer?
 Ouy les voyla, ce sont eux mesmes.
 Il y en aura de bien blésimes,
 Et de bien estonnés tantost.
 Mais ce-temps pendant il me faut

Aprocher

Aprocher d'eux, & comme sage

R'acheuer du tout mon message.

Messieurs, ilz sont à la maison.

PIE. Depeſche toy donque, garſon,

De dire à Oliuier qu'il ſorte:

Et que ie l'attens à la porte.

GRE. A ma fille dy en autant.

MAV. I'y vay, meſſieurs, touſiours courant.

GRE. Voicy bien vne telle hiſtoire,

Qu'a peine la pourroit-on croire.

Ie ne peux aſſés m'eſbahir

D'un cas ſi eſtrange à ouïr.

PIE. Ha! de-par-Dieu voicy mon homme.

Et bien, belifſtre, eſt-ce ainſi comme

Tu fais le deuoir d'eſcolier?

Eſt-ce ainſi qu'il fant eſtudier?

Eſt-ce ainſi comme tu pratiques

Ton Code, & tes Loix Autentiques?

O miſerable, ô impoſteur,

Trompeur, meſchant, & affronteur.

GRE. Et toy, meſchante & fauce fille,

Le deſhonneur de ma famides,

Et la honte de tes parens:

Meſchante, quel chemin tu prends!

O miſerable, ô malheureuſe,

Sans mon ſceu te rendre amoureuſe:

Et vouloir ami pratiquer,

Sans iamais m'en communiquer?

Eſt-ce ainſi que tu me reueres?

PAS. Ne ſoyez tous deux ſi ſeueres

Enuers vos deux pauvres enfans:
Et ne veuillés tout en vn temps,
Leur faire tant de fascherie.

OLI. Helas! mon pere, ie vous prie,
Et vous, sire Gregoire, aussi.

Que vous me pardonniez ici
L'offence que seul i'ay commise,
En ourdissant cette entreprise.

Car c'est moy qui suis seul auteur
Du mal, ou bien du bon-heur
Qui en doit sortir & ensuiure.

Mais si estant franc & deliure
De passion, & de courroux,

Il plait à vn chascun de vous
De se monstrier iuge equitable,
Enuers moy, pauvre miserable:

Je croy que vous aurez pitié

À la fin de nostre amitié,

Laquelle est vertueuse & ferme:

Sans qu'elle ait point passé le terme

Et la borne d'honnesteté.

Tout ce que i'ay fait & tenté,

N'estoit point pour mal & dommage.

Mon but estoit le mariage,

Où c'est que tousiours ie visois,

Et lequel ie me proposois,

Moyennant la bonne licence

De vostre plaisir & puissance:

En bornant tousiours mon desir

De vostre vouloir & plaisir,

Lequel deust estre fauorable
A moy chetif & miserable,
Miserable si homme best:
Si au moins ie n'ay vn arrest
De vous deux, lequel fauorise
Mon dessein & mon entreprise.

PAS. Messieurs, ie vous pry de penser:

„ Qu'il faut la ieunesse excuser,
„ Qui facilement se transporte
„ D'une amour bouillonnante & forte,
„ Qui a eu, & aura tousiours
„ Parmi les ieunes gens son cours.
„ Et ie vous prie dauantage
„ Croire qu'il n'y a mariage,
Lequel puisse estre plus heureux,
„ Que celuy de deux amoureux:
„ Quand vne flamme vehemente
„ Tous deux brusle amant & amante.

Partant si vous aimés le bien
De vos enfans, vous ferez bien,
Si vous m'en croyés, de parfaire
Ce mariage qui doit plaire,
A chascun de vous sans mentir,
Auant que d'ici departir,
En l'autorisant tous ensemble.

PIE. Et bien, monsieur, que vous en semble?

GRE. Mais vous, monsieur, qu'en dites vous?

PIE. Tandis qu'ici nous sommes tous:

Affin qu'en fin tout se racoustre:
Si vous voulés passons plus outre,
Sans vser de plus long deuis.

RE. Le voulés vous? PIE. I'en suis d'aduis.

RE. Et bien mon aduis soit le vostre:

vous en sommes d'accord l'un l'autre.

LI. O Dieu, le bon Dieu soit loüé,

qui m'a aujourd'huy enuoyé

se rencontrer si prospere.

vous remercie mon pere:

vous, sire Gregoire, aussi,

vous rends grande grace ici

de m'auoir fait cette iournee,

la plus heureuse & fortunee

que iamais ait eu amoureux,

le plus aise & le plus heureux,

que iamais ait esté au monde.

PIE. Dieu qui fit l'air, la terre, & l'onde,

Mes enfans, vous rende contents:

Et vous face viure long temps,

Et le cours entier de vostre aage,

En un tresheureux mariage,

Qu'il nous faut sans tarder beaucoup

Aller accomplir coup à coup:

Et entierement le parfaire

Avec le prestre & le notaire.

Mais ie me laissoy oblier

Ma bourse: où est, dit'e Oliuier,

Ma bourse, que i'auoy perdue,

Et laquelle parmi la rue

Trouua ce bon seigneur ici?

OLI. Ie lay, mon pere, la voici.

PIE. Baille la moy, que ie la voye.

*C'est la mienne: que i'ay de ioye,
Et de liesse en meisme temps!*

*Il y a cent escus dedans,
Et vne chesne empaquetee*

De fin or, que i'ay aportee

A celle fin de la changer,

Auant que d'ici desloger,

A quelque autre chesne plus belle

Qui soit à la façon nouuelle:

Pour la porter à vostre sœur.

Dieu soit loüé, de ce bon heur

Que i'ay retrouué ma bourse.

PRO. Il n'y a lionne ny ourse

Si furieuse que ie suis.

Si ie le trouuoý à son huis,

Je croy que i'auroý le courage

De luy dire & luy faire outrage.

Quoy? pense til me desmaiser,

Quand il me parle d'espouser

Sa fille, donq ie n'ay que faire?

Croit-il que ie sois quelque haire,

Et que ie ne connoisse pas,

Qu'elle est pour moy d'un lieu trop bas,

Et de trop basse race nee?

Mais le voila en compagnee:

Je le voy: il me faut aller

Deuers luy, pour luy bien parler,

Et pour luy dire vilenie

Deuant toute sa compaignie.

Et bien, sire Gregoire, quoy?

Vous rirez vous tousiours de moy,

Me voulant bailler vostre fille

D'une façon fine & subtile,

Au lieu de me bailler mon bien?

RE. Allés, ie vous le rendray bien,

Sans faire ainsi tant du farouche.

Au surplus, torchés vostre bouche

De ma fille, qui n'est pour vous.

IE. N'entrés point tous deux en courroux,

Il y en si grand colere & ire.

IE puis certes ie desire

De mettre ordre à vostre discord.

PRO. Par la mort, monsieur, il a tort:

C'est bien force que ie querelle.

Depuis qu'il a eu ma tutelle,

Il tient tout mon bien deners luy.

RE. Ie ne le peux pas rendre enhuy:

Ce n'est pas chose qui se face

Tout en un instant sur la place.

IE chez moy, grace à Dieu, trois fois

Vaillant plus que ie ne vous dois.

RE. Ce n'est pas tout, ie me propose

Dedans l'esprit vne autre chose.

Je veux tascher, s'il m'est permis,

Qu'enhy nous soyons tous amis:

Et voire parens d'auantage.

IE y desia fait vn mariage

De cette fille avec mon filz.

IE encores en mon logis

Vne fille d'assés bon aage:

Et vous, vous estes personnage

De bonne aage & bonne façon:

Et qui estes en la saison,

Où volontiers on se marie.

Ie vous declare & signifie,

Si vous voulés vous marier,

Que sans me point faire prier,

Ma fille est vostre, & dauantage

Dix mille francs de mariage,

Que vous aurez en l'espousant.

PRO. Monsieur, ie ne suis refusant

De vostre offre, que ie veux prendre.

S'il vous plait vous m'aurez pour gendre

Et mon beau-pere vous ferez.

PIE. Mais puisque nous sommes aprez,

Touchés donq là, mon gentil-homme.

PRO. Ouy dea, monsieur. PIE. Or sus en somme,

Ma fille est vostre entierement:

A la charge que doucement

Vous ferez tout à l'amiable,

Ainsi comme il est raisonnable,

Avec monsieur vostre tuteur,

Qui fait à mon filz cet honneur

De luy bailler sa fille à femme.

PRO. Ie serois bien digne de blasme,

Si autrement ie le faisois.

Sire Gregoire, à cette fois

Ie vous prometz, iure, & proteste,

Que vous pounés à toute reste

Disposer de moy & du mien.

Avec vous ie ne feray rien

Que doucement à l'amiable.

GRE. le vous fais vne offre semblable
De tout mon bien & mon auoir:

Au surplus ie feray deuoir.

Cependant ie vous remercie

De vostre grande courtoisie.

Mais quand i'y pense, il est saison

Que nous entrions à la maison:

Pour preparer tout l'equipage

Des nopces & du mariage.

Et pour faire tous les aprestz.

Monsieur, vous y assisterez:

Puisque c'est par vostre menee

Que l'affaire est acheminee

A si bon port, & si bon poinct.

PAS. Monsieur, ie n'y refuse point.

GRE. Depeschons donq tout d'un voyage

Ces nopces & ce mariage.

Et entrons tous soudainement

Dans la maison ioyeusement.

VAD. le fripe desia de l'espaule.

MAV. Et n'est-ce pas ici mon drole,

Mon petit poltron, mon punais,

Et mon belistre de laquais,

Lequel tantost se vouloit mettre

Dessus moy avecque son maistre?

Est-ce pas toy, petit mastin,

Et ton maistre, qui ce matin

M'a ués si bien mis à la fuite:

Et m'a ués fait trouuer si viste

Les deux iambes, qui sont à moy.

VAD. Et mordondienne est ce donq toy,

Qui leues si bien la semelle,

Et qui l'as eüe enhuy si belle?

Vraiment ie croy que tes deux pies

Dans vn sac n'estoyent pas liés.

Allons faire l'accord, & boire

Au logis du sire Gregoire.

MAV. Sus, sus, c'est bien dit à grand coups

De grand verres accordons nous,

Comme les autres en grand ioye.

Ia me tarde, que ie ne voye

Vn baquet magnifique & beau.

I'y referay bien mon museau:

Et rempliray bien ma tripaille.

Auiourd'huy nous ferons ripaille.

Il me semble ia que ie sens

Force bonnes tripes de Sens:

Et que ie fay desia ma proye,

Des grasses andouilles de Troye:

Et des talmouses des Lagny.

Et que ie suis desia forny

Dés bons vins de cette Gascogne:

Et que dans mon ventre ie cogne

Vin blanc muscat, & vin vermeil,

Pain de Gonneffe, & rost de Corbeil,

Avec force angelots de Brie.

VAD. Sans tant caguer, ie t'en prie,

Entrons viste dans le logis.

MAV. Allons, allons: ie suis d'aduis,

Que nous allions voir quelle mine

Tient à cette heure la cuisine.

FIN.



LA FONTAINE DE GENTILLY

DIVISEE EN TROYS

L I V R E S.



PREMIER LIVRE.

E suis tout embrasé d'une nouvelle flamme,
Que Phœbus Apollon m'allume dedans l'ame:
Ie brusle de son feu, & mes bouillans esprits
De fureur eschauffés de ce Dieu sont espris
Plus qu'ilz ne furent onque, & son ardeur nouvelle
Plus chaude que iamaïs bouillonne en ma ceruelle.
Fuyés peuples fuyés, peuple fuyés d'ici,
Tandis que ie seray plein de fureur ainsi.
Mais vous, qu'un feu pareil brusle, eschauffe & allume,
Esprits qui usqu'aux cieux volés sur vostre plume,
Et qui diuinement transportés & ravis
Voyés aupres de vous les Muses vis à vis,
Qui vous preschent leurs loix, & leurs sacrés mysteres,
Comme à leurs prestres saints & leurs saints secretaïres:
Venés Chantres, venés, venés chantres diuins.

*Venés m'acourager d'un battement de mains,
Et de cris, & de voix, & de longue huée,
Qui viue & qui aigue au cieux soit esleuee.
Car i'ay befoing de cœur: bien du cœur il me faut,
Pour grauir & monter coup à coup au plus haut
De Parnasse, qui a ses deux pointes cornues
Si voisines du ciel, qu'elles touchent les nues.
De piés, d'ongle, & de bras, de genoux & de main,
Sur le ventre rampant par un nouveau chemin,
Où mes piés le premiers imprimeront leur trace,
Ie vay grauir à-mont la roche de Parnasse.
Là tout pantois d'haleine & suant par le front,
I'arracheray depuis la racine & le fond
Ses verdoyans lauriers, & feray de la sorte
Qu'avecque la racine en France ie les porte:
Affin de les planter tous entiers de leur corps
Sur les riués de Seine, & le long de ses bords,
Où c'est que nos François en tresgrande allegresse
Se feront desormais, sans plus aller en Grece,
Des chapeaus de laurier, qui tourtillés en rond
De leur feuillages vers leur teste umbrageront.
Filles de Iupiter, qu'enfant a la Memoire,
Muses mon seul espoir, mon suport, & ma gloire,
Muses, c'est à ce coup, c'est à ce coup qu'il faut
Que tout entierement vous franchissiez le saut,
Et que suiuant mes pas vous veniez faire en France,
Laisant les champs de Grece, à iamais demeurance.
Tout vous appelle en France & tout vous y semond:
En France vous aurez Picleau le sacré mont
Pour vostre vieux Parnasse, & pour vostre Hippocrene,*

Qui fille d'un cheual gazouille sur l'arene.
 En France vous aurez des ruisseaux cristallins,
 Qui de diuinité sont entierement pleins:
 Et doud le surgeon vif & la source argentine
 Print naissance iadis de la Nymphé Flotiné,
 Flotiné qui estant fille de Iupiter
 Dans la France iadis daigna bien habiter:
 Comme à present ie veux l'annoncer & le dire,
 Puisque vostre fureur fauorable m'inspire,
 Pour faire que ie sois dignement comme il faut
 De Flotiné & de vous le chantre & le herant,
 Qui trompette par tous le quatre coings du monde
 La beauté de la Nymphé à nulle autre seconde,
 Et sa grande infortune & les tristes regretz,
 Que pour son changement sa mere fit apres,
 Et le destin lequel appella vostre troupe
 Pour boire en sa fonteine & loger sur sa troupe,
 Ou c'est que vous logés & logerés tousiours,
 Et d'ou i'espere auoir, Musés, vostre secours,
 Qui m'embrasant le sein de vostre ardeur sacree.
 Me fera faire un vers qui me sme vous recree.
 Tandis Musés, tandis fauorisés moy tant,
 Que vous & que Flotiné ici i'aille chantant.
 Iupiter amoureux de cette Nymphé Seine
 Fille de l'Océan, qui dans Paris ameine
 Ses flots calmes & clairs, la scent tant muguer
 Qu'il la fit à la fin d'une fille enfanter.
 Iamais Nymphé il n'y eut si belle en tout le monde:
 Un ionc dans un marais un aulne auprez de l'onde
 Leur teste vers le ciel si droit n'esleuent point,

Comme

Comme elle auoit la taille haute, droite, & à point
Ses cheueux crespelès en diuerses ondes
Luy flotoyent sur le col & ses leures bordees
De roses & d'æillets donnoyent voye souuent
Ou à vn ris mignard, ou à vn petit vent,
Qui sentoit cent-fois mieux que le masque & ciuette,
Que l'ambre, que l'encens, la casse & la muguette.
Son œil estoit d'azur vn petit grosselet:
Il sembloit que son front fust vn marbre douillet,
Luisant, large, & poly: deux arcades brunettes
Qui couronnoyent ses yeux, ses yeux les deux planetes
De Venus & d'Amour, se courboyent sous son front,
Ainsi que deux croissans voutés en demi-rond.
Plus que neiges & lis la ioie eil l'auoit blanche,
Où flamboit au milieu comme vne rose franche,
Ou bien la marguerite, ou la fraise, ou l'æillet:
Et son col gresle & rond sembloit estre de lait.
C'estoyent autant de dards que ses viues æillades,
Qui mesmes les grand Dieux eussent bien fait s malades
Jusqu'à l'extremité: l'air qui l'environoit
Touchant à si beaux yeux amoureux deuenoit.
La plus belle du monde estoit laide anpres d'elle,
Tant sa grande beauté grandement estoit belle.
Cette Nymphé Flotiné elle auoit ainsi nom,
Des ces plus ieunes ans imita la façon
De ces Vierges, qui vont sur le mont de Taigete
Chasser la trompe au col, & au poing la sagette,
Et le carquois pendant à l'esselle & au dos,
Et puis se vont baigner dans Eurote & ses flots.
Car elle fut du ranc des Nymphes & des Fées,

Qui brossent par les bois à tresses descoiffées,
Et qui d'un masle cœur sans cesse vont suivant
Diane, qui toujours marche bien loing devant,
Pour assener le cerf à la plan'e legere,
Ou le sanglier qui porte vne dent carnagere.
Un iour qu'elle suiuit vn cerf à rousse peau,
Seule elle s'egara de tout le saint troupeau
De Diane aux trois noms & se trouuant lassée
Par le roide trauail de la chasse passée,
Elle vint en vn pré qui luy fit bon accueil
Si belle la voyant, vn peu deffous Hercueil.
Sentant que le sommeil luy chargeoit la paupiere
De maintes belles fleurs elle fit sa litiere,
Puis apres de sa trouffe & d'herbages mouffus
Elle fit son cheuet, & se coucha dessus.
Tout aussi tost le somme entrant en sa prunelle
Rauit le sentiment qu'elle portoit en elle,
Le d'yceluy du corps. Car l'esprit qui veilloit
De songes effroyans son repos luy troubloit.
Elle songeoit alors qu'elle estoit à la suite
D'un cerf au pié de vent lequel prenoit la fuite
Dans vn fleuve prochain pour-là se delasser:
Elle ce-temps pendant trop ardente à chasser
Le suit mesme dans l'eau: tellement que par songe
Sous vn fleuve profond son blond chef elle plonge.
Les Nymphes de ces eaux si belle la voyant,
La veulent reteuir sous leur fleuve ondoyant,
Et luy bailler logis dans leur antre & leur grotte,
Où sans entrer dedans tout autour l'onde frote:
Elle les remercie & viure n'y veut pas:

Mais

Mais la porte de l'autre est close à tous ses pas,
Elle n'en peut sortir, & iacoit qu'elle pleure,
Elle voit bien pourtant qu'il faut qu'elle y demeure.
Tandis qu'elle dormoit, elle songeoit ainsi.

Cependant Piedergot au meufle cramoisî,
Qui d'un antre pierreux la vit dans la pairie
Se coucher de son long dessus l'herbe fleurie,
En devient amoureux, & s'en vient tout de-het
Pour la despucler & la prendre d'aguet.

Mais elle qui pour lors legerement sommeille,
Bien qu'il fist petit bruit en sursaut se resueille:
Et voyant ce Bouquin qui la veut muguer,
D'un roide coup de poing le fait culebuter,
Et puis incontinant la Nymphé prend la fuite:
Lors le Faune pelu se releue bien viste,

Affin de l'attraper: car il ne sentoît point
Le pauvre malheureux si bien le coup de poingt,
Que de Flotine il eut, comme il sentoît la bresche,
Qu'Amour luy fit au cœur par le dard & la flesche
Prise au yeux de sa dame, à l'heure qu'il la vit,
Et quand sa liberté la Nymphé luy raut:

„ Par un plus grand malheur un moindre mal se passe
Cependant entre-eux deux se voit si peu d'espace
Que l'un touche au talon de l'autre bien souuent,
Et qu'à peine sçait-on qui d'eux deux va deuant.
Tant plus la Vierge fuit qu'elle pense au Satyre:
Et plus fuit elle fort, & plus sa course attire
Le Satyre ergoté, à qui le chaud bouillon
D'amour qui le brusloit estoit un aiguillon:
Dessous leurs vistes piés s'esleue la poussiere,

Qui flote dedans l'air ainsi qu'une fumiere,
Ou qu'un sable esleué des roides tourbillons:
Quand ilz auroient tous deux des ailes aux talons,
A grand peine auroient ilz plus legere la iambe,
Tant le desir d'aller les brusle & les enflambe.
Tantost on les voyoit en esleuant bien haut
Leur corps souple & leger, franchir tout d'un plein saut
Ou un large fossé, ou une forte haye,
Sans que pas un d'eux eust aucune crainte en aye.
Tantost dedans un pré bigarré de couleurs
Ilz courent si soudain, qu'à grand peine les fleurs,
Pendant qu'ilz vont ainsi d'une course volante,
Sentent fouler leur chef de leur legere plante,
Qui presque en un moment faisoit tant de chemin,
Qu'on ne les pouuois suivre avecque l'œil humain:
Tandis l'air agité, lequel les environne,
Se fend de violence, & deuant eux resonance:
Tout ainsi comme un trait siffle de grand randon,
Quand il est deslaché par l'arc de Cupidon.
Le Satyre à tous coups pour sa maistresse prendre,
Avance pas sur pas, & sa main vent estendre,
Et mesme bien souuent il la touche du doigt:
La Nymphe d'autre part, qui sçait bien que lon doit
Garder plus chèrement son honneur que sa vie,
S'enfuit aussi soudain qu'elle est soudain suivie.
Jamais Dauphin en mer ne courut plus soudain,
Ny Arondelle en l'air, ny dans les bois un Daim.
La Verge avoit desia d'une course indomtee
Fuy le Faune sauvage à la patte ergotee
Jusques dedans le prés par deça Gentilly,

Nommé

Nommé du gentil lieu quand son pié assailli
Par mesgarde en chemin d'une assés grosse pierre,
Qui se rencontra là, la fit tomber à terre.
Que la pauvrete, eut lors de peine de douleur,
En voyant le peril où estoit son honneur
Et sa virginité, qu'elle tenoit plus chere,
Qu'un petit enfanson n'est pas cher à sa mere!
Un pigeon n'a point tant de crainte n'y d'effroy,
Voyant aupres de luy voler l'Aigle son roy,
Qui vole aux environs, qui le suit & costoye,
Affin de le surprendre & d'en faire la proye
Des petits aigleteaux, qui ne font qu'escouter
Quand leur mere viendra quelque chose apporter.
A ce dernier peril cette Nymphé pucelle
Lasche un torrent de pleurs, qui dans son sein ruiselle,
Et d'une triste voix qu'estoupyent à tous coups
Les sanglots sautelans & le iuste courroux,
Elle commence ainsi de faire sa priere
A Seine, qui loüit sans la mettre en arriere.
Seine, mere des eaux que tu vas conduisant
Par ton canal vouté en arc & en croissant
Chés ton grand nourrisson ton Paris, qui ne treuve
Au monde son pareil, non plus que fait ton fleuve,
Qui d'une course errante entre dans cent cités
Abondantes de biens & d'hommes indomptés:
Soit que iusqu'au nombril paroissant sur ton onde,
Tu separes en deux l'or de ta tresse blonde,
Qui fait ombre à ton col en flotant par dessus:
Soit que tu sois au fond de tes autres mouffus:
Ou soit qu'estant assise au bord de ton riuage,

Et esgayes de voir tant de fleurs & d'herbage
 Au milieu de tes prés, tes prés qui tousiours verts
 En tout temps sont de fleurs & d'herbages couverts.

Par tes yeux asurés, & par ta blonde tresse,
 Et par tes saintes eaux, soulage la destresse
 Que je suis maintenant, & me donne confort
 Contre ce Faune-ci, qui me presse si fort.

Mère ne permetz pas que ie soy violee,
 Ny que ma chasteté me soit prise & viole,
 Et fay tant que iamais ie ne voye de l'œil,
 Sinon que vierge étant, la coche du soleil.

Helas! il t'en souvient, dez mon aage plus tendre
 A la sœur d'Appollon ne fis-tu pas entendre,
 Quand tu me donnas lieu prez de sa deité,
 Que ie seroy pucelle à toute eternité?

Ne luy promis-tu pas, ô mere, qu'Hymenee
 Ne me verroit iamais à ses nopces menee?

Ne luy promis-tu pas que iamais du lait blanc
 Il n'auroy aux tetins, ny enfant dans le flanc?

Diane sans cela, Diane chasseresse

Ne m'eust sans r'acheuer son propos elle cessé

A cause du Bouquin, qui desia la tenoit,

Et que sans cesse alors la Vierge esgratignoit.

Car de piés, & de mains, & de masse courage

Elle se deffendoit: mais l'amoureuse rage

Antimoit d'autre part tousiours de plus en plus,

A suivre son ardeur le Faune aux pieds pelus.

Tantost dessus le front cette Nymphe luy crache.

Tantost elle luy tire à deux mains la moustache:

Luy pelle le menton, & de coups forcenés

Luy rompt les dents en gueule, & luy casse le nés.



LE SECOND LIVRE
DE LA FONTEINE DE
GENTILLY.



ANDIS que chascun d'eux cōtre l'autre s'obli-
 Les prieres qu'auoit desia faites Flotine
 Eurent force & vigueur: car sans point y penser
 Le Faune sur le champ sent sa Nymphie glisser
 Comme vne eau de ses mains. Là vn tertre estoit proche,
 Son pié se change en source, & s'attache à la roche.
 Son corps deuient fonteine, & ses vagues cheueux
 Se frisent aussi tost de petits flots ondeux,
 Et ses bras sont ruisseaux, qui d'un ranque murmure
 Content à leur grauiois le grand tort & l'iniure,
 Que la vierge reçent du Satyre paillard,
 Sans qu'ils cessent iamais leur caquet babillard.
 Le pauvre Cheurepié cette auanture admire,
 Il deuient tout confus, & se mire & remire
 Dans la neuue fonteine aux ruisseaux argentés,
 Pour voir s'il y verroit la beauté des beautés,
 Dont la perfection & la grace nayne
 Luy fait encore aimer aut tant morte que viue.
 Mais à tous coups ses pleurs, qui troubloyent toute l'eau,
 L'empeschent d'y rien voir: ou bien si le ruisseau
 N'est troublé de ses pleurs, le pauvre miserable
 N'apperçoit rien dedans que son front effroyable.

Que sa barbe de cheure, & ses cornes qui sont
Tout au haut de sa teste aux deux bouts de son front,
Et pour la Nymphé à qui il fit tant de dommage,
Se regarde en l'eau, & voit sa propre image.
Sur cette eau mille fois, chetif, il se pancha:
Puis un profond soupir en fin il arracha
De son cœur langoureux, avecque ces parolles,
S'appuyant le costé dessus les herbes molles:
Car à peine eust il peu se tenir tout debout,
Tant l'amour & le dueil le tourmentoyent par tout.
O Soleil, qui vois tout, vis-tu iamais Satyre
Si comblé de malheur, de peine & de martire?
O Soleil, qui vois tout, vis-tu iamais amant
Si comblé de malheur, de peine & de tourment?
Non, non, ô clair Soleil, Soleil tu ne vis onque
Regardant des hauts cieux en terre amant quelconque,
Que l'on peut comparer iustement avec moy
En misere, en tourment, en peine & en esmoy.
Les plus chetifs, qu'Amour de son trait frappe & touche,
Se plaignent tout au plus de leur Dame farouche,
Qui leur est trop cruelle, & qui par sa rigueur
Les fait sans cesse vivre en mourante langueur.
Mais il prennent aumoins leur mal en patience,
Et s'ils vivent tousiours aumoins en esperance
De paruenir en fin à chef de leurs amours,
En se monstrant constants & fideles tousiours,
Car il n'y a beauté, tant soit elle cruelle,
Qui n'ait en fin pitié d'un seruiteur fidelle.
Mais moy en ma misere & en mon grand tourment
Je me trouue priué d'espoir entierement.

*J'ay veu tout en vn coup, entre mes mains rauie
Auecque mon espoir de ma Nymphes la vie,
Ma Nymphes qui n'est plus, cas estrange & nouueau!
Sinon qu'une fontaine, & qu'une argentine eau.
Si elle estoit encore aux Enfers, comme Orpheus
I'yroy dans les Enfers chercher ma chere Fee:
I'yroy droit la requerre, & l'yroy enleuer,
Malgré qu'en eust Pluton, quand il en deust creuer:
Et malgré les Fureurs du Ténaride gouffre,
Où tousiours put la poix, le salpestre, & le soufre.
Mais, chetif que ie suis, quand ma Nymphes y seroit,
Et quand mesme Pluton, rendre me la voudroit:
I'estime que Pluton, tant le sort m'est contraire,
Quelque puissant qu'il fust, ne le pourroit pas faire,
Et que là bas encore à mon occasion
Ma Nymphes receuroit quelque mutation:
Tant les Satyres sont malheureux en leurs flammes,
Et coustumiers de voir ainsi changer leurs Dames,
Sans qu'ilz puissent cueillir le fruit de leurs amours,
Comme encore il aduint depuis vn peu de iours.
Mes compagnons & moy naguere en vne pree,
Que mille fleurs rendoyent iaune, blanche & pourpree
Auec nos piés fourchus, ioyeux, nous trespignions:
Ie sonnoy la cadance à tous mes compagnons.
Les Naiades des eaux, les Nymphes Oreades,
Qui courent sur les monts, & les belles Driades
Qui habitent les bois, en nous oyant chanter
Derriere des ormeaux nous vinrent escouter:
Derriere les ormeaux toutesfois nous les vismes,
Et soudain les voyant ces mots-ci nous leur dismes:
Nymphes, que faites vous derriere ces ormeaux?*

Venés Nymphes, venés danser aux chalumeaus
 Avecque nostre bande en cette verte pree,
 Qui d'un esmail de fleurs est tout e diapree,
 L'hyuer s'est retiré: le printemps gracieux
 Vous semond aux esbats: tout rit deffous les cieux:
 Ici le rosignol deffus les arbres chante,
 Et fait danser les bois qu'il charme & qu'il enchante:
 Les buissons cheuelus semblent s'en esmouuoir:
 Et les rocs mesmement s'approchent pour le voir.
 Ici par les buissons s'esgaye la lezarde,
 Et à flots refrisés glisse ici l'eau iazarde,
 Joyeuse que l'hyuer ne serre & bride plus
 Avec un frein glacé sa course n'y son flus.
 Nymphes, approchés vous, venés ici vous rendre,
 Venés Nymphes, venés ici la main nous prendre,
 Pour danser avec nous, nous entre-meslerons
 Une Nymphé à un Faune, & puis nous danserons,
 Et ferons souples-sauts & gambades legeres,
 Comme font les bergers avecque les bergeres.
 Belles que tardés vous? aués vous quelque peur,
 Qu'on use à vostre endroit d'un langage pipeur?
 Non, non, ne craignés point: venés en assurance,
 Que nous vous donnons tous, vous mettre en nostre danse.
 Ces vierges aussi tost s'en viennent pour danser:
 Et nous tout quand & quand les volusmes baiser:
 Elles furent pourtant: mais leur course fut vaine
 Rencontrant à leurs piés la riuiere de Seine,
 Qui leur fuite borna. Desia nous estimions
 Avoir dedans nos mains, ce que tant nous aimions:
 Nous pensions desia bien auoir ville gaignee.

Et ia chacun tenoit sa Driade empoignée.

*Quand soudain nous voyons dans nos bras & nos mains
En arbres se changer leurs beaux corps plus que humains.
Leur pré s'enfonce en terre, & s'eschange en racine,
Plus viste qu'en serpent ne fait pas Melusine,
L'immortelle sorciere errante dans les bois:*

*En moins d'un tourne-main leur peau deuient escorse:
Chasque bras, chasque doigt, se retourne en branche torse
Et leurs cheueux frisés, si blonds au parauant
Se changent en feuillage où s'entonne le vent.*

*En vain de les sauuer chascun de nous s'essaye:
Car leurs corps coup à coup fut changé en saulsaye
Sur le bord de la Seine, & le saulx riuager
A cherché tout depuis les eaux pour se loger.*

*Voila comment sans cesse infortuné Satyre
En vain ie suis comblé de l'amoureux martire.
Encores si mon mal pouuoit finir son cours,
A l'heure qu'au milieu de mes tristes amours,
Ie voy deuant mes yeux que ma fresle esperance
Tombe & chet & se rompt, ie prendroy patience.*

*Mais au contraire hélas! tant moins i'ay de secours,
Et d'espoir en aimant, tant plus i'aime tousiours:
Comme à present ie fais: à present que dans l'ame
Ayant perdu l'espoir ie trouue plus de flame.*

*Hé! petit Boute-feu qui les membres as nuds,
Et toy fille des flots, adultere Venus,
Quelle étrange brandon, quelle flamme cruelle
Au corps m'allumés vous de mouelle en moielle?
O l'étrange accident! une fontaine, une eau
Me fait par tout brusler d'un amoureux flambeau!
Narcisse, maintenant ie croy qu'une fontaine*

Le rendit amoureux, & te fit tant de peine:
Je le scay bien pour moy, qui brusle sans cesser
Pour l'amour de cette eau, qu'on ne peut caresser.
Que ce bourreau d'Amour a de force & puissance!
Change quand il veut aux choses leur essence:
L'eau naturellement doit esteindre le feu:
Et toutesfois cette eau me brusle peu à peu.
Mais n'est-ce point qu'elle est comme l'eau de Dodone,
Qui aux flambeaux esteins feux & flammes redonne,
Après quelle les a de flambes despoillés,
Et lors que de rechef encores ilz sont mouillés?
Hélas! non, cette-ci tant seulement allume,
Et n'est aint point iamaïs le feu qui me consume:
Seulement elle embrase, & fait croistre tousiours
Dans mon cœur allumé les flammesches d'amours.
Aumoins si ie pouuoy, ô ma belle Flotine,
Voir encore tes yeux, & ta face argentine
Pour la dernière fois, mon tourment amoureux
Prendroit quelque respit: mais ton œil rigoureux
Ne se daigne monstrier à ma triste prunelle,
Qui fait deuers tes flots tousiours la sentinelle,
Affinde prendre garde & soigneusement voir,
Si ie te pourray point sous l'onde appercevoir.
De grace à deux genoux, Nymphé, ie te supplie,
Si d'orgueil & desdain tu n'as l'ame remplie,
Si peu que tu voudras fay moy voir au trauers
De tes flots cresselés, ta face & tes yeux verts:
Tes yeux verts où l'Amour me liura la bataille,

Et ce port magesteux & cette belle taille,
Et ce col gresle & rond fait de marbre taillé,
Plus blanc & plus poly que n'est du lait caillé.
Encore un coup, ma Nymphé, encore un coup maïstresse,
Desplaye à mes deux yeux l'or de ta blonde tresse:
Monstre moy ce beau front fait d'yvoire poli,
Monstre moy ce blanc sein de ce tetton ioli,
Où rougit au fin bout vne petite fraise:
Ie ne te requier plus, belle, que ie te baise:
Sans plus ie te requier qu'encores en ce lieu
Ie te voye un seul coup, en te disant à dieu,
Mais fol que dy-ie? hélas! hélas! i'ay connoissance,
Nymphé, que tu n'as plus ny moyen, ny puissance
De monstrier tes beautés qui son en ce ruisseau,
Et qui pour le present ne sont plus rien qu'une eau.
C'est moy, Nymphé, c'est moy, qui t'ayant pour suivie,
Si miserablement t'ay fait perdre la vie:
C'est moy, Nymphé, c'est moy miserable amoureux,
Qui cause entierement ce change malheureux.
Mais i'en feray amande, ô Nymphé, ie t'en iure,
Et vangeray sur moy ton tort & ton iniure:
Quand il eut dit cela, tout plein de mal-talent
Et tout de sèsseré, d'un pas lourd morne & lent
Il alla rechercher cette belle prairie,
Où c'est qu'auoit dormi dessus l'herbe flemie
La pucelle changee. Et soudain qu'il fut là,
Vne source de pleurs de ses deux yeux coula,
Et ses sousspirs tesmoins de sa flamme amoureuse,
Sortirent du fin fond de sa poitrine creuse,
Et le bruslant brasier, dont Amour l'estouffoit,

Brûloit autour de luy les fleurs qu'il eschauffoit.
Combien les Nymphes lors furent elles atteintes
De deuil & de douleurs entendant ses complainte s:
Combien de fois Echon sousspirant avec luy,
L'aida-elle à conter son mal & son ennuy?
Comment n'eust elle esté de ses plaintes esmeüe,
Et de la grand'misere à sa Nymphé aduenue?
Les monts, les bois, les prés peints de bigarrement,
Les arbres les ruisseaux n'ont aucun sentiment:
Et toutes fois les bois pleins de bestes sauvages,
Les arbres, & les monts, les prés & les riuages
Furent frapés de deuil & de grande pitié,
Voyant ainsi finir sa dolente amitié.
Après qu'il eust cent fois d'une teste baissee
Les herbes, & les fleurs, & la place baissee,
Et quand il eut cent fois de ses larmes & pleurs
Noyé toute la place & les voisines fleurs,
Resolu de mourir ce pauvre Satyre entre
Palle, affreux, & defait dans son tenebreux antre,
D'où c'est qu'il aperceut sa Flotine amasser
Des herbes & des fleurs, affin d'y reposer.
Les Dieux qui sont au ciel sont d'essence immortelle:
Les demi-Dieux d'ici nature n'ont pas telle,
Ils sont demi-mortelz: car aussi n'ont ilz pas
Mangé de l'Ambrosie au ciel à leur repas:
Pour cette occasion leur humaine partie,
En se rendant plus forte & plus appesantie,
Par quelque inuention & subtilité d'art,
Peut veindre & peut domter l'autre diuine part,
Et peut rendre mortel comme nous vn Satyre:

C'est pourquoy Piedergot, pour s'oster de martire
Par l'aide de la Parque en sa grotte reclus
Attache des pauots à ses deux piés pelus:
D'If, Noyer & Cyprès il fait vne feuillace,
Dequoy son front cornu: puis aprez il enlace
Ayant rompu deuant la haute extremité,
Et le bout de la corne assise au droit costé:
Puis autour du nombril trois longs poils il arrache:
Trois fois bouchant sont nés à costé gauche il crache:
Trois fois sur le pié gauche il pirouete en l'air,
Et trois fois chet à terre en feignant de voler:
Et de peur que le iour sa lumiere n'apporte
Dans sa creuse cauerne, il luy, ferme la porte.
Puis sur Ache & Persil couché quarente iours,
Il pleura sans cesser ses funebres amours:
Tant que Mercure en fin par sa verge puissante,
Luy ouurit des Enfers le chemin & la sente.
Depuis les villageois appellerent Hercueil
Le village prochain, à cause du cercueil
De ce Satyre mort, vne lettre changee.
Tandis Seine aux yeux pers auoit l'ame chargée
D'angoisses de foudris, de peine & de tourment,
D'ennuis & de regrets, depuis le changement
De sa fille en fontaine & souuent elle pense
A retourner son corps: mais vaine est sa puissance.
Elle qui toutesfois passoit les iours & nuits,
Sans nulle fin & cesse, en continus ennuis,
Voyant qu'elle n'auoit pas assés de puissance
Pour remettre sa fille en sa premiere essance,
Elle eut tout son recours au puissant Iupiter,
Et resoulu en fin de l'aller visiter.
Claironde & Flotamer, l'un filz de la Marine,

L'autre fille du Pò, qui superbe chemine
Au goulfe de Venise emmi le champs Latins,
Se marioyent eux deux: la pompe & les festins
Esloient chez l'Ocean: toute là troupe astree
Des Dieux qui sont au ciel s'estoit la recontree:
Et mesme Iupiter, qui les cieux fait crousser,
Auecque sa Iunon y daigna bien aller.
Dessous les flots marins, dont la terre est enceinte,
Du costé d'Orient vne cauerne sainte
Sert tousiours de chasteau & de riche palais
Au bon pere Ocean, qui tient pour ses valets
Les Fleuves, ses vassaux, & pour ses chambrieres
Les Nymphes au bras nuds auecque les Riuieres.
Cette grotte de mer reçoit pour sa clairté-
Le rayon de Phœbus, qui luy est apporté
Au trauers des clairs flots,, dont pas vn iamais n'entre
De crainte & de respect, dans la grotte & dans l'autre,
Où luit mainte escarboucle, ainsi qu'un clair soleil,
Et où rampent autour auecque vn pié vermeil
Les couraux rougissans, qui lambrissent la voute
En courbe pallissade, & la treillissent toute:
De là pendent en bas des perles d'Orient,
Comme d'un sep tourtu pend le raisin friand:
Et les plus beaux ioyaux, que l'Inde Orientale
Sur son riche grauois incessamment estale,
Font tousiours leur retraite en cet antre caué:
D'esmeraude & rubis est taillé le paué:
Et dit-on mesmement que la mere Nature
Fit le premier desseing de cette architecture:
C'estoit en ce lieu-là que la troupe des Dieux,
Qui habitent la mer, & qui logent aux cieux,
Faisoyent ouïr la feste à cent lieux à la ronde
Banquetans & dansans aux nopces de Claironde.

LE TROISIEME LIVRE
DE LA FONTAINE
DE GENTILLY.

L Es tables on leuoit, lors que Seine y entra:
Si tost que Iupiter à ses yeux se monstra,
Cette Deesse adonq estant toute adeuillée,
Et de larmes & pleursestant toute mouillée,
Et tirant des souspirs du fin fond de son sin,
A bordant Iupiter s'en va luy dire ainfin:
Benin pere de Dieux, & monarque des hommes,
Tu scais pourquoy ie viens en ces moites royaumes:
O grand Saturnien, rien ne t'est inconnu:
Helas! lors que ce Faune au visage cornu
Ma fille poursuuoit, pour la tirer de peine,
Ie pensoy pour vn temps la changer en fontaine:
Ma fille, qu'ay-ie dit? O puissant Iupiter,
C'est la riennne plustost: tu me la fis porter
Neuf mois dedans mes flancs: ou plustost ce me semble
Cette fille estoit mienne & tienne tout ensemble:
Ensemble nous deuons l'aimer aussi tous deux:
Ie l'ay desia sauuee en danger hasardeux.
Et maintenant qu'elle est en plus estrange peine,
Toy, qui peus plus que moy, change la de fontaine
Quelle est pour le present, en Nymphe qu'elle estoit,
Lors que suuant Diane vn arc elle pourtoit.
O grand maistre du ciel n'as tu plus souuenance,

Lors que

Lors que tu me iurois ta celeste puissance,
De ce que tu promis à Charenton vn iour,
Etant si viuement espris de mon amour?
Auec Marne ma sœur i'estoy dessus ma riue,
Et m'en doy souuenir tant qu'au monde ie viue:
Ce iour-la de mes maux fut le commencement,
De iours droits & menus i'esclissoy proprement
Mille petits coffins, que i'emplissoy en ioye
De chapelets de fleurs liés à fil de soye:
T'arins tout doucement en forme de berger
Par l'herbe auecque nous t'asseoir & te loger,
Attendant que ie fusse à l'ouurage empeschee,
Et au plus fort de l'œuure attentive & panchée:
Ce que voyant soudain pour faire ton plaisir,
Comme vn loup fait l'agneau, tu t'en vins me saisir:
Et moy ie m'escriay en si chaudes alarmes,
Ma compagne implorant par mes cris & mes larmes:
Elle vint pour m'aider: mais tout incontinent
Connoistre tu te fis, ce langage tenant:
A vostre aduis qui suis-ie, ô Nymphes obstinees,
Cuidés vous qu'en ces champs i'aye autresfois menées
Les cheures & brebis à l'aise pascager?
Cuidés vous que ie sois vn rustique berger
Des villages prochains? vostre pensee est vaine,
Si vous pensés cela: sous cette face humaine
Le grand Dieu Iupiter aujourd'huy s'est caché
A cause de l'Amour qui au cœur l'a touché.
Marne retire toy sous ton onde azurine:
Et toy, Seine mon cœur, qui brusles ma poitrine
D'un chaleureux amour permetz moy le plaisir,

Que

Que poursuit ardemment mon amoureux desir.
Tu me dois accorder ce que ie te demande:
Les Deesses des cieux & la pucelle bande
Des Nymphes des forests voudroyent auoir cet heur,
Que Cupidon m'eust fait ainsi leur seruiteur.
Qui cueillera la fleur de ta ieunesse tendre,
Si tu ne me permetz de la cueillir & prendre?
A qui la garde tu? un Faune de ces lieux
Doit-il plustost l'auoir que le maistre des Dieux?
Nymphes, ne te repens, Nymphes ne sois marrie
D'estre par Iupiter sur toute autre cherie,
Ny qu'il cueille aujourd'huy ton plus tendre fleuron:
Quand i'auray deslié le puceau ceinturon
Qui te serre la hanche, au bout de quelque espace
Tu nous enfanteras la fleur & l'outrepasse
De toutes les beautés, vne Nymphes aux beaux yeux,
La plus belle iamais qui nasquit sous les cieux,
Ny Nymphes, ny Dryade, et ni Charite nue
Ne doit estre iamais si celebre & connue,
Que cette fille là: il n'est rien si certain:
Car ie l'ordonne ainsi par arrest du Destin.
Ainsi me disois tu, quand esteignant ta flamme
De vierge que i'estoy tu me fis estre femme:
O grand pere des Dieux qui tiens la foudre en main,
Ne donne occasion à tout le genre humain
A lors qu'il faucera sa promesse iuree,
De dire qu'il ensuit le puissant filz de Rhee.
Mais plustost, ô grand Dieu ô grand Dieu, de formais
En son estre premier ta Flotine remetx.
Ainsi dit Seine alors que la douleur affolle:

Aussi tost Iupiter prend ainsi la parolle.
Cesse ton dueil, ô Seine, & chasse de ton cœur
Les plaintes, les regretz, la peine & la langueur,
Et coupe l'aile au vent des souspirs de ta bouche:
Cela autant que toy me regarde & me touche.
Ne eusse ton voyage en ces lieux attendu,
Si Flotine pouuoit rauoir son corps perdu
Comme elle ne peut pas: vne chose qu'à faite
Vne Deesse, ou Dieu, ne peut prendre autre traite.
Mais ie te promet & bien, que son nom renommé
Sera pour tout iamais par le monde semé.
Iamais il n'y aura fontaine plus vantée,
Que son onde qui fuit d'une course argentée
Dessus le vert tapis que peignent mille fleurs
Auprès de Gentilly de diuerses couleurs.
Ie veux en sa faueur, que la iazarde course
Du ruisseau d'Helicon perde aujourd'huy sa source:
Ou que sa source au moins, n'ait plus aucun pouuoir
De donner à ceux-là, qui l'iront boire & voir,
La fureur docte & sainte, & la douce manie,
Dond elle a iusqu'ici tousiours esté garnie:
Car de cela ie fay à ta fille vn present.
Qui voudra deueur diuin chantre à present,
Il faudra qu'il s'en aille à son onde changée,
Et qu'il boiue neuf fois vne sainte gorgee
De ses diuines eaus, lesquelles luy feront
Chanter des vers connus par tout le monde rond.
Qui beura comme il faut des eaus de ta Flotine,
Sa Muse domtera la Grecque & la Latine,
Qui de honte & despit dessus des lauriers verts

Leur luth attacheront, prenant congé des vers,
Phæbus en sa faueur, delaisant Aonie,
En France amenera sa docte compagnie
Les filles de Memoire, habiter au coupeau,
Au faite, & au sommet du saint mont de Pieleau,
Pieleau le mont sacré, d'où maintenant distile
L'eau qui iadis estoit vne Nymphe gentille.
Pieleau le mont sacré assis sous Gentilly,
Où ta fille prend source à petit flot Taily.
Ainsi dit ce grand Dieu, qui les terres escroule,
Quand son foudre dans l'air il vire, tourne, & roule,
Seine reprenant cœur lors le remercia,
Et puis les autres Dieux ranc à ranc salua,
Et voulant honorer les nopces & la feste,
D'un chapelet de fleurs elle entoura sa teste.
Ce pendant les François, beuuant à front baissé
Dans les eaux de Flotme, ont le sein embrasé
D'une nouuelle flamme & sans qu'on le souhette,
Chascun d'eux sur le champ deuient sacré poëte,
Et sent tout coup à coup la pointe, & l'aiguillon,
La verne, & la fureur du prophete Apollon.
C'est d'où prend son estoc la scauante famille
De ces chantres diuins, dont la France fourmille:
Comme Apollon luy-mesme autresfois me l'apprint,
Quand sa sainte fureur dedans mon ame vint.
Un iour que le soleil grilloit l'herbe en la plaine,
Je m'en allay chercher l'eau de cette fontaine,
Qui ma soif estanchant, par son doux gazouillis
Endormit dans mon sein mes sens enseuelis.
Cependant qu'en dormant mon corps le somme endure,

Estendu de mon long sur la cresse verdure,
 J'apperceus en songeant un ieune iouuenceau,
 Sa face estoit luisante, & son teint damoiseau
 Sembloit estre le teint d'une ieune pucelle,
 Vo carquoys luy pendoit au dessous de l'esselle,
 Ses cheueux ombragés d'un beau laurier en rond
 S'espanchoyent tout autour de sa face & son front,
 Et dans sa main estoit une riche mandore.
 Je suis le Dieu, dit-il, qu'en Patare on adore,
 Qui lors que tu nasquis, te vis d'un bien bon œuil,
 Et qui prez de cette eau tu fais un bon accueil,
 Je dy prez de cette eau, qui ruisselle sacree
 Dessus l'herbe & les fleurs de la voisine pree.
 Cette fontaine ci n'a pouvoir seulement
 De guerir de la soif, qu'on a communement
 Durant les grands chaleurs dans la gorge eschauffee,
 Elle peut beaucoup plus, iadis elle fust Fee.
 Et tousiours poursuivant d'un ordre continu
 Ce discours de mes vers, que i'en ay retenu,
 Il me dit son malheur, son eschange, & sa race
 Son amant, & sa mort, ses beautés, & sa grace:
 Puis ayant prise haleine il recommence ainsi:
 Ce n'est point par hasard que tu t'endors ici,
 Ton bonheur t'y ameine avecque ton Genie,
 Pour boire dans ces eaux ma douce-aspre manie,
 Qui chantre te faisant te fera dire un iour
 Les alarmes de Mars, & les larmes d'Amour:
 Mais sur tout il te faut loger ma sainte flame
 Dans un cœur pur & net, & dans une pure ame,
 Et chasser loing le vice: autrement tu ne peux

Allumer dans ton sein ma flamme & mes saints feux.
Il te faut esloigner de l'ignorant vulgaire.
Quoy qu'il disse de toy, qu'il ne t'en chaille guere:
Il croira bien souuent que tu es insensé,
Pour n'auoir comme luy à deux mains embrassé
Le desir d'acquerir: car le peuple ne vise
Qu'à l'or, & qu'à l'argent qui le brusle & l'attise.
Et tien pour fol celuy, lequel est diligent
D'amasser plus d'honneur, que d'or & que d'argent.
Il te faut esleuer ton ame & ton courage,
Et auoir le cœur haut pour bastir quelque ouurage,
Que nul auparauant n'ait encore tenté,
Et pour prendre de toy ta propre authorité, :
Et mesme pour rauer la palme glorieuse
A ceux qui deuant toy de main victorieuse
L'ont prise aux vieux Francois, lesquels estant grossiers,
Aisement on vainquit ces foibles deuanciers.
Il te faut dy-ie auoir vn genereux courage,
Qui sçache faire teste à l'enuieuse rage,
Et qui t'eschauffe l'ame, & te face sçauoir
Que rien parfait au monde on ne peut iamais voir.
Et pource que l'on doit auoir cette creance,
Qu'on peut de iour en iour polir vne science,
Et sur tout vn langage, & principalement
Tandis qu'il vit au monde encore entierement.
Ainsi te faut resoudre, & en telle esperance
Tu dois faire courir tes carmes par la France:
Par courage & travail on se fait le vainqueur:
Toute chose est facile au magnanime cœur.
Tu n'escriiras iamais en vne langue estrange:

Ne soy point traducteur, & i'amaïs ne fay change
 D'un langage en vn autre, ainsi que beaucoup font:
 I'amaïs vn meſnager ne baſtit qu'en ſon fond.
 Auecque autant de ſoing qu'un patron & pilote
 Eſſoigne des eſcueils ſa nauire qui flote,
 La proſe tu ſuiuras: ce ſont meſtiers diuers
 Que de coucher en proſe, & d'eſcrire des vers:
 Qui les veut aſſembler, il fait à la maniere
 D'un qui met de la craye en vne charbonniere,
 Caſſant eſgallement la craye & le charbon.
 Pour eſcrire des vers chaſque temps n'eſt pas bon:
 Ma flamme & ma fureur s'allume par boutee:
 Quand tu la ſentiras de ton ſein eſcartee,
 Quitte la plume alors: car en ſe tourmentant
 Ancr. peine, & papier tu perdroy tout contant.
 Je ſeray quelque fois vn mois, vne ſemaine,
 Trois mois, ou demi-an ſans ſouffler mon haleine
 Dans ton ſein vuide & creux, & ſans point l'embraser:
 Tu pourras à ton aiſe alors te repoſer.
 Mais quand tu ſentiras dans ta poitrine enſlee
 Le vent de ma fureur, que ie t'auray ſoufflee,
 A l'heure ſois habile, habile coup à coup
 Prend la plume en la main & tu feras beaucoup:
 Il faut quand il eſt temps à l'œuure ſe contraindre:
 On ne peut r'allumer le feu qu'on laiſſe eſteindre.
 Il aduient quelque fois que tu ſois tourmenté
 De mon ſaint eſguillon, ſans eſtre transporté,
 Et ſi legerement ma fureur t'eſpoingonne:
 Tu imiteras lors la ſoigneuſe perſonne,
 Qui d'un petit charbon, & d'un bien peu de feu,

*En fait vn grand brasier, l'augmentant peu à peu
Auecque le soufflet qui luy donne la vie:
De lieure qui se monstre à la chasse conuie.
De mots Parisiens n'vse point seulement:
Mais de chasque François prend generalmente
Les plus beaux & meilleurs: tu ne feras que sage
De les prendre & trier, pour mettre à ton vſage.
Tout ce pré n'est peinturé de toute les couleurs:
Les mouches font le miel auecque toutes fleurs.
Il est bon que par fois ta plume s'accommode
D'escrive dans tes vers à l'ancienne mode,
Se ſervant des vieux mots: ces vieux mots, que i'entens
Sont ceux, que tu pourras r'amener en ton temps:
Qui peu & bien en vſe, ilz ont fort bonne grace:
Il n'est qu'un vieux leurier pour entendre la chasſe.
Ne penſe pas ſi toſt deſſus la teſte auoir
Le lierre & le laurier, que tu dois recevoir
Pour fruit de tes labeurs: perſonne n'environne
Du premier coup ſon chef d'une telle couronne:
Deuant il faut bien faire au neuf Muſes la cour:
Paris ne fut pas fait & baſti en vn iour.
Puis on eſt bien ſouuent combatu de l'enuie,
A qui on eſt ſubiect tandis qu'on eſt en vie:
Mais quand c'eſt qu'on luy a longuement reſiſté,
Le peuple iuge en fin auecque verité.
Touſiours communement vn feu que l'on allume
Eſt tout enueloppé d'un image qui fume:
Mais petit à petit, comme le feu s'accroïſt,
Peu à peu la fumee à l'heure diſparoïſt.
Vois-tu pas bien ſouuent, qu'en ſa courſe premiere*

Le soleil au matin a bien peu de lumiere,
 Et qu'il est de nuage entierement voilé?
 Mais lors qu'en plein midy dans son coche attelé
 Il darde ses rayons, vois-tu pas bien qu'il chasse
 Les nuages, qui vont fuyant deuant sa face?
 La vertu est de mesme, à son commencement
 L'envie la talonne & suit incessamment:
 Mais en fin la vertu, quand en sa force elle ent re,
 Victorieusement luy marche sur le ventre.
 Au surplus ie te veux predire & annoncer
 Les malheurs, que bien tu verras commencer
 Dans ee pauvre royaume, où la civile guerre
 Du sang des François mesme abreuuera la terre.
 Les peuples mutinés en deux contraires parts,
 S'eschauffant à la guerre & aux armes de Mars,
 Chasseront bien loing d'eux & bien loing de leurs villes,
 La Paix, & la Iustice avec les loix civiles.
 La cruelle Bellonne, à qui, pour les cheueux,
 Pendent de long du col des serpens venimeux,
 Ayant dans sa main dextre vne lame sanglante,
 Et dedans sa main gauche vne torche flambante,
 Et par les camps armés courant de ranc en ranc,
 Fera mettre aux soudards tout à feu & à sang.
 Tout ne sera que sang, que meurtres, & batailles.
 Toutes leurs grands cités verront choir leurs murailles,
 Et leurs meurs, & leurs forts fierement attaqués,
 Des foudroyans canons, tout droit contre eux braqués.
 Les bourgeois fuiront lors, & à l'heure les herbes
 Croistront au carrefours des villes plus superbes:
 Et l'estranger alors de son pays lointain

Dans la France viendra, pour la mettre au butin:
La force regnera, & on ne fera conte
De iustice, & de loix, de vergogne & de honte.
Souvien toy bien alors de ne perdre pas cœur:
Mais bien plus tost ressemble au sage voyageur,
Qui mesprisant le vent, la pluie, ou telle chose.
Passe outre, & tousiours tire au lieu, qu'il se propose.
Biens & maux sur le ciel sont tousiours inconstans:
On voit aprez la pluie à la fin le beau temps.
France ne sera pas à iamais affligée:
En fin elle verra sa guerre en paix changée,
Et en fin renerra fleurir en chascue endroit
Chez elle la iustice, & les loix, & le droit.
Tout ira bien adonque, & en toute asseurance,
Les neuf Muses alors retourneront en France:
Et qui lors en mon art sera docte & sçauant,
De l'aurier ses cheveux ceindra comme deuant.
Les Rois le cheriront: & les troupes menues
Le monstrent au doigt par honneur dans les rues:
Mais pour paruenir là, croy hardiment qu'il faut
Prendre bien de la peine, & auoir le cœur haut:
Et quand & quand aussi, croy que ie te prepare
Pour fruit de tes labeurs un honneur assés rare:
A tant se teut Phœbus: puis sa bouche il enfla,
Et troys fois dans mon sein son haleine souffla:
Trois fois de son laurier à fueille tousiours verte
Il m'entoura la teste en couronne couuerte:
Il puisa par troys fois de l'eau des flots diuins,
Puis sur moy par troys fois les versa de ses mains:
Et autour de mon corps en allegresse & ioye.

Il tornoia trois fois, par une mesme voye.
Et puis trois fois au front à la fin me baisant,
C'est ce fais, ce dit-il, de mes carmes present.
Lors de ioye soudain en sur saut ie m'esueille,
Sans cesse repensant à si douce merueille,
Et si estrange cas, lequel esgalement,
Me remplit tout le cœur d'aise & d'estonnement.

Fin de la Fontaine de Gentilly.

29 4





LA FONTAINE

DE SAINT-FONT,

DIVISEE EN TROYS

L I V R E S.

*A Claude Bourbon conseiller & receueur du
Roy au pays de Beaujolois, &
sieur dudict Saint-Font.*

P R E M I E R L I V R E.

Bourbo, qui as tousiours fait des Musés grād cōte,
Et qui la cheris tant: ie rougiroy de honte
Ayant recen de toy tant de bienfaitz diuers:
Si ton nom n'estoit peint sur le front de mes vers:
Affin de tesmognier à iamais d'aage en aage,
Le biens que i'ay receus d'un si bon personnage,
Qui cherit la vertu, ce que peu de gents font.
Aussi en ta faueur ie chante: ta Saint-Font,
Ta Saint-Font, qui iadis d'une Nymphe hautaine,
Race des puissans Dieux, fut changee en fontaine.
Nymphes, qui habités dans la fraischeur des eaux,
Qui vous couvrés le front de ioncs & de roseaux,
Qui sur l'eau paroissés iusques à la mammelle,
Qui laissés ondoyer vostre tresse iumelle

Dessus vostre beau col, & vos tettons bouffus:
 Qui tantost dessous l'onde, & qui tantost dessus
 tendés de vostre flanc les douces eaux de Saone:
 Nymphes, si à present vne Nymphé ie sonne:
 De grace en sa faueur le neuf Musés priés,
 Apres de vostre bord souuent vous les voyés
 Amasser mille fleurs, que m'estant fauorables,
 Le chante comme il faut choses si memorables.
 On dit qu'au temps passé ce Dieu-là fluctueux
 Qui gouuerne le cours du Rhosne impetueux,
 Il s'appelle Rhosnard auant le mariage
 Qu'il fit avecque Saone, affin d'auoir lignage.
 Eloit bien si rebours, si farouche & diners,
 Qu'il conduisoit ses eaux quelque fois de trauers:
 Et que faisant enfler son onde prompte & vire,
 Son fleuve regorgeoit souuent dessus sa riué
 Gastant & entraînant les terres d'alentour.
 Les Nymphes de ses eaux s'en fascherent vn iour,
 Et s'assemblerent mesme au bord de leur riuage,
 Entre elles se plaignant de sa façon sauuage.
 De n'est-ce pas pitié, ce disoyent elles lors,
 Que nostre onde à tous coups outrepassant ses bords,
 Et courant ça & là par la champestre plaine,
 De fange & limon à toute heure soit pleine?
 Que nous sert ce grand fleuve avec ses larges eaux:
 Si les Nymphes qui sont dans les petits ruisseaux,
 Sont plus aises que nous, & si leur fontenette
 Ayant peu d'eaux, au moins a l'eau claire & nette,
 Ou elles vont plonger leurs cheueux beaux & blonds,
 En les esparpillant sur les iannes sablons?

Et nous, nous n'osons pas, ô facheuse destresse!
Plonger dessous nos eaux librement nostre tresse:
Tant nostre onde est bourbeuse, & tant à tous les coups
Dedans nostre canal de fange trouuons nous.
Nymphes, qui habités dans la Seine fameuse,
Et dans les eaux de Marne, & les eaux de la Meuse,
Que vous estes à l'aise & à vostre plaisir:
Nymphes, vous vous baignés selon vostre desir
Dans vne eau pure & claire: & dedans nostre fleuve
A toute heure la bourbe & la fange se treuve.
Vos riuieres, qui vont glissant à petits pas,
Coulent si doucement que plus ne se peut pas:
Et le fil de nos eaux comme à bride aualee
Court le plus tost qu'il peut dedans la mer salée.
Vos riuages plaisans en tous temps sont couverts
De ioncs & de glayeux, & de roseaux tout verts:
Et nostre flot, qui ronge à toute heure ses riués,
Les engarde d'auoir aucunes herbes viues.
Viues, Nymphes, viues autant heureusement,
Comme nous receuons de mescontentement.
Ainsi prez de leur bord, sur les herbes nouvelles
S'en alloient deuissant ces vierges & pucelles.
Et puis vn long silence entre elles se mesla.
Mais Bordine à la fin le rompit & parla.
Cette Bordine estoit vne Nymphé bien sage,
Qui viuant dans les eaux habitoit au riuage:
Vne large ceinture estoit dessus son flanc,
D'où c'est que luy pendoit vn long cottillon blanc
A maint replis ondéz & sa tresse aualee
Sur son col & son sein estoit esparpillée.

Le feuillage de saux fut couronné son front:
 Mais comme à la fin le silence elle rompt.
 Mes compagnes, que j'ay plus cheres que ma vie,
 Il auoy le moyen aussi bien que l'enuie,
 De vous pouuoir ayder en cette affaire-ci:
 De vous mettroy bien tost hors de peine & souci.
 Pour ne desespérer pourtant de cette affaire,
 Je diray mon aduis de ce qu'il faudroit faire.
 Que tout à tour chascune en disse son aduis.
 Nous passerons au moins le temps en tel deuis.
 J'ay oui dire autresfois, que Pluton qui gouuerne
 Les malheureux Esprits, qui sont dedans l'Auerne,
 Eloit bien plus fascheux, plus farouche & rebours,
 Bien qu'il le soit assés encores tous le iours,
 Qu'il ne fut pas depuis que l'amoureuse flamme
 La fille de Cerés luy fit prendre pour femme.
 Toujours au parauant il estoit si hagard,
 Que mesmement Minos trembloit à son regard:
 Toujours dessus le front luy flamboit la colere:
 Toujours il estoit fier, dur, farouche & seuer,
 Comme le Dieu du Rhosne a esté iusqu'ici.
 Mais si le mal d'amour le mettoit en souci,
 Comme autresfois Pluton, qui dans l'Orque preside,
 Et s'il se marioit à quelque Nereide.
 Estimés que sa femme & ses gages amours
 Adouciroyent vn peu son naturel rebours:
 Et si ce nous seroit vne faueur bien grande,
 Qu'une Nymphe marine augmentast nostre bande.
 Ainsi parla Bordine, & puis elle se tent.
 Entre les Nymphes lors vn murmure s'esment,

Lequelestoit rempli de ioye & d'allegresse,
A cause du conseil, & l'aduis & sagesse
De Bordine aux beaux yeux: alors voyant cela,
Pour la seconde fois ainsi elle parla.
Puisque vous approuvés ce que ie viens de dire,
Mes compagnes & sœurs croyés que ie desire
De passer plus auant: affin d'effectuer
Mon aduis & conseil, que vous daignés loier
Si n'est-ce pas pourtant chose facile à faire:
Car qui voudra pour nous prendre en main cette affaire?
Qui la pourra conduire? oserons nous aller
Nous autres vers Rhosnard, pour le contreroller?
Nous seroit-il seant de luy tenir langage
D'amour, de Cupidon, de femme & mariage?
Certainement nenny & quand ainsi seroit:
Vous pouués bien penser comme il nous renuoiroit.
Dea! que ferons nous donq? Nymphes, ie vous auise
Qu'il n'y a qu'un moyen pour la chose entreprise:
Si nous le negligions, il n'y faut plus penser.
I'ay veu dessus ces bords souuentefois dresser
Des autels à Venus pour la rendre propice:
Ie luy ay veu souuent faire maint sacrifice
Tantost par un berger pour obtenir merci
De celle qu'il aimoit: & quelque fois aussi
I'ay veu mainte bergere inuoyer la Deesse
Contre la grand rigueur & contre la rudesse,
Que luy faisoit souffrir son berger rigoureux:
Et si i'ay ouï souuent les bergers dire entre'eux,
Qu'ilz s'en trouuoient fort bien en leur peine & martire.

Aux bergeres aussi ie l'ay souuent ouï dire.
 Certes à mon aduis c'est le plus court chemin,
 Que nous pouuons tenir pour rendre plus humain
 Au rade front de le metre aux alarmes
 D'Amour & de Venus par nos amoureux charmes.
 Mais vous pas là loing vn peuplier tremoussant,
 Par les arbres d'autour lequel va paroissant,
 Comme parmi la nuit fait la lune cornue?
 Tantost que la nuit ce soir sera venue
 Toutes trouuons nous là sou cet arbre ramé:
 Et nous y transportons sans faute à poinct nommé:
 Et quant au demeurant laissés moy le tout faire:
 I'en viendray bien à bout, aumoins comme i'espere:
 Tandis retirons nous. A l'heure de plein saut
 Dans le Rhosne elle va: les autres aussi tost
 S'elancent dedans l'onde, & l'onde creuassee
 Leur corps englotissant grommelle courrousee.
 Quel plaisir de voir lors ces Nymphes-là nager?
 Tantost on les voyoit desous les eaux plonger
 Leur tresse & leurs cheueux: puis tantost dessus l'onde
 Elle monstroyent leur chef avec leur tresse blonde:
 Tantost faisant friser l'onde de mille plis,
 Elle fendoyent les flots d'un flanc blanc comme lis:
 Et tantost plongeant d'une subtile adresse,
 Coup à coup remonstroyent & recachoyent leur tresse.
 Tandis le blond Phœbus finissant ses trauaux
 Menoit ia dans la mer abbreuer ses cheuaux:
 Et ia la nuit tendoit sur les cieux vn grand voile
 De couleur noire & brune, où luisoit mainte estoile.
 Bordine incontinant hors des flots s'ellança,

*Et va droit au peuplier, où c'est qu'elle dressa
Un autel de gasons & de mottes herbues,
Despeuplant de valeur les campagnes barbuës,
Comme elle r'acheuoit d'esleuer son autel,
Les autres Nymphes lors quittant l'humide hostel
Du Rhosne aux flots legers se mettent en campagne,
Et vont droit au peuplier rencontrer leur compagne,
Qui s'y estoit rendue auparauant expres,
Affin qu'elle eust le temps pour faire les aprests.
Les Nymphes que Bordine auoit tant attendues,
File à file venant s'esloyent ia là rendues:
Et ia le sacrifice estoit tout preparé:
Quand c'est qu'en esleuant deuers le ciel doré
Son front, & ses beaux yeux, sa bouche & son visage,
Cette Bordine adonq v'sa de ce langage
Aïtres, qui esclairés si luisans & si beaux,
Et toy palle Croissant, Roy de tous ces flambeaux,
Aux Nymphes que voici en vous monstrant propices,
Flambés heureusement dessus ces sacrifices.
Fourriere de la nuit, c'estoile de Venus,
Aïtre, que les amants cherissent tant & plus,
O gentille Vesper des estoiles premiere,
Qui cedés seulement à la Lune en lumiere.
Ici nous t'inuquons: nous t'inuquons ici:
Et la belle Venus nous inuquons aussi.
Douce mere d'Amour, Paphiene, Cyprine,
Qui as pris dans les flots, comme nous, origine,
C'est toy, c'est toy Deesse, à qui nous adressons
Ce sacrifice saint, lequel nous commençons:
Iette sur luy ton ail, & ne mets point arriere*

De ces Nymphes des flots la voix & la priere.
 Ecoute nous, Deesse, & en nostre faueur
 Foy sentir à Rhosnard la bouillante ferueur,
 Donde ton filz Cupidon allume dans les veines
 Le sang des amoureux pleins de soucis & peines:
 Foy qu'il aime, ô Deesse, ô Deesse & qu'il ait
 En fin contentement à plaisir & souhait.
 Ainsi ta grand' beauté ô Venus escumiere,
 Des celestes beautés soit tousiours la premiere:
 Voilà que dit la Nymphé: & puis incontinent
 Elle dit ces mots-ci, vers l'autel se tournant,
 Sur sus despeschons nous: desia le feu s'allume:
 Voyés comment desia le sacrifice fume.
 Bailles moy ce panier, & ce qui est dedans:
 Il est temps de ietter sur ces charbons ardents
 C'est encens que voici avecques ces herbages,
 Qui ont esté cueillis sur les moites riuages,
 Du fleuve de Penée errant en maint destours
 Aux champs Thesaliens, où c'est qu'il à son cours.
 Ces herbes que voici diuersément meslees,
 A l'heure qu'elles sont ainsi qu'il faut pilees,
 Ont vn ius si puissant, qu'il peut des hommes morts
 Rappeller les esprits & raieunir les corps.
 Mais ce leur est assés de monstrier en presence
 La force, la vertu & la grande puissance
 Qu'elles ont sur les amants: c'est assés pour ce iour
 Qu'elles monstrent leur force en matiere d'amour.
 En matiere d'amour, qui vn chascun surmonte,
 Des charmes & des vers on a tousiours fait conte:
 Chascun le sçait assés: & partant en ces lieux,

Faites

Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Je vay enuironner deꝯ cette heure presente
Auec ces trois cordons de couleur differente,
Tout autour cet autel: ces couleurs proprement
Signifient espoir, peine & contentement:
Sont trois points qui l'amour rendent souuent bigeare,
Et plein de changement: aussi c'est chose rare,
Qu'un amant soit du tout heureux, ou malheureux:
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Entre tous les oiseaux, la Deesse plus belle
A tousiours estimé la blanche colombelle,
Comme Iunon le paon, & l'aigle Iupiter,
Et Phæbus le blanc Cygne apris à bien chanter.
Baillés moy ces pigeons, qui sont en cette cage:
Je les vay deliurer & tirer de seruage,
Affin que librement ils s'enuolent entre'eux.
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux,
Voyés vous ces pigeons, qui vont à tire d'aile
Tout droit chercher au ciel leur maistresse immortelle.
C'est pour luy annoncer ce sacrifice heureux:
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Mais passons plus auant, ainsi que ie desire.
Il faut bien gouuerner cette image de cire,
Et garder de la fondre entierement au feu:
C'est assés de la faire escouler tant soit peu.
Car ce n'est point ici quelque charme homicide,
Qui rende entierement de son ame un corps uuide.
C'est pour rendre un amant un petit langoureux.
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Comme aupres de ce feu s'amollit cette image:

Ainsi Rhosnard, qui doit à Venus faire hommage,
Sente le feu d'amour puissant & vigoureux,
Faites faites vertu, ô charmes amoureux.
Comme cette image est d'une esguille perçee,
La poitrine à Rhosnard soit ainsi trauesee,
Par les traits de l'amour piquants & douloureux.
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Comme on me voit lier cette image-ci feinte,
Que l'ame de Rhosnard puisse estre ainsi estainte,
Par le poil d'une Nymphe, & par ses blonds cheueux.
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Ainsi comme ce feu iette une grand'fumee,
De mesme de Rhosnard la poitrine allumee
Iette mille souspirs fumants & chaleureux.
Faites, faites vertu, ô charmes amoureux.
Le sacrifice est fait, la flamme est toute esteinte:
Et de compassion, Venus se sent atteinte,
Il reste, puisqu'ainsi le feu est abbatu,
Que les charmes d'amour en fin facent vertu.
Voyés, voyés comment cette cendre scintile:
Et comment elle iette une flambe subtile,
Qui viue & petillante a fait au fond de l'air,
Un grand rayon de feu à main dextre voler.
Voyés, voyés comment encore elle rayonne,
C'est la belle Venus, qui presage nous donne,
Que Rhosnard de l'Amour se verra combattu:
Et que ces charmes-ci feront en fin vertu.
Deesse de Paphos, d'Erice, & d'Amathonte,
Fay tant que Cupidon le Dieu Rhosnard surmonte,

Et luy perce le cœur avec son dard pointu:
Et que ces charmes-ci en fin facent vertu.
Mais le iour s'en va poindre: il est temps, mes compaignes,
Que nous nous retirions dans nos moites campagnes,
Qui n'auront pas tousiours leur flot rude & tourtu:
Car les charmes d'amour feront en fin vertu.
Ainsi parla la Fée, & les autres à l'heure,
Avec elle marchant sans plus longue demeure
Tirent droit à la rive: & puis à front baissé,
Leurs corps fut aussi tost dans le fleuve eslançé.



LE SECOND LIVRE
DE LA FONTAINE DE
SAINT-FONT.



L' Aurore, qui la nuit auoit fait compagnie
A son vieillard Thiton, d'une robe iaunie,
Perse, blanche & rougeastre alloit se vestissant:
Et desja le soleil s'en alloit rougissant
La pointe & le sommet des plus hautes montagnes,
Quittant de l'Ocean les moiteuses campagnes:
Et desja la nuit brune, ayant fini son tour,
Se retiroit des cieux pour faire place au iour.
Quand Venus desirant estre douce & propice
Aux Nymphes qui naguere auoyent fait sacrifice,
Appella tout soudain son petit filz Amour:
Aussi tost qu'il arriue, elle iette à l'entour
De son col ses deux bras, & à deux mains l'embrasse,
Le baisant doucement à front & à la face.
Et puis luy dit ainsi: Mon filz, mon cher enfant,
Mon filz mon seul support, mon filz de qui despend
Ce que i'ay de credit, d'honneur & de puissance:
Siusqu'ici tu m'as rendu obeissance,
Encores faut-il bien, mon filz, que promptement
Tute monstres tout prest à mon commandement.
Il ny a Deité laquelle ne se treuue
Esclaué sous nos loix forsque le Dieu du fleuue

Que l'on nomme le Rhosne: il a eu à mespris
 Toujours le nom d'Amour, & le nom de Cypris:
 Va tout droit le treuver, & fay si bien qu'il sente,
 Combien ta vertu est redoutable & puissante.
 Ainsi parloit Venus: aussi tost Cupidon
 D'une main prend son arc de l'autre son brandon:
 Et d'une facon brusque, en escharpe il vous trouffe,
 Au derriere du dos, son carquois & sa trouffe:
 Puis il courbe l'eschine, & se baissant le front,
 Il estance dans l'air son corps leger & prompt
 Fendant l'air plus soudain de son aile esbranlee,
 Que ne fait l'arondelle à la viste volée.
 Par tout où l'on voyoit ce petit Dieu voler,
 On voyoit tout autour, tout l'air estinceler
 Des flammeſches d'amour, dont la grande lumiere
 Offusquoit du soleil la clarté coustumiere,
 Tant luisoit clairement son amoureux flambeau:
 Sur sa teste le ciel deuenoit bien plus beau,
 Plus clair & plus serain qu'il n'estoit de coustume:
 Et la Terre qui sent son flambeau qui allume.
 Sa poitrine & son sein pour luy faire la cour,
 Et pour mieux caresser ce petit Dieu d'Amour,
 De mille & mille fleurs des pucelles cheries,
 Esmaille en cent façons les plaisantes prairies.
 Que l'Amour ce tour là fit d'effets merueilleux!
 Ceux qui auparavant se monstroyent orgueilleux,
 Enuers ceux qui souffroyent pour eux peine amoureuse,
 Sentoyent, tout estonnés, dans leur poitrine creuse
 S'esprendre coup à coup vn amoureux brandon,
 Si tost qu'en l'air voloit dessus eux Cupidon.

O combien de bergers! ô combien de bergeres,
 Qui viuoient parauant en peines & miseres,
 Contre toute esperance! & presque en vn moment,
 Virent changer leur mal en grand contentement,
 Receuant ces baisers, & cent mille caresses:
 Celles-ci des amans, ceux-là de leurs maistresses,
 Qui connurent ce iour, pour le iour plus heureux,
 Qu'ayent point iamais eu les pauvres amoureux:
 Tant monstra ce iour-là l'enfançon de Cyprine
 Son doux pouuoir en terre, en l'air & la marine,
 Durant qu'entre le ciel & la terre il vola.
 Mais tandis ce pendant que ce faisoit cela,
 Il ne songeoit tousiours qu'à aller à tire d'aile
 Se vanger de Rhosnard, qui luy estoit rebelle.
 Les Alpes, dont le pié s'abbaisse iusqu'au fond
 Du centre de la terre, & de qui le haut front
 Se leue dans le ciel, plus qu'on ne pourroit croire,
 Se font nommer du nom de la Montaigne Noire
 Du costé d'Allemagne: en tous temps que ce soit,
 En hyuer, en esté, tousiours on apperçoit
 Cette montaigne-là toute riante & verte
 Des droits & hauts sapins, dont on le voit couuerte.
 Mais bien que cela soit: si est-ce nonobstant
 Que de neige & glaçons elle est blanche pourtant:
 De façon que tousiours on la voit verte & blanche
 De neige & de sapins, à la crineuse branche.
 Elle porte tant d'eau dans son humide flanc,
 Qu'on luy voit tout autour mille sources de ranc
 Faire iaillir leur eau, qui chemine & gallope

D'un perpetuel cours parmi les champs d'Europe.
De là vont iaillissant les deux sources du Rhein,
De ce grand fleune aussi le prince souverain
Des flots Europeans, le Danube, qui porte
Jusqu'à la mer Maiour son onde roide & forte.
De là le Rhosne aussi prend sa source & son flus,
Sortant d'un autre creux qui dessous & dessus
Est tout entre-coupé d'une roche escaillee,
Que Nature autresfois elle mesme a taillee.
Cet autre est par dedans de mousse tapissé,
Et de lente sueur est comme vernissé:
Il a de quinze piés l'ouuerture & la porte:
Dessus son courbe dos maint & maint arbre il porte,
De chesnes & sapins se couronnant le front:
De cent pas pour le moins il est creux & profond.
Autour de ce lieu là fait tousiours demeurance.
La morne Solitude, avecque le Silence,
Et avec luy encore habitent en ces lieux
L'Espouuante, & l'Effroy herissé de cheueux.
Le passager, qui voit sur cette grotte empreinte
Comme une sainte horreur, deuient palle de crainte,
Et retire ses pas voyant bien qu'un tel lieu,
Effroyable aux mortels, est habité d'un Dieu:
Aussi le Dieu Rhosnard, qui l'eau du Rhosne guide,
A choisi pour palais cette cauerne humide.
C'est là dedans qu'il loge au lieu le plus profond,
A demi estendu s'y couchant de son long,
Et s'appuyant le dos contre la roche dure:
Il porte sur le chef pour toute couuerture

Rond chapeau basti de fueillages diuers:
 Mais sur tout il est fait de saules palles-verts,
 D'aulnes & de peupliers, dont la fueille tremousse:
 La ses piés cachés dedans l'onde qui mouffe
 Tout à l'entour de luy l'environnant en rond,
 Dessus son dextre bras il appuye son front
 Derides & de plis sa face est renfrongnee,
 Et sa cheueleure est mal faite & mal peignee,
 Son visage est chagrin, son col gros & nerueux,
 On flote tout autour son poil & ses cheueux.
 De son ment on luy pend vne longue barbasse:
 Dedans sa gauche main il tient vne grand tasse
 Pleine d'une claire eau, qu'il espanche tousiours,
 En la faisant couler d'un perpetuel cours.
 On luy voit sur les bras & sous les deux esselles,
 Deux grands cruches d'argent pleines d'eaux eternelles,
 Qui coulantes tousiours ne tarissent iamais:
 De ses moites cheueux luy distilent espais
 Mille petits ruisseaux le long de sa poitrine,
 Et de sa longue barbe ont source & origine
 Mille ruisseaux aussi, lesquels vont degoutant
 Le long de son menton à mainte onde flottant.
 Ainsi estoit Rhosnard, quand Cupidon, qui priue
 Les amants de repos, pres de sa grotte arrine:
 Où l'ayant reconnu & vise d'assés pres,
 Il luy descoche au cœur l'un de ses plus beaux traits:
 Puis quittant là ce Dieu sans en faire autre conte,
 Amour branlant son aile aux cieux tout droit remonte.
 Où de reuoir sa mere il luy tardoit beaucoup.
 Aussi tost que Rhosnard au cœur sentit le coup,

Il deuint esperdu à l'heure sur la place:
Et sans point se mouuoir, il fut fort long espace
Priué de sentiment, demeurant tout piqué,
Ainsi qu'un ferme roc par les flots attaqué.
Mais la flescche d'Amour qui au cœur l'espoïnçonne,
Coup à coup le piquant à la fin luy redonne
Son premier sentiment, & le rapelle à luy
Son entendement lors estant comblé d'ennuy:
De larmes ses deux yeux, sa poitrine de flame,
Et de mille pensers ayant pleine son ame,
Et son cœur tout nauré de playe iusqu'au fond,
Et tirant de son sein vn sousspir bien profond,
Et roüant ses deux yeux dans sa grotte moiteuse:
Voici comme il parla d'une façon piteuse.
Grotte, humide palais, où ie me tien enclos,
Et toy mousse qui nais de la fraischeur des flots,
Et vous flots immortels, qui sans cesse i'espanche
De ces cruches d'argent qui sont dessus ma banche:
De grace, dittes moy si vous aués connu,
Et si ven vous aués celuy qui est venu
Traistrement pas à pas me frapper & surprendre,
En m'ostant tout moyen de m'armer & defendre?
Ah! ie ne sçay qu'il est, ie ne l'ay veu, ny oui:
D'un coup il a rendu mon cœur esuanouy,
Et m'a rauï le sens, avec la connoissance.
Mais quiconque soit-il ô qu'il a de puissance!
Qu'il a de hardiesse, & de force, & de cœur,
Se monstrant tout d'un coup ennemi & veingueur!
Mais qu'est-il de besoin qu'on me le nomme & die?
Je commence à sentir d'où vient ma maladie.

Je commence

Je commence à sentir d'où ce mal-ci me vient.
 Ah! Saone belle Nymphé, hélas! il me souvient
 D'avoir vu tes beaux yeux, de qui la vine œillade
 Me traversant le cœur, me rend ainsi malade.
 Amour, qui enuers moy deuiens audacieux,
 Que tu as fixement choisi deux si beaux yeux,
 Dont les regards aigus piquent de mille bresches,
 Mon cœur invulnérable à toutes autres flesches.
 Mais que fai-je ici plus? hélas! c'est bien raison,
 Puisque ie sçay mon mal d'y chercher guérison.
 Je veux tout de ce pas m'en aller en personne
 Parier à l'Océan & à sa fille Saone,
 Nymphé que j'aime tant: il ne sera marri,
 Que sa fille peut estre ait Rhosnard pour mari.
 Elle peut estre aussi ne sera pas marrie,
 Que ie la prenne à femme & que ie me marie.
 Que ie seroy heureux, si i'auoy tant de bien!
 Mais quand ie pense aussi, merite-je pas bien,
 Qu'eux deux m'a'yent à gré, & me daignent bien prendre,
 L'une pour son espoux, & l'autre pour son gendre,
 Ayant mesme desir que celui qui m'espoint?
 Mon fleuve est des plus grands que l'Europe aye point:
 Ce n'est rien que de luy, au pres du fleuve d'Arne,
 De Sarte, ny du Clin, d'Ionne, ny de Marne,
 Qui ne semblent sinon que des simples ruisseau:
 Amoins les comparans à mon fleuve & mes exaux,
 Mes eaux, qui roident à bride abattue
 Coulent dedans la mer d'une suite tortue.
 Ainsi parla Rhosnard passionné d'amour,
 Et resolu d'aller faire soudain la cour,

*Et l'humble reuerence & l'amour & l'hommage
A celle dont ses yeux, voyoent tousiours l'image.
Venus qui du haut ciel vit comme il s'en alloit
Voir cette Nymphè-là, pour laquelle il brusloit,
Appella de rechef incontinent à elle
Son filz à qui pendoit le carquois sous l'esselle:
Puis luy tint ce langage. Or sus ce n'est pas tout:
Il faut, mon cher enfant conduire iusqu'au bout
Cette amour que tu as n'a guere encommencee,
Par cette fleſche là que tu as eſlancee
Dans le cœur de Rhosnard, lequel s'en va chercher
Tout ce qu'il peut auoir au monde de plus cher,
Saone ſa chere Nymphè: aide luy ie t'en prie
A gagner l'amitié de ſa Nymphè cherie.
Ce n'est pas ſans raiſon que ie te dy ceci.
Themide m'eſt tantost venu trouuer ici.
Themide aux ans chenus, Themide l'equitable,
Themide qui ne dit rien que de veritable.
Cette vielle Deeſſe ici chantoit tantost,
Que ſelon les deſtins c'eſt vn faire le faut,
Que Saone & que Rhosnard enſemble ſe marient.
Les deſtins, qui iamais ne ſe changent ny plient,
Ce diſoit-elle ici, ordonnent que Rhosnard
La belle Nymphè Saone eſpouſe toſt ou tard.
Et pour ne te celer, ô Venus immortelle,
Ce qui doit aduenir d'une alliance telle,
Vne Nymphè en doit naiſtre, vne Nymphè dont l'ail
En clarté paſſera la clarté du ſoleil.
Mais ſa grande beauté luy fera de la peine
Et la fera changer à la fin en fontaine,*

Dans pays Beauvillois augmentant les ruisseaux:
 Cette belle fontaine & ses plaisantes eaux
 Sans honneur & sans nom seront fort long espace:
 Jusqu'à tant qu'un Bourbon qui acquerra la grace
 Des hommes & des Dieux, & connoistra combien
 Un homme sage & bon a d'honneur & de bien,
 Grande cette fontaine à jamais honorable,
 Bâtissant en son nom un chasteau memorable.
 Ainsi veut le destin à qui tout est sous mis.
 Voilà ce que tantost m'a dit ici Themis.
 Aussi tost que Venus acheua sa parole,
 Amour sans plus attendre incontinent s'en vola,
 Et pendant menu l'air se hâste d'arriver
 Au lieu, là où Rhosnard estoit allé trouver
 Le bon pere Ocean à la teste chenue.
 Cetez pendant Rhosnard bien humblement saluë
 Le grand Dieu de la mer & en peu de discours
 Luy fait connoistre assés sa peine & ses amours.
 Mais le sage viellard, en se monstrant vray pere,
 Sans sa fille aduertir ne veut rien qui soit, faire:
 Il ne l'accorde pas, ny la refuse aussi.
 Desirant toutesfois de tirer de souci
 Cet amant languoureux, qu'Amour tourmente & domte,
 Il fait bucher sa fille: elle qui estoit prompte
 D'obeir à son pere aussi tost arriva:
 Amour à point nommé en ce lieu se trouua,
 Et descochant un trait tout au profond de l'ame
 De la Nymphé aux beaux yeux, l'embrasa de sa flamme.
 Cette pauvrette adonq toute esprise d'amour
 Augit, voyant celuy qui luy faisoit la cour:

Et sans pouuoir vser de responce ou langage,
Changeoit tanseulement de face & de visage:
Tellement qu'à son pere & à son amoureux
Elle ne peut parler seulement que des yeux.
Le viellard Ocean qui ces choses auise,
Connut bien que sa fille estoit d'amour esprise,
Et que Rhosnard & elle estoient tous deux espris
Esgallement d'amour & du feu de Cypris.
Aussi incontinent & sans plus de langage,
Il donne à cet amant sa fille en mariage.
Si tost que les propos en furent entendus,
Tous les Dieux de la mer soudain se sont rendus
Là où se deuoit voir la nuptiale pompe.
Car soudain les Tritons qui embouchent leur trompe,
Et leurs sifflants cornets comme estants les herauts
Du grand pere Ocean sonnerent dans les flots
De l'escumense mer de riuage en riuage,
La pompe & le festin de ce grand mariage,
Semonnant tous les Dieux les grands & les petits.
Neree y assista, aussi fit bien Thetis,
Aussi fit Palemon, & Glauque & Melicerte,
Rendant presque de Dieux la mer vuide & deserte,
De qui les flots d'asur dessous les prés branloyent
De ces Dieux marins là qui aux nopces alloient.
A ces nopces pourtant. Deités Marinières,
Seules ne fustes pas: les Fleues, les Riuieres,
Et les Fontaines mesmes assisterent aussi
A ces nopces là dont on parle insqu'ici.
De son pays lointain & de sa riuie estrange,
Y vint tousiours courant le riche & large Gange,
Apportant

Apportant à l'espouse en sa main des ioyaux
De pays d'Orient peschés dedans ses eaux.
Icy courus aussi Dieu du fleuve d'Oronte,
Qui fais couler t'es eaux d'une carriere prompte
Des murs d'Antioche, incessamment laués
Par les flots escumeux en ondes esleués.
Le Nil ne faillit pas d'y aller en grand haste.
Autant en fit le Tigre: autant en fit l'Euphrate.
Ainsi firent aussi tous les fleuves Gregeois,
Cephise, avec Penee, Eurote & Achelois,
Qui iadis Hercule abbatit vne corne.
Et toy fleuve qui sers de limite & de borne
A la blonde Angleterre, & au peuple Escossois,
Les antiques amis du royaume François,
Tayfus, ô Tamise, & toy longue Dunoie,
Que pour son fleuve a sné toute l'Europe auoüe,
Icy trouuas aussi: & toy Tybre Romain,
Et toy Rhein qui es ben par le peuple Germain,
Tayfus des premiers plein de belle apparence.
Mais sur tout y estoient les riuieres de France,
Et les fleuves Gaulois accompagnant Rhosnard:
Autour de luy estoit la Garonne & le Tar,
Le Clin, le Doux l'Escant, Durance, Loir & Loire
Luy faisant tous escorte, honneur & grande gloire.
La Meuse, Moselle, Yone, & Marne aussi
En le suivant de pres en faisoient tout ainsi.
Mais parmi tout cela toute autre Riuere,
En grandeur & beaute paroïssoit la premiere
Comme au royal visage, à qui c'est qu'appertient
De tous les flots Gaulois le sceptre qu'elle tient.

Cette

Cette Déesse là royellement superbe
Ne portoit point au chef vne couronne d'herbe:
Ainçois comme Cybelle elle auoit sur le front,
Vn cercle plein de tours & de villes en rond,
Qui tesmoingne combien est opulent e & braue
La reine des cités que son flot bat & laue,
Leschant tout doucement d'un perpetuel cours
Le fondement royal de ses murs & ses tours.
Seine, dond me souuient tant qu'au monde ie vine:
Puisque tu m'as receu dessus ta molle riue,
Lorsque ie vins au monde, & lorsque ie nasquis:
Et puisque vn nourrisson en moy tu as acqui,
Seine chere nourrice, ô Seine, ie souhaite
Que ie sois à la fin aussi bien ton poëte,
Comme ton nourrisson, quand les Muses vn iour
Après ces troubles-ci en France auront leur tour:
Et quant nos rois auront de moy la Franciade,
Dond les autres ont fait tant & tant de parciade.



LE TROISIEME LIVRE
DE LA FONTAINE
DE SAINT-FONT.



Pres que tous les Dieux en grand solemnité
Eurent chez l'Ocean au nopces assiste,
Et passé quelques iours en plaisir & en ioye,
Chacun se retira & rebrossa sa voye,
Tirant droit celle part d'où ilz estoient venus:
Ensqe les deux espoux, qui furent retenus
Encores quelques temps, aprez la nopce faite.
Il fallut-il en fin qu'il fissent leur retraite
Comme les autres Dieux: mais alorsque Rhosnard
Se volut retirer, & faire son depart,
Le viellard Ocean luy tint lors ce langage.
Le vieux, dit-il, donner pour dot & mariage
Quelque chose à ma fille: encore est ce raison
Qu'une femme en commun apporte à la maison
De sa part quelque chose en faisant apparoiſtre
Des le commencement qu'elle vient pour accroistre.
Ne vois-tu pas parmi ces grands cruches d'argent,
Deux de qui l'ouvrage est plus mignon & plus gent?
Vila le mariage, & le dot que ie donne,
Des cette heure presente à ton espouse Saone.

Je luy gardoy tousiours ces cruches & ses eaux:
Par les sources qui sont au fond de ces vaisseaux,
Sont de telle vertu qu'au monde ne se treuve
Fontaine ny ruisseau ny riuere, ny fleuve,
Qui s'escoule si doux, & qui si bellement
Face marcher son eau coulante coyement,
Comme fera le fleuve endormi en sa course,
Qui de ces cruches-là prendra sa lente source.
Ainsi dit le vieillard, & puis les deux espoux,
Courbant reueremment deuant luy les genoux,
Prirent congé de luy, qui alors les embrasse
Les baisant tendrement au front & à la face.
On ne scauroit penser, & ne dire combien
Les Naiades du Rhosne eurent d'aise & de bien,
Voyant dedans leurs flots à la riue enmoussée
Entrer pompeusement la nouvelle espousée.
Toutes à qui mieux mieux plus legeres que vent
Couroyent la receuoir, luy allant au deuant,
Et se parant de fleurs le sein & la poitrine,
S'en alloyent bien-ueigner cette Nymphe marine
Bien que le Rhosne soit prompt & viste tousiours:
Si est-ce que pour lors son eau hasta son cours,
Et doubla de moitié sa course & sa carriere,
Pour aller saluer la Nymphe mariniere,
Qui fut receüe en pompe, allant toute de ranc,
La suiuant deux à deux les Nymphes flanc à flanc
Qu'Amour a de vertu, de force & de puissance!
Rhosnard, qui parauant, n'auoit pas connoissance
De grace, de douleur, d'accortesse & d'amour,
Ne fait plus rien qui soit, tant que dure le iour,

Que faire incessamment caresse sur caresse
 Sa nouvelle épouse, & sa chere maistresse.
 Du matin insqu' au soir, du soir i' usqu' au matin,
 Que fait que baiser son col & son tetin,
 Que fait que baiser son sein & sa poitrine,
 Que fait que baiser sa gorgette yuoirine,
 Et que ioindre son front sur son front gracieux,
 Sa bouche sur sa bouche, & ses yeux, sur ses yeux,
 Et presser de ses bras plus serrément sa hanche,
 Que le lierre ne fait vn vieux mur de sa branche.
 Ou bien s'il ne l'estraint & ne l'embrasse pas,
 Ce n'est rien de son fait qu'amorces & qu'appas,
 Que caresse, que ieux, que douce mignotise,
 Qui son amoureux feu de plus en plus attise.
 Et de mesle tantost brin à brin ses cheueux,
 Les frise tantost en mille petits nœuds:
 Et tantost, despliant son blond chef & sa tresse,
 Il fait vaguer au vent le poil de sa maistresse,
 Qui doucement ondoie agité des Zephyrs,
 Et haleine odorante & au petits souspirs.
 Quelque fois tout fiché semble qu'il n'ait point d'ame,
 Tant le vit-on ravi à contempler sa dame.
 Il se perd en luy mesme, & sa perte luy plait,
 Et la plus part du temps il ne sçait où il est,
 Tant son ame qui est doucement insensee
 S'esgare dans le champ de sa vague penssee.
 Quelque fois s'esgarant & se perdant ainsin,
 Il tombe tout pasmé au giron & au sin
 De sa chere moitié, qui le baise & rebaise.
 Et le tenant ainsi dans son sein à son aise

Tant qu'il reuienne à luy: & lors encores mieux
Il se met de rechef à ses follastres ieux.
Car d'une pleine main, & à belle poignée
Il va courrant de fleurs la tresse bien peignée,
Et le col de sa Nymphé, il va de près en près
Moissonnant les blancs lis, & les œilletz pourprés:
Il va de champ en champ, il va de lande en lande
Cueillir dix mille fleurs, qu'il façonne en girlande,
Dond à sa chere Nymphé il entoure le front,
Ou pour son sein il fait un bouquet demi-rond,
Le plantant au milieu de ses blanches mammelles,
Qui luy semblent cent fois plus plaisantes & belles,
Et auoir plus de fleurs que le bouquet n'à pas:
Il inuente tousiours quelque petits esbats,
Et quelque mignardise & nouuelle caresse
Dont il flatte & courtise ardemment sa maistresse.
A lorsque le soleil tient le milieu du iour,
Il va chantant à l'ombre, & les lieux d'alentour,
Qui repetent ses chants, & Echo qui resonance.
Redisent aprez luy les loüanges de Saone.
Il se plaist tellement à l'accent de son nom,
Qu'un entier demi iour il ne fait rien, sinon
Par fois que le chanter, tant ce nom là qu'il chante,
L'esment & le rait, le transporte & l'enchanté.
Il n'y a deuant luy arbre ny arbrisseau,
Qu'il ny aille entaillant à force de ciseau
Le nom de sa maistresse, & sur la mesme escorse
Il y engrane aussi le sien à vne force.
Il n'y a mesmement rocher en nulle part,
Qu'il n'y grave les noms de Saone & de Rhosnard.

air qui en retentit & hautement resonne,
 semble gemir au nom de Rhosnard & de Saone:
 Et les petits oiseaux, qui volent par les champs,
 semblent nommer Rhosnard & Saone dans leur chants.
 Et que le blond Phæbus de sa lumiere dore
 le pays d'Orient ou celui de l'Aurore,
 Qu'il se couche ou se leue, il voit le long du iour,
 Rhosnard pres de sa dame, & luy faire la cour,
 Laïques Deités, ô champestres Satyres,
 Combien, combien de fois vos amoureux martires
 Ont-ils rengregés aguignant de trauers
 Rhosnard auecque Saone estendu à l'enuers,
 Dormant dedans son sein? & vous belles Napees
 Combien, combien de fois auons veu dans vos prees
 Courtiser cette Nymphé en mille & mille esbats?
 Combien de fois alors aués vous dit tout bas,
 Que Saone est heureuse, en sentant en vostre ame,
 S'espandre & s'allumer vne secrete flamme?
 Mais vous petits Zephires, que vous aués souuent,
 Par vostre fresche haleine & vostre petit vent,
 Accroissement esuenté en leur flamme amoureuse,
 Les amans, dond l'amour estoit du tout heureuse!
 Heureuse, si iamais deux autres amoureux
 Ont eu iuste raison de s'estimer heureux.
 La Lune auoit neuf fois desia repris ses cornes,
 Et la franchi neuf fois sa carriere & ses bornes
 Tout droit depuis ce temps, & cette heure, & ce iour,
 Que Rhosnard sauoura le premier fruit d'amour,
 Embrassant sa maistresse à l'heure que Lucine
 De son premier enfant la fit estre en gesine:

Car cette Fée adonq d'une fille accoucha,
Quand le neufiesme mois de sa fin approcha:
Cette petite enfant, que l'on nomma Bellonde,
Auoit le poil fort blond & sa tresse fort blonde
Son teint estoit plus blanc qu'une neige d'hyuer:
Rien de si blanc au monde on ne scauroit trouuer.
Mais bien que sa blancheur fust blancheur nompareille,
Si voyoit on parmi une couleur vermeille.
Son œil flambeau d'amour se monstroït azurin,
Dond l'esclatant rayon rendoit tousiours serain,
L'air tout à l'entour d'elle: elle auoit en sa face
Ie ne sçay quoy de grand qui resentoit sa race
Et son tige des Dieux, & bres de tous costés
Logeoit dedans son corps Grace & les Beautés.
Il ny a pas beauté dans la vousté estoilée,
Qui esgale Venus, ny dans la mer salee
Qui esgale Thetis, ny dedans les forestz
Qui esgale Diane, & qui approche auprez:
Dans les fleuues aussi, qui ont douce leur onde
Il ny a pas beauté qui esgale Bellonde.
Mais bien quelle soit belle en toute extremité,
Croissant pourtant en aage elle croist en beauté,
Et sans cesse s'acquiert toute bonne partie.
Quelque part qu'elle soit elle a la Modestie,
L'Honneur, & la Vergogne, & la Pudicité,
Qui tousiours pas à pas marchent à son costé
En faisant admirer sa beauté dauantage.
Elle contoït desia quatorze ans, pour son aage
Quand deuant elle vn iour sa mere tint propos
De Diane, qui fuit à poison le repos,

embesognant aux chiens aux toiles, & pantieres,
 Ond elle fait la guerre aux bestes forestieres.
 Elle y prit tant de goust, tant d'aise & de plaisir,
 Que dès cette heure-là elle mit son desir
 Aux forests, aux taillis, aux chiens, & à la chasse.
 Soit de iour, soit de nuit, quoy que Bellonde face,
 Elle songe à Diane, elle songe aux forestz,
 Elle songe aux limiers, aux panneaux & aux retz:
 Et tant ce desir croist, s'augmente & se renforce,
 Que malgré qu'elle en ait, en fin ce luy est force
 De le dire à sa mere, & de la supplier,
 Que ce soit son plaisir que de luy octroyer
 Les forestz & la chasse, exercice ordinaire,
 Que par dessus tout autre elle desiroit faire.
 La mere en fit refus tout au commencement:
 La fille toutesfois obtint finalement
 Ce qu'elle desiroit, pourueu que sans compaignes
 Elle n'allast iamais chasser par les campagnes,
 Plaines, forests, & monts: & dès cette heure-là
 Pour l'y accompagner sa mere luy bailla
 Des Nymphes de ses slotz Aigueblanche, & Couline,
 Escumette, & Sableuse, avecque Rueline,
 Et force autres encor, qui alloyent dans les bois
 Chasser avec Bellonde au pays Beauuiolois.
 Un des iours de l'esté quand la flamme atherée
 Fait que la terre beye ardemment alterée
 Lorsque l'archer Phœbus, de ses traits esclancés
 Luy a de toutes partz ses deux flancs creuassés,
 Et quand le moissonneur de chaud brusle & halette,
 Et quand l'air par les chams estincelle & bluète.

Bellonde avec sa troupe alla de grand matin,
Elle alloit la pauurete accomplir son destin,
D'un pas soudain & brusque à mode accoustumee,
Brosser dans les forestz soubz la verte ramee.
Un grand cerf à ses yeux de fortune apparut:
Toute sa troupe & elle aussi tost y courut,
Laschant apres les chiens, dond la gueulle qui iappe
D'un aspre aboyement tout l'air d'environ frappe:
La campagne, les montz, les bois & les forestz
Du retentissement en resonnent aprez.
La beste, qui estoit entierement rusée,
Trompant souuent les chiens fut souuent relantee,
Courant ainsi qu'un foudre au trauers des taillis,
Des landes & buissons qui son au bois d'Alix.
Car c'estoit là le lieu & l'endroit & la place,
Où Bellonde prenoit le deduit de la chasse.
Il estoit ia midy, quand le Dieu des bergers,
Pan, que suiuent tousiours les Faunes boccagers,
Et qui parmi les champs coustumierement raude,
Volant passer du iour la saison la plus chaude
A l'ombre quelque part, dans ce bois se rendit,
Où sous un chesne espais de son long s'estendit.
S'estant ainsi couché il s'endort & sommeille:
Mais pas guiere long-temps, car un bruit les resueille.
Il s'esueille en sursaut, entendant dans le bois
Un murmure de gens entremeslé d'abbois.
Pour lors autour de luy il auoit vne bande
De Faunes & Syluains: à l'un deux il commande
Despit & courroucé si tost qu'il s'eueilla,
Qu'il allast descouurir qui c'est qui estoit là.

Le Satyre soigneux d'obeir à son maistre,
 Va où on l'enuoyoit voir que ce pouuoit estre,
 Marchant tout doucement droit où estoit le bruit,
 Sans qu'on l'apperceust point, & sans qu'aucun l'ouït.
 Quand il eust reconnu dans la forest espesse
 La vierge qui menoit sa troupe chasseresse,
 Tout au plustost qu'il peut d'aller il se hâta
 Trouuer ce Dieu bouquin, auquel il raconta
 Tout ce qu'il auoit veu: Pan, dit-il, ie t'auiſe
 Qu'aujourd' huy Cupidon t'aime & te fauorise
 Par dessus tous les Dieux, pour la commodité
 Que tu as de iouir d'une extrefme beauté.
 Ce bruit que tu entends & lequel te refueille,
 C'est vne Nymphé ici, Nymphé belle à merueille,
 Qui chasse dans ce bois au lieu le plus profond.
 Maintes Nymphes encore à l'entour d'elle sont,
 Qui chassent quand & quand: il n'est Deesse immortelle
 Et croy, dedans le ciel, qui soit de beauté telle.
 Incontinent que Pan entendit ces propos,
 Il quitte tout soudain le ſomme & le repos:
 Et se leuant en piés, il voit sur vne croupe
 Bellonde qui marchoit avec toute sa troupe:
 Il brusle sur le champ, du desir qu'il auoit
 D'embrasser & baiser cette Nymphé qu'il voit:
 Et sans plus demeurer & faire plus grand' pause,
 De la ſuiure & d'aller apres il se propose:
 Compagnons, ce dit-il, car il auoit autour
 De luy force Syluains, voyés comment l'Amour
 Se monstre en nostre endroit aujourd' huy fauorable,
 Nous venant presenter chose si desirable.

*Sus allons ala chasse, & nous mettons aprez
Ces Nymphes-la qui vont chassant par les forestz:
Faisons-en nostre proye, & leur faisons entendre,
Que souuent tel est pris qui s'attendoit de prendre.
Chascun y aura part, il y.a prou pour tous:
La grand Nymphes est pour moy, les autres sont pour vous.
Mais faisons dessus tout, que nous mettent en voye
Pas vne aucunement ne nous descouure & voye:
De peur que s'ensuyant, nous ne les ayons pas,
Et que nous ne perdions nostre peine & nos pas.
Mais quand ie feray signe, incontinent à l'heure
Sur elles iettés vous sans aucune demeure.
Tout aussi tost que Pan eust parlé en ce poinct.
Amour qui de son trait l'esguillonne & l'espoingt,
Le fait soudain marcher: les autres qui le suiuent,
Allant tout bellement avecque luy arriuent
En vn lieu qui estoit commode tant & plus,
D'où c'est que ce Dieu Pan, & ses Syluains pelus
Pouuoient a leur plaisir contempler ces pucelles,
Et ces Nymphes des flots, sans estre apperceus d'elles.
Que le Dieu des bergers sentit en vn moment
D'amour, de passion, de peine & de tourment!
Voyant deuant ses yeux la beauté de Bellonde,
A qui la beauté mesme en beauté fut seconde.
Il ne sçauoit que faire: Amour, qui le pressoit,
Le transportoit du tout: tantost il aduançoit
L'un de ces piés fourchus pour courir aprez elle:
Puis il le retiroit, craignant que la pucelle
Ne gaignast le deuant: & puis tantost douteux
Il ne sçait que choisir & prendre de ces deux,*

On courir aprez elle, ou bien encore attendre
Plus grand commodité de la pouvoir surprendre.
Tantost pensif & morne il se met à songer,
A Syringue qui vit en roseau s'eschanger,
En courant aprez elle: il pallit au visage,
De son prochain malheur ayant quelque presage.
Amour est tousiours plein de doute & de souci.
Comme ce Dieu bouquin en doute estoit ainsi,
Il entr'ouyt parler: l'oreille il voulut tendre
A la voix qu'il oyoit à celle fin d'entendre
Ce que ce pouuoit estre: à l'heure il entendit
Ces propos que Bellonde à ces compagnes dit.
Nymphes, rallions nous, & nous mettons ensemble:
C'est bien assés chassé maintenant, ce me semble:
Tout au plus haut du ciel flambe le clair Phæbus.
Les troupeaux maintenant quittent les prés herbus,
Pour aller remascher dans quelque forest sombre,
Durant le chaud du iour, leurs herbages à l'ombre.
Les glanneurs, qui estoient emmy les champs espars,
Se retirent à l'ombre, & de toutes les parts
Vont chercher la fraischeur ou sous quelque arbre proche,
Ou dans vne cauerue au fond de quelque roche.
Mesmement les lezards à la verte couleur
Se cachent aux buissons pour fuire la chaleur.
Tout cherche la fraischeur, & n'y a nulle chose
Qui en cherchant le frais ores ne se repose.
Tandis que la cigalle avec son aileron,
Fait au plus chaud du iour bruire l'air d'environ,
Je suis de cet aduis que nous quittions la chasse,
Et que nous recherchions maintenant quelque place

Propre pour nous asseoir, & pour nous reposer:
Puis nous pourrons encore apres recommencer
Nostre chasse à plaisir, lorsque estans delassées
Nous suivrons de plus beau les bestes estancées.
Comme elle eut dit cela, elle se met deuant
Sa troupe qui apres de pres la va suivant.
De ioye & de plaisir le cœur & l'ame vole
Au Dieu Pan, qui auoit entendu sa parole,
Pensant bien à ce coup auoir l'occasion,
D'appaiser à plaisir sa chaude passion,
Et de faire guerir le mal qui l'esguillonne:
Il se met apres elle, il la suit & talonne:
Aussi font ses Syluains, qui de leurs pieds fourchus
Trauersent la forest pleine d'arbres branchus.
Comme les Nymphes vont, les Satyres qui suivent
Doucelement pas à pas, apres elles arriuent
Al'endroit & au lieu, qu'elles laissent suivant
Leur voye & leur chemin, pour tirer plus auant.
S'il auient quelque fois que Bellonde s'arreste,
Et se repose vn peu au milieu de sa traite,
Aussi font bien ceux-là qui le suivent de pres:
Et quand les Nymphes vont: les autres vont apres
Allant d'un mesme train & en mesme carriere
Celles qui sont deuant, & ceux qui sont derriere:
Tant les Faunes cornus par mesure & compas
Scauent suivre d'aguet ces Nymphes pas à pas,
Qui tirent tousiours outre, & vont infortunées
Au lieu où les conduit leurs tristes destinees,
Sans se tourner derriere, & regarder le mal,
Qui les presse & les suit à pié & à cheual:

Ainsi plaist au Destin qui tout tranche & tout coupe.
 La Nymphé Saonise avec toute sa troupe
 Se lassoit du chemin quand c'est qu'elle arriva
 Sur un petit coustau, que propre elle trouua
 Pour ce qu'elle vouloit: tant la roche pendante
 Estoit propre à passer la chaleur plus ardente.
 Là depuis fut basti le chasteau de Saint-Font:
 Cette colline auoit vne prairie au fond
 Tournee à l'Orient, où presque tousiours dure
 Soit l'hyuer, soit l'esté, l'agreable verdure,
 Que mille & mille fleurs esmaillent en tout temps,
 Rendant les yeux humains à merueille contents.
 Là peu souuent Phæbus ses grands' chaleurs de charge:
 Cette prairie aussi est plus longue que large,
 Ayant pour son rampart contre le chaud d'esté,
 Un petit tertre vert d'un & d'autre costé,
 Qui le deffend l'hyuer, de froidure & gelee,
 Aussi bien que du chaud quand la terre est haslee.
 C'est vn lieu si gentil, & si plaisant à voir,
 Et qui contente tant, qu'à peine peut auoir
 Le fleuve de Penée au champs de Theessalie
 Plus delicieux, ny place plus iolie,
 Bien que de toutes parts ses riuages tourtus
 D'herbe verte & de fleurs en tout temps soyent vestus.
 Là Bellonde s'assit dessus cette colline,
 Et puis ainsi parla sa bouche couralline
 Aux Nymphes qui estoient assises tout autour.
 Passons ici, mes sœurs, la grand chaleur du iour:
 Il semble qu'en ce lieu toute chose nous rie:
 Nous auons deuant nous vne belle prairie

*Qui nous enuoye vn vent de ses fleurs embasné:
Et dessus nostre chef, vn grand chesne ramé
Nous estend largement ses branches & feuillages,
Et sous nous nous auons les fleurs & les herbages,
Où chascune de nous peut s'asseoir mollement:
Ainsi parla Bellonde, & puis soudainement
Les Nymphes qui estoient autour d'elles s'assirent,
Et de ranc sur les fleurs leurs places elles prirent.
Pan que le Dieu d'amour sans cesse trauailloit,
Et à qui tout le sang par tout le corps bouilloit,
Fait signe incontinant à ses pelus Satyres,
Qui sentoyent comme luy les amoureux martires.
Comme vn oiseau de proye haut en l'air esleué
Vient fondre coup a coup sur vn pigeon priué:
De mesme les Syluains à la patte ergotee
S'eslancent tout à coup d'une course hastee,
Sur les Nymphes des flots à qui le sang gela
De crainte & de frayeur, voyant ces Faunes-là.
Qui a veu quelquefois vne biche estonnee
S'enfuir d'un lion? dond elle est mau-menee?
Ou bien de la façon qu'au milieu des herbis,
Quand il suruient vu loup, vn troupeau de brebis
S'escarte deuant luy, dond la geule gloutonne,
Qui bee aprez son sang le surprend & l'estonne.
Ainsi ces vierges-là, que ces Faunes troubloyent,
Et couroyent dans le pré tout voisin & tout proche
Plus vistemment qu'un trait ne depart de la coche:
Mais c'estoit bien en vain. Comme vn ferme rempart
Vn tertre vis à vis estoit de l'autre part,
Qui les arresta court, les empeschant de prendre*

La suite que plus outre elles taschoient d'estendre.
 Ce fut à ce coup-là, ce fut, ce fut alors
 Que Pan au frond cornu saisit Bellonde au corps
 Et que ses Demi-dieux, race Saturnienne,
 Les Nymphes attrapant prirent chascun la siene.
 Ces vierges qui estoient plus mortes mille fois
 Que viues, de leurs mains & de leurs foibles doits
 Combattoient ces Syluains: mais leur foible puissance
 Ne leur pouuoit donner aucune deliurance.
 Bellonde, qui sa troupe & soy-mesme se voit
 En un si grand danger, dans son ame creuoit
 De colere & despit, & sentoit son courage
 Comblé de desespoir, de honte, crainte & rage.
 Soy-mesme elle s'accuse, & maudit son desir,
 La chasse & les foretZ, son funebre plaisir:
 Elle maudit sa faute, & de douleur confuse
 Elle accuse son pere, & sa mere elle accuse
 De luy auoir trop tost son desir accordé:
 Du profond de son sein maint soupir est dardé
 Tout au plus creux de l'air, où sans cesse elle eslance
 Des sanglotZs & des cris remplis de violence:
 Elle pleure, elle crie & combat ce-pendant
 Pan le rustique Dieu, de main, d'ongle & de dent:
 Elle prince, elle mord, esgratigues & arrache
 La barbe du Bouquin, le poil & la moustache.
 Mais voyant pourneant qu'elle faisoit cela,
 Pleine de desespoir ainsi elle parla:
 Ocean mon ayeul, & toy Rhosne mon pere,
 Et toy Saone, qui m'es trop douce & bonne mere,
 Et toy grand Iupiter, & vous ô puissans Dieux

Qui con

Quiconque soyés-vous qui logés dans les cieux,
Prenes pitié de moy & de ma compagnie:
Et nous gardés du tort, outrage & vilennie,
Que ces pelus Bouquins nous veulent faire ici.
A grand peine la Nymphé auoit parle ainsi,
Que soudain sur le lieu, qui luy borna sa course,
Elle fondit en eau en s'eschangeant en source.
Les autres quand & quand en s'escoulant des mains,
Ainsi qu'une claire eau, des Faunes & Syluains,
S'eschangerent en source: & leur source qui roule
Son onde incessamment, bien plus lentement coule
Et bouillonne bien moins, & met moins d'eau dehors,
Que celle en qui Bellonde eschangea son beau corps.
Car sa source, dont l'eau se suit, presse & talonne,
Sur les autres d'autour haute & viue bouillonne:
C'est la maistresse source, ainsi qu'auparauant
Sur les Nymphes Bellonde estoit en son viuant
La maistresse, & la dame, & les passoit en grace,
En grandeur en beauté, en noblesse & en race.
Pan, & tous ses Bouquins remplis d'estonnement,
S'enfuyrent aussi tost, voyant ce changement:
Et changeant en pitié leur amoureuse flame,
En eurent vn regret tout depuis en leur ame.
La prompte Renommée, à qui rien n'est caché,
Ayant ce changement soigneuse, recherché,
Le diuulgua par tout, & fit par tout le monde
Entendre l'infortune & le mal de Bellonde.
Depuis les Beauuolais, ainsi qu'encore il font,
A cause de cela appellerent Saint-Font
Cette fontaine-la, qui a pris origine
Du triste changement d'une Nymphé diuine



LA PERDRIX

DE IEAN GODARD

PARISIEN.

A Estienne de la Roche, conseiller du Roy, &
lieutenant general Ciuil &
Criminel, au Pays de
Beaujolois.

*Pres auoir vaqué à ton penible office,
Et rendu dans ton siege à vn chascun iustice,
La-Roche, si tu as quelque peu de loisir,
Que tu puisses donner à l'honneste plaisir
Des Musés & des vers, dont la douceur m'enchanté,
Ecoute ces vers-ci, qu'en ta faueur ie chante:
Et prends d'außi bon cœur cette Perdrix de moy.
Que ie prins celle là que ie recen de toy.
C'est vray que c'est toy qui perds le plus au change:
Car pour vne Perdrix, tu n'as que la louange
Des Perdrix seulement: ou bien pour tout loyer,
Tu n'as qu'une Perdrix faite d'ancre & papier.
Ma Perdrix toutesfois parente de Dedale,
Toute telle qu'elle est, est de race royale.
Car Dedale, duquel fut nepueu & parent
Calard, qui fut changé en Perdrix en mourant,
Fut enfant de Merope, & la belle Merope
Fut fille d'Erechthee homme dedans l'Europe*

*Autant grand qu'il en fut, & dond les descendans
Furent rois de l'Attique & d'Athenes long temps.
Mais bien que ma Perdrix ait vn grand aduantage,
Et se puisse vanter d'un si beau parentage:
Son oncle toutesfois par sa grand' cruauté
Luy deust faire hayr sa race & parenté:
Comme tu pourras bien le connoistre & l'entendre,
La Roche, si tu veux aumoins la peine prendre
De lire iusqu' au bout ces carmes & ses vers.
Desia Dedale estoit connu par l'uniuers
Et non pas seulement dans le pays de Grece,
Pour la subtilité, pour l'art, & pour l'adresse
Qu'il monstra bastissant avec ses propres mains
Le Labirynthe errant en cent mille chemins:
Et pour auoir osé par son aile enciree
Voler comme vn oiseau dans la plaine aëree,
Lorsque sa sœur Briane, ainsi la nommoit-on,
Enuoya deuers luy son filz qui auoit nom
Perdrix ou bien Talard, à c'elle fin d'apprendre
Le sçauoir de son oncle, & tascher à se rendre
Celebre comme luy. Ce ieune enfant Talard
Auoit l'esprit si vif, si prompt & si gaillard,
Que n'ayant que douze ans il auoit le courage
De comprendre desia toute sorte d'ouurage.
Comme il croissoit en aage il croissoit en esprit:
Si bien qu'en peu de temps de son oncle il apprit
Presque tout le sçauoir, & toute la science,
Dond il eut à la fin entiere connoissance.
Sans cesse nuit & iour tousiours il s'appliquoit
A quelque Inuention, laquelle il pratiquoit:*

Inuentoit sans cesse, & iamais sa pensee
 Inuenter & songer ne se trouuoit lassée,
 Comme Philopæmen, de ces antiques Grecs
 Le dernier capitaine, estoit tousiours apres
 A penser & songer dessus l'art militaire:
 Qu'il-ce en ville ou aux champs, ou seul & solitaire,
 Ou bien en compaignee, il songeoit & parloit
 De l'art & la façon, par laquelle il falloit
 Dresser & ordonner en bataille vne armee,
 Quand entre deux hauts monts elle estoit enfermee:
 Quand il falloit attendre, ou aller assaillir:
 Quand le champ estoit plein, ou venoit à faillir,
 Cause d'un fossé ou bien d'une riuierre:
 Quand elle passe vn pas, ou vne fondriere:
 Quand en la campagne elle eslargit son front:
 Quand s'estressissant elle descend d'un mont.
 De mesme en quelque part que ce Talard se treuve,
 Il desseigne tousiours quelque inuention neuue:
 Il est tout songe-creux, & d'un esprit subtil
 Il songe à inuenter quelque nouuel outil,
 Quelque instrument nouueau, quelque chose nouuelle,
 Qui plaise & qui proufite, estant vtile & belle.
 Quand quelque cas nouueau se presente à ses yeux,
 Il vient tout soudain pensif & soucieux,
 Tout morne & tout rai: il y songe & resonge,
 Et en mille pensers sa belle ame se plonge,
 Efforçant d'amener & de mettre à profit
 Tout ce qu'il voit des yeux, comme souuent il fit.
 Il iour comme il alloit prendre la promenade
 Le long de la marine, en costoyant la rade,

Il vit vn grand poisson comme il aduient souuent,
Ietté hors de la mer par la vague & le vent.
Ce poisson n'auoit plus forme de queue & teste,
Tant il estoit ia sec ce n'estoit qu'une areste,
Qui de ce grand poisson toute seule restoit
Cette areste blanchastre aux deux costès estoit
De poinçons bien aigus, dont elle estoit semée
Du haut iusques en bas, entierement armée.
Il la voit, il l'approche, il la prend en sa main,
Il songe, il considere, & s'auiſe soudain
Que sur vn tel patron, à l'aise il pourroit faire
Quelque outil qui seroit utile & necessaire,
Et dont l'usage en fin seroit bien de saison.
Sur cela il retourne en haste en sa maison,
Où arriué qu'il est ayant pour son modelle
Son areste qu'il tient, il prend vne alumelle,
Et vne large lame, incisant au dedans
Tout ainsi qu'en l'aresta vne suite de dents.
Quand son outil fut fait, sur le champ il l'espreuue
Dessus vn tronc de bois, & ce faisant il treuue,
Que ce bel instrument, & cet outil nouveau
Pouuoit fendre & couper iustement à niueu,
Sans bris & sans esclat & d'ouuerture entiere,
Tout bois, & toute pierre, & toute autre matiere.
Il meurt d'aise & plaisir, songeant en luy combien
Cet outil-là pouuoit faire aux hommes de bien:
Il en rend grace aux Dieux & les Dieux remercie
D'auoir ainsi trouué l'usage de la Scie.
Mais cela toutesfois ne le rend pas content:
Il veut passer plus outre, & plus outre pretend.

Faire encore marcher sa poissonneuse areste.
 De fortune pour lors les cheueux de sa teste,
 Lesquelz estoient fort longs, luy tomboyent sur les yeux:
 Il passe sur sa teste & dessus ses cheueux
 Vne ou dix fois l'areste auant en arriere
 Son poil sa cheuelure, & sa longue criniere.
 Quand il eust fait cela, il se mira dans l'eau,
 Et s'estonna de voir son poil beaucoup plus beau,
 Qu'il n'auoit de coustume, & mesme il vit sa face
 Bien plus plaisant e alors, & plus pleine de grace,
 Quelle n'estoit deuant: tant son poil reietté
 En arriere vniment luy donnoit de beauté.
 Il aduise soudain, & en luy mesme arreste
 D'inciser dans du bois la forme de l'areste,
 Afin de s'en seruir, & redresser à temps,
 Son poil & ses cheueux dessus ses yeux flottans.
 Il prend en main du bois, qu'il fend, coupe & charpante,
 Et l'esquarre, il l'vnit & l'applanit en pente.
 Tant qu'à la fin son bois proprement appresté,
 Leuant sur le milieus & baissant au costé,
 Pour inuiter du tout la forme de l'areste,
 Attendoit que la Scie à cet ouvrage presté,
 Car soudain brusquement l'ingenieux Talard,
 Desirant surmonter la nature par l'art,
 Prend son bois d'une main & de l'autre sa Scie,
 Puis sa main & son bois à l'estomac appuye,
 Courbe vn peu son eschine, & son col, & son sin,
 Et panche vn peu à gauche, & puis estant ainsi
 Iette ses deux yeux, sa Scie & sa penssee
 Sur sa piece de bois proprement agencee,

Le Scie aux dents d'acier fait vne bresche au bord
De la piece de bois, qu'elle esgratigne & mord.
Lors Talard coup sur coup, secouffe sur secouffe,
La meine haut & bas, la tire & la repousse
Sans cesse la faisant monter & deualer.
D'ahan ce temps- pendant on luy voit panteler
Son sein & sa poitrine à demi presque nue,
Tandis que du bois chet vne poudre menue,
Qui vole ça & là esparse par le vent.
Quand Talard vit sa Scie entree assés auant,
Il l'oste & puis tout contre ailleurs il la fait mordre,
Ainsi de deux costés la faisant marcher d'ordre:
Tant qu'il fit de son bois en areste vuidé.
Vn beau Peigne à la fin esgalemment bordé
Aux deux costés de dents. Poupines Damoiselles,
Qui frisés vos cheueux en cent modes nouvelles,
Remerciés Talard: car son Peigne inuenté
Seruant à vos cheueux sert à vostre beauté.
Ce gentil artisan que ma Clion honnore
Par ces chants & ces vers, au bout d'un temps encore,
Tant il estoit subtil, inuenta le compas
Instrument composé seulement de deux bras,
L'un dans l'autre enlassés, pond l'un qui tourne & ronde
Fait le cercle, & le rond, & le plan d'une boule,
Autour de l'autre allant: & cet autre na point,
De mouuement sinon que sur vn mesme poinct,
Estant tout à la fois inconstant quand il torne,
Et ferme estant tousiours sur vn poinct qui le borne.
Ces inuentions-là portoyent ia dans les cieux
Du celebre Talard le renom glorieux,

Et son beau nom voloit desia de bouche en bouche:
 Quand l'enuie aussi tost son oncle frappe & touche,
 Allumant dans son cœur enuieux & ialoux,
 Contre son bon nepueu vn despit & courroux.
 Car ce malheureux oncle & ce meschant Dadale,
 Qui auoit l'esprit bon, mais l'ame desloyale,
 Rageoit de despit, voyant que peu à peu
 S'effaloit à son nom, le nom de son nepueu.
 Le malheureux qu'il est, le traistre & parricide
 Se resolt de l'occir: car le tuant il cuide
 Tout ensemble de vie & d'honneur le priuer:
 Et laisse ce-pendant dans son ame couuer
 La rage & son courroux, & la maudite enuie
 Qu'il auoit de priuer Talard d'ame & de vie,
 Attendant temps & lieu propre à si lasche tour.
 Comme vn iour de fortune ilz estoyent sur la tour
 De Minerue tous deux regardans à leur aise
 Le pays de l'Attique, vne haine mauuaise,
 Et ialouse rage, vn enuieux despit,
 Qui Dadale surprint, meschamment rompit
 Dans son ame & son cœur, & dedans son courage,
 L'amour & pieté qu'on doit au parentage.
 Car voyant qu'il pouuoit son nepueu mettre à mort,
 Et voyant qu'il estoit presque sur le fin bord
 De la tour de Pallas, d'une rage subite
 Son bon nepueu Talard il pousse & precipite.
 Le corps en bas tombant du faite de la tour
 Faut resonner la terre, & les lieux d'alentour:
 Tout l'air en retentit, & la mer Aegeane.
 Entendit choir le corps de l'enfant de Briane,

*Qui sur la terre dure à plomb tombant en bas
Se rompit piés & iambe, espaul, teste & bras.
Autour de luy de sang la terre estoit mouillée,
Sa teste en mille endroits estoit escarbouillée,
Tout le long de son front sa ceruelle couloit,
De tous costés le sang de son corps ruisseloit:
Et n'eust-on sceu au front, au visage, & la face
Reconnoistre aucun trait de sa premiere grace.
Le peuple Athenien, incontinent qu'il sceut
Ce piteux accident tout droit au lieu courut,
Où gisoit le corps mort de sang & d'ame vuide,
Lequel fust arrousé de mainte larme humide,
Que dessus luy le peuple en pleurant espancha.
Dedale mesmement son traistre oncle tascha
De pleurer dessus luy, & de rendre abusees
Les troupes des pleurans par ses larmes rusees.
Le meschant qu'il estoit le traistre & desloyal,
De peur que l'on ne creust qu'il auoit fait le mal,
Disoit que son nepueu tombant de la tour haute,
Estoit cheu par mesgarde, & par sa propre faute.
Ce temps-pendant Pallas, laquelle a tousiours pris
En sa protection les genereux esprits,
Fust triste, fut faschee, & grandement dolente,
De voir depuis le chef tout insques à la plante,
Ce corps rempli de playe & de sang tout mouillé,
Autour duquel estoit force peuple aduillé.
Cette Deesse adonq libérale de gloire,
Pour donner à Talard eternelle memoire,
Et pour rendre son nom plus illustre & plus beau,
Se resoult de changer son corps en vn oiseau.*

En moins d'un tourne-main, prodige bien estrange!
 Tout le poil de son corps en plumage se change,
 La bouche s'estreſſit en un bec s'allongeant,
 Et chaſcun de ſes bras ſoudain ſe va changeant
 En une aile legere, iſnelle, peinte & plate,
 Et chaſcun de ſes pieds ſe change en une patte,
 Et ſes humains artils, de leur forme decheus,
 Se ſendent en ergots plus longs & plus crochus.
 Deſtonnement le peuple en perd ſens & parole:
 Mais cependant l'oïſeau en les quittant s'enuole
 Par ſes ailes dans l'air. On appela depuis
 Cet oïſeau la touſiours du ſeul nom de Perdrix,
 Laiſſant cil de Talard, dont les ſiecles & l'aage
 Ont en fin aboli entierement l'usage.
 Tout depuis la Perdrix, en ſe reſouvenant
 De ſon ſault & ſa cheute, encore maintenant
 Craint touſiours les lieux hauts qui luy firent la guerre,
 Et calant l'aile bas raſe touſiours la terre.
 C'eſt la cauſe pourquoy & la ſeule raiſon
 Que dedans une haye ou dedans un buiſſon
 Elle fait ſes petits, ſon nid & ſa nichee,
 Tant la terre ardemment eſt d'elle recherchee.
 Minerve toutesfois ne changea pas alors
 Le corps mort de Talard, en ſi eſtrange corps,
 Que ce corps là ſecond encore ne retienne,
 De l'antique & premier quelque marque ancienne.
 Car en ce changement la dolente Perdrix,
 Pour ſigne de ſon dueil, porte un plumage gris:
 Ou bien ſi elle n'eſt de gris triſte veſtue:
 Amoins elle a ſon bec, & ſa patte pointue

*De sang encore rouge, & ses deux yeux brillans
Tefmoignant son malheur sont encores sanglans.
O royale Perdrix, dont la delicatesse
Tefmoigne encore assés la race, & la noblesse
Et le sang de Talard, dont le corps outragé
Fut en ton corps plumeux heureusement changé!
Mignonne de Pallas, qui de toy se soucie,
Toy à qui nous deuons l'usage de la Scie,
Du Compas, & du Peigne: ô reine des oiseaux,
Honneur des mets friands, & des friands morceaux!
Vole, vole Perdrix, sur l'aile de ma plume,
Dedans nostre air François plus haut que de coustume,
Sans craindre encore vn coup la cheute dedans l'air.
Mais sur tout ô Perdrix va t'en tout droit voler
Deuers mon cher La-Roche à qui tu és donnée,
Et luy dy de ma part, bon iour & bonne annee.*

FIN.





L'AMITIE DE JEAN GODARD

PARISIEN,



A Iean Heudon Parisien.

M On Heudon, le laurier, que ta Muse t'apreste,
Et tes vers peuuent bien d'eux mesme faire teste
Aux Aages & aux Ans, & surmonter l'effort
Des Parques, de l'Oubli, du Temps & de la Mort.
Si ie ne mets pas ton nom dedans mon liure
Souuent que ie fais affin de faire viure
Iamais ta memoire, ou pour rendre immortel
Ton nom que tu peus bien toy mesme rendre tel:
C'est seulement affin, si mes vers ont puissance
Aussi bien que les tiens, de faire resistance
Aux Siecles & aux Ans, de tesmoigner à tous
Ceux qui sont à present, & seront aprez nous,
Celle grande Amitié, dont la sainte cordele
Lia nos deux cœurs l'un à l'autre fidelle:
Celle sui amais la bonne antiquité
Reconnu que c'est que la fidelité.
Pour mieux tesmoigner à iamais d'engaage
Celle rare amitié encoré d'auantage,

*Je veux en ta faueur choisir pour argument
La diuine Amitié, qui anciennement
Monstrant sa grand' vertu, sa force & sa puissance
A ce grand vniuers a donné la naissance:
Ou bien à tout le moins sa naissance appresta,
Quand anciennement Nature l'enfant a.
Cette Nature étant grosse de tout le monde,
Ne pouuoit descharger sa matrice feconde
De ce pesant fardeau, qui estoit dans son flanc, ¶
Où c'est que pesle mesle, & sans ordre, & sans ranc,
Sans forme, & sans façon, estoit toute la charge
De ce monde quiest si haut, si grand, & large:
Elle estoit toute triste, & ne scauoit eomment
Iamais venir au bout de son enfantement,
Qui la trauailloit fort & la rendoit mattee,
A toute heure sentant s'esmouuoir sa portec,
Laquelle luy causoit mille tranchez diuers:
Tout estoit brouillassé à tors & à trauers
Dedans son large flanc, & sa large matrice,
Sans que chose qui soit sa propre place prisse.
L'humide avec le sec, le froid avec le chaud,
Ce qui droit estre en bas, ce qui doit estre en haut,
Ce qui estoit plus mol avec la chose dure
Le ceurt avec le long, le chaud & la froidure,
Le rond & le carré, le large avec l'estroit,
En grand confusion l'un avec l'autre estoit,
Se donnans à tous coups mille & mille batailles,
Que Nature sentoit au fond de ses entrailles,
Endurant grand trauail & grand peine tousiours:
Elle eut à la parfin son aide & son recours*

Son bien, & son soulas, & sa seule esperante
 A la douce Amitié, dont elle eut connoissance
 De son aage plus bas: car toutes deux estoient
 Environ de mesme aage, & mesme aage contoyent,
 Estant veus toutes deux en vn mesme temps naistre:
 Aussi sans l'Amitie Nature ne peut estre.
 L'Amitié pitoyable ayant veu le tourment,
 Que Nature enduroit pour cet enfantement,
 Qui luy faisoit souffrir les douleurs de Lucine,
 Sans pouvoir acoucher & faire sa gesine,
 Eut grande pitié & grand compassion:
 Mais pourceque c'estoit par la confusion,
 La noise & le debat, la guerre & la querelle,
 Des membres du grand corps qu'elle pourtoit dans elle,
 Que tout le mal venoit, à cause que ce corps
 Plein de confusion ne pouvoit pas dehors
 Sortir aucunement, elle eut cet espoir ferme
 De la faire acoucher à la fin à son terme,
 Un peu de temps apres. Nature i ay pitié,
 Ainsi dit à Nature à l'heure l'Amitié,
 Des douleurs que tu sens: la douleur qui te touche
 Ne vient que du discord, & du debat farouche
 Des membres du grand corps que tu as dans ton flanc:
 Car n'estants pas d'accord, pe s'emesle & sans ranc
 Il veulent tous sortir ensemble à grand puissance,
 En empeschant ainsi eux mesmes leur naissance.
 Mais i'espere appaiser leur noise & ton esmoy,
 Ne te fasche de rien & t'aproche de moy.
 Ainsi dit l'Amitie: puis soudain sur la place
 Nature s'aprouchant troys fois elle l'embrasse,

Troys fois luy soufle au sein, & troys fois luy posa
La main dessus le flanc que fort elle pressa:
L'atouchement penetre, & le soufle, qui entre
Au sein de la Nature en glissant en son ventre,
Fit aussi tost merueille, & fit aussi tost voir
Combien l'Amitié sainte a de force & pouuoir.
Car il aduint soudain par estrange aduenture,
Que les membres du corps, dont grosse estoit Nature,
Appaiserent leur guerre, & leur debat sanglant,
Et chasserent bien loing le discord violent
Qui les auoit brouilleZ en confusion grande,
Et se faisant amis chascun d'eux ne demande
Que ce qui luy est deu, & que ce qu'il luy faut:
Le feu cherche le feu & prend le lieu plus haut
L'air se mit sous le feu, & sous l'Air se mit l'Onde,
Puis sous l'Onde se met la Terre toute ronde:
Lors les Cieux flamboyans de mille feux diuers,
Pour seruir de courtine à ce grand vniuers,
Estandirent dessus leur grande voute ardente
En esgale rondeur sur le monde pendante.
Ainsi par l'Amitié, quand le terme aprocha,
Ou peu de temps apres la Nature acoucha
De ce grand vniuers, qui ayant souuenance
Qu'il doit à l'Amitié sa forme & sa naissance,
Entretient tout depuis l'amour & les accords,
Que lors firent entre eux les membres de son corps.
Honneur des Samiens, ô diuin Pythagore,
Bien que pour ton sçauoir ie te prise & t'honore,
Si n'accorde-ie pas que tes nombres diuers
Ayent donne naissance à ce grand vniuers,

Non plus qu'aussi, Platon, ta musique seconde
N'a pas peu d'elle mesme enfanter ce grand monde.
Bien que vostre discours de tous deux soit sçauant:
Il falloit-il passer plus outre & plus auant
Jusques à l'Amitié, dont la force infinie
Les nombres engendra, & la douce harmonie,
Auecques les accords, que ce grand monde acquit
Du don de l'Amitié à l'heure qu'il nasquit.
Cette mesme Amitié, qui causa sa naissance,
Tout depuis le maintient par sa force & puissance:
Par tout elle se monstre, & fait sentir combien
Son absence a de mal, sa presence de bien.
Tout aussi tost qu'elle est de quelque part absente,
Il faut tout aussi tost que du mal on y sente.
Alors que les humeurs qui sont en nostre corps,
Quittent leur amitié, leur paix, & leurs accords,
Selon qu'elles se font ou douce, ou forte guerre,
Ou nous maladions, ou nous allons en terre.
Lorsque les elemens perdent leur amitié,
Non par tout l'uniuers, car ce seroit pitié,
Et lors abisneroit cette machine ronde:
Mais en quelque quartier & quelque coing du monde,
Tout y est miserable & voit on à l'effet
Combien de bien & d'heur cette Amitié-là fait,
Et combien son absence est cause que lon souffre.
Alors que l'air mutin dans la terre s'engouffre,
Violant l'Amitié que porter il luy doit,
Il la tourne, il la vire, & quelquefois on voit
Qu'il l'escroute & l'esbranle, & si fort se courrousse,
Que luy donnant par fois secousse sur secousse,

Il deschire

Il deschire son ventre, & pour la mieux greuer
Il la fait quelquefois entierement creuer,
Et luy fait engloutir des pays & des villes:
De mesme quand les eaux legeres & habiles
Quittent cette Amitié, & cette antique paix,
Qu'elles deussent garder à la terre à iamais,
Lors pleines de colere & toutes courrousees
Elles brisent leurs ports, emportent leur chaussees,
Elles noyent la terre: & vont bien si auant,
Que des grandes citez elles noyent souuent.
Lorsque les empereurs, les monarques & princes,
Les pays, les citez, les villes, les prouinces
Quittent cette Amitié, c'est un faire le faut
Que les maux & malheurs s'y logent aussi tost:
Et que tout aussi tost le sang y flotte & nage,
Et que tout aussi tost le meurtre, & le carnage,
L'homicide, l'horreur, les cris, & les effrois
Facent rage par tout, & par tous les endroits.
Combien as tu senti, malencontreuse France
De peines, de malheurs, de miseres & souffrance,
Pour auoir quitté-là, depuis cinq ou six ans,
L'Amitié, qui rendoit tes peuples fleurissans?
Combien? combien depuis as tu senti de peine?
Combien? combien depuis la rancœur, & la haine,
Et la fiere discorde at-elle chastie
Ton royaume, qui a banni cette Amitié?
Qui vnissant iadis ton peuple, & ton armee,
Te rendit effroyable au pays d'Idumee,
Al' Affrique, à L'Espagne, où tes braues guerriers
Cucilloient vne moisson de palmes & l'auiers,

Puis courbant le dos sous le faix de la gloire
 Meneyent tous chargez d'honneur & de victoire.
 Lors tu receuois ô France, tes enfans
 Apres un long depart veinqueurs & triomphans:
 C'est que maintenant tu les vois aux batailles
 Ex mesmes se fourrer dans leur propres entrailles,
 Leur propre coutelas: ores di-ie tu vois
 Couler leur propre sang sur leur propre grauois.
 François, pour qui il faut que la France soupire,
 François qui vous perdant perdez ce bel empire,
 Vous n'estes du tout sans ame & sans pitié,
 Oyez en fin la hayne, & suyez l'Amitié.
 Si vous ne voulez, que la haine vous quitte:
 Qu'il faut que tousiours vostre ame soit despite
 Et pleine de rancune, aumoins gardez pour vous
 Quelque peu d'amitié, & portez vos courroux
 Contant de nations, qui estans infidelles
 Tentent iustement France à l'encontre d'elles:
 Et permettez qu'en fin après tant de tourment,
 France par l'Amitié fleurisse entierement:
 Car cest cette Amitié, qui fait fleurir les hommes,
 Les villes: les pays les citez, les Royaumes:
 C'est elle qui les garde, & qui fit autresfois
 Pour les mieux asseurer les sacré-saintes loix.
 La commune Amitié qui tous hommes assemble,
 Pour les mieux enlacer & maintenir ensemble,
 Et pour les empescher de tomber en ennuy,
 Ou faire de la peine & du mal à autrui,
 Vous cause entierement de saintes loix ciuiles,
 Qui maintiennent en paix les citez & les viles.

C'est

C'est cette Amitié-là, qui fait que l'étranger,
Qui quittant son pays va bien loing voyager,
Est bien venu chez nous, & assis à nos tables
Nous trouue en son endroit benins & charitables.
C'est cette Amitié-là, qui nous fait secourir
Celuy que nous voyons en danger de mourir,
Bien qu'il ne nous soit rien, & iacoit que le Gange,
Ou l'Hebre l'ait nourci dessus sa rive estrange.
Voire cette Amitié fait qu'en peril de mort
Nous secourions celuy, que nous hayssions fort:
Tant la sainte Amitié, qui conserue le monde,
Par tout où que ce soit fait que sa force abonde,
Voire mesme parmy tous autres animaux,
Qui aiment leur semblable & ne font aucuns maux
Iamais à leurs pareilz, si ce n'est d'auanture,
Tant l'Amitié fait voir son pouuoir en Nature.
Mais cette Amitié-là, qui est commune à tous
Les animaux du monde aussi bien comme à nous,
Permet bien qu'il y ait vne Amitié plus grande,
Qu'une telle Amitié laquelle a si grand bande.
Car bien que nous aimions tout homme en general,
Et que nous ne voulions à pas-vn faire mal
Aimant entierement toute la race humaine:
Si prenons nous pourtant volontiers plus de peine,
Et bien plus volontiers nous mettons nos moyens
Pour ceux-là du pays, & pour nos citoyens,
Que pour des estrangers ou Tudesque ou Mors:
Et si plus volontiers nous employons encores
Nos biens & nos moyens, pour ceux de la maison,
Que pour ceux du pays selon droit & raison,

Car ceux de la maison sont entierement nostres.
 Et s'ils sont du pays aussi bien que les autres.
 Il en faut toutesfois bien plus de la moitié,
 Que là entierement s'arreste l'Amitié:
 Elle passe plus outre, & fait bien plus grand'traite:
 Car alors qu'elle veut estre entiere & parfaite,
 Elle va tout par tout chercher soigneusement
 Deux personnes qui soyent sages d'entendement,
 Generaux en leurs faits nobles dedans leurs ames,
 Qui s'admirant l'un l'autre estincellent de flames
 Et sentent l'un dans l'autre un desir s'allumer
 De viure ensemblement, & s'entre bien aimer,
 Etant du tout en tout toute chose commune,
 Et mettant en commun leur bien & leur fortune.
 Tu en faisois ainssi, inuaincu, Scipion,
 Le plus sage & vaillant qu'onque eut ta nation,
 Qui remis dessus l'empire d'Italie,
 Tu auois tout commun avecque ton Lelie:
 Mais tu ne voulois rien sans luy pratiquer,
 Afin entierement de luy communiquer
 La gloire de tes fais à son grand aduantage:
 L'heure que tu pris la nouuelle Carthage,
 Qui estoit en Espagne, & quand tu l'enuoyas
 Au Senat annoncer ta gloire & tes combats,
 Tu connoistre tu fis ta premiere vaillance,
 Tu ne fis rien iamaïs ce-pendant son absence,
 Attendant qu'il reuint: où c'est que tu serois,
 Pour avec toy le rendre illustre en tous endroits.
 Mais qui n'admireroit Pylade & son Oreste?
 Car le dernier desquels un eschaffaut funeste

Vu

Estant

D'une mesme façon ce valeureux Thesee
Estant ia preparé, son loyal compagnon
Pour mourir en son lieu vouloit prendre son nom:
L'autre l'en empeschoit, criant à toute reste
Pour le seur que c'estoit luy que estoit Oreste.
Comme il l'estoit de vra: ytellement que parmi
Ce debat chascun d'eux songeoit à son ami
Mille & mille fois plus qu'à sa personne mesme,
En voulant l'un pour l'autre endurer la mort blesme.
Moins qu'eux vous n'estes pas, Pythagoriciens,
Qui fistes estonner les Syracusiens,
Pythie & toy Damon, dond l'amour mutuelle
Merite que l'on face à iamais estat d'elle,
Pour sa fidelité, sa constance, & sa foy,
Car l'un de vous estant condamné par le Roy
A la peine de mort & au dernier supplice.
Il requit instamment au moins qu'on luy permisse,
D'aller pour quelque iours mettre ordre à sa maison:
Tandis l'autre en sa place entra dans la prison,
Imitant Pelopide & son Epaminonde,
De qui le renom court aux quatre coins du monde.
Et qui en vrais amis vescuient à iamais
Compagnons en honneurs, en gloire, & en beaux faits.
Respondant corps pour corps qu'à l'heure destinee,
Son compagnon viendrait à la mort ordonnee,
Comme il n'y faillit pas: lors toute la cité
S'esmerueilla de voir vostre fidelité.
Ce que voyant Denis, Denis le tyran mesme
Vous requit instamment d'estre mis le troisie sme
En si grande amitié, desirant volontiers
D'estre ioint à vous deux, & de faire le tiers.

Rendit par l'Amitié sa gloire eternisee:
 Car suivant Pyrithois il alla, ce dit-on,
 Pour prendre en sa faueur la femme de Pluton
 En fin fond des enfers, dont l'horreur miserable
 Ne le peut empescher, qu'il ne fut fauorable
 Aux desirs & desseins de son cher Pyrihois,
 Qu'il aimoit plus que luy cent & cent mille fois,
 Aussi qu'Achille aimoit d'une amour infinie
 Patrocle, qui estoit sa chere compagne:
 Et de mesme qu'Aenee, en qui apparoissoit
 L'antique honneur Troyen, Achat e cherissoit,
 Mais bien que tous ceux-ci celebres en memoire
 Ayent par l'Amitié acquis beaucoup de gloire,
 Je sçay toutesfois bien asseurer cela,
 Que leur grande Amitié ne passoit celle-là
 Qu'a Thebes se portoit cette ieunesse armee,
 Qui tenoit garnison au fort de la Cadmee.
 On n'enroloit iamais des soldats dans ce fort,
 Mon que deux à deux qui s'entr'aimassent fort,
 Et qui pleins d'Amitié ne bruslassent d'enuie
 D'exposer au besoing l'un pour l'autre la vie:
 Ce qu'ilz monstrent bien, car Philippe qui fit
 Forte guerre aux Thebains, & qui les desconfit,
 Après auoir obtint & gagné la bataille,
 Reconnut qu'ilz auoyent de leurs corps fait muraille,
 Sans iamais reculer, & qu'ilz auoyent eux tous
 Recu tant seulement par deuant tous leurs coups,
 Sans que pas vn en eut seulement vn derriere,
 Tant leur cœur estoit grand & leur ame guerriere,
 Et tant s'aimoyent ilz fort, aimant trop mieux mourir,

Que de faillir l'un l'autre à s'entre-secourir.
Iouuenceaux genereux inuincibles gendarmes,
L'honneur des vrais amis, & la gloire des armes,
Vostre grande vaillance avec vostre amitié
Fit que vostre ennemi, esmeu de grand pitié,
Pleura sur vos beaux corps pleins de gloire & de grace,
Chascun tenant le ranc, le lieu, l'ordre & la place,
Qu'entrant à la bataille il auoit parauant,
En la defendant mort aussi bien que viuant.
Mais bien que ce te soit un grand honneur, ô Grece,
D'auoir eu des enfans si remplis de prouesse.
Et si pleins d'Amitié, si est-ce toutesfois,
Que cela t'est commun avecques nos François.
Car ceux-là de Poitou, & ceulx-là de Guienne
Eurent comme les tiens cette gloire ancienne,
De ioindre l'Amitié avecque les combats,
Logeant l'amour au cœur & la vaillance au bras.
Ces guerriers Aquitains dignes de grand loüange
Leurs bandes composoyent d'une façon estrange:
Car chasque homme à cheual, chasque archer, ce dit-on
Et chasque caualier conduisoit un pieton:
Et ce pieton auoit la plante si legere,
Que tenant un petit la queue, ou la criniere
Du cheual qu'il suiuoit, indomptable aux trauaux,
Il pouuoit esgaler la course des cheuaux,
Voire mesme dompter à la course en campagne
Et le Coursier de Naple, & le Ienet d'Espagne.
Ces soldats genereux caualier & pieton,
Iamais ne se laissoient en aucune façon,
Et liant leurs deux cœurs d'une chesne immortelle,

Amitié qui estoit entre eux deux estoit telle,
Qu'ilz n'auoyent qu'une vie, & ne refusoyent pas
De n'auoir qu'une mort, & qu'un mesme trespas.
Car si tost qu'un des deux auoit perdu la vie,
Son triste compagnon, n'ayant aucune enuie
De suruiure apres luy apres luy peu viuoit,
Et tout incontinant à la mort le suiuoit.
Grands guerriers, grands amis, grād hōneur de la France
Temple d'amitié, Patrons de la vaillance,
Vos esprits puissent ilz estre en repos & paix,
Et puisse vostre nom viure au monde à iamais,
Tant que vostre Amitié & vostre grand' prouesse
Sgalle entierement ces vieux Thebains de Grece.
Je ne desire rien, fors qu'il me soit permis
Comme ces vieux François si fideles amis,
Que nous puissions par tout, mon cher Heudō, nous suiure:
Que nous puissions par tout ensemble tous deux vure:
Que par tout nous puissions estre ensemble tousiours,
Ensemble nous passions, & finissions nos iours.
Mais fois mon Heudon s'il aduient que ie meure
Deuant toy le premier, ce neant-moins demeure
Long temps encore au monde, affin que ton tte pas
La France & les François si tost ne prime pas
Ton si rare ornement, qu'un qui fera reuiure
Les vieux preux cheualiers par ses vers & son liure,
Aure ta commencé d'un art laborieux,
Aure qui fait rougir les plus industrieux,
Lequel franchissant ton coffre & ses clostures
Le monde fera voir tes rares aduantures.
Et trop hee immortel par là tu te bastis:
Sur la dessus ton front tu mets un beau tortis Vu 3

De laurier qui se courbe en trois tours assez amples,
 Pour venir embrasser tes cheueux & tes temples.
 Cette grande Amitié que de toy ie reçois,
 Cette grande Amitié qui fait qu'aussi tu sois
 Plus cher à moy que moy, & qui fait que ie t'aime
 Autant & voire plus, que ie ne fais moy mesme,
 Est cause que i'ay part, ce me semble, à tes vers,
 Et au bruit, que tu dois gagner par l'univers.
 Aussi à bien parler toute chose est commune
 Entre les vrais amis, qui n'ont qu'une fortune,
 Et qui n'ont rien qui soit pleins de franche Amitié,
 Qu'il ne soit tout commun entre eux par la moitié.
 Sainte fille de Dieu, du monde la seule ame,
 Qui seruis autresfois comme de sage femme
 A la mere Nature alorsque elle lascha
 De ses flancs l'univers duquel elle acoucha.
 Nourrice de tous biens, l'assurance des villes,
 Qui par les nations semas les loix civiles,
 Qui seule en toy contiens des plaisirs infinis,
 Qui fuis loing les meschans, & qui les bons vnis.
 O diuine Amitié laquelle es descendue
 En la terre des cieux trois fois ie te salue,
 Trois fois ie te benis, & d'une forte voix
 Je te salue encore & trois & quatre fois.
 Pour ton hymne chante tousiours, Vierge, accompagne
 Ton Godard & Heudon, par mons & par campagne,
 Soit dormant soit veillant, soit sur terre, ou sur l'eau,
 Suy nous, sainte Amitié, tout iusques au tombeau:
 Et mesme ayant payé le tribut à Nature,
 Suy nous, sainte Amitié, dedans la sepulture.



LA PAUVRETE

DE IEAN GODARD

PARISIEN,



A Audebert Heudon Parisien.

NE ne sçaurois chanter des choses inconnues,
 Qui sont trop loing de moy cōme les hautes nues,
 Les astres, & les cieux, leur essence & leur cours:
 Il me plais à chanter ce que ie voy tousiours,
 Et les choses qui sont tousiours en ma presence,
 Dont ie peus bien auoir entiere connoissance.
 Aussi veux ie à ce coup chanter la Pauvreté,
 Laquelle est prez de moy & l'a tousiours esté,
 Et qui tousiours me suit de campagne en campagne,
 Estant en mon endroit trop fidele compagne.
 C'est cette Pauvreté qui m'empesche Heudon,
 De te pouuoir donner quelque riche guerdon,
 Pour tant de bons deuoirs, dont sans cesse tu m'uses,
 Sous ombre seulement que ie chery les Muses.
 Je ne veux pas pourtant que la posterité
 Ignore ton bon cœur, & ta fidelité:
 Je ne veux pas pourtant qu'une telle personne
 Me soit si bon ami, sans que ie le guerdonne.

Vu 4

Tout

Tout pauvre que ie suis, qui n'ay rien à present,
 Je veux, mon cher Heudon, te donner un present,
 Pour de si peu que i'ay ne me monstrier pas chiche,
 Et pour monstrier que i'ay une pauvreté riche,
 Qui peut faire paroïr ma liberalité:
 Car ie te veux offrir en don la Pauvreté.
 C'est tout ce que ie tien & ce que ie possède:
 Mais s'il aduient un iour que mon souhait succede,
 Et que ma Muse en fin hausse son vol aux cieus,
 Mes vers vaudront alors un present precieux:
 Et cette Pauvreté dedans mes vers semée
 Te pourra faire grand & riche en renommée,
 Chose qui est sur tous d'ineestimable prix,
 Et chose que sur tout prisent les bons esprits.
 Fassent pourtant les cieus que la bonne fortune
 Chasse la Pauvreté, qui tousiours m'importune,
 Qui tousiours me guerroye & qui tousiours m'assaut:
 Si cela m'auenoit tu n'aurois pas defaut
 De tout ce que i'aurois en ma main & puissance,
 Et ie t'offriroy lors la Richesse & Cheuance,
 Aussi bien qu'à present ie fais la Pauvreté,
 Qui me suit pas à pas, & marche à mon costé.
 Mais ie ne suis pas seul qu'elle cherche & demande:
 Des pauvres gentz la troupe est infiniment grande:
 Et si, qui bien plus est, de toute antiquité
 Des pauvres gentz la troupe a tousiours grande esté.
 Car quand Iupin fasché encontre Promethee
 Sur la terre enuoya sa Pandore emboëtée,
 Sur la terre aussi tost les Malheurs maints & maints
 Vinrent s'habituier avecques les humains.

La Fieure, la Languueur, le Trauail, & le Vice,
 L'orgueil, l'Ambition, avecques l'Auarice,
 Ces hommes firent voir deslors leur cruauté,
 Pour contenter Iupin contre l'homme irrité.
 Et si pour accabler de misère & de peine
 Du tout entierement la pauvre race humaine,
 Ces Vices, & ces Maux l'un à l'autre accouplés
 Engendoyent de plus en plus les hommes accablés,
 Engendrant d'autres Maux, qui pulluloyent sans cesse.
 On dit que le Plaisir espousant la Paresse
 Dès ce temps engendra la Pauvreté, qui suit
 Les faineans, & ceux qui aiment le deduit,
 Les ieu, & les esbats: & deslors étant nee
 Tout depuis elle fait aux hommes compagnee,
 Logeant deçà delà ainsi comme elle peut:
 Car un chascun la fuit, & personne ne veut
 Receuoir chez luy tant est elle piteuse,
 Desfaite, maigre, palle, & toute loqueteuse.
 Elle n'a point de robe & point de cotillons,
 Elle couure son corps seulement de haillons,
 Qu'elle trouue en la rue, & lesquelz elle amasse,
 Et puis comme elle peut elles les repetasse,
 Les cousant l'un à l'autre & pourtant mille fois
 Car soy plus de couleurs, que ne font pas les Rois.
 Elle couche souuent au milieu de la rue:
 Car un chascun la fuit étant si mal vestue.
 Elle pourtant qui est pleine d'entendement,
 Peut bien comme il faut entrer subtilement
 Dans les riches maisons par finesse & par ruse:
 Elle espie le temps, & l'heure qu'on s'amuse

A rire, & à gaudir, & qu'on ne songe pas
 A elle, qui suruient & marche à petit pas
 Se glissant doucement sans se point faire entendre:
 Puis quand elle est dedans elle sçait tresbien prendre
 Le temps, & le loisir, & la commodité,
 De faire voir, que là loge la Pauvreté.
 Vn peu de temps aprez le iour de sa naissance,
 Si tost que la raison luy donna connoissance,
 Et du bien & du mal, elle voulut chasser
 D'elle bien loing le mal, & le bien embrasser.
 Onque elle n'a esté meschante & vitieuse:
 Mais au contraire elle est honneste & vertueuse:
 Car elle fuit tousiours les festins & banquets,
 Elle fuit les ioyaux, perles, & affiquets,
 Elle fuit les habits de pompeuse apparence,
 Elle fuit la grandeur, & la magnificence:
 Les vices de tout temps luy sont tous inconnus:
 Elle ignore l'esbat de Bacchus & Venus:
 On ne la vit iamais aucunement friande:
 Vn petit de gros pain est toute sa viande:
 Et toute sa boisson ce n'est qu'un petit d'eau,
 Qu'elle puise en sa main dedans quelque ruisseau
 D'une claire fontaine, où c'est quelle s'adonne
 A boire à son saoul, quand la soif l'esguillonne.
 Il n'y a rien qui soit sous la cape des cieux,
 Qui se monstre plus doux, plus humble & gracieux,
 Que cette Pauvreté, qui fuyans l'arrogance
 A chascun fait honneur & humble reuerence,
 Bien que chascun la chasse & qu'on n'ait point desgard
 Aux salutations qui viennent de sa part.

Elle n'aime pas trop sa mere la Paresse:
Du matin insqu'au soir elle n'a fin ne cesse:
Tousiours elle travaille, & peu souuent son œil
Laisse sous sa paupiere habiter le sommeil.
Elle est prise tousiours par chemin & par voye,
Et le premier qui veut l'embesogne & l'employe:
Elle est faite à la peine, & tousiours de bon cœur
Elle embrasse à deux mains la peine & le labeur.
Iamais l'ambition ne l'outrage & gourmande:
Royaumes ny Duchés point elle ne demande:
Elle ne sçait que c'est souhaiter ny auoir
Des villes & cités mises sous son pouuoir.
Et iacoit qu'elle meine une bien pauvre vie,
Elle ignore pourtant que c'est que de l'enuie:
Elle ne porte point d'enuie au grands seigneurs:
Elle n'appete point leurs biens ny leurs honneurs:
Et plus qu'elle ne peut iamais elle n'attente,
Comme celle qui est de ce qu'elle a contente.
Peu de cas luy suffit, & vit à la façon
Des vieux siecles passés alorsque la saison,
Qu'on nommoit l'age d'or, regnoit parmi les hommes,
Qui alors n'esloyent pas meschans comme nous sommes.
Durant cet age d'or, tout le bon genre humain
Viuoit tanseulement du iour au l'endemain,
Et n'auoit d'auarice alors l'ame gesnee:
On viuoit, comme on dit, lors au iour la iournee.
La soif par vn peu d'eau s'estanchoit seulement,
Et au lieu de blanc pain fait de fleur de froment,
Et au lieu de manger des viandes exquisés,
On viuoit seulement de sauuages cerises,

Des nefles, & de glands, & de pommes des bois,
De fraises, & de miel, des poires, & de nois,
De raue, & de chastagne, & d'autre tel fruitage,
Tant fut sobre & frugal cet antique & saint aage.
Les Dieux en ce temps là la terre visitoient,
Et avec les humains pêle mesle habitoient,
Et mangeoyent avec eux en liesse infinie,
Tant se plaisoyent-ils lors d'estre en leur compagnie.
Il n'y a seulement rien que la Pauvreté,
Laquelle à retenu la bonne antiquité,
Et qui vit à present ainsi qu'au premier aage
Viuoit le genre humain auant le labourage,
Et auant que lon sceut emplire son grenier
De fromens & de grains comme l'aage dernier,
Qui se plaint seulement d'une façon rebourse
De remplir d'escus ses bouges & sa bourse,
Ses greniers de froment, & ses caues de vins,
En renuersant les droitz tant humains que diuins:
Ce que la Pauvreté n'a pas garde de faire:
Car on ne luy voit rien, qui ne soit necessaire,
Viuans à la façon de ces bons peres vieux,
Lesquelz estoient aimés bien chèrement des Dieux.
Aussi la Pauvreté, laquelle est innocente,
Ainsi que l'aage d'or est aux Dieux bien plaisante:
Ils la cherissent fort & ne desdaignent pas
Chez les plus pauvres gens de prendre leur repas:
D'où vient que Iupin fit iadis en Theffalie,
Chez le bon Philemon & Baucis chere lie,
De qui le petit toict auoit tousiours esté
La demeure & maison de l'humble Pauvreté.

Aussi la Pauvreté est à tort mesprisée:
 Elle est sage & prudente, accorte, & anisée,
 Elle est ingénieuse, & par nécessité
 Elle a souuentes fois d'elle mesme inuenté
 Mainte chose qui est aux hommes bien utile,
 Tant est elle soudaine & tant elle est subtile.
 À cause de cela, Mémoire qui conceut
 Neuf filles de Iupin, aussi tost qu'elle sceut
 Que cette Pauvreté estoit ingénieuse,
 Humble, douce, courtoise, accorte & gracieuse,
 Elle delibera chez elle l'appeller:
 Et qu'elle fit aussi, afin de luy bailler
 Ses filles à instruire en façon aduenante,
 En la constituant sur elles gouuernante.
 Quand la Pauvreté vit la charge & le pouuoir,
 Qui elle eut sur ces neuf sœurs, elle fit son deuoir
 De les rendre sur tout modestes en visage,
 Et rendre leur maintien humble, courtois & sage,
 Et leur cœur patient & plein d'humilité:
 Car c'est le premier poinct qu'enseigne Pauvreté.
 On a beau auoir en des Rois pour ses ancestres,
 Et bien qu'on ait esté les seigneurs & les maîtres
 Des cités & pays, où d'un superbe orgueil
 On faisoit craindre un peuple avec un seur clain d'oeil.
 La Pauvreté pourtant peut rendre humbles les hommes,
 Qui ont porté en main les sceptres des royaumes.
 Les Muses, qui estoient filles de Iupiter,
 Quand la Pauvreté vint chez elles habiter,
 Afin de les instruire, aussi tost obligerent
 Leur race & leur grandeur, & tant s'humilierent,

Que

Que d'habiter au champs sans cour, ny sans valet,
 Dans quelque simple case, au lieu des grands palais:
 Du matin iusqu'au soir, & si du soir encore
 Iusques au poinct du iour que se leue l'Aurore,
 La Pauvreté faisoit ces vierges trauaillier,
 Les faisant quelque fois toute la nuit veiller.
 De leur cœur elle oſta l'orgueil & la hautesse:
 Elle leur fit hayr toute delicatesse:
 Elle leur fit hayr les beaux hab. llemens:
 Elle leur fit hayr le mols esbatemens:
 Les nourrissant de pain & de l'eau de fonteine,
 Et leur faisant aimer le trauail & la peine.
 Ces neuf pucelles sœurs en trauaillant tousiours,
 Et vinant sobrement en vn bien peu de iours
 Se firent admirer par leurs doctes ouurages,
 Qui viuront à iamais iusques aux derniers ages,
 Aussi bien que iadis ilz ont desia vescu
 Iusqu'ici en despit du temps qu'ilz ont vaincu:
 Tant cette Pauvreté leur a causé de gloire.
 Clion par ce moyen nous escriuit l'hystoire,
 Et les faits de ceuz-là qui nous ont deuancés,
 Rendant ainsi presens les vieux siecles passés:
 Et quant à Melpomene, auec sa voix hardie
 Elle chanta des Rois la triste tragédie,
 Et fit deuant le peuple au haut d'un eschaffant,
 Taillir & ruisseler leur sang bouillant & chaud.
 Mais pource que Thalie auoit le cœur aligre,
 Et qu'elle n'auoit pas la voix aspre ny aigre,
 Elle voulut chanter avec vn plus doux vers,
 Tant d'inconueniens & d'accidens diuers,

que lon voit fourmiller parmi la populace,
 que fortune cherit lorsqu'elle la menace:
 elle met souuent bien plustot vn grand Roy,
 qu'en homme pauvre & simple, en misere & desfroy.
 Eratone, qui connut sa voix estre enrouee,
 chanta ranseulement dans la fluste trouee
 non à claire voix comme ses autres sœurs,
 que sa chalemie ait assés de douceurs.
 Eratone n'estoit pas plus qu'elle endormie,
 quand elle vit sa sœur soufler sa chalemie,
 soudain elle voulut quelque chose inuenter,
 qui pourroit beaucoup mieux l'oreille contenter.
 Au moins d'un tourne-main vsant de diligence
 elle cana du bois qu'en beau fust elle ageance,
 Eratone tendant dessus des cordes de boyaux,
 elle fit la guiterre instrument sans tuyaux.
 Eratone, qui estoit pleine de courtoisie
 d'amour & de beautés, vn iour prit fantaisie
 de mignarder ses pieds, & de regler ses pas
 sur son des instrumens par mesure & compas:
 elle se plaisoit au bal & à la danse.
 Mais cependant qu'ainsi Eratone balloit & dansoit,
 Calliope compose, & trompette en ses vers
 la vaillance des Preux par ce rond vniuers.
 Le plus grand' chose encore aspireroit Vranie:
 elle sauta d'un saut par souplesse infinie,
 tant fut son corps leger, iusques dessus les cieux,
 elle contempla de ses deux propre yeux
 leur cours, leurs mouuements, leurs corps, & leur essence,
 leur astres & leurs feux, avec leur influence.

Puis

Puis descendant en terre, aux hommes elle apprit
La science ou s'estoit appliqué son esprit.
Cependant tout cela, la brusque Polhymnie
Digne de ses huit sœurs & de leur compagnie,
Sans point assuettir son vif entendement
A un certain subiet, choisit tout argument.
Car voulant embrasser la poésie entiere,
Elle prend tout subiet, argument & matiere:
Et comme elle entreprend tout argument diuers,
Elle entreprend aussi toute sorte de vers,
Chantant par ce moyen en cent sortes de carmes,
La peine, le plaisir, l'amour & les vacarmes:
Voila ce qu'ont iadis les Muses inuenté,
En suivant l'estendard de l'humble Pauvreté.
Tout depuis ce temps-là, ces neuf saintes pucelles
Pour tout temps & iamaïs la tiennent avec elles,
Comme celle qui est cause de leur bon-heur,
De leur bien, de leur gloire, & de leur saint honneur.
Et si ce n'est pas tout: ces filles de Memoire
Voulurent qu'on ne peut auoir ny los, ny gloire,
Embrassant leurs beaux vers, s'on n'embrassoit aussi
La dure Pauvreté, que ie celebre ici.
Dupuis c'est pourneant, qu'on desire & souhaite
D'estre chantre parfait, & d'estre vray poete,
Si on ne se resoult avecque Pauvreté
De manier l'outil des Muses inuenté.
Car ces vierges tousiours monstrent qu'elle son chiches
De leurs saintes faueurs enuers ceux qui sont riches:
Au contraire elles sont prodigues de leur don
Au pauvre, qui leurs vers sont mis à l'abandon.

Amere estoit-il pas en extreme disette?
Amere fut-il pas aussi le grand poëte,
Où les chantres d'apres, & qui viennent depuis,
Fissent tous leurs beaux traitz, comme une eau dans un
Ceu en faut point mentir, cette humeur poetique, (puis?
Qui rend le plus souvent un esprit ecclatant,
S'accomode bien mieux avec la Pauvreté,
Qu'avecque la Richesse acquise à grand planté.
Faut pour s'enrichir auoir une ame vile:
Faut auoir un cœur lasche, bas, & seruite:
Faut feindre qu'on est muet, auet, & sourd,
Aumoins si l'on pretend s'enrichir à la Cour.
Le poëte, qui est honneste personnage,
Ne peut faire cela, il a trop de courage,
Le cœur trop bon, il a le cœur trop franc.
Ne dire que le noir a la couleur du blanc:
Ne peut-il pas acquerir sans mesure
Des biens & des moyens, au mestier de l'usure:
Un cœur & trop humain, pour ruiner ainsi,
L'autrui consommer sans pitié ne merci.
D'où vient que ceux, qui les neuf Muses suivent,
Vivent en pauvreté ce temps-pendant qu'ilz vinent:
Je sçay bien pour moy, qui suis en pauvreté,
Le nom de poëte aumoins i'ay merité,
Si la France un iour estime quelque chose
De vers, qu'en son honneur ie chante & ie compose.
Un pauvre que ie suis, pourtant ie ne voudrois
Echanger aux tresors, que possèdent les rois,
La pauvreté, qui est compagne de la troupe
De neuf sœurs, que Parnasse heberge sur sa croupe

Il est vray, mon Hendon, qu'il ne m'est pas permis
Comme ie voudroy bien bien-faire à mes amis.
Mais aussi un denier, lequel vient d'un poete
Vaut bien plus qu'un escu, qui sort de la bougette
De ces gros vsuriers, & ces auaricieux,
Lesquelz ont plus d'escus qu'ilz n'ont pas de cheueux:
Et si ce nonobstant, ilz ont moins de lieffe,
Et bien moins de plaisir de leur grande richesse,
Que ceux qui vont suiuant l'honneste Pauvreté,
Comme faisoit iadis la bonne antiquité,
Qui mesprisoit les biens, & n'auoit point d'enuie
D'assuiettir à l'or son ame, ny sa vie.
Tel estoit autresfois ce vaillant Phocion,
Qui fut vingt & deux fois chef de sa nation,
Et qui vingt & deux fois fut créé capitaine,
Et guerrier souuerain par le peuple d'Athene:
Tant fut ce Phocion prisé de sa cité,
Et tant des ennemis estoit-il redouté.
Ce personnage là ne voulut onque prendre
Les tresors, que luy fit presenter Alexandre:
Il se passoit de peu, & ne vouloit partant
Avoir tant de tresors, estant de peu content.
De mesme ce Thebain grand honneur de la Grece,
Qui rendit sa cité de seruante maistresse,
Et qui fit ondoyer Luctre au sang des Spartains,
Guerriers au parauant indomptés & hautains,
Aimant la Pauvreté ne fut onque cupide
Des biens, que luy offroit son riche Pelopide.
Crates, lequel estoit de la mesme cité,
Philosophe sçauant aimoit la Pauvreté:

Car connoissant combien la cheuance traistresse
 porte quelque fois aux hommes de destresse,
 print tous ces tresors, qu'il ietta dans la mer:
 Et dit il, puisses-tu. puisses tu abismer
 tous les flotsz plus profonds, engeance qui ameines
 tant de soins & soucis dans nos ames humaines,
 Et pour qui les Mortels sentent tant de douleurs,
 de miseres, de maux, de peines, & malheurs.
 Crutide, qui fut tant ennemi du vice,
 Et qui fut surnommé iuste pour sa iustice,
 Etoit si diseteux, que ses concitoyens
 Les filles martyoient de leurs propres moyens.
 Mais iacoit que la Grece ait eu maint & maint homme,
 Qui ait m'esprisé l'or: toutes fois, ô grand Rome,
 Tes braues nourrissons amateurs ont esté,
 Aussi bien que ces Grecs, de l'humble Pauvreté.
 Parmi les Aeliens honorable famille,
 Qui viuoit en commun, la Pauvreté fourmille
 Ce vieux Censeur homme vaillant & bon,
 Et si pauvre qu'il fait luy-mesme du charbon,
 Mais il enuoye apres aux bonnes villes vendre,
 N'ayant de reuenu que cela pour dependre.
 Tu luy estois semblable, ô pauvre Cincinнат:
 Car quand c'est qu'on te vint de la part du Senat,
 Et du peuple Romain offrir la Dictature,
 Tu travaillois apres la douce agriculture
 De ton champ, qui n'auoit que cinq petitz arpents,
 Or ta pauvre maison prenoit tous ses despens.
 Mais qui pourra louer assés ce bon Fabrice,
 Qui n'ayant point le cœur entaché d'auarice,

Mesprisa le tresor qui luy fut presenté
Par Pyrrhe, que ne peut corrompre sa bonté:
Et toy pere du peuple, & le seul exemplaire
De prudence & vaillance, admirable Valere,
Qui soustins si bien Rome, & deffendis les droitz
De sa liberté neuue à l'encontre des rois,
Et qui fit tant de bien aux habitans de Rome,
O que pauvre tu fus, si iamais le fut homme!
Mourant tu ne laissas chez toy pas vn denier,
On dressa ton conuoy & ton honneur dernier
Aux despens du public: car tu n'auois à peine
Vn linçeul pour couvrir ta pauvre chair humaine.
On te fit tout de mesme, & de mesme façon:
Car tu ne laissas rien dans ta pauvre maison,
Alors que tu mourus, toy qui par ton bien dire
Appaisas le courroux, le malalent, & l'ire,
Que le peuple Romain d'vsure tourmenté,
Portoit aux principaux de sa ville & cité.
Personnages diuins, ames belles & saintes,
Qui ne fustes iamais de l'auarice atteintes,
O que vous faisiés bien de fuir & hayr
L'or, qui iadis nous sceut si meschamment trahir!
Lorsque Pandore vint des hauts cieux en la terre,
Pour faire au genre humain vne immortelle guerre,
Laquelle dure encore, en sa main elle auoit
Vne boîte d'or fin, qui tous les maux conuoit.
Cette boîte estoit belle, elle estoit reluisante,
Elle auoit la couleur agreable & plaisante,
Et qui iettoit aux yeux des flammes & rayons,
Telz qu'autour du soleil en esté nous voyons.

Tost qu'elle fui veüe aux yeux de Promethee,
 Tost elle fut de luy fort souhaitee:
 La prit en sa main, & voyant le dehors
 agreable aux yeux, chetif, il creut alors
 Qu'un vaisseau, qui estoit de si belle apparence,
 Estoit fait pour cacher quelque rare excellence:
 La luy fit ouvrir: puis soudain de cet or
 Millirent les malheurs, que nous voyons encor
 Courir incessamment parmi la troupe humaine,
 Que cet or le premier mit en mal & en peine.
 Cet or traistre & felon n'a point cessé depuis
 D'accroistre nos malheurs tousiours de mal en pis:
 Sans cesse les mortelz tout depuis il tourmente,
 Et leur tourment sans cesse il accroist & augmente:
 Il met hors de raison, de terme & de propos
 Le pauvre genre humain, qu'il priue de repos:
 Il fait de l'Occident iusqu' au lit de l'Aurore,
 Et du Septentrion iusques au pays More
 Incessamment courir les auares marchans:
 Il fait couper la gorge aux hommes par les chams:
 Il courrompt à tous coups les saintes loix ciuiles:
 Il trahit à tous coups les chasteaux & les villes:
 Il fait que les enfans desirent le trespas
 De leurs peres, qui sont prestz à passer le pas:
 Et il fait quelquefois d'une poison amere
 Auancer le trespas du pere, & de la mere,
 Du frere, ou de la sœur, ou du cousin germain,
 Tant cet or est cruel, meschant, & inhumain.
 Il rend l'homme aduisé quelque fois bien volage:
 Car l'or Iupiter eut iadis le pucelage

De Danaë la belle, & Atalante sçeut
Que l'or au temps passé de mesme la decent.
Ne corrompit-il pas cette Vestale vierge,
De qui le pere estoit capitaine & concierge
Du Romain Capitole? ô grande impieté!
L'or la mit en propos de trahir sa cité.
La simple Pauvreté n'a garde d'estre telle:
Aussi tousiours les Dieux les prennent à tutelle,
Comme celle qui est, & a tousiours esté
Sans tromperie, & dol, & sans meschanceté:
Sans ire sans courroux, sans colere & rancune,
Et sans deception, & sans feintise aucune,
Rendant de tout en tout ceux qui la vont suivant,
Heureux, si les mortelz sont heureux en vivant.
Le pauvre homme n'a point, à l'heure qu'il voyage,
Crainte que les voleurs luy fassent du dommage:
L'avarice en sursault ne l'esueille du lit:
Coupable, dans son cœur iamaïs il ne pallit:
Car il n'a point trahy sa ville, ny patrie,
Il n'a point ruiné par usure infinie,
Comme les usuriers gens riche à foison,
Les pauvres gens des champs contre toute raison.
Ce n'est pas luy qui rend par l'horreur de la guerre
Sans peuples les cités, sans culture la terre,
Sans force la iustice, & les temples voutés
Sans ornemens, qui sont des soldatz emportés:
Il ne porte iamaïs à personne nuisance:
Et quand il le voudroit il n'a pas la puissance:
Et quand il le pourroit il ne le feroit pas,
Car tousiours la bonté va suivant pas à pas

La Pauvreté, qui fuit incessamment le vice:
 Si un homme pauvre est tousiours sans malice.
 On brasse du mal & de la trahison,
 On ne va pas fouiller dans la pauvre maison
 D'un homme qui a peu: point on ne soupçonne
 En ces affaires-là une pauvre personne.
 Une pauvre personne a plus de secreté
 Maintenant, que les gros dedans une cité.
 On craint à tous coups, pour avoir sa bougeté,
 Que quelque chat aux iambe à tort on ne luy iette.
 En ce temps-ci n'y a que les plus pauvres gens,
 Qui sont en assurance à la ville & aux champs:
 Ils vont où il leur plaist, leur pauvreté connue
 Fait que leur personne est par tout la bien venue.
 On ne les detient point en peine & en prison,
 Comme les riches gens, pour en tirer rançon.
 Et de fait il n'y a maintenant prince en France,
 Qui donne passe-port d'une telle assurance,
 Que fait la Pauvreté, qui seule en un tel temps
 Peut marcher tout par tout sans rien craindre ses gens.
 O sainte Pauvreté, que j'honore & reuere,
 Tu vales bien mieux que le pere & la mere,
 Qui es pleine d'esprit d'honneur, & de vertu,
 Qui es leuée des Sœurs du mont deux fois pointu,
 Et qui tousiours des bons as esté bien connue,
 O sainte Pauvreté, ici ie te salue:
 Ici ie te salue, & trois & quatre fois
 Ie te salue encore & de cœur & de voix.
 Car ie suis le premier, qui chante les loüanges
 A nos peuples François, & aux peuples estranges:

*Et si d'affection ton honneur i'ay chanté,
Escoute ma requeste, ô sainte Pauvreté.
Ne te monstre iamais farouche ny cruelle
Ny à mes deux Heudons, ny à mon Pimpernelle,
Ny à mon cher Le-Brun, ny à mon Pisseuin,
Qui a l'ame si franche & l'esprit si diuin:
Et quant à mon respect, Vierge, ie te supplie
De lascher un petit ta' chaine qui me lie,
Et me serre trop fort: non que i'aye appeté
De m'eschaper de toy, ô chere Pauvreté:
Ie veux viure avec toy: avec toy i'ay enuie
D'vser & de passer le reste de ma vie:
Avec toy soit ma vie, avec toy mon trespas:
Mais bien que des grands biens ie ne desire pas,
Si est-ce toutesfois que ie desire viure
Ayant mon esprit franc & mon ame deliure
Du souci, lequel vient de la neccessité:
Car i'aime seulement l'honneste Pauvreté.
Affin que quelque iour pouuant franchement estre
De moy le seul seigneur, & le paisible maistre,
Ie chante à mon souhait plein d'honneste loisir
Ce Francus, lequel vint des Gaules se saisir,
Et lequel, s'estant fait de ce pays monarque,
L'appella de son nom pour eternelle marque.*

F I N.

Laus Deo.



LE FLASCON

DE IEAN GODARD

PARISIEN.



Ve les chantres Gregeois, d'une façon estrange
 Donnent tant qu'ilz voudront de gloire & de
 De force & de vertu, à cette source-là, (loü ange
 Qui sous le brusque pié de Pegase coula,
 Pegase ou doz plumeux qui de son ongle croche
 Deux ou trois fois frapant le ventre d'une roche,
 En fit iaillir une eau qui humée à longs traits
 Chantres fait deuenir ses beueurs par-aprez,
 Et quiconque neuf fois sa leure en cette eau mouille.
 Le vin qui coule au col d'un Flascón qui gargouille
 Est mieux, à mon aduis, eschauffer les cerueaus,
 Et faire tous les iours des poëtes nouueaus,
 Que ne font ces eauz-là des grenouilles chercheés,
 Qui ne peüent donner sinon que des trancheés.
 Composer ny chanter aucun vers ie ne puis,
 Lorsque ie ne boy sinon de l'eau de puis,
 Ou bien d'une riuere, ou bien d'une fontaine.
 Mais quand i'ay beu ma part d'une bouteille pleine,
 De quelque Flascón, alors ie suis en poinct
 De composer des vers qui ne perissent point,

Et qui du tout ne sont indignes de memoire
Encores maintenant, maintenant apres boire,
Ie me sens ce me semble hors de moy transporter
D'une extreme desir lequel i'ay de chanter
Des carmes & des vers, tant la bouteille pleine,
Et le vin d'un Flascou m'ont eschauffé la veine.
A cause de cela ie veux à cette fois
Annoncer & chanter d'une ioyeuse voix
La vertu du Flascou, qui iustement merite
Que mes vers sur leur front portent sa gloire escrete.
C'est grand honte aux Grecs & grand honte aux Romains,
D'auoir laissé couler & glisser de leur mains
Sa gloire & son honneur, qui deuoit dans leurs carmes
Trouuer place aussi bien que l'amour & les armes,
Qu'ils n'eussent sceu chanter, sans son aide & secours,
Et s'ilz ne l'eussent eu aupres d'eux tous les iours,
Adoucissant par luy le travail de l'estude:
Mais il ont toutesfois vsé d'ingratitude,
Et se sont bien monstres ingrats en son endroit:
Quant est de moy ie veux selon raison & droit,
Chanter ainsi qu'il faut à haute & forte haleine,
Le Flascou qu'inuenta iadis le bon Silene,
Lequel, comme ie croy, pour l'auoir inuenté,
Acquit entre les Dieux le nom de Deite:
Ce bon Silene estoit Thebain de sa naissance,
Il estoit franc & rond, il ne portoit nuissance
A personne du monde: aussi homme de bien,
Chascun le reputoit: au reste il beuuoit bien.
Tant de fleurs au printemps n'esmaillent vne préce,
Tant d'estoiles la nuit ne rendent esclairée,

tant de troupeaux ne vont paissant par les herbis,
que ce Silene auoit de grenads & rubis,
Lesquelz flamboyent dessus sa face cramoisie,
Entre à couleur de meure entre rouge & noircie.
Le soleil si matin iamaïs ne se leua,
Et l'Aurore iamaïs si matin n'arrîua
De l'Inde iusqu'à luy, que plus matin encore
Il eusse beu denant le soleil & l'Aurore:
Et si iamaïs veiller si tard homme ne peut,
Qu'encores aprez luy bien plus tard il ne beust.
Mais sa gorge creuse, à bien boire adonnce,
Estoit vn entonnoir beant à la vince,
Et son nés empourpré d'une estrange façon,
Estoit vn vray rapeau, & vn vray hameçon
Des grands verres de vin, que sa gorge esquipée
De soif au lieu de glus prenoit à la pipée.
Car ce nés qui iamaïs vin ne fleuroit en vain
Estoit vne vray pompe à espuiser le vin,
Qu'il ne coupoit iamaïs vuidant sa tasse toute,
Laquelle il seichoit iusque à la dernière goutte.
Mais bien qu'il ait acquis grande gloire & grand los,
Pour bien aimer le vin, & bien hayr les flots,
Desquels il ne pouuoit & ne vouloit pas boire:
C'est-ce qu'il acquit plus de los & de gloire,
Pour la grand prudhommie & pour le grand sçauoir,
Sçauoir presque infini qu'on luy voyoit auoir.
Il connoissoit les cieux, leur essence & leur course:
Il connoissoit les feux, qui sont autour de l'Ourse,
Et du Pole Antarctique: il sçauoit sur le doigt
Quel astre est favorable, & quand c'est que l'on doit
Commencer

Commencer vn voyage, ou faire vne entreprise
Sous vn astre benin qui aide & fauorise.
Il connoissoit Nature, & tous les changemens
Que Nature entretient parmi les Elemens,
Qui s'eschageant l'un l'autre apres maint & maint aage,
Tantost sen' vont montant en vn plus haut estage,
Tantost vont descendant par les degres diuers
De la Mutation, qui regne en l'uniuers.
Il connoissoit le ius des herbes & racines:
Il scauoit composer drogues & medecines,
Desquelles il pouuoit guerir presque tous maux:
Il scauoit la nature aussi des animaux:
Et bref son bel esprit armé de patience
S'estoit fait rendre à luy tout genre de science.
A cause de cela, on luy fit cet honneur
De le prendre & choisir pour maistre & gouverneur
Du petit Dieu Bacchus, engeance Semeline,
Qu'engendra Iupiter de semence diuine.
Ainsi Thesee auoit son sage Connidas
Et le grand Alexandre auoit Leonidas,
Et toy filz de Thethis, ainsi eus-tu encore
Pour maistre & gouverneur Chiron le bon Centaure.
Depuis lorsque Bacchus voulut monstrier son caur,
Et sa force aux Indois, desquelz il fut veinqueur,
Abandonnant la Grece, & d'une ame hautaine
Allant faire vne guerre hasardeuse & lointaine,
Au pays où se leue au matin le soleil:
Il mena quand & luy pour son sage conseil
Silene venerable en prudence & en aage,
Qui luy seruit beaucoup durant ce long voyage.

Ne fit iamaïs rien, il ne fit rien depuis,
Que par son bon conseil & par son sage aduis,
Quand il se trouua bien: car sa voix prophetesse
Predisoit de bien loing la ioye & la tristesse:
Comme long temps depuis au Macedonien,
Qui Bacchus inuitant fut du peuple Indien
Triomphant & veinqueur, le deuin Aristandre
Predisoit le futur, qu'il luy faisoit entendre.
Et comme aussi depuis ce farouche Romain,
Qui dans le sang ciuil premier trempa sa main,
Pour son ambition saccageant sa patrie,
Auoit dedans son camp sa Marthe de Syrie,
Marthe, qui amena ses soudards preux & prompts,
Leur predisant leur gloire & la mort des Ambrons,
Qui cedant aux Romains en force & en vaillance,
Engraisserent les champs de Marseille & Prouence,
Mais outre que Silene annonçoit le futur,
Son esprit, son bon sens, & son aage ia meur
Le rendoit à chascun & à tous admirable,
Pour son sage conseil utile & proufitable.
Aussi, à ce qu'on dit, ce fut par son moyen,
Que Bacchus subiugua le pays Indien,
Qu'il n'eust iamaïs conquis avec si peu de peine,
Sans l'aide & le conseil de son sage Silene,
Lequel eut bien du mal, ce- pendant que Bacchus
Conquist les pays par son aide vaincus.
Car luy, qui parauant beuuoit tout à son aise,
Trouuoit en son endroit trop moleste & mauuaise
La guerre qui souuent le bon homme empeschoit
De rencontrer du vin, quand c'est qu'il en cherchoit,

Pour arroser sa gorge, & en lauer ses tripes.
Car iacoit qu'on menast forces poinçons & pipes,
Toufiours apres l'armee à la queue du camp,
Luy qui pourtant vouloit boire tout quand & quand
Que la soif luy venoit, soif qui le venoit prendre
De moment en moment, se faschoit bien d'attendre
Le vin qu'on luy alloit quelque fois loing querir:
Par fois il en cuidoit enrager & mourir.
Car bien qu'il fust beuueur de sa nature, encore
Outre cela l'ardeur du pays de l'Aurore
Luy faisoit desirer, de boire à chasque pas:
Il enrageoit tous vis, de ce qu'il n'auoit pas
Le moyen dy pouruoir: car le Flascon encore
N'estoit pas inuenté, comme c'est qu'il est ore,
Et comme il fut depuis incontinent aprez.
A cause de cela il faisoit ses regretz,
Et sa plainte à tous coups, en maugreant la guerre
Qui le tuoit de soif en si lointaine terre:
Il en entroit souuent en despit & courroux:
Mais ce-pendant il pense, & repense à tous coups,
Soit de iour soit de nuit, à faire tant qu'en sorte,
A la fin à souhait & à plaisir il porte
Du vin avecque luy par tout commodement.
Vn iour comme il estoit dessus ce pensement,
Fortune qui alors son beau dessein auoüe,
Luy fait voir un enfant qui tenoit sur sa ioüe
Auprez de son oreille vne gourde au creux son.
Qui seruoit de iouet à ce petit garson,
Qui sans cesse branlant à l'oreille sa gourde,
Luy faisoit resonner vne musique sourde,

laquelle pesamment aux aureilles alloit
 ce petit garson qui ainsi la branloit.
 Les gourdes alors n'auoyent point d'autre usage,
 ne seruir de iouet aux enfans de bas aage:
 ne les vuidoit point, & la graine au dedans
 faisoit bruit esbranlee, ainsi comme en ce temps
 ont les pois que l'on iette au creux d'une vessie,
 sur la ieunesse, qui de rien ne soucie,
 pour que libre & franche, aller là où ses pas
 la meinent au plaisir, au ieu, & aux esbats.
 Quand Silene eut ietté ses deux yeux & sa veüe
 sur l'enfant qui branloit cette gourde ventruë,
 de ces bons Demons, qui ont soing & souci
 d'assister au mortels en ce bas monde-ci,
 de les secourir tant que dure leur vie,
 il souffla dans le cœur un desir, une enuie,
 un brusque souci, qui soudain l'incitoit,
 manier la gourde & à voir que c'estoit.
 Pressé de ce Demon & de ce bon Genie,
 prend en main la courge il la branle & manie,
 la voit & reuoit, par dessus & dessous,
 la trouue sans fente & entiere sans trous,
 au surplus legere, & qui guere ne paise,
 creuse pour y mettre au dedans tout à l'aise
 ce qu'on y voudroit mettre ou du vin ou de l'eau:
 lors il fit dessus avecque son cousteau
 un trou & un pertuis, par lequel sans grand peine
 se facilement sortir toute la graine.
 L'heure fermant l'un de ses deux yeux ouuerts,
 met l'autre au pertuis pour voir si au trauers

De la gourde, qui a grosse pansé & gros ventre,
La lumiere penetre, & si le iour y entre:
Puis il bouffit sa iouë, & sa face il enfla,
Et dans le creux pertuis de la gourde souffla,
L'emplissant coup à coup du vent de son haleine,
En faisant tressaillir sur son front mainte veine.
Mais le vaisseau, qui va l'haleine receuant,
Et qui sans fente estoit: retenoit bien le vent.
Ce que sentant Silene, il retire sa bouche,
Et le vent, qui alors se desbonde & desbouche
Par le pertuis ouuert, fait vn bruit en sortant,
Qui dans l'air rebondit: & toutesfois pourtant,
Nonobstant tout cela, pour plus grande assurance
Encores remplit-il l'estomac & la pense
De cette calbasse, & file à file y met
Et renuerse de l'eau par le trou du goulet,
Qui la boit lentement d'une suite menue.
Quand il vit que cette eau estoit bien retenue,
Sans que rien espanchast, ce bon vieillard adonq
Fut de ioye rempli si homme le fut onq:
Il court, il va, il vient, il rit il s'esbanoie,
Il a tant de plaisir, tant d'aise, & tant de ioye,
Qu'à grand peine peut-il tenir dedans sa peau,
Tant il estoit ioyeux de ce gentil vaisseau,
Qu'il auoit inuenté si propre à son usage,
Pour y mettre du vin en allant en voyage.
Il appelle aussi tost ses valetz & ses gens,
Et leur enioint qu'il soyent legers & diligens,
Aluy trouuer soudain trois ou quatre douzaines
De ces calbasses-là, y mettant toutes peines:

qui fut bien tost fait: à l'heure tout gaillard
 leur monstre la mode & la maniere & l'art
 les vuidier à point, & rendre accommodees:
 quand les graines en fin furent toutes vuidees,
 par ses gourdes parer & du tout ennollir,
 le vin à grand'foison lors il les fait remplir,
 le vin di-ie: en bonté qui sur tout autre excelle,
 les fit bien boucher, & lier de ficelle.
 Le bon vieillard estoit aux deux iambes boiteux,
 parce qu'il estoit vieil, & qu'il estoit gouteux,
 l'aveugle qui tient tousiours son homme à la tourture.
 cause de cela il auoit pour monture,
 pour marcher le bon homme à pié ne pouuoit pas,
 l'asne qui alloit tout doucement le pas,
 le bon mouuement plein de paresse lente
 ne mouuoit pas beaucoup sa goute violente,
 comme eust fait vn cheual qui genereux & prompt
 eust à tous les coups d'ire enflambé le front,
 par son mouuement trop vif & trop alaigre
 rengregé son mal, & l'eust rendu plus aigre.
 Il fit adonq son asne enharnacher,
 commande ioyeux à ses gens d'attacher
 tout de son harnois, pour cloches & cimbales,
 les gourdes qui estoient presque toutes esgales,
 les seruiteurs alors obeïssant soudain
 son commandement, y mirent tous la main
 à l'ordre les attachant par deuant & derriere,
 au long du poitrail, & de l'orde croupiere,
 au long de la sangle à l'un & l'autre flanc,
 c'est qu'elles pendoyent esgalement de ranc:

Comme les muletiers, qui s'efforcent & taschent
 De rendre leurs mulez plus allaigres, attachent
 Par ordre à leur poitrail des clochettes, qui font
 Vn bruit pour resjouir ces mulez quand ilz vont.
 Quand c'est que ce baudet fut en tel equipage
 Son maistre incontinant à l'aide d'un sien page
 Monta dessus son dos, où il escarquilla
 S'asseyant pesamment pié de ça pié delà:
 Et puis il fit marcher son baudet & son asne,
 Qui soudain crie & bruit, & sans cesse ricane,
 Sentant autour de luy tant de gourdes branler
 De son ricanement il emplissoit tout l'air,
 Plus qu'il n'auoit fait onqu', & à force de braire
 Il sembloit qu'il voulut annoncer le mystere
 Des gourdes & du vin, & qu'il voulust, ioyeux,
 Faire part de sa ioye à la terre & aux cieux:
 Mais tandis qu'il ricane, & qu'il brait de la sorte,
 Marchant d'un morne pas tout lentement il porte
 Son maistre vers Bacchus, qui prez de luy auoit
 Force bons biberons avec qui il beuuoit.
 Quand le Dieu des beueurs vit à si forte haleine
 Ricaner le baudet de son maistre Silene,
 Et quand c'est qu'il le vit tout caparassonné
 De gourdes tout autour, il en fust estonné:
 Il demeura long temps sans parler & mot dire,
 Et puis ce bon Bacchus se mit si fort à rire,
 Voyant deuant ses yeux cet equipage-là,
 Qu'à grand force de ris preques il s'esguela:
 Et n'eust on sçeu inger, ny de luy ny de l'asne,
 Qui d'eux deus rit plus haut, ou qui plus haut ricane.

Toutesfois à la fin le Dieu des biberons,
 Vind le ris s'esclatoit aux prochains enuirons,
 Pleurant de rire trop & presque hors d'haleine,
 Commença de parler avecque toute peine.
 Dea mon maistre, dit-il à Silene parlant,
 Quelz engins sont ce-là qui s'en vont brimbalant
 Tout autour de vostre asne, & au tour de sa selle?
 Ainsi parla ce Dieu: Silene qui chancelle,
 Et qui sur son baudet panche en se dodinant,
 Prend vne gourde en main, & puis incontinent
 Negligeant de Bacchus la demande & semonce,
 La porte à son bec sans faire autre responce:
 Et alors en tirant le vin par le goulet
 Coup à coup, onde à onde, & à flot dessus flot,
 Tout d'une belle traite & sans nulle reprise,
 Buale si bien que sa gourde il espuise:
 Et pendant qu'il alloit de la façon beuvant,
 Bacchus se met à rire alors plus que deuant:
 Quand & quand tout de mesme en fait sa compagnee,
 Qui tout ensemble estant ioyeuse & estonnée
 Louoit & admiroit Silene le diuin.
 Qui auoit marié la gourde avec le vin:
 Un grand bruit dans le ciel toute sa troupe enuoyé,
 Un batement de mains meslé d'un cri de ioye,
 Qui l'air en mille parts faisoit fendre & partir,
 Et la terre, & la mer, & les cieux retentir.
 Quand le bruit fut cesse qu'on faisoit pesse-messe
 De mains & de voix, le gay filz de Seméle
 De Siléne s'enquit, d'où c'est qu'estoit venu
 Ce vaisseau parauant aux Gregeois inconnu,

Et duquel par aprez avec grande allegresse
 Il emporta l'usage au pays de la Grece.
 Aprez auoir rebeu deux ou trois coups de hait,
 Le vieillard luy conta comment il auoit fait:
 Bacchus plus que iamais l'estime adonque sage,
 D'auoir si bien trouuè ce vase & son usage.
 Et puis parlant à luy: mais de quel nom nouveau,
 Dit-il, nommerons nous vn si noble vaisseau?
 Silene, que Bacchus de la façon attaque,
 Luy dit, oyés comment le vin y sonne & flacque:
 Vraiment, le bon vraiment, par droit & par raison,
 Puisque le vin y flacque, il aura nom Flacquon.
 Lors du nom de flacquon la gourde fut nommee:
 Elle qui fut depuis pourtant moins estimee
 Quitta son nom en fin à quelque autres vaisseaux,
 Lesquelz furent forgés & plus grands & plus beaux.
 On les nomme Flascons à present du nom d'elle.
 Laquelle leur presta son nom & son modelle:
 Et puis par trait de temps perdant son premier nom,
 Tout le monde depuis ne la nomma sinon
 Qu'une courge, une gourde, où une callebasse
 Qui ne hante à present qu'avec la populace.
 Ce temps- pendant Bacchus par la voix d'un heraut
 Fait soudain publier dans son camp & son ost
 La belle inuention, que Silene homme d'aage,
 D'honneur & de respect, auoit mise en usage,
 Enioignant à chascun par expres mandement,
 Qu'on eust à se fournir de Flascons promptement,
 Flascons le nom premier que iadis eut la gourde,
 Qui tant que les flascons maintenant n'est pas lourde.

Les Bacchiques soudards obeissant bien tost
 A ce commandement qu'auoit fait le heraut,
 Alloyent cherchant par tout des gourdes qu'ilz vuidèrent,
 Et puis entierement ilz les accommoderent
 De tout ce qu'il falloit C'estoit un vray plaisir
 De les voir ça & là les meilleures choisir,
 Les eslire & trier, en prenant les plus seiches,
 Et laissant celles-là lesquelles estoient fraïches:
 Un les perçoit en hant, un autre les vuidoit,
 Un y mettoit du vin, un autre les fendoit
 Avec le doy plié, qui les frape & les touche,
 Et les emplissant d'eau, ou du vent de sa bouche.
 Pour voir s'elles pourroyent bien garder & tenir
 Le vin, dond en vouloit les emplire & garnir:
 Et d'autres bons vilains, bons goulus, & bons droles
 Les escharpe attachoyent de grandes banderoles,
 Qui leur venoyent tomber des espaules au flanc,
 Et leurs gourdes pendoyent esgallement de ranc
 Tant pleines de vin dedans leurs panfes larges,
 Comme d'un ranc esgal, on voit pendre les charges
 D'un mousquet en ce-temps, tout le long d'un baudrier
 Ou d'une banderole escharpe du guerrier.
 Tous guerriers, vous soudards, vous valeureux gédarmes,
 Qui portés maintenant dans la France les armes,
 Et que n'imités vous, ô guerriers inuaincus,
 Les antiques soudards du bon pere Bacchus,
 En attachant comme eux à vostre bandolier,
 Au lieu de puluerins par deuant & derriere
 Tout du long mainte gourde, & suivant leurs façons,
 Que ne changés vous tous vos flasques en flasquons?

*Ah! s'il estoit ainsi, j'auroy bonne esperance
De reuoir de retour bien tost la paix en France:
Bien tost la paix en France ici nous reuerriens:
Aumoins plus douce guerre en France nous aurions.
Ou bien, braues guerriers pleins d'audace vaillante,
Si vous voulés tousiours la guerre violente:
Pour cela les flascons non ne reiettés pas:
Les flascons sont duisans aux guerres & combats
Les flascons sont duisans aux armes & en guerre:
Les flascons autresfois, dedans l'Indoise terre
Firent vaincre à Bacchus des Indes conquerueur,
Un grand camp d'ennemis pleins de force & terreur.
Au fond de l'Orient, où l'Aurore vermeille
Tous les iours au matin se leue & se resueille,
Quitant son lit de fleurs en haste pour ouurir
L'huy du iour au soleil, qui tousiours veut courir,
Sont deux fort grand pays, peuples qui tousiours viuent
L'un avec l'autre ensemble, & qui tousiours se suiuent
De façons & de mœurs comme proches voisins,
Les uns sont Marestards, les autres Euelins,
Dont ceux-là, lesquelz, sont fort riches en pascages,
Habitent un pays rempli de marescages:
Et ceux ci de tous temps gens superstitieux
Adoroyent l'eau iadis entre tous les hauts Dieux.
Quand vers ces peuples-là farouches & mausades
Le bon pere Denis transmit ses ambassades,
Les sommant de se rendre à son pouuoir diuin,
Et de prendre ses loix & l'usage du vin,
Le mesprisant du tout ses gens il rebouterent,
Et pour l'aller combattre aussi tost s'apprestèrent.*

Quand Bacchus l'entendit plein d'un courage haut,
 Il fit marcher contre eux incontinent son ost,
 Afin de leur aller promptement à l'encontre.
 Il n'eust guere marché qu'il les trouue & rencontre
 Alors de toutes parts, bruslant d'ire & courroux,
 Accueillent les deux camps à grād cris & grands coups
 Et choquent furieux, s'aiffaillent de colere
 Entre-tirant le sang avec leur lame claire.
 La poudre sous les piés des soudards s'esleuant,
 Avec vn bruit confus, se perd dedans le vent:
 De sang le champ regorge. & l'horrible Bellonne
 Courant par les deux camps les deux camps esguillonne:
 Les pousse & les incité esgallement de rang
 Aux meurtres, au carnage, au massacre & au sang.
 Trauant & Forboy tous deux grands capitaines,
 Qui auoyent fait souuent preuues plus que certaines
 De vaillance & proïesse, & que le bon Bacchus
 Et tout son ost tenoit pour hommes inuaincus,
 Vientent à la pointe, & l'ire qui les dompte
 Met leur vie en peril sans qu'ilz en facent conte.
 Ces deux braues guerriers de courage trop pleins,
 Efforçant de donner la chasse aux Euclins,
 Et les tourner en fuite, & desireux de gloire
 Voulant donner aux leurs vne entiere victoire.
 Loing des leurs à la fin furent enuolopés,
 Et de leurs ennemis mortellement frapés,
 Alors les Euclins, accroissant en liesse,
 Accroissent quand & quand de cœur & de proïesse.
 Redoublent leur vaillance, & plus fort que deuant
 Pressent leurs ennemis, qu'ilz alloyent poursuivant.

Desia le camp Thebain branloit tout prest à fuire:
 Quand Silene embrasé de grand' colere & d'ire
 Contre les Euelins & tous les Marestards,
 Enrageoit de donner courage à ses soudards:
 De colere & courroux son visage s'enflambe,
 Son baudet il talonne, & pique de la iambe,
 Vers l'estour il le tourne, il grince avec les dents,
 Et fait dans ses deux yeux luire deux feux ardens:
 Mais sentant son courroux, qui le venoit espoindre
 Sans que l'aage permit qu'il peust l'ennemi ioindre
 Des armes pour le moins que le hasard voulut
 Il combatit alors de loing le mieux qu'il peut:
 Par menace & despit, qu'entre ses dents il masche,
 Ses gourdes & Flascons à deux mains il arrache,
 Et de toute sa force en despliant son bras,
 Les iette aux ennemis au milieu des combats:
 Contre les ennemis par grande violence
 Flascon dessus Flascon coup à coup il e lance:
 Tout de mesme en font ceux lesquelz estoient auprez,
 Et puis comme ceux-là, ceux qui estoient aprez,
 Font encore de mesme, & de mesme maniere
 De ranc en ranc tout iusques à la pointe derniere.
 Cela s'en va courant de soudards en soudards,
 Qui comme à poinct nommé, iettent de toutes parts
 Toute autre arme laissant, à main serre & entorse
 Leurs gourdes & Flascons avec toute leur force,
 Tout le gros de l'armée, & tous les combatans
 Du bon pere vineux, presque en vn mesme temps,
 Et comme á heure dite, alors frappent & tuent
 Leurs ennemis á coups de Flascons qu'ilz leur ruent.

On voyoit ça & là courre, bruire, & voler,
Les gourdes & Flascons dru & menu par l'air:
De gourdes & Flascons la terre estoit semee:
De gourdes & Flascons faisoit rage l'armee,
Qui toute furieuse & sortant hors des gonds
De raison & d'esprit, combattoit de Flascons
Ainsi comme vne nue en esté pesle-mesle
De lasche, en se creuant, la pluye avec la gresle,
Qui sautelle & petille, & qui bond dessus bond
Craquette sur vn toit qui resonance & respond:
En grand orage ainsi de Flascons & de gourdes,
Qui rés-pleines de vin estoient grandement lourdes,
Sautoyent & bondissoient en mille & mille parts,
Dessus les Euelins, & sur les Marestards.
Coup à coup vn effroy dans leur sein monte & rampe,
Et l'espouuante adonq dans leur ame se campe:
On ne scauent qu'ilz font, & par le vin trompés
Qui des Flascons couloit il se cuidoyent trampés
Et noyés de leur sang: tant la façon nonuelle
D'un combat si nouueau les tenoit en ceruelle.
Car ilz creurent alors qu'ilz combatoyent des mains
Plustost avec des Dieux, qu'avecque des humains,
Quand ayant en leur ame vne amere tristesse,
Ils ne songent qu'à fuir & courre de vistesse:
Lors ilz prennent la fuite à vau-de-route mis,
Et donnent coup à coup à leurs forts ennemis
Leur butin, leur despoille & l'entiere victoire:
Mais sur tout à Silene ilz seruirent de gloire:
Le bon pere Bacchus, affin d'entretenir
L'honneur de Flascons, & le doux souuenir

*D'une telle victoire acquise à ses armées,
Ordonna que deslors ses bandes animees
En bataille marchant d'escadrons en scadrons
Troupe à troupe criroyent Flascons, Flascons, Flascons.
Mais outre la faueur de ce cri militaire,
Encore le Flascon fut l'honneur du mystere
Du ieune Dieu Thebain, d'Iaque, Baque, Enam
Qu'en grand cerimonie on pourtoit en vn Van.
Bon pere des Flascons, de gourdes & bouteilles,
Permetz moy d'annoncer tes obscures merueilles,
Cuisse-né, Bromien, qui les Indoïs conquis,
Et qui deux fois au monde estrangement nasquis,
Permetz qu'à nos François, pere que traisne l'Once
Dans vn char triomphant, ton mystere i'annonce.
Après cette bataille, où coula tant de sang,
Bacchus fit esclisser d'un osier pur & franc,
Vn Van large & ventru, qui auoit deux aureilles,
Vne de chasque part esgales & pareilles.
Aussi tost que ce Van fut fait & depesché,
Mainte gourde & Flascon, l'un sur l'autre couché,
Proprement furent mis par range bien vnies,
Dans ce mystique Van en grand cerimonie:
Et puis furent soudain bien cachés & couuerts
Des pampre, & de lierre, & de grands lauriers verds.
Onque depuis Bacchus n'alla iamais en place,
Qu'on ne portast tousiours ce Van deuant sa face,
Ce Van qu'à quatre mains deux Satyres cornus
Deuant luy soustenoyent en marchant tous deux nuds.
Silene qui tousiours son disciple costoye,
Sur son asne monté par chemin & par voye*

Les Satyres suiuidoit, aux peuples annonçant
 Le vin & des Flascons le mystere puissant.
 Marchant de la façon avec grande allegresse,
 Le bon pere Denis retourna dans la Grece
 Environ bien troys ans, apres qu'il en partit,
 Pour donner les Indois lesquels ils combatit.
 A cause de cela eternisant sa gloire
 De trois ans en trois ans la Grece en sa memoire
 Tout depuis celebra, de saisons en saisons
 Perpetuité, la feste des Flascons,
 Qu'on portoit dans son Van avecque grand mistere,
 Quand la Grece chommoit sa feste Trietere.
 Mais si peuple iamais les Flascons estima,
 Et si peuple iamais leur grand feste chomma,
 Tous les deuiez bien faire, ô genereux Lapithes,
 Tous qui par leur moyen les Centaures desfistes.
 Le leune Pyrithois sentant qu'il estoit pris
 Et laue sous le iouc d'Amour & de Cypris,
 Brûlant à petit feu pour la belle Hippodame
 Et tant qu'à la parfin il espousa sa dame.
 Et toutes parts chés-luy, quand il se maria,
 Mants Preux & Cheualiers lesquels il conuia,
 Coururent à sa nopce, & faisant chere lie
 Et iour là s'assembla toute la Thessalie
 Presque en vn temps chés luy, chés luy se trouuua fortz
 Celuy qui combatit d'indomtables efforts
 L'homme demi-taureau, par sa force discrete
 Athene affranchissant du peage de Crete.
 Les Lapithes aussi y furent conuies:
 Les Centaures aussi n'y furent oubliés,

Ilz si trouuerent tous: mais ayant dans la teste
Trop & trop pris de vin ilz gasterent la feste.
Cela vint par Euryte Euryte, qui troublé
Du vin auoit au vin encores assemblé
La passion d'Amour, sentoit en son courage
Et la fureur du vin & l'amoureuse rage.
Estant ainsi de vin & d'amour furieux,
Il iette sur deux bras aussi bien que ses yeux
Sur l'espouse, outrageant les saints droits d'hostelage,
Et s'efforce d'auoir son chaste pucelage:
Ses autres compagnons limitant, tout soudain
Sur d'autres femmes lors ietterent tous la main,
Et bruslant d'un desir trop deshonneste & sale,
Rauirent ça & là les dames dans la sale.
La ioye d'Hymenee incontinant cessa,
Et la guerre sanglante aussi tost commença.
Le premier qui punit ce tort-là fut Thesee,
Qui hors des mains d'Euryce arrachant l'espousee,
Traita comme il falloit ce traistre & desloyal,
Qui estoit demi homme & à demi cheual.
A l'heure les deux camps, & les deux exercites
Des Centaures paillards & des vengeurs Lapithes,
S'entre-donnent le choq, s'assailent furieux,
Et pour leur armes ont ce qui s'offre à leurs yeux.
Un bruit dans la maison s'eleue espouuentable:
Il renuersent buffetz litz coffre, aumoire, table.
On voit tout pelle-melle & sans dessus dessous:
Pleins de vin de despit, de rage & de courroux,
Ilz se iettent l'un l'autre, vne chaire, vne selle,
Vne cruche, un bassin, un banc, vne escabelle

chenet, vn treteau, vn verre, vn pot, vn plat,
cel qui premier vient leur sert d'arme au combat.
Mandis que la victoire est ainsi debatue,
qu'à ces nopces-là ont sentre' assomme & tue,
les deux camps s'esgaloyent en force & en fureur,
pas vn d'eux n'estoyent ny vaincu, ny vainqueur.
Mais en fin Pyrrhois, par vaillance rusée,
mena toute sa troupe avecque son Thesée
en un petit recoin, où c'est que les garçons,
se seruoient au banquet auoyent mis les Flascons.
L'heure-tout soudain les Lapithes gendarmes,
prennant brusquement ces Flascons pour leurs armes,
dans à la vangeance & bouillans de courroux,
sur leurs ennemis esclancent à grand coups
leurs flascons pleins de vin, qui sentent & bondissent
les Centaures nuds lesquelz ilz estourdissent.
Ils sont tout en un temps & de coups accablés,
du vin, qui couloit des flascons aneuclés:
ne scauent, qu'ilz font, ilz trespoucent en terre:
les Lapithes lors finissant cette guerre,
mettent tous à mort, vangent leur trahisons,
se rendent vainqueurs par l'aide des Flascons.
Mais bien que le Flascon domte, accable, & terrasse,
en guerre l'ennemi si at-il plus de grace
en l'usage de paix, mille fois qu'il n'a pas
en l'usage de guerre, & des tristes combats.
C'est l'occasion & la cause premiere,
qui fit voir au Flascon le iour & la lumiere,
principalement pour maintenir ioyeux
les hommes, qu'il esgale en liesse aux hauts Dieux.

C'est

C'est ce Flascon, qui est le pere de la ioye:
 C'est-ce Flascon, qui hait la tristesse, qu'il noye
 Dans les flotz de son vin, & qui donne ici bas
 Aux hommes luy tout seul plus d'aise, & plus d'esbass,
 Par sa douce faueur, à nulle autre seconde,
 Qu'à autre chose qu'on puisse appercevoir au monde.
 Il est propice à tous: Princes, Rois, Empereurs,
 Gentilz-hommes, marchans, artisans, laboureurs,
 Le pauvre, l'usurier, & le fol & le sage
 Prennent tous tant qu'ilz sont plaisir à son usage:
 Son usage par tout place se fait auoir:
 Son usage par tout monstre son grand pouuoir:
 Il est tousiours par tout, & par tout on l'employe,
 Et tousiours le Flascon est par chemin & voye.
 Vn homme qui sçait bien que c'est que de raison,
 Quand pour faire vn voyage il laisse sa maison,
 S'il doit marcher à pié, veut que par la campagne,
 Monts, terres, prez, & vaux le Flascon l'accompagne.
 Iamais il ne l'oublie & fait si bien qu'il ait,
 Sinon vn grand flascon aumoins vn flasconnet.
 Le bon homme des champs, qui traueille à la vigne,
 Oubliroit mieux sa serpe, & le pescheur sa ligne,
 Quand pour aller à l'œurre il sort de la maison.
 Cent mille fois plustost que son petit flascon,
 Lequel le tient gaillard en faissant son ouurage,
 Et luy fait le labeur vaincre par le courage.
 La plus part d'un banquet, tant soit il somptueux,
 Depend des flascons plein de vin delicieux:
 Auprix d'eux ce n'est rien de toutes les viandes,
 Quoy qu'elles coustent cher & qu'elles soyent friandes.

sans eux vn festin ne peut plaire iamais,
quel que chargé qu'il soit de viande & de metz.
toutes ioyes sans eux sont tristes & ameres:
estruues sans eux ne vont point les commeres
s'y aller lauer, & bagner à corps nuds:
sans eux on ne voit iamais marcher Venus.
voy que la terre soit en eslé bien fleurie,
au temps qu'elle estale une tapisserie
de mille & mille fleurs au retour du printemps,
qui rend les yeux humains à merueille contents:
est-ce toutesfois la coustume & l'usage,
de recevoir du tout vne entiere plaisance,
quand c'est qu'on se promeine en si douce saison,
de n'oublier iamais derriere le Flascon,
le Flascon qu'on ne doit iamais laisser derriere,
le Flascon sans lequel on ne caquete guiere,
qui fait caqueter, à l'heure qu'il est plein,
bien à la riuere, au four, & au moulin,
sans son aide & moyen rien ne se peut bien faire:
est sur toute chose au monde necessaire,
proufite à chascun, il est utile à tous,
est si delectable, & si bon, & si doux,
que qui voudroit l'oſter maintenant hors du monde,
seroit en oſter le feu, la terre, & l'onde:
seroit empescher que l'air fust sans oyseaux,
la mer sans poissons, & les prés sans roseaux.
aussy tant qu'on verra la nature en son estre:
tant qu'on verra les bleds dans la campagne naistre:
tant que l'air se verra peuplé de ses oyseaux,
la mer de ses poissons, les prés de leur roseaux,

Et tant que l'univers aura feu, terre, & onde,
Les flascons aurons cours & vogue par le monde.
O Flacon genereux, martial & guerrier,
Gendarme, combatant, tresdigne du laurier
Le bon-heur de Bacchus, la gloire de Silene,
Voyageur, pelerin, qui cours de pleine en pleine,
De pays en pays par les monts & les vaux,
Fidele compagnon des hommes aux travaux.
Port'ame des banquetz, chasse-soif donne ioye,
Chasse-dueil, aime-ris, qui és tousiours par voye,
Qui és tousiours par voye, & tousiours par chemin,
O flacon de bon-heur de tout le genre humain,
Que puisses tu flamber au ciel entre les Signes,
Et luire nouuel astre au dessus de nos vignes:
Affin de les garder du mal, que bien souuent
Leur cause la tempeste, & la gresle, & le vent,
Auecque la coulure, & la tarde gelee,
Qui fait cuire au soleil la vigne gresillee.

A IEAN

FIN.





LES GOGUETTES

DE IEAN GODARD

PARISIEN.

A Iean Heudon Parisien.

I.

E'Est bien pour le plus aussi:
 Toy, qui mets le nés ici,
 Que de t'en gaudir & rive,

Je n'ay pas ces vers escrire,
 Afin de faire railler,
 Et de faire babiller
 Aux qui ont si belle bouche,
 Qu'il sembleroit qu'une mouche
 Eust pas beu ou ilz ont beu?

Et doncque avec mon aueu
 Je lisant ses chansonnettes,
 Que j'empli des Goguenettes:
 Et puis ie riray de toy,
 Quand tu auras ri de moy.
 Autrement, si bon te semble,
 Nous nous tous deux ensemble:
 Et le trouue bon ainsi:

Car aussi bien ce vers-ci,
 Et cette Goguette escrete
 Sont mieux son Democrite,
 Et Heraclite se pleurard.

Z z

Ri

Ri donc plus tost que plus tard
De ces gages chansonnettes,
Que i'empli de Goguenettes:
Et puis ie riray de toy,
Quand tu auras ri de moy:
Autrement si bon te semble
Rions nous tous deux ensemble:
Ie le trouue bon ainsi.
Or dis-tu donc, tout ceci
Ce ne sont que des Goguettes:
Bien, voila où tu me guettes:
Aussi est-ce toutesfois
Où c'est que ie te guettois.
Car toy mesme à ta grand honte
Des Goguettes tu nous conte,
A l'heure que tu nous dis
Qu'ici dedans tu ne lis
Sinon que des Goguenettes.
Des lunettes sont lunettes,
Et des Goguettes ainsi,
Sont des Goguettes aussi.
Ie t'en pri, di moy beau sire,
Veux tu autre chose lire
Que des Goguettes ici,
Dond ce liure est farci?
Aussi lors que tu l'achettes,
Tu achettes des Goguettes,
Comme au tiltre tu l'as leu:
Tu es doncque despoirueu
De raison & de ceruelle,

D'acheter chose nouvelle,
 Dond tu ne fais point de cas.
 Aussi ne denois-tu pas,
 Diras-tu pour faire rire
 Des Goguennettes escrire:
 Mais voila ie m'y suis pleu.
 Et donque avec mon aueu,
 En lisant ces chansonnettes
 Que i'empli de Goguennettes:
 Et puis ie riray de toy,
 Quand tu auras ri de moy:
 Et le trouue bon ainsi.
 Car aussi bien ces vers-ci,
 Et cette Goguette escrite
 Ressent fort son Democrite,
 Lequel eust bien ri de toy.
 Il t'eust veu rire de moy
 Ou qui plustost ce me semble,
 Eust ri de nous deux ensemble.

I I.

C'est trop estudier, & lire,
 Hendon, il est temps de rire:
 J'ay l'esprit tout tourmenté,
 D'auoir enhuy fueilleté
 Virgile Homere, & Horace:
 Il est temps que ie rimasse
 Des Goguettes à plaisir,
 Puisque i'en ay le loisir.
 Les Goguettes chasteuses
 Sont douces & gracieuses,
 Quand on les sçait bien conter.

Et puis que sert de chanter
Quelque œuvre de longue haleine,
Ores que la France est pleine
De repreneurs & mordans,
Qui vont tousiours regardans
De trauers vn neuf ouurage?
Et Dieu sçait si i'ay courage
De chanter les grands seigneurs,
Et trompeter leurs honneurs,
Ayant eu la connoissance
Par trop bonne experience,
Pour le dire haut & court,
De l'eau beniste de cour.
Tu sçais ce que ie veux dire:
Il m'eust mieux valu escrire
Des vers pour mon passe-temps:
De peur dont de perdre temps
Encores en telle chose,
Mon Heudon, ie me propose
D'escrire ores à plaisir,
Puisque i'en ay le loisir
Des Goguettes chassieuses,
Lesquelles sont gracieuses,
Quand on les sçait bien conter.
Ie me veux donq apprestier
Non point à te faire lire
Des vers chantés sur la lire,
Que Pindare façonna
A l'heure qu'il en sonna
Loiant la force & l'adresse

De ces champions de Grece,
Desquels ressuoyent d'ahan
Dessus le sable Elean,
Pour se pomper de la gloire
D'une publique victoire,
Qu'ilz remportoient en bon-heur,
Avecque incroyable honneur.
Mais trop bien ie veux escrire,
Affin de te faire rire
A bon escient comme on dit,
Des vers qui auront credit
Aux ioyenses compagnies:
Les rimes seront garnies
De mille diuers discours,
Tantost longs, & tantost cours,
Et tout à ma fantasie:
Quitte la grand poesie
Pour ce coup-ci aux autheurs,
Lesquelz furent inuenteurs
De leur long poëme epique,
Puisque ma mouche me pique,
Et que ie suis tourmenté
D'auoir enhuy feuilleté
Virgile, Homere & Horace.
N'oscune chose a sa grace
Qui la peut faire valow.
Quant à moy si i' aime à voir
Le grand Roman de la rose,
Ou l'art d'amour est enclose,
J' aime à lire aussi Villon,

*Qui de sgarm de billon
Trouuoit des repues franches,
Les iours ouuriers & dimanches.
De Rabelais qu'en dis tu?
Mon Heudon, par la vertu
Il estoit digne de viure,
D'auoir fait vn si beau liure:
Se ce n'estoyent quelque mots,
Qui sont de mauuais propos.
On feroit bien vne paire
De Lucian son compere
Et de luy: car ilz sont bons
A lire avec les iambons,
Le flascon, & la bouteille,
Dessous vne fresche treille,
Quand le soleil en esté
Fait iaunir l'espi cresté:
Sont autheurs de chere lie.
Mais il est vray que i'oublie
D'y conioindre Patelin:
En Grec, François, ou Latin
Aucun liure on ne peut lire,
Qui apreste plus à rire,
Tant Patelin est gentil.
Anacreon le subtil,
Lequel a si bonne grace,
Tu vois, Heudon, qu'il a place
Parmi les autheurs Gregois:
Anacreon toutesfois
N'a fait que des chansonnettes,*

Qu'il

Qu'il emplit de Goguenettes.
Aussi rien ne voy-ie point
Qui puisse estre micux à point
Que Goguettes chassieuses
Lesquelles sont gracieuses
Quand on les sçait bien conter.
Mais c'estoit bien rencontrer
Quand i'y pense à Epicure,
Qui disoit qu'à l'auanture
Les atomes en volant
S'en-alloyent entre-accollant,
Par certaine hanicroche,
Comme vne raue s'accroche
A la queüe d'un naueau:
Où il auoit grand cerueau
Ce Philosophe tres-sage:
Car en demonstrent l'usage
De ses atomiques corps,
Il nous monstroit bien alors,
Si de pres tu l'espeluches,
Heudon, que de fanfreluches
Le monde n'est pas sorti:
Mais trop bien qu'il est basti
De goguettes chassieuses,
Lesquelles sont gracieuses
Quand on les sçait bien conter.
Car ce qu'on voit voleter
Au soleil, & ces atomes
Aussi grouillans que fantosmes.
Au royaume de Pluton,

Ce ne sont rien ce dit-on
Que Goguettes chassieuses,
Lesquelles son gracieuses,
Quand on les sçait bien conter.
Homere en sçeut inuenter
Les plus belles de la terre:
Car faire marcher en guerre,
Et descendre de leur cieux
Les Deesses & les Dieux
Ici où c'est que nous sommes,
Pour combattre avec les hommes,
Quifroissant leurs morions
Leurs donnoient des horions,
Sont Goguettes chassieuses,
Lesquelles son gracieuses
Quand on les sçait bien conter.
Mais c'est trop ne tabuter
L'esprit dessus les merites
Des Goguettes bien escrites:
Car Democrite en un mot
Le plus gentil & falot,
Qu'ait iamais basti l'estoffe,
Dond on fait un philosophe,
Tousiours de ris s'esclatoit,
Et des Goguettes contoit,
Connoissant bien que le monde
De ces Goguettes abonde.
Pource naturellement
On prend grand esbatement
Aux Goguettes chassieuses,

lesquelles sont gracieuses
 quand on les sçait bien conter.
 sans donc plus ne tourmenter
 par Virgile, ou sur Horace,
 est temps que ie rimasse
 des Goguettes à plaisir,
 si que i en ay le loisir.

III.

Bacchus le gay iouuenceau,
 & Phæbus le damoiseau
 sont egaux comme de cire:
 quand l'un d'eux aussi desire
 d'apprendre un homme à chanter,
 l'autre l'apprend à pinter.
 car ceux là que Bacchus prise,
 Phæbus fort le fauorise:
 & celuy qu'aime Phæbus,
 est chéri de Bacchus:
 mais c'est leur grand ressemblance,
 qui cause leur bien veillance,
 & que la parenté
 qui le ioint d'autre costé.
 car tous deux eurent pour pere
 le grand Iupin, qui tempere
 la terre, l'air & les cieux,
 & qui du clin de ses yeux
 fait crousser, quand bon luy semble
 la terre & le ciel ensemble.
 tous deux ilz eurent Iunon
 ennemie de leur nom

*Comme marastre cruelle,
Qui faisoit la sentinelle
Sans qu'ils luy eussent fait tort,
Pour les faire metre à mort
Deuant qu'ils fussent en vie,
Tant leur portoit-elle enuie.
Mais malgré la cruauté
De son cœur ilz ont gousté
Le Nectar & l'Ambrosie,
Dond Iupin se ressasie.
Tout ieune qu'estoit Bacchus
Les Indous il a vaincus,
Les mettant sous sa puissance,
Et sous son obeissance
Esmerveiller les faisant:
Et Phæbus au front luisant
En sa iouuance premiere,
Espandoit sa grand lumiere
Sur les Indois estonnés
De se voir illuminés
Auecque vne clarté telle,
Qui est si grande & si belle.
Phæbus donq le damoiseau,
Et Bacchus le iouuanceau
Sont esgaux comme de ci re:
Quand l'un d'eux aussi desire
D'apprendre un homme à chanter,
L'autre l'apprend à pinter:
Car ceux-là que Bacchus prise,
Phæbus fort les fauorise:*

Celuy qu'aime Phæbus,
 Est chéri de Bacchus:
 Mais cette grand bien-ueillance
 Vient de leur grand ressemblance.
 Phæbus à son front couuert
 D'un laurier en tous temps vert:
 Et Bacchus le front se serre
 D'un rond tortis de lierre,
 Lequel est vert en tout temps,
 Esté, l'hyuer, le printemps,
 Et en la saison d'automne,
 Alors qu'aux muys on entonne
 Les vins eschauffe-cerveaux.
 A propos des vins nouveaux,
 Bacchus la vigne alimente,
 Et le bon Phæbus l'augmente,
 Et fait le raisin meurir,
 Que Bacchus sçait bien nourrir.
 Tous deux honnorent la table,
 L'un de son lut delectable,
 Et l'autre de son bon vin.
 Tous deux ont l'esprit deuin:
 Car Phæbus le grand prophete
 La chose auant qu'estre faite
 Predit en grand seureté:
 Et quand Bacchus a pinté,
 Et quand sa vineuse flame
 Luy a bien eschauffé l'ame
 Et assopi tout son corps,
 D'un esprit plus libre alors,

Que chose qui soit n'empesche
 La chose à venir il presche
 Phæbus adonq le damoiseau,
 Et Bacchus le iouuenceau
 Sont egaux comme de cire:
 Quand l'un d'eux aussi desire
 D'apprendre un homme à chanter,
 L'autre l'apprend à pinter:
 Car ceux-là que Bacchus prise,
 Phæbus fort les fauorise:
 Et celuy qu'aime Phæbus
 Il est chéri de Bacchus.
 Mais cette grande bienueillance
 Vient de leur grande ressemblance:
 Car Bacchus est iouuanceau,
 Et Phæbus le damoiseau
 Est aussi en sa iouuance,
 Sans que l'un l'autre deuançe
 D'aage ou de temps nullement:
 Car tous deux esgallement
 Se maintiennent en ieunesse,
 Et en tresgrande ließe,
 Laquelle par tout les suit:
 Comme deuant eux s'ensuit
 La triste melancolie
 Contraire à la chere lie.
 Car l'Appolline chanson
 Et la Bacchique boisson,
 Qui sont cousines germaines,
 Chassent des âmes humaines

Est souci & tout esmoy:
Je sçay bien quant à moy,
Qui ay bonne souuenance
Avoir fait experience
De ce que ie dis ici.
Quand Bacchus le cramoisi
Me chauffe vn peu la ceruelle,
Je soucis point de nouuelle:
Certains lors mes creditours
Est autant que mes detteurs:
Et souci lors ne me touche,
Lors ne sort de ma bouche
Aucun propos de chagrin:
Je ne me soucie grain
Ni Allemand, ny du More,
Ni me chaut bien moins encore
Ni Turc, ou Préte Ian:
Je n'ay soing sinon que l'an
Me donne de la vinee
Comme par la bonne annee.
Car ie suis cent mille fois
Plus heureux que les Roys,
Sans l'ame de qui se plonge
En soing qui tousiours les ronge,
Comme vn loup ou vn corbeau
En pauvre corps sans tombeau.
De pareille & mesme sorte,
Car que Phæbus me transporte,
Je me raut les esprits,
Et lorsqu'il me rend espris

De sa fureur, qui m'enchanté,
Et à l'heure que ie chante
Des vers qui me sonnent bien,
L'or, la richesse, & le bien
Du plus riche de Venise,
Tant que mes vers, ie ne prise.
Car ie suis lors plus content,
Que si i'auois bien autant
De richesse que Tantale,
Ou que l'Asien Attale,
Me promettant que mes vers
Voleroent par l'uniuers,
Et que dessus leur espaule
Ils porteront insqu'au pole
Mon nom, qui sera connu
Tout depuis le More nu
Iusqu'à la Tane gelee:
Mon ame est lors affolee
D'une si douce folleur
Qu'alors ie possède l'heur,
Et le plaisir, & la ioye
La plus grande que lon voye.
Phæbus donq le damoiseau
Et Bacchus le iouuanceau
Sont esgaux comme de cire:
Quand l'un d'eux aussi desire
D'apprendre vn homme à chanter,
L'autre l'apprend à pinter.
Car ceux là que Bacchus prise
Phæbus fort les fauorise:

Et

celuy qu' aime Phæbus
 est chéri de Bacchus.
 Mais cette grand bien-veillance
 est de leur grand ressemblance:
 car comme le blond Phæbus
 trouua cent sortes de ius,
 la bonne herbe, & de racine,
 qui seruent de medicine:
 est de mesme & tout ainsin,
 Bacchus le bon medecin
 trouua la boisson sacree,
 qui guerit & qui recree
 le malade douloureux.
 Combien voit-on de fieureux,
 lors qu'ilz tremblent la fieure
 plus dru que ne court vn lieure,
 quand il est chassé du chien,
 force de boire bien,
 de bien hausser le verre,
 pour fieure vomir à terre,
 les gaillards se trouuant
 qu'ilz estoient au parauant?
 C'est pourquoy iadis la Grece,
 celebrant en allegresse
 la force vins & gasteaux
 la feste des vins nouueaux
 honnoit Bacchus le bon pere,
 les Dieux du haut repaire,
 que la vineuse boisson
 crust en toute saison

D'une medicine utile
 La parure fut subtille
 Du philosophe sçauant
 Lequel deuoit bien sçauant
 Qu'il estoit utile à l'homme
 Qu'il se seruis de vin comme
 De medicine on se sert:
 Par cela bien il appert
 Que cette liqueur vaineuse
 Est toute medecineuse
 Et que la douce boisson
 Nous peut donner guerison
 Quand on est en maladie
 C'est bien force que de dire
 Halement à l'ame vaine
 Mal des vices peres d'aine
 Car ces doctes sçauoirs
 Ces doctes & ces doctes
 Que tient chaque nation
 En grande admiration
 Estent en plus de l'ouage
 De craindre à la mandance
 Que craindre au Gyl au naut
 Meant auant eux un daut
 Pour en faire sçauoir
 Et pour se rendre propice
 Le Dieu non du l'adonement
 Et que tant ilz venoient
 On eust fait plus de mystere
 Que le vin sçauant

D'une medecine utile:
La parole fut subtile
Du philosophe sçauant,
Lequel disoit bien souuent
Qu'il estoit utile à l'homme
Qu'il se seruist du vin, comme
De medecine on se sert:
Par cela bien il appert
Que cette liqueur vineuse
Est toute medecineuse,
Et que sa douce boisson
Nous peut donner guerison,
Quand on est en maladie.
C'est bien force que ie die
Hautement à claire voix
Mal des vieux peres Gaulois:
Car ces doctes Sarronides,
Ces Bardes, & ces Druydes,
Que tient chasque nation
En grande admiration,
Eussent eu plus de loüange
De crier à la vandange,
Que crier au Guyl an neuf,
Menant avecque eux vn bœuf,
Pour en faire sacrifice
Et pour se rendre propice
Le Dieu noir qu'ilz adoroyent,
Et que tant ilz reueroyent:
On eust fait plus de mystere
Avec le vin salutaire,

Ilz l'eussent bien entendu
Que de leur Guy morfondu,
Qui seruoit en leur contree
De medecine sacree.
Mais reuenons à Phæbus
Et au bon pere Bacchus,
Qui sont faits comme de cire:
Quand l'un d'eux ainsi desire
D'apprendre un homme à chanter,
L'autre l'apprend à pinter.
Car ceux-là que Bacchus prise,
Phæbus fort les fauorise:
Celuy qu'aime Phæbus
Est cheri de Bacchus.
Mais cette grand' bien-ueillance
Est de leur grand' ressemblance,
Plaisent il pas tous deux
D'habiter aux monts pierreux,
De loger aux montagnes,
De s'daignant les campagnes?
Tous deux mesmement ilz ont
Pour demeure le mont
Carnasse, qui fend & coupe
Leurs deux fronts sa haute croupe,
C'est que ces Dieux amis
Ont pris demeure & logis,
L'un de l'autre proche,
Voisin sur cette roche.
Voyant ainsi liés
En tant & tant d'amitiés,

Qu'enfante leur voisinage,
Leur semblance & leur lignage,
Vn iour concleurent eux deux,
Qu'il ne leur falloit entre eux
Pour leurs vers & leurs mystere,
De leur feste Trietere
Qu'un prestre tanseulement,
Pour tousiours plus amplement
Accroistre leur ressemblance,
Et leur grande bien-ueillance,
Tout depuis ceux-là, lesquelz
Honorent les saints autels
De Phæbus en humble office,
Font à Bacchus sacrifice
Estans d'eux deux prestres saintets,
Et portent leurs cheueux ceints
De laurier, & de lierre,
Qui sur les murailles erre
D'un pié grim pant de trauers:
Et depuis les vins & vers
Ensemble voulurent estre
A la façon de leur maistre:
Depuis di-ie en la faueur
De Bacchus le bon beuneur,
Phæbus eschauffe & enflame
Tout beuneur à haute game
Le faisant prompt à chanter,
Comme Bacchus à pinter.
C'est d'où vient qu'il fit en Grece
Chanter de si grand adresse

Le poëte Anacreon,
Des beueurs le biberon,
Qui en la Bacchique guerre
Qu'on fait au pot & au verre,
Eust bien vaincu Mithridat
Invincible en tel combat.
Tout depuis ce temps encore
Le pere Bacchus honnore
Les poëtes comme siens,
Leur departant de ses biens:
Car sans cesse il les recree
Avec sa liqueur sacree.
Et chasse d'eux tout ennuy,
Les aimant autant que luy
D'une amitié tref-utile.
Jadis le poëte Aeschile
A bien senti la faueur
De ce bon pere beueur:
Lequel chemina grand erre,
Aux enfers deffous la terre,
Affin de le tirer dehors
Du froid royaume des morts,
Et pour luy rendre la vie,
Que luy auoit ia rauie
Atropos sœur de Cloton,
En tranchant son peloton,
Et le fil de ses années
Où pendoyent ses destinees.
Il ne faut donc plus penser,
Que l'on puisse composer
Quelque vers de bonne grace,

Qui ne suit l'antique trace
Des vieux poëtes diuins,
Qui aimoyent tant les bons vins:
Car iadis en bonne annee,
Et en meilleure iournee
Le grand prophete Phœbus
Promit au pere Bacchus,
Ie dy de promesse telle
Qu'on la tient pour eternelle,
Que iamais aucun Boi-leau
Ne feroit vers bon ny beau,
Ny qui fust digne de gloire,
De renom, & de memoire:
Mais que ceux, qui mieux beuroyent,
Le mieux de tous chanteroyent.
Cette plaisante promesse
Remplit Bacchus d'allegresse,
Qui fit en deux bons un saut
Le gentil petit vit aut,
Qui tousiours le verre aguette,
Et iura par sa figuette,
Et son verre cramoisi,
Que pour recompense aussi
Le poëte à pleine tasse
Beuroit de fort bonne grace,
Et qu'il feroit à iamais
Les poëtes bons gourmets.
Pour auoir donq bonne veine,
Il faut à grand tasse pleine
Sans cesse boire d'autant

Le bon Aeschile imitant,
Qui sans vin ne pouuoit viure,
Et s'il n'estoit demi yure
Son vers n'estoit qu'à demi:
Mais en compere & ami
Il chantoit d'un grand courage
Des vers, lesquels faisoient rage,
Quand il auoit chopiné,
Pource qu'il est ordonné
Qu'au verre le vers s'assemble,
Et qu'on boiue & chante ensemble.
Car Phæbus le damoiseau,
Et Bacchus le iouuenceau
Sont esgaux comme de cire:
Quand l'un d'eux aussi desire
D'apprendre un homme à chanter,
L'autre l'apprend à pinter:
Car ceux là que Bacchus prise,
Phæbus fort les fauorise:
Et celui qu'aime Phæbus
Est chéri de Bacchus:
Et cette grand bien-ueillance
Vient de leur grand ressemblance:

I I I I.

N'est-ce pas pure folie
De suiure la poésie,
Qui ne peut donner sinon
Qu'un insensible renom,
Et qu'une simple memoire,
Et ie ne sçay qu'elle gloire,

A a a

3

Dond

Donc iouir on ne peut pas,
Sinon qu'après le trespas?
Ce-temps-pendant la souffrance,
Ce-temps-pendant l'indigence,
Auecque la pauureté
Marche tousiours au costé
De ceux, qui par grand' folie
Vont suiuant la poésie,
Qui ne peut donner sinon
Qu'un insensible renom,
Et qu'une simple memoire,
Et ie ne sçay quelle gloire,
Donc iouir on ne peut pas
Sinon qu'après le trespas.
Il ny a art ny science,
Qui par longue experience
Ne face acquerir du bien
A ceux qui l'entendent bien.
Un medecin docte & sage,
Lequel entend par vsage
Et par estude son art,
Peut gaigner en chasque pars
Par son art Hypocratique,
Et par sa docte pratique
Des ducatz & des escus,
Et des moyens tant & plus,
Et peut en grande abondance
Acquerir de la cheuance:
Mais le poëte sinon
Ne peut gaigner qu'un renom,

Et qu'une simple memoire,
Et ne sçay qu'elle gloire,
Dond iouir on ne peut pas,
Sinon qu'aprez le trespas.
L'aduocat que l'on renomme,
Et qu'on tient pour habile homme,
Peut gagner quand il luy plait
Par son babil & son plaïd,
Pratiquant les loix ciuiles,
Ou le coustumier des villes,
Des richesses à foison,
Dond il emplit sa maison
Achetaut des maitairies,
Ou mesmes des seigneuries:
Ou bien ces riches estatZ,
Qu'on appelle magistratz,
De qui l'autorité grande
Atout vn peuple commande.
Mais le poëte sinon
Ne peut gagner qu'un renom.
Et qu'une simple memoire,
Et ne sçay quelle gloire,
Dond iouir on ne peut pas
Sinon qu'aprez le trespas.
Le marchand par sa trafique,
Peut gagner à sa boutique
Chasque fois & chasque coup,
Sans se tourmenter beaucoup,
De l'argent qu'on luy aporte
Incessamment à sa porte.

*Mais le poëte n'a pas
Sinon qu'aprez le trespas
Ie ne sçay quelle memoire,
Et ie ne sçay quelle gloire.
Cependant la pauvreté
Tousiours marche à son costé,
Auecque vne grand souffrance,
Et vne grande indigence.
Les patrons & matelotz,
Qui viuent dessus les flotz,
Qui ore au Ponant, & ore
Voyagent deuers l'Aurore,
Se font riches du butin
Du Ponant & du Matin:
Et par leurs espiceries,
Et par tant de pierreries,
Qu'ilz apportent, peuuent bien
Acquerir force moyen,
Et gagner à grand largesse
Force cheuance & richesse.
Mais le poëte n'a pas
Sinon qu'aprez le trespas
Ie ne sçay quelle memoire,
Et ie ne sçay quelle gloire:
Cependant la pauvreté
Tousiours marche à son costé,
Auecque vne grand souffrance,
Et vne grande indigence.
Les gens d'armes & souldards,
Qui suivent l'horreur de Mars,*

Les canons, & le tonnerre,
Et la frayeur de la guerre,
Amassent de grands deniers
Par rançon de prisonniers,
Ou par le sac d'une ville,
Que lon butine & qu'on pille,
Ou les corps morts despoillant,
Après que d'un bras vaillant
Et d'une main animée,
Ils ont desfaite l'armée
De leur vaincus ennemis
A mort ou en route mis:
Car sont les moyens d'aquerre,
Des richesses à la guerre.
Mais le poëte n'a pas
Mon qu'après le trespas
Je ne sçay quelle memoire,
Et je ne sçay quelle gloire.
Pendant la pauvreté
Toujours marche à son costé
Avecque une grand souffrance,
Et une grande indigence.
Mais il est vray qu'à la fin
Le plus expert medecin,
Qui par l'art Hypocratique
Et par sa docte pratique,
Peut gagner de beaux escus
Et des moient tant & plus:
Et l'aduocat qu'on renomme,
Et qu'on tient pour habille homme,

Et qui se fait s'il luy plait
Riche par babil & plaid,
Comme le poëte meurent,
Et leurs escus, qui demeurent
Après eux ne peuuent pas
Les suivre iusqu'au trespas,
Lequel chasse la souffrance,
Lequel chasse l'indigence
Du poëte, qui sinon
Ne peut gagner qu'un renom,
Et une belle memoire,
Et une eternelle gloire,
Dond iouir on ne peut pas
Sinon qu'après le trespas.
Le marchand qui par traffique
Peut gagner à sa boutique
Chasque fois & chasque coup,
Sans se tourmenter beaucoup,
De l'argent qu'on luy apporte
Incessamment à sa porte,
Et les experts matelotz,
Qui vivent dessus les flotz,
Qui ore au Ponant, & ore
Voyagent deuers l'Aurore,
Pillant le riche butin
Du Ponant & du matin,
Comme le poëte meurent,
Et leurs escus, qui demeurent
Après eux ne peuuent pas
Les suivre iusqu'au trespas,

Lequel

Lequel chasse la souffrance,
Lequel chasse l'indigence,
Du poëte, qui sinon
Ne peut gagner qu'un renom,
Et une belle memoire,
Et une eternelle gloire,
Dond iouir on ne peut pas
Non qu'aprez le trespas.
Ceux qui suiuent le tonnerre
Et la frayeur de la guerre
Amassant de grands deniers,
Par rançon de prisonniers,
Ou par le sac d'une ville,
Que lon butine & qu'on pille,
Ou les corps morts desponillant,
Aprez que d'un bras vaillant,
Et d'une main animee
Ils ont desfaite l'armee
De leurs vaincus ennemis,
A mort ou en route mis,
Comme les poëtes meurent,
Et leurs escus, qui demeurent
Aprez eux ne peuuent pas
Les suivre iusqu'au trespas,
Lequel chasse la souffrance,
Lequel chasse l'indigence
Du poëte, qui sinon
Ne peut gagner qu'un renom,
Et une belle memoire,
Et une eternelle gloire,

Dond

Donc iouir on ne peut pas,
 Sinon qu'après le trespas.
 Puisqu'ainsi va donc ie laisse
 L'or, les biens & la richesse,
 Les escus & les ducats,
 Aux medecins, aduocats
 Marchans, & à ceux encore,
 Qui voyagent vers l'Aurore,
 Et aux guerriers & souldards,
 Qui suiuent l'horreur de Mars:
 Et ne feray pas folie
 De suivre la poésie:
 Puis qu'il n'y a rien, sinon
 Qu'elle, qui donne un renom,
 Et une belle memoire,
 Et une eternelle gloire,
 Qui comme l'or n'estant pas,
 Nous suit après le trespas.

V.

A Iean Pisseuin Auuergnat.

Quand i'y pense, c'est en vain,
 En vain mon cher Pisseuin,
 Que ie m'employe & m'amuse,
 Au doux mestier de la Muse.
 Carce n'est plus qu'un abus
 De se donner à Phœbus:
 Puisque maintenant en France
 La guerre fait demeurance:

Et

Et puis que de toutes parts
se millent tant de soudards
dans cette pauvre terre,
que la malheureuse guerre
est mettre sous le tombeau,
et le fer & le flambeau.
ne parle plus que d'armes,
que d'assauts, & que d'alarmes,
que de soudards & guerriers,
de pietons & caualiers,
que de cargue, & camisade,
que d'embusche, & d'escalade,
de mousquets & petrinaux,
de montures, & cheuaux,
de canons, d'artillerie,
de pieces de baterie,
de tués, & de blessés,
de rampars, & de fossés,
de combats & de bat ailles,
de esperons, & de murailles,
de moleuars, & gabions,
de cuirasse & morions,
de poignard, espee, & lame
de fer de sang & de flame
est-ce donc que pas en vain,
en vain mon cher Pisseuin,
que ie m'employe, & m'amuse
en doux mestier de la Muse.
jusque ce n'est qu'un abus,
de se donner à Phæbus:

Et

Et puisque à present en France
La guerre fait demeurance
Et puisque de toutes parts
Fourmillent tant de soudards
Dedans cette pauvre terre,
Que la malheureuse guerre
Veut mettre sous le tombeau,
Par le fer & le flambeau.
Mais nonobstant les gendarmes,
Les assauts & les alarmes,
Les soudards, & les guerriers
Les pietons, & caualiers,
La cargue & la camisade,
Et l'embusche, & l'escalade,
Les mousquets, & petrinaux,
Les montures & cheuaux,
Les canons, l'artillerie,
Les pieces de batterie,
Les tués & les blessés,
Les rampars & les fossés,
Les combats & les batailles,
Les esperons, les murailles,
Bouleuars & gabions,
Cuirasses & morions:
J'ay toutesfois esperance,
Qu'à la fin la pauvre France
Ne verra plus les soudards
Fourmiller de toutes parts,
Dans son royaume & sa terre,
Que la miserable guerre

Veut.

ent mettre sous le tombeau,
Par le fer & le flambeau.
A l'heure si ie m'amuse
Au doux mestier de la Muse:
A l'heure mon Pisseuin,
Qu'en dis-tu? sera-ce en vain?

VI.

A Claude Le Brun Beaujolois.

A Oüir donc tes deuis,
Mon Le Brun, tu es d'aduis,
Que loing de ma fantasie
Chasse la poésie,
Si non du tout, tu entens
Que ce soit pour quelque temps
Que ie prenne congé d'elle:
Et que d'une ardeur nouvelle,
Autre que ie ne soulois
Embrasse à deux mains les loix.
Et quittant ma vieille mode
De chanter tantost une ode,
Ou bien tantost un sonnet,
Qui coupe & qui tranche net
Par sa conclusion vine,
Et par sa grace nayue,
Et di- ie encore quittant
Les chansons que i'aime tant
Et les carmes & la rime,
Dond ie fais si grande estime:

Affin

*Affin d'aquerir du bien
Par l'aide & par le moyen
De Iason, Balde, & Bartole,
Que dans vne docte escole
Vn docteur cite tousiours,
Lisant les loix & le cours,
Et mettant en euidence
L'antique Iurispudence,
Que les vieux Preteurs Romains
Nous ont mise entre les mains.
Ton opinion est bonne:
Et toutesfois ie m'estonne,
Comment c'est qu'en tes deuis,
Mon Le-Brun, tu es d'aduis
Que loing de ma fantasie
Ie chasse la poësie,
Seulement pour quelque temps
Ainsi comme tu l'entens.
Car puisque la loy ciuile
Est profitable & utile,
Pour amasser force bien:
Tu me conseilles tref-bien.
Mais puisque aussi la poësie
Est tant en ma fantasie,
Ie ne la peux pour vn temps
Quitter comme tu l'entens,
Ne laisser ma vielle mode
De chanter tantost vne ode,
Ou bien tantost vn sonnet,
Qui coupe & qui tranche net*

sa conclusion vine,
par sa grace nayue
sol plusloft oubliroit,
sol plusloft quiteroit
sonnette & sa marotte,
patron sa nef qui flote,
amoureux son bouquet,
iargon vn perroquet,
bon pere sa lignee,
charpantier sa cognee,
pipeaux vn oifeleur,
son chien vn bateleur,
maître coquin sa poche,
grand' dame son coche,
commeres leur caquets,
deux iambes vn laquais,
fillettes leurs poupees,
gendarmes leurs espees,
musicien son ton,
auengle son baston,
legiste sa cornette,
on heraut sa trompette,
aiguille vn cousturier,
rebec vn menestrier,
soldat la picoree,
leuriers la curee,
mulet son auertin,
glorieux son satin,
on berger sa houlette,
ne feroit vn poëte

*Les accords & les doux sons
De ses airs & ses chansons,
Et son ancienne mode
De chanter tantost vne ode,
Ou bien tantost vn sonnet,
Qui coupe & qui tranche net
Par sa conclusion vaine,
Et par sa grace nayue,
Qui le rend du tout content,
Et laquelle il aime tant
Qu'il fait dessus tout estime
De ses vers & de sa rime.
Ne sois doncque plus d'aduis,
Mon Le-Brun par tes deuis
Que loing de ma fantasia
Je chasse la poësie.
Mais toy mesme acquiers du bien
Par l'aide & le moyen
De Iason Balde, & Bartole,
Que dans vne docte escole
Vn docte cite tousiours
Lisant les loix, & le cours,
Et mettant en euidence
L'antique Iurisprudence,
Que les vieux Preteurs Romains
Nous ont mise entre les mains.
Et cependant à ma mode
Laisse moy chanter vne ode,
Ou bien tantost vn sonnet,
Qui coupe & qui tranche net*

Par sa conclusion viue,
 Et par sa grace nayue,
 Qui me rend du tout content,
 Et laquelle i'aime tant,
 Que sur tout ie fais estime
 De mes vers & de ma rime:
 Nonobstant qu'en tes deuis,
 Mon Le-Brun, tu sois d'aduis
 Que loing de ma fantasie
 Il chasse la poésie,
 Que ie desire & pretends
 Aimer & suiure en tout temps.

FIN



MESLANGES DE
 IEAN GODARD
 PARISIEN.

O D E.



Nous voyons de tous parts
 Faire tranches & rampars
 Dans les villes de France:

De toutes parts nous voyons
 Flamboyer les moryons,
 Et le fer de lalance.
 On change en glaines tranchants
 Tous les ferrements des champs:
 Du fer de la charrue
 On forge pour le soudard

Bbb 2

Le

Le traquet, & le poignard,
Et la lame pointue.

Chascun court au rattelier
Pour despendre & deslier
Son canon & son flasque:
Du plus petit au plus grand,
Maintenant vn chascun prend
La cuirasse & le casque.

Ceux qui trauaillent aux champs,
Les artisans, les marchants
Courent tous à la guerre,
Pour s'entr'occire & choquer:
Au lieu de bien traffiquer
Et labourer la terre.

Le frere à le glaiue en main
Contre son frere germain:
Le filz contre le pere:
Contre l'oncle le nepueu:
Et l'oncle à fer & à feu
Vient son nepueu deffaire.

Le propos commun qui court,
Ha! Dieu que ne suis ie sourd
Pour ne le point entendre,
C'est de meurtre & de rançon,
De surprise & trahison,
De piller & de prendre!

Toutes les Rages d'Enfer
Brisant leurs chesnes de fer
Sont, ie croy, de schesnees,
Et pour nos vices punir
Viennent en France tenir
Place à longues anneés.

Armi le peuple François
Se logent à cette fois
Ces Rages & Furies,
Qui ne leur font proietter
Que moyen d'executer
Meurtres & boucheries.
Ils n'est plus en son estat:
Plus n'est craint le magistrat:
Ce n'est vne grande honte,
Que de iustice & de droit
Maintenant en nul endroit
On ne fait aucun conte.
Tousples, qui viendrez vn iour
Après nous à vostre tour
Vous ne pourrez pas croire,
Qu'un siecle ait eu tant d'horreur,
Si au moins, on a le cœur
D'en escrire l'histoire.
Ay veu de mes yeux souuent,
L'atteste le Dieu vivant,
Villes bourgs & villages
Proches voisins tant & plus,
L'un l'autre se courir sus
Faisant meurtre & pillages.
Ay veu de mes yeux cent fois,
Flamber iusqu'aux cieux les toits
Et mesme en la presence
De ceux, qui estoyent du lieu,
Secondans le boute-feu
Du lieu de leur naissance.

J'ay veu où l'on n'ose pas

Hors la ville faire vn pas,

Et où les troupes fortes

Des villageois d'alentour

Viennent donner en plein iour

Iusques dedans les portes.

L'ennemi se voit par tout

Depuis l'un à l'autre bout:

Qui maintenant chemine,

A grand peine ne peut pas

Faire seulement trois pas,

Sans danger de ruine.

On ne scauroit voyager

Sans peril & sans danger:

Au passant qui arriue,

Le chien estant abattu,

On demande, qui és tu?

Qui va là: & qui viue?

On n'est pas si tost parti

D'un lieu, qui tient vn parti,

O le piteux affaire!

Qu'en cheminant tant soit peu

On ne trouue vn autre lieu,

Qui tient parti contraire.

Pauures François desbordés:

Et qui si fort vous bandés

Ainsi l'un contre l'autre,

Ne voyés vous pas comment

La France cruellement

Dedans son sang se veautre?

Que

Que diront nos bons Clouys,
Nos Pepins & nos Louys,
Et ce grand Charlemagne,
De qui le commandement
S'estendoit sur l'Allemand,
France, Italie, & Espagne?
Adis les peuples François,
Vnis deffous ces bon Rois
Par une paix seconde,
Allerent planter les lis.
Qu'en France ilz auoyent cueillis
Aux quatre coings du monde.
Les marques encore en sont,
Où Pactole au iaune fond
Ses riches ondes dore,
Les Lombards & les Latins,
Les mescreans Palestins
S'en jouuiennent encore.
Presque aus quatre coings diuers
De tout ce grand uniuers,
Ont voit quelque apparence
De France, & des vieux François:
France seule à cette fois
Ne resent rien de France.
Nous, qui sommes les enfans
De peres si triomphants,
Nous deussions, ce me semble,
Imiter leur grand vertu,
Et suiure leur trac battu
D'un accord tous ensemble.

Comme eux donqu'unissons nous,
 Et pourtons ce fier courroux,
 Qui nous ronge & nous lime,
 Sur ces Turcs & mescreans,
 Qui depuis tant & tant d'ans
 Tiennent Ierusalem.

C'est là, François, qu'il nous faut
 Aller d'un courage haut
 Monstrer nostre vaillance:
 Pour accroistre à grand planté
 L'Eglise & la Chrestienté,
 Et l'honneur de la France.

C'est là, François, où estans
 Sous nos estendarts flottans
 Nous devons faire rage,
 De combattre courageux
 A l'honneur du lis neigeux
 D'inuincible courage,

C'est là, di-ie, qu'il fait beau
 Se dresser un beau tombeau
 Soubs de si saintes armes,
 Ayant tresbien merité
 D'estre des siens regretté
 A sanglots & à larmes.

Quelle parolle & deuis,
 Quel discours, à vostre aduis,
 Tiennent les Allemagnes?
 Et quel propos, pensés vous,
 Tiennent maintenant de nous
 Les peuples des Espagnes?

Qu'en

Qu'en disent tous les Anglois?

Qu'en disent les Escossois?

Qu'en dit l'Europe toute?

Ah! nos voisins en repos

Ne tiennent autre propos

Que de nos maux, sans doute.

Vous Charles, & vous Martelz,

Vous Pepins, & autres telz,

A qui iadis la France

Pleine de repos & d'heur

Rendoit hommage & honneur,

Et humble obeissance.

Vous, di-ie, ô heureux Esprits,

Qui ce royaume aués pris

Comme Anges tutelaires

En vostre protection,

Gardés vostre nation

De tous ses aduersaires.

Chassés loing les étrangers

Chassés loing tous les dangers,

Et chassés loing la guerre:

Et faites à tout iamais

Fleurir l'eglise & la paix

Ici en vostre terre.

Mais toy, ô grand Dieu puissant,

Voy la destresse que sent

Cette France affligée,

Qui esleue aux cieux les mains

Parmi ses maux inhumains,

Pourestre soulagée.

Tout à esté despraué

Le public & le priué,

Et en toute maniere,

Seigneur, le peuple François

A outre-passé tes loix,

Ne s'en souciant guiere.

Honteux nous le confessons

Et dolens reconnoissons,

O Seigneur nostre faute,

La France en crie merci,

Et son pauvre peuple aussi

A ta magesté haute.

Metz plustost deuant tes yeux

La bonté de nos ayeulx,

Leur vertu & merite,

Qui te somme à estre doux,

Que le vice d'entre nous,

Qui t'offence & t'irrite.

Ou bien, ó grand Dieu puissant,

Las! ne regarde pas tant

A nostre lourde offence,

Qu'esgard tu n ayes aussi

A ta pitieuse merci,

Et ta grande clemence.

Nous auons assés souffert,

Seigneur par tout il appert

Au bourg, ville & village:

C'est assés & trop punir,

Quand on doit à l'aduenir

A son dam estre sage:

E L E G I E.

Monfieur, Monfieur Nicolas de l'Ange, Seigneur
 dudict lieu, de Laual & de Cuire, Prefident
 en la Cour de parlement de Dombes
 & aux fiede Prefidial & Sene-
 fchaucée de Lyon.

* *
 * *

*S*ouuent les vieux patrons & les vieux matelotz,
 Qui ont tousiours hanté la marine & les flotz,
 faulte de donner du repos à leur aage
 quand c'est qu'il en est temps, font à la fin naufrage:
 mefme ceux qui font de peuples gouuerneurs,
 Qui ont les premiers rancs, & les premiers honneurs,
 Et qui font les plus grands des cités & des villes
 ou par l'art militaire, ou par les loix ciuiles,
 faulte de retraite, alors qu'il en est temps,
 Et trouuent à la fin triftes & mal-contens.
 on ne fcauroit trouuer chose au monde qui naiffe,
 Qui ne fe change en fin: la bouillante ieunesse
 a son temps limité, & tout aage n'est pas
 propre au ieu de l'efcrime, à la lute, aux combats,
 à la danfe & l'amour: quand la ieunesse paffe
 Et la vieillesse vient, cela n'a plus de grace.

Tel

Tel en ieunesse estoit fort & roide luteur,
Ou valeureux guerrier ou agile sauteur,
Qui n'est plus maintenant ny à la lute habile,
Et ny propre à la guerre, & ny sauteur agile.
L'an qui est composé de mois, de nuits, & iours,
N'a sinon qu'un soleil qui gouverne son cours:
Et toutesfois pourtant si voyons nous l'annee,
Bien que d'un seul soleil elle soit gouvernee,
Diuisée en saisons, lesquelles ne vont pas
Toutes d'un mesme pied & d'un semblable pas:
Au contraire elles vont par leur trace courants,
Dissemblables du tout & du tout differentes.
Heureux celuy qui peut, quand le bon-heur luy dit
Et quand il est encore en honneur & credit,
Se retirer chez soy, s'ostant de la puissance
De la Fortune, à qui sur tout plait l'inconstance:
Ainsi fit autresfois l'inuaincu Scipion,
Qui se voyant tresriche en gloire & en renom,
Et secouant le ioug de Fortune & d'Enuie,
Vescut homme priué le reste de sa vie.
Ainsi fit autresfois ce valeureux guerrier,
Qui en Sicile acquit la gloire du laurier,
Ce grand Timoleon seul honneur de Corynthe,
Qui en heure & en temps sortant du labyrinthe
Du souverain estat & de grand gouverneur,
Vescut homme priué en repos, & bon-heur,
Et en tranquillité le reste de son aage,
Dedans sa Syracuse en son petit mesnage.
Ainsi en fit Luculle: assouvi de grandeur,
Et ayant aqwesté assés de gloire & d'heur

tes braves exploits d'ambition deliure,
voulut à la fin en homme priué viure.
Ainsi fais-tu, De-Lange, en ce siecle peruers,
les plus beaux estés ne sont que des hyuers:
venerable en vieillesse, en longue barbe, & aage
venerable en vertu encore dauantage:
chargé d'ans & d'honneur encore plus chargé,
 finalement tu as heureusement changé
 la premiere façon à la façon priuee,
 que tu as à la fin la meilleure trouuee.
 sans offencer personne, & sans estre offencé,
 chose rare en se siecle où tout est renuersé
 quant l'ame & le cœur d'ambition deliures,
 iouys à souhait des Muses, & des liures
 dans ta maison de Cuire, où tu te tiens enclos,
 pour iouyr bienheureux du liure & du repos,
 pour passer ton temps vne partie à lire,
 ne partie aussi quelque fois à escrire.
 la plus que iamais onque esgayant tes esprits,
 tu lis les autheurs, ou par fois tu escris:
 Mesmes ces iour derniers tu escriuis la vie
 du Roy Louys douxiesme, à qui mesme l'Enuie,
 tant ce bon Roy de France à son peuple fut cher,
 ta trouué que redire & que luy reprocher.
 ainsi tu fais paroistre aëtne ta vieillesse,
 tant comme autresfois sage fui ta ieunesse.

T O M B E A V



T O M B E A V D
S I M O N D E C H A V E S

G E N T I L H O M M E

du pays de Vellay, et Sieur de Chaues en Dombes.

DE Chaues à vescu tout le temps de sa vie,
Obseruant la vertu, l'honneur & le deuoir:
Sans qu'on luy vit iamais contre personne auoir
Aucune inimitié, ny haine, ny enuie.

L'Auarice iamais son ame n'a suiui:
L'Ambition iamais ne le peut esmouuoir:
Iamais homme qui fut son ame n'a peu uoir
Ny à la volupté, ny au vice asseruie.

Il estoit auisé sage, prudent, accord,
Mais sur tout il hayoit la noise & le discord
Comme vray filz du ciel, & non filz de la terre.

Aussi le ciel qui eut pitié du grand ennuy,
Qu'il auoit d'estre au monde en vn temps plein de guerre,
Là haut en lieu de paix le rappella chez luy.

T O M B E A V D

TOMBEAU DE IEAN DE
GRANRIS GENTIL
HOMME BEAVIOLOIS.



P Assant, quiconque sois, si tu as le souci
De voir quelque cas rare, arreste vn peu ici:
Arreste vn peu ici, & de grace contemple
Ce cercueil, qui n'est pas ny superbe, ny ample:
Mais qui merite bien d'estre autant honoré,
Qu'un sepulcre de prince en marbre eslabouré:
Au moins si lon estime à plus grand excellence,
Que le marbre, ou que l'or, la sagesse & vaillance.
Cy gist Iean de Granris gentilhomme entendu
Au lettres & aux arts, & qui au residu
Aux lettres & aux arts s'ayant donné carrière,
Voulut suiure la guerre ayant l'ame guerriere.
A grand' peine entroit-il encore en son printemps,
Qu'à Mars il se donna ayant dixhuit ans:
Tant s'autoit-il desia son ame genereuse
De palme, de laurier, & de los desireuse.
Poussé de ce desir, lequel l'alloit piquant,
Et piqué du desir qu'il auoit quand & quand
De faire à Dieu, au Roy, & au pays seruice,
Il se mit sur les rancs, il entra dans la lice.

Et

Et suiuant le guidon du grand Duc de Nemours,
Il se trouua depuis en maintz sanglants estours.
Animé d'un beau sang & d'un masle courage,
Ce ieune de Granris entre tous faisoit rage
De donner & charger dessus les ennemis,
Alorsque Montbrun fut à vanderoute mis
Aux champs du Dauphiné, quand la secte nouvelle:
D'une religion mit la France en ceruelle.
A maintsieg de ville aprez il se trouua:
Au siege de la Meure assés il esprouua
Quelle estoit sa valeur d'un chascun loüangee:
Il a souuent esfois en bataille rangee
Affronté l'ennemi. Alorsque au Giuodam,
Le fait est tout nouueau, les Suisses a leur dam
Sentirent estonnés la vaillance, & la force,
Etle zele animé d'un Alphonse de Corse:
En ce rencontre-là ce de Granris estoit,
Qui de lance & d'estoc comme vn foudre abbattoit
Tout autant d'ennemis, qui faisoient resistance,
Desployant dessus eux à plein bras sa vaillance.
Incontinent aprez cette expedition,
Vn grand ost d'Allemans guerriere nation,
La France en tremble encore, espuisoit l'eau de Seine:
Les champs Parisiens, & la Gauloise pleine
Estoit demi captiue, & vergogneusement
La fouloit sous ses piedz ce grand camp Allemand.
Mais en vn tourne-main cette superbe armee
S'esuanouyt en l'air ainsi qu'une fumee.
Là pour faire seruice à son pays aimé.
Se trouua de Granris d'un braue cœur armé,

Et souuent imprima par le fer de sa lance
 Sur les Raistres vaincus sa guerriere vaillance.
 Mais qu'est-il de besoing de nommer les endroitz,
 Et les lieux, où il a fait seruice à nos Rois?
 Aux armes il auoit mis toute son enuie:
 Les armes il suiuit tout le temps de sa vie,
 Et bon droit les tenant pour le vray champ d'honneur,
 Il se donne tousiours carriere un braue cœur.
 Et surplus il auoit tousiours eu dès enfance
 La douceur, & bonté en grande reuerance:
 Cherissoit chascun, chascun le cherissoit
 Pour la grande vertu, qui en luy paroissoit.
 Car il vescu tousiours benin, & debonnaire,
 Courtois & gracieux, autant qu'il se peut faire.
 Considere, Passant, si l'on doit lamenter
 Ce homme apres sa mort, ou plustost l'imiter.

T O M B E A U D E D A M O I -
 selle Anne Edille.

O Assant, en quelque part que tu ayes passé,
 A grand peine as tu veu quelque tombeau dressé,
 Qui monstrant au dehors si petite apparence,
 Et dedans enfermast plus de rare excellence,
 Qui fait ce tombeau ci grossier par le dehors,
 Mais superbe au dedans, à cause du beau corps
 D'Anne Edille qu'il tient: Anne Edille, laquelle
 Son temps surpassa toute autre damoiselle:
 Auoir celles-là, qui iamais ont esté,
 Celle qui verra nostre posterité.

Jamais en plus beau corps ne logea plus belle ame:
 Elle seule auoit plus que pas vne autre dame
 Eust peut souhaiter onque, ou desiré d'auoir:
 Car avecque la beauté elle auoit le sçauoir,
 Sçauoir, qui s'estendoit presque sur toute chose:
 Elle escruiuoit en vers, elle escruiuoit en prose:
 Et le stile coulant de sa prose, & ses vers,
 Digne d'eterniser son nom par l'uniuers,
 Le faisoit surpasser Saphon & Cornelië,
 L'une honneur de la Grece & l'autre d'Italie.
 Maint ornement encore auoit son bel esprit
 Plein de toutes vertus: car soigneuse elle apprit
 Les annales des Grecs, & la Romaine histoire:
 Aussi l'antiquité, qui luy estoit notoire,
 Estoit cōme un iardin, où les plus saintes mœurs
 Des Dames du passé estoient les belles fleurs,
 Que sage elle cueilloit pour couronner son ame
 D'un tel chapeau de fleurs, plus souues que basme,
 Plus belles que la rose, & qui dure tousiours,
 Plus viues en couleur que le passe-velours,
 Le lierre, ou le laurier sans craindre la gelee,
 Ny la bouillante ardeur de la terre haslee.
 Son esprit, qui se fit si rare en peu de temps,
 Quitta ce mortel monde apres vingt & quatre ans:
 Car la terre luy fut ennuyeuse & moleste,
 Et chercha tost le ciel, comme estant tout caeleste.

SONNET I.

Ce fut à la minuit que les Iuifs infidelles
 Vinrent à desployer leurs sacrileges mains,
 Dessus le roy des cienx, & le roy des humains,
 S'estant armé de fer, de feux & de chādelles.

Ces cœurs incirconcis, ces meschans, ces rebelles
 Le firent condamner aux magistrats Romains,
 Luy firent endurer des tourmens maints & maints,
 Et des maux plus cruels les peines plus cruelles.
 O pauvres humains donque apprenons à souffrir
 Patiemment le mal, qui vient à nous s'offrir,
 Quand nous irritons trop la grand magesté haute.
 Puisque le roy des cieux souverain & puissant,
 Benin, clement, piteux, iuste, saint, innocent,
 Souffrit tant autresfois pour nostre propre faute.

I I.

Les pierres & caillous de pitié se fendirent:
 Le pinnacle du temple en deux se diuisa:
 De frayeur & d'horreur le soleil eclipsa:
 Les corps des trespassés de leurs tombes sortirent.
 Les bestes sans raison à par-elles sentirent
 Je ne scay quel effroy qui le cœur leur pressa.
 Alorsque l'Eternel à la croix trespassa,
 Où les Iuifs malheureux autresfois le pendirent.
 Ces maudits Iuifs pourtant ne furent point esmeus
 De ces prodiges là qui furent par eux veus,
 Estans plus endurcis que les pierres taillees,
 Plus auengles cent fois que le soleil d'alors,
 Beaucoup moins animés que les deffuns & morts,
 Et pires mille fois que bestes insenjees.

I I I.

De honte le soleil esteignit sa lumiere:
 Le corps des hommes mors de leur tombe sortit:
 L'infidelle Gregeois bien qu'il fut loing, sentit
 Pourquoi la nuit si tost annonçoit sa carriere
 Nature ne tint point sa route costumiere: C c c 2

L'aveugle eust guérison & de ses deux yeux vit:
 Le Juge mesmement la louange escriuit
 De til, qu'il condamna d'une voix meurtriere.
 Celuy, qui est seigneur du monde & des humains,
 Se sentit garroter & lier les deux mains:
 L'alliance se fit du ciel avec la terre:
 Le bon pour le meschant receut affliction:
 La mort chassa la mort devant elle grand erre,
 Quand le Dieu receut par nous la mort & passion.

I I I I.

Trois fois heureuses Croix, & quatre fois encore,
 Qui seule as merité de porter la rançon
 De tout le genre humain qu'on tenoit en prison
 En prison miserable, obscure & tenebreuse.
 Les cedres du Liban à la teste rameuse
 Sont moins en ton endroit, qu'envers eux vn buisson:
 Ton bois seul ne reçoit nulle comparaison,
 Non plus que font tes clous, & ta charge piteuse.
 Tu fus ointe du sang du grand maistre des cieux:
 Tu touchas à la chair de son corps precieux:
 A l'homme tu rendis sa liesse rauie.
 Le ciel tu nous ouvris: les enfers tu brisas:
 Et la mort de celuy, qui estendit les bras
 En mourant dessus toy, nous a donné la vie.

F I N.



TABLE ALPHABETIQUE DES POESIES CONTENUES EN

CE PREMIER TOME DES
Amours.

SONNETS.

A Duint vn iour	Page 32
Ah, ah qua n'ay-ie	18
Ah, qu'en n'estoy-ie	21
Ah, non faites, François	2
traitres yeux	56
ie sens bien	144
pourquoy traistre cœur	204
le roy des oiseaux	231
si que le marchand	216
ieune damoiseau,	174
l'heure que madame	193
nous nous en cueillir	207
lors qu'Amour	57
lors que le Soleil	149
lors que Ciceron	36
Amour, pourquoy	53

L'auengle eust guerison & de ses deux yeux vit:
 Le Iuge mesmement la louange escriuit
 De cil, qu'il condamna d'une voix meurtriere.
 Celuy, qui est seigneur du monde & des humains,
 Se sentit garroter & lier les deux mains:
 L'alliance se fit du ciel avec la terre:
 Le bon pour le meschant receut affliction:
 La mort chassa la mort deuant elle grand erre,
 Quand le Dieu receut par nous la mort & passion.

I I I I.

Trois fois heuruses Croix, & quatre fois encore,
 Qui seule as merité de porter la rançon
 De tout le genre humain qu'on tenoit en prison
 En prison miserable, obscure & tenebreuse.
 Les cedres du Liban    la teste rameuse
 Sont moins en ton endroit qu'enuers eux vn buisson:
 Ton bois seul ne reçoit nulle comparaison,
 Non plus que font tes clous, & ta charge piteuse.
 Tu fus oincte du sang du grand maistre des cieux:
 Tu touchas    la chair de son corps precieux:
 A l'homme tu rendis sa lieffe rauie.
 Le ciel tu nous ouuris: les enfers tu brisas:
 Et la mort de celuy, qui estendit les bras
 En mourant dessus toy, nous a donné la vie.

F I N.



TABLE ALPHABETIQUE DES POESIES CONTENUES EN

CE PREMIER TOME DES

Amours.

SONNETS.

A Duint vn iour	Page 32
Ah, ah qua n'ay-ie	18
Ah, qu'en n'estoy-ie	21
Ah, non faites, François	2
Ah, traitres yeux	56
Ah, ie sens bien	144
Ah, pourquoy traistre cœur	204
Aigle roy des oiseaux	231
Ainsi que le marchand	216
Air, ieune damoiseau,	174
A l'heure que madame	193
Allons nous en cueillir	207
Alors qu'Amour	57
Alors que le Soleil	149
Alors que Cicéron	36
Amour, pourquoy	53

T A B L E.

Amour si de tout tems	180
A peine amour	2
A petit pas & lent	171
Après que le Printems	171
Aquilon qui soufflant	210
Astres iumeaux	14
Atheniens	76
Au mois de May	11
Aussi est-ce vrayment	231
Autan, aux chauds souspirs	209
Au tems iadis	60
Automne gaye Nymphé	144
Aux rayons du Soleil	152

B

B Eaux yeux flamboyans	206
Belle de grace	6
Belle fontaine	20
Belle maistresse	48
Belle ie meur	49
Belle pour toy	52
Belle & chaste Lucreſſe	159
Belle & chaste maistresse	225
Bien fauls est	191
Bonne poſterité	124
Bouche de fiel	37
Brusler à petit feu	275

C

C E front d'argent	71
Ce front qui est	190
Ce ieune preux	21

TABLE.

Ceignez vous l'espee	235
Ce Cupidon	41
Ce n'est pour esbrancher	1
Cependant, mon Heudon,	223
Ce petit Dieu d'Amour	177
Ce petit Cupidon	189
Ce Philippe qui fut	236
Ce m'est ores tout vn	208
Ce qu'est au monde	27
Certes vous pensez	150
Ces derniers iours	186
Ceux qui verront	181
C'estoit au mois d'Auril	145
Cesses, cesses	52
Ceste maistresse	15
Ceste maille de chair	217
C'est à faire au Taureaux	219
Chantres diuins	226
Comme vn beau iour	4
Comme Thetis	44
Comme iadis	45
Comme vn Leandre	62
Comme Ceres	67
Comme le ieune faon	199
Comme vn oiseau de proye	263
Cousin Mascot	49
Comme vn pescheur	27
Comment, helas	61
Cruel Amour	41
Cruelle vn iour	66

TABLE.

Amour si de tout tems	180
A peine amour	2
A petit pas & lent	171
Après que le Printems	171
Aquilon qui soufflant	210
Astres iumeaux	14
Atheniens	76
Au mois de May	11
Aussi est-ce vraiment	231
Autan, aux chauds souspirs	209
Au tems iadis	60
Automne gaye Nymphé	144
Aux rayons du Soleil	152

B

B Eaux yeux flamboyans	206
Belle de grace	6
Belle fontaine	10
Belle maistresse	48
Belle ie meur	49
Belle pour toy	52
Belle & chaste Lucreffe	159
Belle & chaste maistresse	225
Bien fauls est	191
Bonne posterité	124
Bouche de fiel	37
Brusler à petit feu	213

C

C E front d'argent	71
Ce front qui est	196
Ce ieune preux	21

Cei

TABLE.

1	Ceignez vous l'espee	235
2	Ce Cupidon	41
3	Ce n'est pour esbrancher	1
4	Cependant, mon Heudon,	223
5	Ce petit Dieu d'Amour	177
6	Ce petit Cupidon	189
7	Ce Philippe qui fut	236
8	Ce m'est ores tout vn	208
9	Ce qu'est au monde	27
10	Certes vous pensez	150
11	Ces derniers iours	186
12	Ceux qui verront	181
13	C'estoit au mois d'Auril	145
14	Cesses, cesses	52
15	Ceste maistresse	15
16	Ceste masse de chair	217
17	C'est à faire au Taureaux	219
18	Chantres diuins	226
19	Comme vn beau iour	4
20	Comme Thetis	44
21	Comme iadis	45
22	Comme vn Leandre	62
23	Comme Ceres	67
24	Comme le ieune faon	199
25	Comme vn oiseau de proye	263
26	Coufin Mascot	49
27	Comme vn pescheur	27
28	Comment, helas	61
29	Cruel Amour	41
30	Cruelle vn iour	66

T A B L E.

Cupidion l'autre iour	205
D	
Dans le vaisseau d'Amour	142
Daulphin poisson carnis	221
Dea c'est par trop	10
De blond citron	13
De grace, Amour,	50
De grace, n'alles plus	146
Decembre enfroiduré	218
Delay fascheux	61
De pourpre	146
Depuis trois ou quatre	202
Depuis dix ou douze	229
De ma maistresse	12
De tous les sens	50
Des la premiere fois	166
Desire qui voudra	190
Desires vous	9
Des l'heure & le moment	154
Des la premiere fois	166
Des la premiere fois	204
Dieux permettés	43
Dieux permettés	61
Diuin Bigot	74
Docte luret	69
Docte Pasquier,	73
Dorenavant	11
D'où vient mon luth	50
D'où vient cela	68
Doù peut venir cela	162
	Du

TABLE.

Du feu d'Amour

E

E Au Nymphé
En dormant
En bonne conscience
Esté qui tiens en main
Et encore n'ay-ie peu
Eure meschant
Eure ieune mignon.

F

F Aites, faites, mes yeux
Feux Deliens
Feu iouuenceau
Fils de Phebus
Fiere ie veux
Fleuves pliez
Flore tandis
Flore ie veux
Flore ma Nymphé
Flore à ce coup.
Flore tu es
Force du ciel
Force de bras
Fortune & la vertu
Fut-il iamais au monde

G

G Verriers de qui le sang
Grand Iupiter
Grand Iupiter
Grand Sacerdoce

Ccc

5

Grand

51

173

224

122

143

163

14

209

220

32

174

24

39

34

30

37

38

42

174

18

23

235

318

227

15

44

16

T A B L E.

Grand Iupiter

22

Grand Dieu , qui dans les cieux

227

H

HElas ie suis

45

Heudon, de qui la Muse

187

Heudon, n'as tu point peur

122

Heureux Gyges

68

Heureux trois fois heureux

232

Honneur des Grecs

45

Hyuer pere grison

144

Hyer apres disner

187

I

I'Ay employé

4

I'ay beau mille souspirs

179

I'ay souuent desiré

183

Ie suis Amour

47

Ie fourmisloy

19

Ie voudroy estre

19

Ie voudroy bien

33

Ie suis fasché

38

I'estois hyer

43

Ie ne voudrois auoir

189

Ie veux peindre en ces vers

184

Ie suis du tout rai

186

Ie ne me fache point

192

Ie songeoy ce matin

194

Ie prend congé de vous

206

Ie scay que vostre oeil

207

Ieunes enfans bien mais

208

Ie le confesse, Heudon

113

T A B L E.

L

A prudente nature	188
Lacs endourmis	35
Laisse là ton papier	229
Las ie suis doux	51
Le premier iour	9
Le Dieu des eaux	17
Les preux Gregeois	22
Le mal est tel	40
Les anciens	40
Le temps passé	46
Le Roy Priam	67
Le bon naucher	140
Le penser, le desir	147
Le graues vers	36
Le ciel est bien cruel	201
Le fleuve de Iourdain	228
Le Soleil maintenant	160
Les champs enfarinés	75
L'Hidaspe n'a point tant	158
Lyon des animaux	221
Lors que ie m'embarquay	82
Lors que Cimon	170
Lucrette, mon Amour	191

M

M A Flore vn iour	6
Ma Cyprine à la face	13
Ma demy ame	22
Mamie vn iour	29
Maistresse ainsi	31

Maintenant

T A B L E.

Maintenant que la France	72
Madame dequoy	150
Maistresse, mon amour	167
Madame, pourneant	179
Madame, hélas, Madame	189
Madame, ie sçay bien	193
Madame, c'est à vous	250
Me tenir, comme on dit	148
Mennon occis	16
M'embarquant	161
Mer edes Dieux	62
Mes bons amis	55
Merueilleuse est Paris	198
Mill e penfers	75
Mon du Mefnil	75
Mon cher Bigot	78
Mon bon Phœnix	153
Mon desir empenné	184
Monstre horrible	220
Mon cœur n'est seur tesmoin	124
Mon docte Pisseuin	233
Muse repose toy	237
Muses, mon cher soucy	31
Muette Nuiet	48

N

N Aguere estant assis	147
N aguere ie tournoy	153
Naguere au Dieu	176
Naguere en deuissant	178
Naguere estant alié	188

Naguere

T A B L E.

Naguere Cupidon	226
Narcisse estoit ainfi	229
Ne craignes plus	28
Ne suis ie pas bien fol	187
Ne verrons nous iamais	230
Ne laisse pour cela	240
Noire poison	59
Nouuel an	160
Ny l'enuieux caquet	164
Ny le puissant Martel	232
Ny tant de grands Seigneurs	233

O

O Beaux cheueux	15
O bon Dieu	230
O blonds cheueux	155
O desloyal Amour	203
O dure loy d'Amour	200
O grand Demon	63
O Homme doux	28
O iour heureux	72
On voit qui amy est	237
O que i'estoy heureux	155
O qu'heureux i'eusse esté	203
Ores qu'aux chams	35
Or que Zephyr	8
O salaire d'Amour	145
Ouide tu as tort	218
Ou soit dessus le point	199
Ou soit	

TABLE.

Ou soit qu'au poins du iour

P

P Arens cruels

Par ton carquois

Par quel moyen

Patron de Chastelet

Par cent façons

Petit archer Amour

Penses qu'il fait beau voir

Petit Zephyre doux

Phœbus voyant

Philosophes refueurs

Pimpernelle que i'eus

Plustost cent fois

Plus qu'une Inon

Pour te seruir

Pour parler franchement

Pour quelle occasion

Posterité & toy

Pour tesmoigner l'amour

Printemps blond iouuenceau

Puisque c'est toy

Puisque mon feu

Puisque vous vous plaïses

Puisque tu veux

Puisque ton Francion

Q

Q Vand ie la vo y

Quand son venin

Quand vous estes absents

Quand le berger royal

TABLE.

Quand la posterité	195
Quand la nouvelle triste	234
Quand Ferdinand du Hé	124
Que i'ay failly	5
Que vous failles	20
Que n'ay ie ici	33
Que l'aniron	58
Que ie me trouue	55
Quel sort fatal	77
Que ce iour là me fut	156
Quelque part que ie sois	169
Que doy- ie desirer	172
Que l'homme est malheureux	180
Que iamais sans cesser	198
Quelcun me prifera	200
Que de beauté	201
Qui fait l'amour	54
Qui contera	77
Qui donnera	228

R

R Ochers qui iusqu'aux cieulx,	165
---------------------------------------	-----

S

S Alimandre	222
S Sans en rien desguifer	182
Satyres pief-eigos	175
Seruir à tout chascun	154
S'il te souuient	25
S'il le destin	64
Si quelque fois	73
Si la Grece est	76

T A B L E.

Si ie suis tout nauré	156
Si ie vy en tourment	158
Si l'on vous voit paroistre	162
Si ie ne hante plus	164
Si les Carthaginois	182
S'il fut iamais Amour	197
Si nature iamais	197
S'il faut,ô Dieu d'Amour	199
Si vous m'aues aimé	202
Si i'estoy au milieu	224
Si est-ce toutesfois	312
Si Phœbus est vn Dieu	123
Si mes vers quelque iour	124
Souuentesfois Flore	74
Superbe,dure,fiere	151

T

T Andis Pelle que	72
Tandis qu'en vain	35
Tandis qu'au bord de Saone	212
Tant que tu veux	361
Tantost pour vous trouuer	157
Tantost tout estonné	157
Tant qu'on verra dans l'air	168
Tant que les pastoreaux	170
Terre de tous viuans	173
Tertres bouffus	34
Tous ces vers que ie fay	194
Tout graues vers	36
Trois ans sont ia passez	213
Tu disois vray	8

T A B L E.

6	Tu m'appelles Phœbus	123
8	Tu n'escriras rien	123
2	Tu mens meschamment	176

V

32	V A beau present	53
27	Venus vn iour	25
7	Versés vn flot de pleurs	114
9	Vierge Pallas	59
2	Viellard ie le croy bien	239
4	Viellard nostre Heudon	240
12	Vn ieune Icare	3
23	Vn iour Amour	25
4	Vn Hippomene	66
4	Vn peu deuant que	217
1	Voyes au vif	7
	Voici le iour	10
2	Voyés l'image	12
35	Vous vous plaignes	24
12	Voici le iour	31
61	Voici le gay printemps	152
7	Vous pouues bien changer	166
7	Vous ne m'aimeres	212
8	Vous qui lires	215
0	Vous qui tous estonnez	167
73	Vous me dittes hier	168
4	Vous qui voulés sçauoir	178

Z

36	Z Ephire qui marchant	210
----	-----------------------	-----

TABLE.
ODES ET CHANSONS.

A

A Lucine l'estoilliere
Atort tu dis
Aduint vn iour
A l'aïse ie voudroy m'estendre
Amour vn iour ne veid point
Amour si tu as l'œil bandé

B

B Elle alors quetu m'aimois

C

C A ma petite mignonne
Ce furent mes deux yeux
Ce bel œil que j'admire
Celuy lequel est outragé
C'est vsé de trop grand rigueur.
Ceux là n'ont cognoissance
C'estoit alors
Charon sans iamais reposer
Cupidon, ce fretillant
Comme Flore tapissoit

D

D Ans vne gaye
Depuis trois ans
Desia depuis neuf ou dix ans
Dieu te gard petite mignarde
D'ou vient belle & chere
D'un chant plus audacieux

E

E Sprit d'une belle enuie

120

131

103

99

98

271

141

142

134

155

137

272

139

92

140

121

134

117

148

146

148

117

117

209

T A B L E.

F

F	Ascheux est point n'aimer	97
	Flore, Flore, hélas	112

I

I	ay tout le cœur embrasé	126
I	lay des long temps	138
I	ne sçay à quoy vous pensez	141
I	vous fay connoistre souuent	151
I	ly a tantost deux ans	152

L

L	A mer la terre couronne	96
L	La viellesse nous vient chercher	136
L	Le premiet iour que ici veis	118
L	es Roys, princes & grand Seigneurs	142
L	ors que Phœbus	120
L	vn se plait de chanter des Rois	113

M

M	A petite Maistresse	144
M	Ma petite mignonne	154
M	mais par quel subtil eimant	145
M	arion aimoit Michaud	116
M	le priuant de tout soulas	106
M	mignonne si tu veux sçauoir	152
M	on esprit en s'esgarant	145

N

N	Aguere Amour esperdu	122
---	----------------------	-----

O

O	Douce fontenelette	115
O	pauures amoureux transis	132

T A B L E.

O Venus, ô Cytheree	133
O braue Amour	147

P

P Eintre excellent	207
Petit Dieutelet, Amour	277
Puis que vous estes en cet aage	294
Petit rossignol ioly	311
Plus qu'un qui bee famy	275

Q

Q Vand ie te pourray tenir	97
Quand i'entend la douce voix	323
Quand ie n'auois encore espris	125
Quand ie voy ma Lucreselette	273
Que la Salamandre est heureuse	95
Que i'auroy les esprits contens	105
Que l'heure fut heureuse	130
Quiconque voit le beaux yeux	278

R

R ien n'est plus doux au froument meur	100
--	-----

S

S I j'aime tant vne grande beauté	135
Sur mes vingt ans saison plus vigoureuse	114
Sus sus mon cœur puis qu'ainsi sa presence	135

T

T Ost debout petite mignarde	297
Toubeau toubeau petit archer	275
Trois ans ie vous ay bien aimee	269

V

V Espre nuitale courriere	127
Vn iour vn petit garson	101

T A B L E.

Vn iour amour ennuyé	124
Vn Roy, vn Prince, vn grand Seigneur	266
Voicy le verdoyant boscage	268
Voulés vous sçauoir le discours	275
Vous vous monstres par trop farouche	302

E L E G I E S.

Flore de ce temps là	79
Ce ieune damoiseau, ce mignon si frisé	83
Puis que mes chauds souspirs	87

S T A N C E S.

I

Amais n'eusse creu que c'est du tourment.	250
Il me repute heureux pour auoir emporté	258

M

Mais n'est-ce pas grand cas en ce beau d'Auril	252
--	-----

P

Puis qu'ores ma maistresse est sa Seigneurie	254
Pres de madame helas il me faut taire	261

S

Si vous ne portés point pour vn cœur vn ro- cher	128
---	-----

F I N.

Laus Deo



IN AMORES

IOANNIS GODARDI

PARISIENSIS, AN.

1593. PRÆSAGIVM.



Loruerat fictis formosula Flora favillis,
Dum caneres fictis carmina culta modis.
Insinuans ficta se deinde Lucretia flamma,
Confictosq; tuo prompserat ore sonos.

Neutra tamen tibi visa satis, quia ficta, nisi te

Serius atque nouus iam fodicaret amor:

Qui te nunc adigit suspiria fundere ab imo

Pectore, & argutum congeminare melos.

Flamma igitur merito te viua recēsq; perurit,

Idalio solitus quoddā dare verba Deo.

Heu quanta iste nouus miracula suscitāt ignis,

Pabula te ardenti suppeditante foco!

Cuncta etenim cum sint brumali adstricta Decembre.

Vstulat assiduo te tamen igne Canis.

Ingratusque idēd tibi visus fortē Decembex,

Dente theonino quem lacerare inuet.

Sauius exardēs quo tristis adusque medullas,

Suauius hos modulos concinīs ipse tuos.

Ligna velut rapidis admota virentia flammis

Vruntur, fumant, collacrimantque simul.

In medio sic te lacrimarum flumine mersum,

Cum genitu exanimen torret amarus amor.

Sic etiam dubiis, Neptuus in aquore mersus,

Cum grege squamigero, non semel arsit aquis.

O vtinam

Optinam illa tui quæ causa puella doloris,
Ne doleas, eadem causa sit illa tibi.
Ni spes te maneat Iano quæ forte sequenti
Certior, ardorem penfer abunde tuum.
Leniat optatus tua quæ suspiria thedis,
Te sobole optata nobilitetque patrem.
Hæc agetum posthac foelicus omnia cedent,
Si nostris aliquod versibus omen inest.
Namq, breui duras certatim gaudia curas
In noua mutabunt Ianus, Apollo, Themis.
Coniugio Ianus sociabit, Apollo beabit
Laureola, legum cognitione Themis.
Ecce autem thalami geniales, vagit & infans,
Spargitq, elysias pronuba Iuno rosas.
Restat vt emerito sua iam Phœbusq, Themisq,
Suppeditent plena cætera dona manu.

Ianus Emichœnus Aruernus.



LE C O N T E N U
du present volume.

LA Franciade, tragædie.
Les Desguifés, Comædie.
La Fontaine de Gentilly, liure iij.
La Fontaine de Saint-font, liure iij.
La Perdrix.
L'Amitie.
La Pauurete.
Le Flacon.
Les Goguettes.
Les Meslanges.

Imprimé à Lyon, Par Jean Tholosan.

M. D. X C I I I I.

LES TROPHEES

DE HENRY QVATRIES-

ME, TRES-CHRESTIEN ET TRES-

VICTORIEUX ROY DE

France & de Nauarre.

DEDIEZ A LVY MESME.

PAR JEAN GODARD PARISIEN.

SONNET

I.

Vlerges, qui habités sur la cime fourchue
De Parnasse, qui coupe en deux pointes son
front

Et qui d'un pié nymphal à la cadance prompt
Dansez sous les lauriers, lors-que la nuit est chue.

vous m'aués conduit dans la forest branchue
Des myrthes & lauriers qui sont sur vostre môt,
Et si i'ay quelquefois beu de ces eaux qui sont
Les filles d'un cheual à la crampe crochue.

Muses, mon seul support, ma gloire & mon souci,
Quittés vostre Parnasse, & vistement ici

Venés, Muses, venés m'insperer à grand erre:

ffin qu'ayant chanté dans les Cieux Iupiter,
Vous veniez tour à tour me faire aprez chäter
Henry le plus grand Roy qui soit dessus la terre.

*

SONNET

II.

Honneur des Rois Chrestiens, Roy le plus
grand qui porte
Couronne sur sa teste & sceptre dans sa main,
Henry qui dois vn iour, comme Auguste Romain,
Fermer du Dieu Ianus le temple à double porte.

Si mes vers ont vne aisle assez legere & forte
Pour s'en aller voler iusqu'à ton œil humain:
Et s'ilz ne meurent point du iour au lendemain,
Et si les Muses sœurs leur daignent faire escorte.

Tu connoistras alors que mes vers au bas son
Ne peuuent à tes faits esgaller leur chanson,
Ny sacrer à ton loz vn assez digne ouurage.

Mais ce m'est bien assez si suivant mon deuoir,
Le fay ce que ie peux, & si ie te fay voir
Que i'ay biē peu de force, & beaucoup de courage.

SONNET

III.

Rance triste en son ame, & palle en son visage,
Pour trouuer Iupiter môt a dedans les cieux:
A table il s'abrenuoit de Nectar precieux,
Quād c'est qu'elle luy tint ces mots & ce lāgage.

Grand Monarque du ciel, ie creue en mon courage
De voir que mes voisins par trop ambitieux
Augmētēt leur empire, & qu'a mes propres yeux
Ilz eſtendent leur borne en mon propre heritage.

Et ce ainſi comme c'eſt que tu m'auois promis,
Que l'vniuers vn iour ſous mes loix ſeroit mis,
Et qu'il n'y auroit lors au monde que mō throſne?

Il eut dit, Iupiter apres ainſi parla:
Il eſt vray, ie l'ay dit, & tu verras cela,
Quand Henry de Bourbon portera ta couronne.

SONNET

IIII

ENfant, qui es issu d'une royalle race:
Et qui sera aussi deux fois Roy couronné,
A peine, enfant royal, à grand peine es-tu né,
Et si de si pourtant Fortune te menace.

Tes ieunes ans seront vsez sous la cuirace:
Pour vn temps contre toy tout sera mutiné:
Mais comme vn ferme roc de vagues entourné
Tu feras teste à tout par ta guerriere audace.

Tellement qu'à la fin ô inuincible enfant,
Des Rois tu te verras le Roy plus triomphant.
Ainsi à ta naissance, en te faisant grand feste.

Les trois Parques, Henry, au tour de toy chantoyent
Al'heure que leurs chants dans l'air elles iettoient
De fleurs sur ton berceau, des lauriers sur ta teste.

S O N N E T

V.

Quand Henry, qui en main tient le sceptre de France,

Vit la premiere fois le iour & la clarté,
Mars, du plus haut du ciel, ou il s'estoit planté,
letta sur luy ses yeux tenant au poing sa lance.

Il vit dessus son front paroistre l'esperance
Qu'il auroit quelque iour vn courage indomté:
Lors ce Dieu, qui auoit sa suite à son costé,
Dit ainsi hautement à toute l'assistance.

Quand ce royal enfant, que vous voyés là bas,
Commencera d'aller aux guerres & combats,
La Fuite, le Carnage, avec la Parque noire

Alonneront tousiours ses ennemis domtés:
Et lors dans les combats marchant à ses costés
Vous le suiurez tousiours, vous Vaillance, & Vi
ctoire.

SONNET

VI.

Tous les Dieux reprochoyent à Mars dedans
les cieux,

Qu'il n'estoit qu'un mutin, cruel & sanguinaire,
Malheureux & meschant, & qu'aussi d'or-
dinaire
Ceux là qu'il favorise estoient tous vicieux.

On luy reprochoit lors Cesar ambitieux,
Alexandre inhumain & cruel envers Daire,
Le perfide Hannibal, Sylle & son aduersaire,
Qui leur ville de sang remplirent en tous lieux.

Mais combien, ce dit Mars, alors pour son excuse,
Fust bon Timoleon sauueur de Syracuse,
Camille, Scipion, & Paule Æmile aussi?

Mais combien, ô grands Dieux, ô grands Dieux
quand i'y pense,
L'inuincible Henry Monarque de la France
Doit passer en vertus encores tous ceux ci?

SONNET

VII.

Quand Henry de Bourbon print au monde
naissance,
Themis, qui voit de loing les choses à venir,
Assembla tous les Dieux affin de leur tenir
Ces termes & propos en leur pleine assistance.

Grands Dieux, il vient de naistre vn enfant pour
la France,
Qui le lis des François fera si bien fleurir,
Qu'il fera son renom par le monde courir,
Et que tout fera ioug sous sa grande vaillance.

Ainsi parla Themis: lors les Dieux eurent peurs,
En pensant aux Geans, qu'un si grand Roy
vainqueur
Ne leur voulut en fin au ciel la guerre faire.

Mais lors Themis chassa leur crainte ainsi parlant:
Dieux, n'ayés point de peur: car ce grand Roy
vaillant
Esgallement sera guerrier & debonnaire.

SONNET

VIII.

LE grand, Dieu des combats, que reuere la Thrace,
Voulât pour tout iamaïs les guerres oublier,
Auoit dedans les cieux pendu au ratelier
Son casque, son harnois, sa lance & sa cuirasse.

Mais Bellonne ayme-sang, qui est sa sœur de race,
En le voyant de loing se print à escrier:
Mon frere, n'es-tu plus ce braue Dieu guerrier,
Qui les murs & rāpars, bat, foudroye & terrasse?

Que veux tu faire ici oisif & ocieux?
Rendosse la cuirasse, abandonne les cieux,
Et là bas aux mortelz va presider en guerre.

Tu te trompes, dit-il, ie n'iray plus là bas:
Car Henry de Bourbon la foudre des combats,
Et le Mars des Frāçois a pris ma place en terre.

S O N N E T

I X.

A Voir des sa ieunesse endossè la cuirasse,
Avoir incessamment vse ses ieunes iours
Aux armes, aux assauts, aux combats, aux
estours,
Assiegeant & forçant quelque imprenable place.

Par courage & bon cœur rendre Fortune lasse,
De tramer & d'vser de ses fraudes & tours,
Et faire que le droit à la fin ayt son cours
Malgré tous les efforts de force & de fallasse.

Sous la garde du ciel auoir tousiours vescu:
Estre tousiours vainqueur, n'estre iamais vaincu:
Estre crainte aux meschäts, & aux bös esperäce.

Faire des ennemis sa gloire & son butin,
Et semer ses beaux faits au soir, & au matin,
C'est à faire à HENRY Monarque de la Fräce.

SONNET

X.

LA plaine de Contras & la plaine d'Yury,
Tefmoigneròt tousiours ta gloire & ta vaillâces.
Mais leur nom, que ie croy, & ny leur souuenance
Ne te plait pas beaucoup, debonnaire Henry.

Car bien qu'en ses lieux là le ciel t'ayt tant chery
Que de t'y voir vainqueur en triumphe &
puissance:
Si est-ce que le sang espanché de la France,
Lors que tu t'en souuiens, te rēd triste & marry.

Mais quand tu auras mis en repos ta prouince,
En pays estrange contre vn estrange Prince
Si tu guerroyes, lors tu reuiendras chargé

De ioye & de lauriers, & tout son camp de proye,
Qui rentrant dans Paris en triumphe arrange
Chantera tes beaux faits, samēt Denis, & Mon
ioye.

S O N N E T

X I.

LE domteur du leuant l'inuincible Alexandre,
Qui sur les bords du Gæge a plâté ses lauriers,
Trouua dans l'Orient quelques aduanturiers,
Qui les villes osoient cōtre son camp deffendre.

Par composition souuent il les fit rendre:

Mais à la fin voyant que ses braues guerriers
Faisoyēt teste à son cāp plein de tāt de milliers,
En violant sa foy les fit tuer & pendre.

Mais toy Roy des François, quand le bōheur t'a mis,
Entrant dans ta grād'ville, en main tes ennemis,
Qui estrangers, venoyēt pour t'esbrāger de Frāce.

Tu leur as pardonné: aēte qui leur apprend,
Qu'en clemence & douceur, aussi bien qu'en
vaillance,
Tu es plus grād cent fois qu'Alexandre le Grād.

SONNET

XII.

A Lors que Iupiter, enflambé de courroux.
Appercent les Geans engendres de la terre
S'esleuer contre luy, de son bruyant tonnerre
Remply d'ire & fureur il les foudroya tous.

Tandis que le discord, qui logeoit entre nous,
Couroit de toutes parts dans la France à grand
erre,
Et lors qu'il allumoit le brasier de la guerre
Au cœur de ce royaume, & à ses quatre bouts.

HENRY vaillant & bon, & plein de vigilance,
Par force s'est serui de force & de vaillance,
Pour rendre sa couronne & son sceptre assuré.

Mais autant qu'il a peu, il a voulu tout faire
Par clemence & douceur: si bien qu'il s'est mōstré
Grand comme Iupiter, mais bien plus debonnaire.

SONNET

XIII.

A Lors que Scipion print la neuue Carthage,
Il y trouua dedans vne estrange Beauté:
Il la remit pourtant en sa virginité
A celuy, qui deuoit l'auoir en mariage.

Le ieune Fiancé, tout ayse en son courage,
Loüant de l'ennemi la magnanimité
Par l'Espagne preschoit le renom merité
Du ieune Scipion, merueille de son aage.

Et toy, mō grand Henry, dans ta grād' ville entrāt,
Et comme vn Dieu propice à l'heure te monstrant
A tes fiers ennemis de nation estrange,

Tu contrains l'ennemi ainsi que Scipion
A chanter & prescher parmi sa nation
Ta bonté, ta douceur, ta gloire & ta loüange.

SONNET

XIII.

L Etige de nos Lis estoit presque seiché
Tige lequel des cieux eut iadis sa descente,
Et sa royalle fleur fanie & languissante
Contre terre son cheftenoit demy panché.

Le sceptre des François en pieces dehâché
Auoit perdu sa force & sa gloire puissante:
Et France toute triste & toute gemissante
De honte se tenoit le visage bouché.

Et pour perdre l'estat & nostre republique,
On la sapoit au pie, minant la loy Salique.
Mais Henry de Bourbon, nostre invincible Roy,

Fait refleurir les Lis, & son sceptre ramasse,
Et descouvre à la France vne riante face,
Et remet sus l'Estat, & la Salique Loy.

SONNET

X V.

Anuit, l'esclair, le vent, les foudres, & l'orage,
Et les vagues d'Hydaspe orgueilleux en ses flots,
Assailloyent Alexandre en vne Islette enclos,
Quand triste & sousspirant il lascha ce langage.

Doctes Atheniens, auez vous bien courage
De croire combien c'est que i'endure de maux,
Pour auoir parmi vous de la gloire & du loz,
Et pour vous faire faire en mon nom quelque
ouurage?

Et toy, mon grand Henry, Alexandre suiuant,
Tu peux bien ainsi dire & t'escrier souuent:
O Roys, qui aprez moy gouuernerez la France,
Pourrez-vous croire vn iour les maux & les dāgers,
Que i'ay eus preseruant France des estrangers,
Et combien i'eus besoing de sagesse & vaillance?

SONNET

XVI.

FRance, si ton grand Roy avec vne poignée
De soudards & guerriers a iusqu'ici vescu
Estât tousiours vainqueur, n'estât iamais vaincu,
En despit de Fortune à luy mesmes obstinee.

Si en champ de bataille il a tousiours gaignee
La victoire, qui suit sa force & sa vertu:
Et si son ennemi s'est tousiours veu battu,
Bien qu'il eust plus grād force en bataille menee.

O France, que dois tu, que dois tu esperer,
Quand paisible il pourra regir & moderer
Tous tes peuples adroitz à porter le heaume,

La cuirasse & la lance? ô France, assure toy,
Qu'ayant tant de guerriers, ton Monarque &
ton Roy,
De tout le monde lors ne feras qu'un royaume.

S O N N E T

X V I I.

Saint Martin t'a presté son huyle & s^{on} ampoule,
Et sa saincte fiole affin de te sacrer
Roy de France, pour voir, regir & moderer
Ton peuple qui courut a ton sacre a la foule.

Henry, qui de vaillance és l'image & le moule,
Tu dois pour tout iamais ce bon saint honorer,
Et son aide aprez Dieu dans ton ame implorer,
Sans que de ta memoire il se glisse, & s'escoule.

Dans le cœur des François, puisse-t'il estre empraint,
Puisse-t'il estre en France vn tutelair saint
Ainsi que saint Denis: & par les escritures

Qu'on chante en son eglise, aussi bien qu'à Clouis,
Puisse-t'il, ô mon Roy, cependant que tu vis
Te predire a tous coups tes victoires futures.

**

SONNET

XVIII.

Rome, pour paruenir a l'Empire du monde,
Du fauorable ciel receut deux tres-grands
Rois:

Romule le premier n'aymoit que le harnois,
Ayant vne proüesse a nulle autre seconde.

Aprèz luy Pompilie, ayant l'ame seconde
En iustice & bonté, sema en tous endroits
Dans Rome l'equité, la iustice & les droits,
Base sur qui il fault qu'un royaume se fonde.

Ainsi Rome bastit sa future grandeur
Sur les armes de l'un plein de force & d'ardeur,
Et sur les loix de l'autre honneur de l'Italie.

Qu dois-tu esperer donq' ô peuple François,
Puisqu'ensemble en Héry vaillant & bõ tu vois
Viure le preux Romule, & le bon Pompilie?

SONNET

XIX.

O Soleil, qui roulant ton eternelle course
Nous rameine tousiours les soirs & les matins,
Tu vois par chasque iour Rome & les champs
Latins,
Et le Tibre qui prend en Toscane sa source.

Tu vois la Nation dure fiere & rebourse
Des cruels Lestrigons, de sang sans cesse teints:
Tu vois la chaude Affrique, & les chäps Palestins:
Et le pole Antarctique, & le pole de l'Ourse.

Tu vois tous les poissons nager dedans les eaux:
Tu vois dedans les airs voler tous les oiseaux:
Tu vois le Nort, le Sud, le Ponant & l'Aurore.

Mais ô grand œil du ciel, le renom de mon Roy
Voit Itale & Sabee, & le Scythe & le More,
Et court par tout le monde aussi bien comme toy.

SONNET

XX.

LE Soleil, qui chasque an fait vn mesme voyage,
Est des astres l'honneur dans ses douz esmaisons:
L'amoureux rossignol desgoisant ses chansons
Est l'honneur des oyseaux, qui châtēt leur ramage.

Vn haut pin baise-nue est l'honneur d'un bocage:
Le printemps gracieux est l'honneur des saisons:
Le Dauphin dās la mer est l'honneur des poissōs:
Et l'espi du froument l'honneur du labourage.

L'or entre les metaux pour luy l'honneur a pris:
Le diamant l'honneur est des pierres de prix:
Les fleurs dans vn iardin sont l'honneur d'un
parterre.

Et Héry mō grand Roy, mō Prince, & mō Seigneur,
Par ses faits immortelz, est la gloire & l'honneur
Des Princes & des Rois, qui sont dessus la terre.

S O N N E T

X X I.

MAnes, Ombres, Esprits, Ames saintes & belles
Des François Palladins terreur de l'v-
niuers,

Qui semastes iadis en tant de lieux diuers
De vos faits & voz nös les marques eternelles.

D'ire enflambés vous pas voz ardantes prunelles,
Contre ces estrangers malheureux & peruers,
Qui dedans cette France ont desia cinq hyuers
Donné souffre & fusil au feu de nos querelles.

Ne voudriés vous pas bien, affin de les tailler,
Comme sous Charlemagne encore batailler:
Mais habités en paix l'Elisane campagne.

Ceux qui suiuent mon Roy gentilz-hommes vailläs,
Sont autant de Renauds, d'Oliuiers & Roläds,
Marchät deßsous Héry, leur secöd Charlemagne.

SONNET

XXII.

Charlemagne paruint au royaume de Frãce
Par la succession, qui Roy l'a maintenu.
Par la succession Henry est parvenu
A l'estat & grandeur de royale puissance.

Charlemagne rendit tousiours obeissance
Au Pontife Romain, qui l'en à reconnu:
Le grand prestre Romain sage saint & chenu
Voit bien comment Henry luy porte reuerance.

Charlemagne tousiours fut tres preux & tres bon:
Tousiours bon & vaillant est Henry de Bourbö.
Charlemagne s'acquit empire sur empire:

Et nostre grand Henry celebre a tout iamais
Royaume sur Royaume aura tout d'une tire,
Aumoins si par la cause on preuoit les effetz.

S O N N E T

X X I I I.

C'Est chose hereditaire aux Monarques de
France

Depasser tous les Rois en vaillāce & honneur:
Et leur Noblesse aussi ensuiuant leur seigneur,
Passe les eſtrangers en force & en vaillance.

L'eſtranger a son dam a fait experience,
Henry, de ta proüesse & de ta grand' valeur,
Et combien ta Noblesse, avec beaucoup de cœur,
Et avec peu de nombre a bien fait resistance.

Que puisse-ie, ô mon Roy, par ton commandement
Dedans la Franciade vn iour plus hautement,
Desia le cœur m'ē bat & le sang m'en bouillōne,

Celebrer ta proüesse & ta grande vertu,
Et celle des Seigneurs, lesquels ont combatu
Pour maintenir tō sceptre & sauuer ta courōne.

SONNET

XXIIII.

E Sprits, qui ressentant vostre essence immortelle
Ne respirez sinon qu'une immortalité:
Chantres, qui estes plein d'une diuinité
Lors que sur Helicon Apollon vous appelle.

Chantez de mon grand Roy la loüange eternelle,
Chantez a tout iamais sa grande magesté,
Chantez a tout iamais son courage indomté,
Qui en force & iustice esgallément excelle.

Car vous pouuez grauer, du burin de voz vers
Sur l'immortalité, ses beaux exploits diuers:
Mais biẽ que vous puissiez engrauer sa vaillâce,

Sur l'immortalité, par vos vers glorieux:
Si est-ce que mon Roy l'engraue encore mieux
Dessus ses ennemis, par le fer de sa lance.

SONNET

XXV

LE monarque Gregeois l'inuincible Alexandre,
Qui dès ses ieunes ans enlaça le laurier
A son bandeau royal, se print a escrier
Sur le tombeau d'Achille où reposoit sa cendre.

Toy, qui fis autrefois, ta flotte ici descendre
Au haïre de Sigeë affin de guerroyer
Troye & le Roy Priam, ô genereux guerrier,
Qui sur la poudre Hector roide mort fis estêdre.

O que tu es heureux d'auoir eu pour heraut,
Homere qui tes faits a trompetés si haut.
Mais moy tout au rebours biē souuent ie m'escrie.

Poëtes qui chantés mon prince & mon seigneur,
Que ce vous est de biē, & de gloire & d'hōneur,
De voir son nom au front de vostre poësie.

** 5

SONNET.

XXVI.

Quand Bertrand du Guesclin, le foudre de la
guerre,
La terreur des Anglois, & l'honneur des vaillâs
Lequel bailloit les Rois aux peuples Castillans,
Rendit son ame au ciel, & son corps a la terre.

L'estat de Connestable au Conte de Sancerre
Fut offert par le Roy: mais le Conte eut le sens
De refuser l'estat, pour les actes puissans
De Guesclin, dont le nom bruvoit comme tōnerre.

Car qui peut, disoit-il, avecque son honneur
Succeder a l'estat d'un si vaillant seigneur?
Inuincible Henry, s'il faut que ie compare

Un gentil-homme au Roy, qui sera digne un iour,
Quand ta belle ame au ciel aura fait son retour,
De succeder a toy Roy si grand & si rare?

S O N N E T

X X V I I.

VN iour Charle cinquiesme appellé le Roy sage,
Dont le pere & le fils fut fort infortuné,
Vn heaume monstra a son enfant aisné,
Qui fut Roy depuis luy étant en fort bas aage.

Apres il luy monstra le magnifique ouurage
D'une riche couronne en or bien affiné:
Et puis du pere au fils le choix lors fut donné,
Pour prédre qui de s deux luy plairoit dauantage.

Mais cet enfant royal le heaume aima mieux,
Augure tref-certain des combats furieux,
Qui depuis deffous luy furent en ce Royaume.

O gräd Roy des Fräçois, les troubles d'aujourd'huy,
Pour sauuer ta couronne, aussi bien comme a luy,
Te font aimer & prendre a tous coups le heaume.

SONNET

XXVIII.

Qu'ad le grād Alexādre en paßāt le Bosphore
 Couurit entierement sēs marimieres eaux,
 Sō bras, & sō destroit, de nefz & de vaisseaux,
 Pour aller subiuguer le pays de l'Aurore.

Vne image d'Orphee, Orphee qu'on honnore
 Pour sēs vers nōpareilz & sur tous autres beaux,
 Sua de toutes parts par miracles nouveaux,
 Comme l'antiquité nous le tesmoigne encore.

Interpretant cela les plus doctes Dewins
 Dirent qu'a l'auenir les poëtes diuins
 Auroient peine & sueur a chanter Alexandre.

Mais quand Henry nasquit, Parnasse trembla tout,
 Mōstrāt combien Phœbus de peine deuoit prēdre,
 Pour chanter de Henry les faits de bout en bout.

SONNET

XXIX.

Vous Princes, vous Seigneurs, vous Noblesse, de
France,

Vous avez rēporté tousiours ce double honneur
D'aimer fidèlement vostre Prince & seigneur,
Et d'auoir vn courage incroyable en vaillance.

Vous en avez fait preuue & bonne experience,
Lors que pour maintenir la royale grandeur
De vostre grād Hēry, pleins de foy & d'ardeur
Vous avez employé toute vostre puissance.

Le ciel a tout iamais vous rende triomphans,
Et auant que mourir vous donne des enfans,
A qui chasqu'vn de vous de pere en fils delaisse

Sa proüesse & vertu, affin qu'a tous iamais,
Pour son appuy la Frāce ait en guerre & en paix
Telz Princes, telz Seigneurs, & de telle Noblesse.

SONNET

XXX.

C'Est a faire aux François d'auoir l'ame guer-
riere,

Et de faire ronfler deffous eux les cheuaux:

C'est a faire aux François d'embrasser les trauaux

Des guerres & combats sans s'en soucier guiere.

C'est a faire aux François a courir la carriere:

C'est a faire aux François d'estre prêts aux assauts:

C'est a faire aux François aux hautains d'estre
hauts.

Et d'estre humbles a ceux qui vsent de priere.

Mais sur tout c'est a faire aux François maintenant

D'aller planter les lis a l'Inde & au Ponant

Et d'auoir l'vniuers pour carriere & pour lice

Et d'aller sous Henry, comme deffous Brennus,

Refreschir ces vieux nōs des vieux Gaulois venus

Portugal, Gallogrece, & les champs de Gallice.

S O N N E T

X X X I.

Touſiours le ciel en rond roulera ſa carriere:
Touſiours les prez ſeront au printemps
peints & vers:

Touſiours froids & glacés on verra les hyuers:
Touſiours France ſera valeureuſe & guerriere:

Touſiours l'Aube au Soleil ouurira la barriere:
Touſiours Fortune aura puiſſance en l'vniuers:
Touſiours d'eaux les poiſſons en mer ſeront couuerts:
Touſiours claire & luſante on verra la verriere:

Touſiours dans la Sauoye on chaffera aux ours:
Touſiours de ranc iront les Nuits apres les Iours:
Touſiours ceintes de flots on verra l'Angleterre.

Touſiours Rome ſur tous ſon Ceſar vantera;
Touſiours France auſſi ſans ceſſe chantera
Son Henry, dont le nom remplit toute la terre.

SONNET

XXXII.

DRoit au quinziesme iour de ce prochain Septembre.

A quatre heure^s au matin i'auray vescu trête ans,
Car Nature me fit sortir en vn tel temps
Hors des flâcs maternelz ma naturelle chambre.

Le festu ne cherit & n'aime pas tant l'ambre,
Qu'vn tel iour est aimé & cheri de mes sens:
Car lors qu'il m'en souuiët tout ioyeux ie m'esens,
Et d'aïse tout le corps me tressaut mēbre a mēbre.

Mais si ie me repute heureux & fortune
D'auoir esté au monde en tel temps amené
Par Nature, qui m'est bien plus douce qu'amere.

C'est pource que ie vis deffous le regne heureux
De Henry de Bourbon, Roy iuste & valeureux,
Dõt i'espère estre vn iour le Virgile & l'Homere

S O N N E T

X X X I I I.

Charles pour ses grands faits fut appelé le
Grand:

Son fils pour sa bonté eut nom le Debonnaire.
La sainteté qui fut a Louys ordinaire,
Encores auourd'huyle nom de Saint luy rend.

Philippe Dieu-donné eut nom le Conquerant,
Pour auoir reconquis sur l'Anglois aduersaire
Toute la Normandie aux François neceffaire,
Et tout ce que Guyenne en ses bornes comprend.

Mais, ô mon grand Henry, de qui la renommee
Aux quatre coings du monde est ia desia semee,
Vn seul nom ne suffit a tes faits glorieux:

Aussi tu auras nom aux Annales de France,
Pour ta grande bonté, ta Iustice & vaillance,
Henry le Bon, le Iuste, & le Victorieux.

SONNET

XXXIIII.

Allés, marchés, courés, & a bride aualee
 Gallopés par la Fräce & parmi l'vniuers
 Chantant la Magesté, ô mes chants & mes vers,
 Qui d'aucun autre Roy ne peut estre esgalee.

Mais si le ciel benin, par grace signalee.
 Permet que les chemins vous puiffēt estre ouuers
 Jusqu'à ce grand Henry celebre en faits diuers
 Allant dedans sa main d'huyle celeste huylee.

Remonstrés humblement a sa grand' Magesté,
 Que les troubles du temps avec la pauureté
 M'ot fait chäger ma Seine a la dormeuse Saone.

Et qu'estant eschauffé du rayon de ses yeux,
 Sa gloire & ses beaux faits ie chanterois bien
 mieux,
 Si i'estois a la cour aupres de sa personne.

A ILLVSTRE PERSONNAGE
PIERRE FORGET SECRE
taire d'estat.

S O N N E T.

Forget, si quelque fois les affaires de France,
Ou tu es occupé, te donnent du loisir,
Préd par la main ma Muse, & luy fai ce plaisir
De la conduire au Roy en toute reuerance,

Vn Corneille & Mæcene ennemis d'ignorance
Pour Virgile autrefois sceurent si bien choisir
L'heure & l'occasion, que selon son desir,
Auguste eust de ces vers & de luy connoissance.

Depuis ce grand poëte, a cause de cela,
Par ses vers iusque aux cieux leurs deux noms
extolla:
Et moy aux ans futurs consacrant ta memoire.

Je diray dans mes vers encore apres cent ans
Que les Muses, Forget aimant de son temps
Qu'il estoit leur appuy, leur support, & leur
gloire.



LE LIVRE DES PERSONNAGES

PIERRE BORDET SECRE

taire d'etat

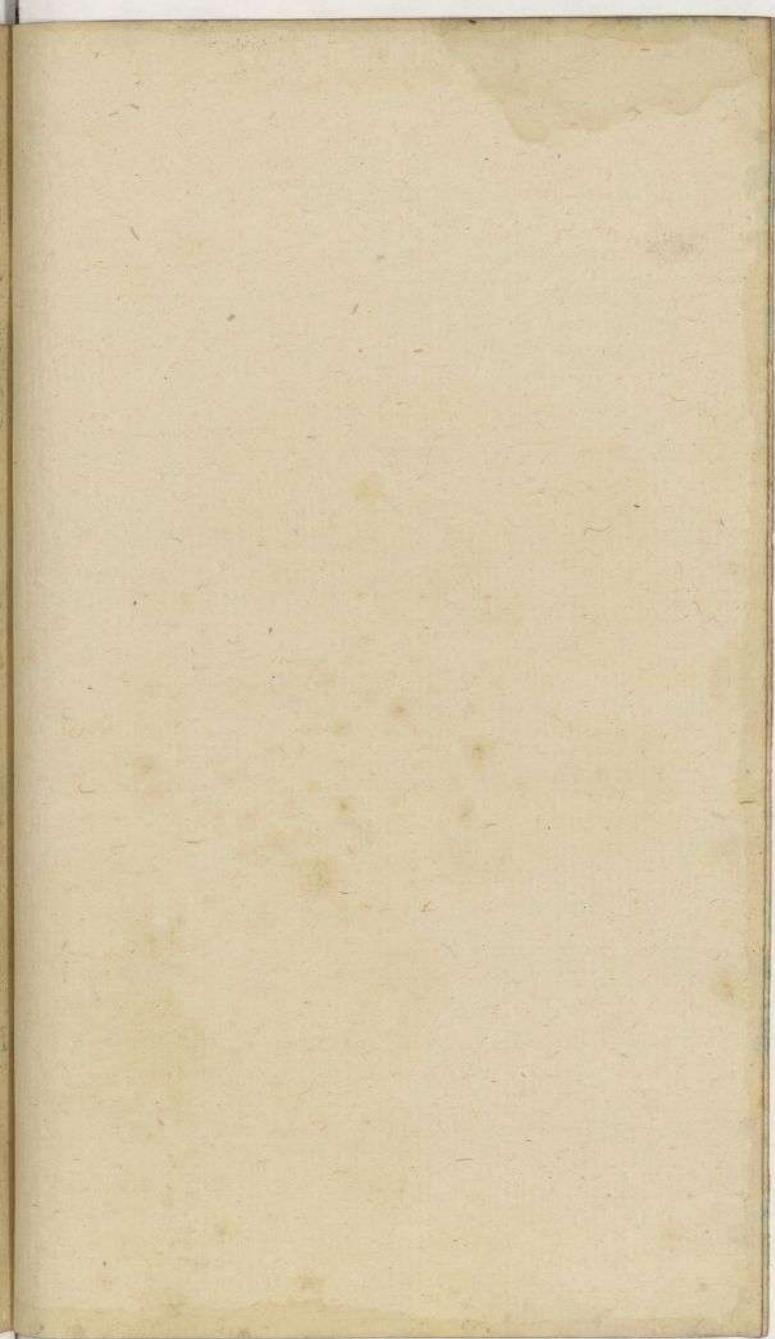
2 0 1 1 7

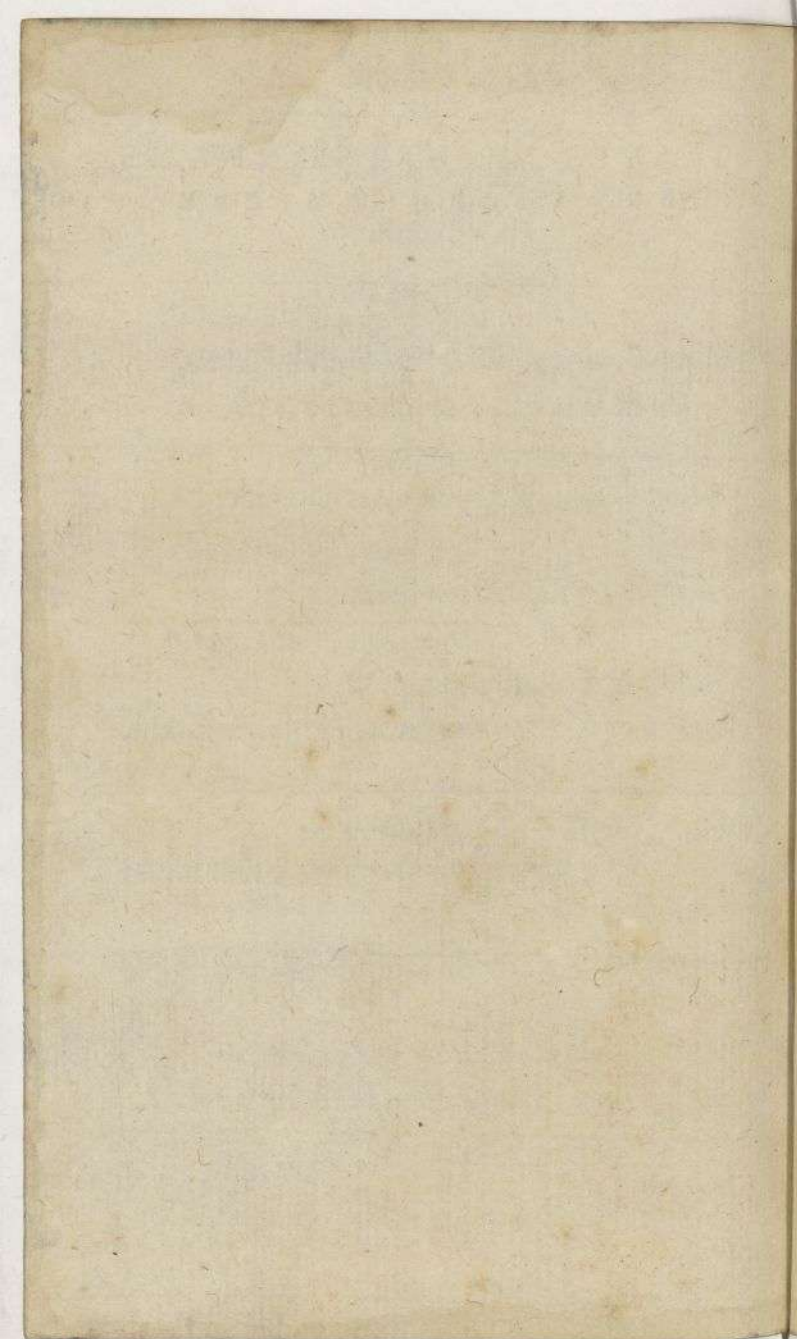
Or si l'on ne peut pas se fier à la parole
On en est sûr, et on en est sûr
Et si l'on ne peut pas se fier à la parole
On en est sûr, et on en est sûr

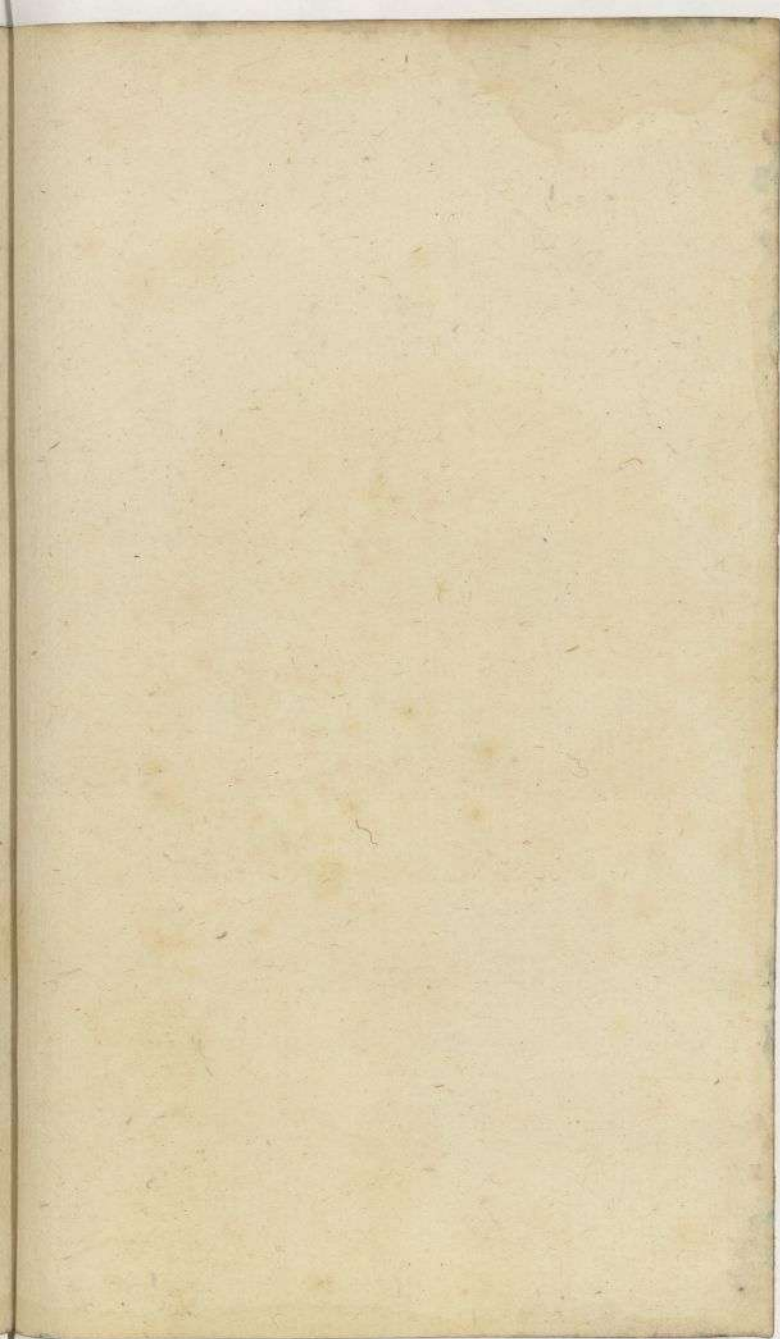
Le Comte de...
Pour l'usage de la...
Le Comte de...
Pour l'usage de la...

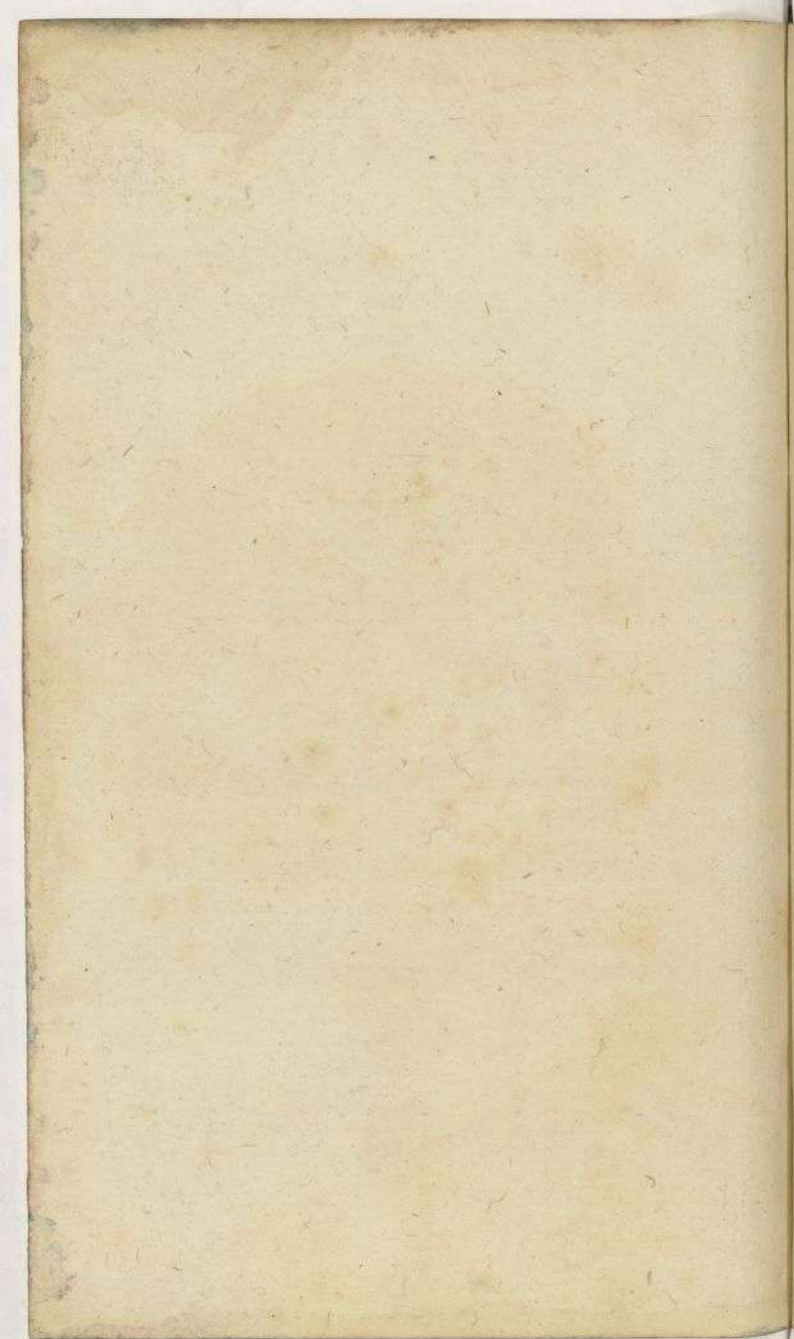
Le Comte de...
Pour l'usage de la...
Le Comte de...
Pour l'usage de la...

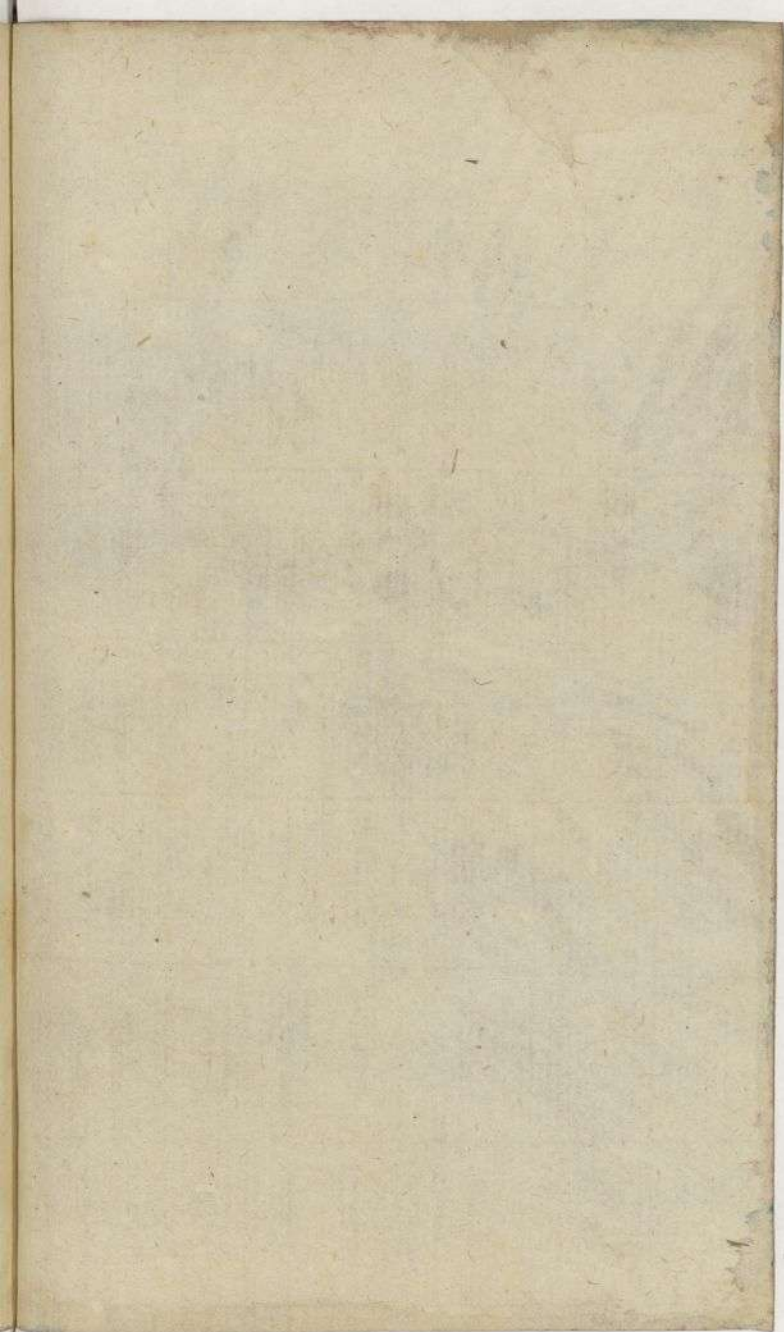
Le Comte de...
Pour l'usage de la...
Le Comte de...
Pour l'usage de la...





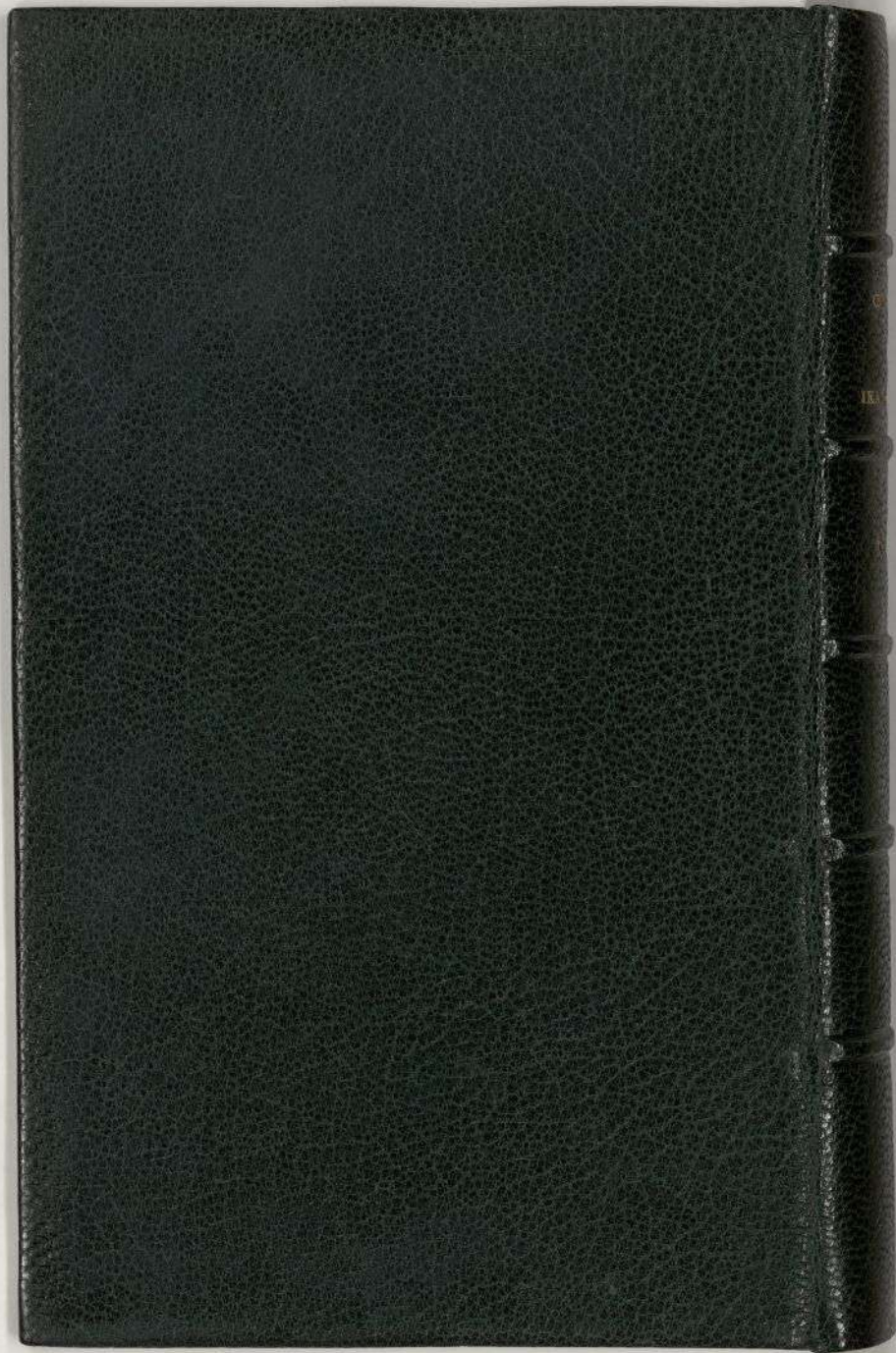












ŒUVRES
DE
JEAN GODARD

TOME 2

LYON, 1594



